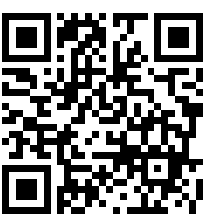
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 064249681

Digitized by Google

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLIV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1905

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR

UN FILS DE BUSSY-RABUTIN

A Monsieur Gaston TESTART,
EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE.
E. G.

Le célèbre Bussy-Rabutin, que sa cousine de Sévigné appelait le « beau faiseur de filles », démentit pourtant sur le tard l'offensante gaminerie de la divine marquise : il eut deux fils (1), dont la fraternité reste d'ailleurs une pure attestation des registres de l'état civil. Jamais frères ne furent plus dissemblables, plus étrangers, dans leur destinée et leur caractère; les mystères qui élaborent les individualités psychiques, dérobent ici encore leur formule aux impatients théoriciens de l'atavisme. Voici cependant une remarque digne d'attention :

Roger de Rabutin, toute sa vie, réalisa un curieux mélange de qualités et de défauts également brillants et parfois contradictoires. Selon les époques, le taux de ce constant alliage varia; il y eut prédominance d'un élément, non monopolisation.

Ainsi, outre la prestance et la beauté — un apanage de

(1) Dans un travail encore inédit, j'ai étudié la vie, la famille et l'intérieur de Bussy, où ses cinq filles occupent une place importante, surtout la marquise de Coligny. Ces quelques pages démontreront que la monographie du fils se détachait d'elle-même en un chapitre spécial, et qu'elle eût été presque un hors-d'œuvre dans la monographie du père.

(RECAP)

588747

Digitized by Google

cette lignée —, il était à prévoir que les enfants du comte Roger auraient de l'esprit, et ils en eurent tous. Mais vers 1660, — Bussy était dans la fougue combative de ses 40 ans, — les tracasseries de ses chefs, les déboires de son avancement, la perpétuelle agitation de sa vie guerrière et de ses aventures sentimentales lui tenaient l'esprit excité au plus haut degré : c'est alors que naquit Amé de Rabutin. Une décade s'écoule, et Bussy, devenu académicien, assagi par treize mois de Bastille, une opération dangereuse, deux années d'exil, la ruine de ses longues ambitions, Bussy, dépassant la cinquantaine, goûte... à contre-cœur un régime vivifiant et nouveau. Un régime de grand air, d'occupations moins fiévreuses, moins instables, plus intellectuelles, de méditations graves, qui imposent à sa santé physique autant qu'à son cerveau un calme jusque-là inconnu. Si ce n'était faire au gentilhomme une injure qu'il ressentît par-dessus toutes, je dirais que le capitaine s'est mué en bourgeois, et tout en restant la coqueluche des femmes, est devenu aussi celle des RR. PP. jésuites. Michel-Celse-Roger est un fruit de cette saison.

Cette glose chronologique explique peut-être le dédoublement du patrimoine spirituel accompli entre les héritiers. Dédoublement qui n'est point rare : l'enjouement de Mme de Sévigné était passé dans les gestes de son aimable fils, Charles de Sévigné, mais un enjouement que rien n'accompagnait. Au contraire, le solide revivait, mais trop solide, trop compact, dans l'austère Mme de Grignan. Et combien l'enjouement et le solide valaient mieux quand ils étaient encore alliés dans le front et dans le cœur de la marquise! Je ne sous-entends pas, par contraste, que les héritiers de Bussy, eux, soient préférables à leur père : leur envergure est moins large aussi, deux et dix fois moins large, la frappe de leur physionomie moins grande; elle est d'une composition plus simple et d'un contour plus net dans leur réduction. L'un, Amé, aggrava *quelques-uns* des défauts paternels; l'autre, Celse, polit *quelques-unes* de ses qualités. L'aîné eut le cuivre; le cadet reçut l'or. L'on ne peut donc

Digitized by Google

évoquer la silhouette de Bussy l'abbé, sans crayonner d'abord celle du marquis son frère (1).

***

L'enfance d'Amé avait égaré tous les présages : au collège de Clermont, par sa douceur studieuse, il séduisit les jésuites ses maîtres. Il fut de ceux que leurs camarades envient : aux jours de visites, il recevait les caresses des plus belles ou des plus célèbres mondaines venues le voir, et qui le choyaient comme leur propre fils. Mme la maréchale d'Estrées, Mlle du Pré, connue pour son cartésianisme, Mme de Scudéry, la veuve du poète, qui n'aimait pas les enfants à cause du sien, mais qui trouvait celui-ci adorable, Mme la marquise de Sévigné qu'enchantaient l'agréable physionomie du « jeune gentilhomme » et la finesse de son esprit. Le petit marquis avait surtout charmante mine, encore qu'un peu timide, à raconter la vie que trois demoiselles ses sœurs menaient en Bourgogne avec leur père aux châteaux de Bussy-le-Grand et de Chaseu (2) : mélange d'études (elles apprenaient alors l'italien), d'ouvrages manuels (on brodait des merveilles sous les yeux ébahis du vieux « mestre de camp général de la cavalerie légère »), de lectures, de conversations délicates — où ces trois grâces excellaient devant des hôtes nombreux, et par où elles faisaient grandement honneur à leur père, « deux fois leur père » —, de récréations dramatiques enfin, organisées par Bussy-Rabutin le lettré, et dont les répétitions formaient à elles seules « les trois quarts du plaisir ».

Et les jours de sortie, devant le menu peuple du collège, le carrosse de l'une ou de l'autre des belles dames venait prendre

(1) Les principales sources sont la *Correspondance* de Bussy-Rabutin avec sa famille et ses amis, éditée par LUDOVIC LALANNE (Paris, Charpentier, 6 vol., 1858-1859), et l'*Histoire généalogique* de la maison Rabutin, précédée d'une lettre-dédicace à Mme de Sévigné, publiée avec des notes par Henri Beaume. Dijon, J.-E. Rabutot, 1866, in-8°.

(2) La mère, dès 1669, était retournée vivre à Paris pour les affaires de la maison. Sa compétence était des procès, non des belles lettres. Elle eût fait tache parmi les habitants de Bussy.

Digitized by Google

notre petit Rabutin et l'emmenait à des dîners enviables. Son éducation se continuait dans l'atmosphère des salons élégants, et, comme aux mioches, on lui faisait des surprises, un cadeau, mais un cadeau spécial aux enfants de gentilshommes : tel ce « grand papier plié qu'il ouvre, et qu'il trouve être une généalogie des Rabutin; le voilà qui s'amuse à regarder d'où il vient ». Cinq siècles et demi de noblesse puissante et connue, sans compter les siècles oubliés par les chartes et les diplômes! Et le petit marquis de Bussy perd de vue qu'on doit dîner, oublie même un instant sa réserve coutumière, pour montrer l'éveil d'une flamme orgueilleuse dans ses yeux.

Ces attentions envers le fils s'adressaient en partie, il est vrai, au père absent dont on s'ingéniait à mériter les bonnes grâces afin de s'en targuer parmi les centres parisiens. Et l'estime du hautain courtisan déchu pesait encore beaucoup dans les approbations de cet ancien monde de la fronde qui se piquait d'indépendance.

Quant à lui, Bussy, il s'étonnait d'une timidité si peu « rabutine », et sans vouloir qu'Amé-Nicolas refît les coûteuses sottises de messire Roger, celui-ci, au temps des vacances qui lui ramenait son fils, « lui parlait et le faisait parler pour lui ôter cette retenue trop grande » pour un homme de cour, d'autant plus que les progrès du collégien marchaient avec une certaine indolence. Ce fut au contrôle et aux conseils du P. Rapin qu'il dut de pouvoir aborder la classe de philosophie sans recommencer celle de rhétorique. Il passa de là à ce qu'on appelait l'académie.

Il ne fut jamais pire eau que l'eau qui dort, et cette eau-là dormait. Même, les premiers heurts de la vie militaire ne le remuèrent pas encore : il débute en 1676 comme aide de camp général de la cavalerie légère que commande alors le marquis de Resnel, le propre successeur et l'obligé de Bussy-Rabutin. L'année suivante, son cousin, Louis de Crevant, marquis d'Humières et maréchal de France, l'accepte comme aide de camp pour la campagne de Flandre menée par Turenne : son cheval s'étant même abattu sous lui, dans un fossé, il fut pris et rançonné par les Espagnols. Cela coûta

Digitized by Google

100 pistoles à « Monsieur son père ». Il se signala si bien à la bataille de Cassel qu'il obtenait peu après, — chose rare : en don gratuit! — une compagnie de chevau-légers dans le régiment de Cibours.

Puis tout se brouille, tout est brouillé : il est cassé lors de la paix de Nimègue, en 1679, pour des motifs qui durent être sérieux à en croire la sévérité des aveux paternels. Et dès ce jour, il accumula sottises sur sottises. De hautes influences l'avaient accrédité auprès de « Louis, Monseigneur le Dauphin » dont il ambitionnait de devenir le *menin* (1). Son caprice le plus pressé fut d'administrer une raclée de bois vert à un cuisinier du prince. Réprimande du duc de Montausier, admonestations du comte de Bussy-Rabutin, qui confiait ses plaintes à Mme de Sévigné : « Mon fils a mis sur la chaleur des Rabutin une dose de la férocité des Rouville (2) qui le rend incompatible pour le commerce du monde. Cependant, je ne désespère pas que cela change. Il a de la raison et de l'esprit. »

Malheureusement cela ne changea pas; cela ne fit que croître et embellir. Ce Rabutin-Rouville était devenu subitement méchant et incorrigible.

Il était convenable qu'il fût joueur, puisque tout le monde jouait. Il le fut odieusement, s'endetta, se chamailla avec des gentilshommes impatients de leurs créances, et l'intervention de maréchaux, qui le déploraient surtout pour le comte, ne fut d'aucune efficacité. Son père refusait-il, et à bon droit, d'anéantir ses dettes, le fils redoublait ses torts, « impoli et désobligeant, rude, violent, avantageux en paroles, orgueilleux de sa force et de sa vigueur, hautain où il n'était pas question de l'être ».

« De remède à cela, concluait Roger, en parlant d'expérience, je n'en sache point qu'une grande adversité, un grand

(1) *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des grands écrivains), t. VII, p. 481.

(2) La famille des Rouville compte en effet des représentants de cette qualité. Il y a des anecdotes typiques à ce sujet. La mère du jeune et coupable marquis, Louise de Rouville, semble plutôt avoir incarné le dévouement dans des traits vulgaires et une corpulence désagréable, à moins qu'on ne veuille retrouver cette férocité dans son talent et son âpreté aux affaires processives.

Digitized by Google

âge, ou la mort, car les avis ne font rien contre l'impétuosité du tempérament. »

Il en arriva, par l'affectation d'une violente grossièreté et d'une indiscipline altière, à écarter tous ses amis et à se faire mépriser à l'armée. Bref, sa jeunesse produisit la même succession de plaisirs fougueux, de violences militaires que la jeunesse de son père, les mêmes écarts de parole et de conduite, mordant sans politesse et prodigue sans distinction, hélas, sans la sympathie, l'éclat, le panache qui les avaient rendus célèbres dans la personne du comte Roger.

Comment, par exemple, ces « façons impétueuses et brusques » lui permirent-elles d'obtenir une nouvelle compagnie de cavalerie en 1683 et, en 1688, une pension de 2,000 livres? Ce fut son maximum. Après certain retour à la raison qui justifierait ce léger retour en grâce, et où nous le voyons fort occupé de littérature — il envoyait à son père les livres nouveaux, les *factums* de Furetière contre l'Académie, lui mandait les démêlés de Boileau avec Bonnecorse, auteur d'un *Lutriot* —, son emportement le reprit, apparemment aux alentours de 1700 « quand Mme de Sévigné, le comte et la comtesse de Bussy avaient déjà disparu du monde (1) », et le poussa à des extravagances toujours croissantes.

On lui demanda un jour s'il était dans un régiment de prince ou de gentilhomme. Il répondit : « Dans un régiment amphibie, mon colonel n'est pas un *gentilhomme*. »

Le fils d'un homme d'affaires, officier dans le même régiment, trouvait à redire qu'il eût une vieille épée.

« Il est vrai, répliqua Bussy, mais tu as acheté la tienne, et la mienne est celle de mes pères!

(1) La Baumelle, *Mélanges* (mns), t. VII, p. 366. La comtesse de Bussy s'éteignit obscurément en 1703.

Walckenaer, au tome III, page 165 de ses *Mémoires sur la vie de Mme de Sévigné*, dit avec raison : « L'aîné de ses deux fils (à Bussy-Rabutin) devint un brave militaire qui n'eut pas les brillantes qualités de son père. » Il se trompe du tout au tout en concluant : « ... mais qui n'eut pas ses défauts et ne fit pas les mêmes fautes ».

Il est vrai qu'il se corrige au tome V, pages 148-150. A noter cependant cet éloge mérité : « Il parcourut sa carrière d'une manière plus brillante que son cousin le baron de Sévigné » (le frère de Mme de Grignan).

Digitized by Google

— Si c'est celle dont ton père se servait, reprit le fils du parvenu, je te conseille de t'en défaire, tu ne lui ressembles déjà que par trop d'autres endroits (1). »

On imagine l'agrément que notre héros dut trouver à cette malice, et surtout l'éclat qui s'ensuivit. Le roi, si tenace dans ses sévérités une fois qu'il les avait publiées, mais pesant auparavant toutes choses avec sagesse, essaya bien, à l'endroit du marquis insociable, d'une correction mitigée qui lui eût épargné l'emploi d'un remède plus efficace : il l'envoya se promener hors de France, sous couleur d'opérations militaires, et ne l'y rappela qu'après le traité de Ryswick.

Le marquis revint pire qu'il n'était parti, à telle enseigne qu'il ne put se retenir de souffleter publiquement un huissier de la chambre du roi (2). Ce scandale, suite de bien d'autres, servit de couronnement à sa médiocre carrière, et Louis XIV pria enfin notre Rabutin, comme jadis son père, mais avec des égards beaucoup moins solennels pour la médiocrité de sa chute, d'aller en Bourgogne demander aux conseils de l'exil le secret d'une de ces pseudo-conversions auxquelles on peut décerner l'épithète de gâteuses : car aucune logique, aucun bon sens ne relie la sienne aux précédents événements de sa vie. Et cet homme, à qui les relations paternelles avaient ménagé jusqu'à une flatteuse introduction auprès de Charles Ier, roi d'Angleterre, cet homme au nom illustre : Amé de Rabutin, devenu une sorte de fou qu'on devine chagrin, dont le fils, s'il en avait eu, aurait été interné, échoua bientôt dans la manie, l'insignifiance, l'épuisement anémique de toute valeur intellectuelle ou mondaine. Il avait cependant fini par trouver femme, après combien de candidatures malheureuses, dans dame

(1) Cette anecdote, en concordance parfaite avec le reste de ce que nous savons sur notre Rabutin-Rouville, est tirée d'un manuscrit de l'époque auquel, en dépit de son auteur inconnu, l'éditeur des *Lettres de Mme de Sévigné* aurait pu nous renvoyer autrement qu'en nous le signalant comme « un manuscrit de l'époque ». Voir *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des grands écrivains, Hachette), t. VII, p. 486, et édition de 1818.

(2) J. Henri Pignot, *La marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin*. Paris, librairie mondaine, 1888, 2 vol. (sur le marquis de Bussy : t. I, p. 55-58).

Digitized by Google

Marie-Anne-Charlotte de Senevoy-Balot qui ne lui donna pas de postérité.

L'abbé Courtépée nous apprend avec une onction émue qu'en mourant, le 21 août 1719, « *ce bon seigneur* ordonna par testament à sa femme, ou à ceux qui jouiraient de ses domaines, la distribution hebdomadaire, devant les portes de l'église, de cent livres de pain aux pauvres de Bussy-le-Grand (1) ». Cette fondation généreuse et tardive, qui devait faciliter à son auteur les voies célestes du pardon, s'exécutait encore lorsque l'abbé Courtépée en fixait le témoignage vers le milieu du XVIIIe siècle.

Parmi ceux qui jouiraient des domaines du marquis, son frère l'abbé était le mieux fait pour rendre à la gentilhommière de Bussy-le-Grand dont il héritait, cette réputation que les disgrâces de son père avaient créée parmi l'entourage de Louis XIV, et que le marquis de Rabutin avait déjà mise en oubli par une vieillesse maussade et abandonnée. Par contre, l'abbé était l'homme le moins fait pour susciter les colères du roi et pour devoir quitter le meilleur des mondes parisiens au profit des provinciaux.

Avant de s'éteindre, la dynastie des Rabutin brilla en lui d'une dernière et douce gloire, et par tant d'harmonie entre ses talents et leur consécration, par une gradation si heureuse, si fidèle, dans l'insensible courbe de ses triomphes, Celse de Bussy-Rabutin, évêque de Luçon, fit réparer à la destinée tout le mal dont elle avait abreuvé messire Roger, son père, « ancien mestre de camp général de la cavalerie légère, devant les hommes, et maréchal de France devant Dieu, le Dieu des armées (2) ».

(1) COURTÉPÉE (abbé), *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne*, 2me éd. Dijon, Lagier, 1848, t. IV, p. 256-258.

(2) J'emprunte cette antithèse à Bussy-Rabutin lui-même. En parlant de cette « froideur naturelle » de Mme de Sévigné, qu'il déclarait avoir été le fondement de toute la vertu conjugale de sa cousine, le spirituel auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, approuvé par Gaston Boissier (GASTON BOISSIER, *Mme de Sévigné*, dans la collection des grands écrivains de France, Paris, Hachette, 1887), terminait par ce trait de génie le fameux portrait qu'on lui a tant reproché comme un crime de félonie : « Je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu. »

Digitized by Google

Heureux qui naquit sous le ciel serein de 1669, alors que les troubles civils avaient dissipé leurs dernières fumées depuis longtemps et que la gloire de Louis XIV, montée au zénith, répandait une splendeur et une maturité harmonieuses!

Ce fut le cas de Celse-Roger (1), que sa mère vint mettre au monde à Paris, entre le 10 et le 18 mai de cette année. La noblesse, côté femmes, s'empressa autour du nouveau Rabutin, très peu autour de sa mère.

« Si vous aviez pu venir accoucher pour votre femme, mandait-on au mari, de quelle peine l'auriez-vous tirée, et quel plaisir eussiez-vous fait à vos amies! »

Et une autre écrivait : « Je vous en fais mon compliment, c'est un garçon : pour une demoiselle, je ne vous aurais pas dit un mot. Mais pour un petit homme, je vous en félicite; le nom de Rabutin mérite bien d'avoir une ressource dans un cadet, pour les coups de mousquet qui menacent l'aîné. »

En attendant ces éventualités, on l'avait d'ores et déjà voué à « être d'église ». C'était le sort des cadets, celui-ci ne pouvait en souhaiter un meilleur, et il semble qu'il le comprit, car il naquit avec un caractère complet, raisonnable et souriant. A peine parvenu à l'âge où ces qualités deviennent conscientes, il se traça à lui-même la série de ses ambitions modestes, avec l'assurance de réussir sans qu'il lui fût besoin de se fatiguer beaucoup. Il apprécia vite à sa valeur l'héritage des qualités paternelles, qu'il ménagea avec l'économie d'un épicurien et l'assurance d'un diplomate. Retenons l'un de ses aveux : dès son enfance, « il s'accoutuma à entendre exalter « les talents des Quarante; « il était attentif au récit de leurs exercices ». N'était-il pas « né dans une maison où il voyait partager leurs avantages et leur gloire »? et, « disciple de ces hommes célèbres qui formaient l'Académie », il ne s'imagina pas un instant qu'il pourrait être plus tard « un

(1) Voir *Correspondance de Bussy-Rabutin; Histoire généalogique*, p. 69, 80, 81; WALCKENAER, *Mémoires sur Mme de Sévigné*, t. III, p. 345, 455; t. V, p. 151-152.

Digitized by Google

étranger parmi eux ». Au contraire, « il se familiarisa avec l'idée qu'il leur appartiendrait un jour (1) ».

Avec ces desseins comme boussole, et de l'habileté, la traversée de la vie ne prévoit et ne subit aucun orage.

Seules peut-être, les heures du début n'empêchent pas un léger ennui : presque avant de balbutier on se sent homme, et devoir se laisser traiter en petit garçon, suivre la filière commune depuis l'alphabet jusqu'au diplôme! Cette impatience légitime se traduisit chez l'abbé par je ne sais quelle paresseuse bouderie à la lenteur du temps, un détachement apparent des études primaires dont son frère n'avait point donné l'exemple, et que sa mère, fixée à Paris, ne savait comment vaincre.

Le gentilhomme exilé venait parfois, en cachette, considérer cette petite tête pensive et délicate qui le consolait de procès difficiles, ou il le menait faire une promenade en Bourgogne.

Mais à 8 ans, l'abbé de Bussy — ce titre pompeux lui appartenait dès le berceau — n'avait encore manifesté la moindre activité, la moindre éclosion d'intelligence. Les amis et les admirateurs du comte Roger le lui signalèrent discrètement, en déplorant que la comtesse fût obligée à de fréquents voyages à Laon et en Picardie, et délaissât forcément non seulement l'esprit de son enfant, mais les soins matériels qu'il réclamait.

On le mit au collège de Clermont, où la qualité de ses protecteurs, le P. Rapin et le P. Talon, lui créèrent d'emblée une situation encourageante. Dans un billet charmant, Roger de Rabutin l'avait ainsi confié au P. Rapin :

« Je vous recommande ce pauvre petit enfant, je l'aime fort et je m'attends que vous l'aimerez. »

Et dès lors, les progrès furent rapides.

Comme à son frère le marquis, l'homme d'épée, on fit ou on voulut faire à Celse des cadeaux qui ressortissaient à ses

(1) *Recueil des harangues prononcées par messieurs de l'Académie française* dans leurs réceptions et en d'autres occasions. 5 vol. Paris, J.-B. Coignard, 1735 (*Discours de réception de l'évêque de Luçon*, t. V, p. 10-20).

Digitized by Google

projets d'établissement : on lui chercha des bénéfices d'abbayes. Et le R. P. La Chaise, confesseur du roi, qui dispensait des abbayes comme des brevets militaires, donnait à Mme de Rabutin, fille de Bussy, à propos d'une abbaye alors vacante, l'espérance que ce « pauvre petit » obtiendrait bientôt quelque chose.

« Ce pauvre petit qui est joli et qui étudie bien », voilà le signalement, et le détail est remarquable. En dépit de leurs restrictions morales, mille témoignages nous peignent un Bussy-Rabutin qui serait resté impertinent si l'âge ne l'avait bientôt rendu majestueux, un Amé de Rabutin à la mine jolie avant qu'elle ne devînt orgueilleuse, un abbé de Bussy qui maintint cet apanage dans sa fleur la plus délicate. Nous avons dit ailleurs la grâce mutine de Marie-Thérèse de Rabutin, filleule de Mme de Sévigné, qui ne rappelait plus la prestance familiale mais en perpétuait la finesse adorable. Et Mme de Coligny elle-même, tôt surnommée l'*heureuse veuve*, n'enviait rien à son énigmatique cousine, Mme de Grignan, que toutes les belles femmes de l'époque acceptèrent de surnommer, sur le conseil de l'illustre banni : *la plus jolie fille de France*. Il n'est pas jusqu'au fils de l'*heureuse veuve*, le marquis de Langheac, qui ne marquât cette gentillesse de la race.

Cette gentillesse semblait malheureusement peu opérante sur les décisions de la fortune. L'abbaye convoitée fut à un autre. Des années s'écoulèrent à solliciter vainement : malgré des alliances comme celle de l'archevêque de Paris, les promesses et les intercessions du confesseur, quelque rejeton d'une maison dont les intrigues étaient mieux écoutées, emportait toujours le bénéfice disponible. L'encombrement des carrières n'est pas un mal nouveau dont nous puissions nous prétendre vaniteusement les victimes.

Ce renvoi constant aux prochaines vaccations dura dix grosses années (1677-1688) ; mais la stérilité des compliments à « ce joli garçon, de bonnes mœurs et qui étudiait bien » (l'entourage du roi et le roi répétaient les mots de la sœur affectueuse), « à ce bon et aimable sujet », n'est pas uniquement ridicule pour le solliciteur évincé, la savante hypocrisie de

Digitized by Google

Louis XIV devient ici quelque peu déplaisante. Heureusement, la bienveillance d'un choix privé suppléa un instant à une justice royale trop lente : en 1681, grâce à la sagacité de la comtesse de Bussy, cette Rouville féroce, le comte de Crécy-Longueval cédait à l'abbé de Bussy un petit bénéfice que son fils aîné abandonnait pour entrer dans le monde. Ce prieuré provisoire s'appelait Quessy, à trois lieues de Laon, et relevait du diocèse de Noyon. Il était de maigre rapport, et nous ne voyons pas que ses revenus aidèrent efficacement aux études de son bénéficiaire. Bussy, en effet, que sa générosité envers la cause royale sous l'avare Mazarin avait grevé de dettes, travaillait depuis le premier jour de son exil à combler le gouffre : des centaines de milliers d'écus. Des amis lui envoyaient quittance de certains arriérés, d'autres lui prêtaient. Une goutte d'eau dans la mer. Plusieurs fois, ses créanciers le menacèrent de saisie, sans que Louis XIV, pour ainsi dire son débiteur, en fût ému. En 1684, ses terres furent même mises en décret, et, en 1686, un huissier vint faire main-basse sur ses revenus jusqu'à concurrence de 1,700 livres, somme due aux pères jésuites pour la pension de son fils. Alors enfin, le P. La Chaise lui obtint une abbaye de Belvaux de l'ordre des Prémontrés, dans le diocèse de Nevers, et, un an plus tard, le jour de Toussaint 1687, le roi donnait au jeune abbé le prieuré de Notre-Dame d'Épaux, ordre du val des Choux, dans le diocèse d'Auxerre. Le *Mercure de France* lui attribue aussi, à cette époque semble-t-il, l'abbaye de Saint-Pierre de Flavigny, ordre de saint Benoît, dans le diocèse d'Autun. Ces trois bénéfices pour la vie (1).

Mais déjà notre jeune abbé, qui n'avait de jeune que l'apparence, était conduit dans le monde par le P. Rapin, le P. Bouhours, le P. Talon, le P. La Chaise, par les jésuites les plus aimables ou les plus puissants et par des femmes. Il avait même été présenté au roi qui daigna lui sourire, bien que ce fût un Rabutin.

(1) Outre la *Correspondance de Bussy*, son *Histoire généalogique*, son *Discours à ses enfants*, voir *Mercure de France*, novembre 1736, p. 2576-2577.

Digitized by Google

Il attendait donc avec sérénité l'époque prochaine où il dirait son adhésion aux doctrines politico-religieuses du molinisme. Plus encore par goût que par reconnaissance des bienfaits reçus ou par calcul d'avenir, il répugnait aux rigides préceptes du jansénisme et il tenait l'autre morale pour la meilleure interprétation des enseignements chrétiens, la meilleure forme de la vie, et pour la garantie la plus sûre de la religion monarchique. Le terme enfin survenu de ses études lui permit de le proclamer.

Une foule choisie d'ecclésiastiques, de magistrats, de mondains, attentive à cette voix nouvelle, vint applaudir en Sorbonne la soutenance de ses thèses sur la *Grâce*. Ces thèses faisaient triompher les tendances chères à ces *Messieurs de la Société* (les jésuites), et elles révélèrent en même temps un causeur infiniment aimable et bienveillant, un charmeur que la bonne compagnie réclamerait bientôt. « L'approbation fut générale. Il ne s'était pas encore vu de thèse ni remplie de plus de matière, ni soutenue avec plus d'esprit et de capacité. » Ce fut le confesseur du roi, le P. La Chaise lui-même qui lui porta publiquement les paroles de félicitations. En les entendant, l'abbé de Bussy devait être fixé sur son avenir.

Les jours qui suivirent, « mille gens » en devisèrent à la cour et à la ville; « mille gens » en écrivirent leur joie au comte son père, que cet événement enorgueillit mais ne surprit pas : avec sa pénétration coutumière, même quand il s'agissait de sa famille, le comte Roger déclara que son fils l'abbé « serait mitré avant l'âge compétent ». Or, l'abbé de Bussy était à peine au bout de sa vingt et unième année. Et il ne douta pas un instant que la prophétie paternelle ne dût se réaliser, quand bien même il eût manqué de cette recommandation : le prestige d'une maison célèbre.

Dès lors, à quoi bon se porter à la rencontre d'une fortune qui semblait disposée à faire tous les pas ? Très épicurienne-ment, il décida qu'il lui avait même suffisamment souri déjà et qu'il n'était point besoin de se compromettre en lui souriant davantage. « J'en suis avec elle, écrira-t-il plus tard, à vouloir seulement me prouver que je lui ai fait toutes mes diligences,

Digitized by Google

et comme ceux qui bâtissent, je m'occupe moins de voir ma maison faite que de la faire. » Le meilleur moyen, assurément, que la maison fût bien faite.

Dame Fortune vint d'abord sous la forme des amitiés les plus flatteuses. Toutes les protections qui avaient guidé ses études, se muèrent en sympathies au lendemain de sa première victoire, et d'autres s'y joignirent. On le traita d'égal à égal. Sans nous attacher trop à ces commerces — certains, comme celui de Mgr de Harlai (1), le scandaleux archevêque de Paris, seraient plutôt de nature à le discréditer —, qu'il nous suffise de nommer Bossuet dont il admirait, sans trop de flamme je suppose, les pompeuses oraisons funèbres, mais dont il préférait à coup sûr le solide bon sens aux grâces plus fines et plus dangereuses de Fénelon. Du moins nous le pressentons, l'abbé de Bussy évite qu'une affirmation catégorique ne l'engage, et nous ne faisons qu'interpréter ici une allusion fort lointaine d'un de ses billets à Mme de Grignan, à propos de la mort de M. de Meaux (Bossuet). « Il est plus ordinaire et plus facile à l'homme d'avoir de fausses vertus que de produire des actions contre nature : aussi permettez-nous de douter de la sincérité des regrets de M de Cambrai (Fénelon). »

Quant à Bossuet, il fut bien aise de connaître Bussy, et voilà un spectacle non encore évoqué : le jeune abbé dissertant avec l'évêque déjà vieilli.

Celui-ci comprenait que le molinisme de celui-là n'était pas une simple affaire de frivolité mondaine, de fallacieuse indulgence, qu'il se justifiait surtout par son application aux choses de l'État, son dévouement au culte de la royauté. Cette similitude de leurs opinions les rendait si sûrs l'un de l'autre, que leurs entretiens familiers ne redoutaient pas certaines franchises dont se fût gênée une intelligence médiocre. Et comme

(1) Mgr de Harlai, qui avait obtenu la voix influente de Bussy-Rabutin lors de son élection à l'Académie, lui était resté attaché jusqu'à la mort, et quand l'abbé Bignon prononça l'éloge du gentilhomme, son prédécesseur parmi les quarante, on rapporte que l'archevêque arrivé en retard à la séance pria le récipiendaire de prononcer une seconde fois son discours.

Voir *Registres de l'Institut*, 3 vol. in-8°, t. I, p. 326. Paris, Didot; *Mercure Galant*, juin 1693, p. 259 et suiv.

Digitized by Google

le séduisant abbé demandait un jour au célèbre évêque « quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit : les *Lettres provinciales* (1) ». Est-ce une malice de M. de Meaux ? Je ne le crois pas ; car Bussy en avait trop pour se laisser prendre à celle des autres, et il ajoutait à ses ruses de tacticien une telle science des œuvres de la pensée, une impartialité si perspicace dans ses jugements littéraires qu'il expérimenta peut-être lui-même, en cette occasion, le goût de son interlocuteur (2).

Les documents nous manquent, qui élargiraient notre cadre et nuanceraient plus sûrement ce pastel. Mais l'imagination, déjà suffisamment guidée pour les concevoir, s'étonnera que cet homme si aimable, si « honnête » ait un instant inquiété la confiance paternelle : il y aurait eu une imperceptible et invraisemblable dérogation à cette vie exemplaire... « Ce n'était pas assez à un ecclésiastique, d'après le comte Roger, d'être un bon théologien, il fallait encore être un homme de bonnes mœurs. » Voilà tout le précis que nous en savons, sinon que les témoignages favorables du P. Bouhours rétablirent immédiatement le calme. Et je crois qu'il vaut mieux compter pour bagatelle ce trouble passager : la trace, aussitôt perdue qu'apparue, en rentre mal dans la ligne de conduite si mûrie qu'avait décrétée notre ecclésiastique ! Il est vrai qu'il la définira plus tard une « fantaisie », celle ligne de conduite ; voyez-y avant tout, dans cette « fantaisie », une exquise fleur de rhétorique chargée d'exprimer de fort sagaces résolutions, une manière *extérieure* de la conduite qui leur en faciliterait la victoire. D'ailleurs, le candidat prédestiné nous le donne à sentir : un jour, « la fantaisie de faire son devoir le prit comme une autre ». Jamais épicurien n'élut devise plus originale ni plus normale.

Notre abbé de cour cultivait donc ses jeunes succès. Sa

(1) VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. IV : « Essais sur les mœurs et l'esprit des nations », éd. de 1817, p. 1400.

(2) Je m'aperçois que Sainte-Beuve, relatant cette anecdote, parle aussi de malice probable ou improbable (SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. III, p. 202. Paris, Hachette, 1867).

Digitized by Google

réputation de dire joliment aidait sa réputation de dire exactement. Et nous trouverons naturel qu'il fut, préférablement à d'autres, l'objet de certaines distinctions. On aimait par exemple à lui faire lire les registres du clergé dans les assemblées générales du clergé de France que présidait l'archevêque. Parce qu'il était le Benjamin ? Surtout, parce que sa diction merveilleuse ne rencontrait aucun émule. Et la même flatterie nous le prouvera, qui honorera l'évêque de demain, comme elle honorait déjà l'abbé de 1695.

On excusera une anecdote, je la reproduis après Sainte-Beuve (1) :

« Mgr. de Harlai avait une maîtresse — connue pour telle de tout le monde, Mlle de Varennes. Il lui faisait donner une pension de 6,000 livres de rente par le clergé, et, en 1695, qui est l'année où il mourut, dans l'assemblée générale du clergé, où il présida, M. l'abbé de Bussy-Rabutin, fils du fameux Bussy, lisant à l'assemblée, suivant la coutume, les registres du clergé, commença après avoir lu plusieurs articles à en passer un légèrement et en marmottant entre ses dents. Mgr. de Harlai, qui était fier, le reprit sur-le-champ, lui dit de lire mieux. L'archevêque alors dut être honteux. Aussi y a-t-il des gens qui croient que ce fut ce grand affront qui le fit mourir. »

L'abbé de Bussy avait « marmotté » entre ses dents. L'abbé de Bussy ne voulait pas qu'une faiblesse humaine officiellement publiée, amoindrît le respect dû aux premières et sacro-saintes dignités de l'État. Il savait le monde pour être fils du « fameux Bussy », l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, le gentilhomme d'un château où une « galerie des plus jolies femmes de la cour, » y compris l'amante infidèle, Mme de Montglas, une galerie des « soixante-cinq grands capitaines de France » et des principaux personnages régnants, une autre « des rois de France et de leurs bonnes amies », enseignait l'histoire contemporaine à toute une progéniture de futurs abbés et de

(1) *Anecdotes écrites à Ryswick en Hollande*, par D'ETEMARE, citées par Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, t. V, p. 282-283.

Digitized by Google

futures chanoinesses. Et cette science du monde, l'abbé de Bussy la complétait par une fréquentation assidue de ses groupes les plus divers, où il préférait le rôle d'observateur à celui d'acteur et de fantoche.

Tout d'abord, sa famille lui offrait le meilleur point d'irradiation dans le monde. Pas un de ses membres qui ne donnât de l'honneur aux autres. Depuis peu, la curiosité publique entourait même d'une estime supérieure la publication posthume des œuvres paternelles, et commençait la gloire des *Lettres de Mme de Sévigné*, révélées par les *Mémoires* de l'ancien capitaine. Le souvenir illustre des parents fit désirer aux enfants de se rapprocher, de se rencontrer. Mme de Grignan et l'abbé de Bussy entretinrent un commerce suivi de lettres et de visites, qui servit d'ailleurs grandement les affaires de l'ecclésiastique, qui s'explique même un peu par là, et dont il nous est resté quelques précieux débris (1).

Les évêques, sous l'ancien régime, avaient toujours un cortège de grands vicaires (2); la tradition les signale depuis saint Augustin, à Hippone, jusqu'à Richelieu, jusqu'à Fénelon, à Cambrai. On les prenait jeunes et nobles, et les candidats, en cette occasion, faisaient « assaut de titres ». Chaque abbé noble cherchait et trouvait, sur un siège de France, un parent qui lui accordait cet honneur. Il en résultait une « armée de grands vicaires », parmi lesquels une poignée de roturiers « pour faire la besogne ».

Or, les alliances de Mme de Grignan étaient très puissantes en Provence; avant Mgr de Mailly, deux Adhémar de Grignan s'étaient succédé sur le siège archiépiscopal d'Aix.

(1) Extrait de quelques lettres de Mme la comtesse de Grignan, du chevalier de Grignan, du marquis de Sévigné et de M. de Bussy-Rabutin, évêque de Luçon, dans le *Mercure de France*, 1er volume de juillet 1763, p. 56-76 (pour les extraits de l'évêque, voir p. 73-76).

Ces extraits ont été republiés en 1854 par Corrard de Bréban, et dans les *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des grands écrivains de France), t. X, p. 566-575.

(2) SICARD (abbé), *L'ancien clergé de France*. Paris, Lecoffre, 1893. Tome Ier : *Les évêques avant la révolution*, p. 283.

Digitized by Google

L'abbé devenait à Arles, aux environs de 1704 (1), grand vicaire de Mgr de Mailly. Et pour donner un emploi justificatif à cette dignité, il se fit nommer député de cette province à l'assemblée générale du clergé tenue à Paris en 1705 (2). Le 23 décembre 1706, le roi lui donnait, sur les instances de l'archevêque, le doyenné de l'église collégiale de Tarascon, qui lui procura un denier annuel de 10,000 livres (3). Nous savons qu'il avait déjà son pain assuré.

L'abbé de Bussy, en tournée dans la Provence, payait en gentillesses à Mme de Grignan, sa cousine aînée, les services qu'il lui devait. Comment accueillit-elle ces gentillesses? On peut en être intrigué. Car Mme de Grignan restait plutôt sur la défensive devant les manifestations extérieures. On l'a dépeinte hautaine; je la devine sensible et susceptible, avide et capable de la plus entière tendresse, une âme solitaire dans la société où elle régnait. Le monde lui offrait trop souvent le spectacle de sentiments hypocritement exagérés, dont elle redoutait d'être la dupe, parce qu'il était fort difficile d'en séparer les accents, sincère ou conventionnel. Et l'on comprend qu'elle postulait parfois, préférablement aux gaîtés bruyantes et aux intarissables effusions de sa mère, le frisson plus persuasif d'un monde plus recueilli. Ame peu sociable, du moins dans ce milieu, mais âme d'élite, en qui Maeterlinck pourrait saluer une adepte du Silence. En France, à plus forte raison en Provence, on les comprend en général assez peu. Et cependant, l'intelligente souplesse, peut-être vaudrait-il mieux dire l'indulgence attentive de notre abbé, ce fin causeur, découvrit les routes cachées de cette âme.

Un fin causeur, aimant s'entendre causer, et que ses auditeurs se taisent autour de lui, a toutes chances de n'être point perspicace; il finira par ennuyer certainement.

(1) FLACHAT DE SAINT-SAUVEUR, *Pièces fugitives d'histoire et de littérature anciennes et modernes, pour servir à l'histoire anecdotique des gens de lettres.* Paris, Jean Cot, 2 vol. in-12, 1704 (t. Ier, p. 124).

(2) *Mercure de France,* novembre 1736.

(3) J.-HENRI PIGNOT, *La marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin.* Paris, Librairie moderne. 2 vol., 1888 (t. Ier, p. 58-62).

Digitized by Google

Un fin causeur, sachant écouter, excitant les autres à causer — autant que du talent c'est un secret du cœur —, est assurément bon psychologue, et même bon médecin. Bussy fit *causer* Mme de Grignan, et il comprit, il pénétra ce qu'elle n'osait s'aventurer à dire trop haut. S'est-on jamais soucié des quelques billets, une cinquantaine de lignes, qu'il lui écrivit et où demeure enfouie plus d'une perle?

Voici d'abord un simple compliment, un souvenir de leur rencontre alors qu'il « cherchait un illustre parent sur un siège de France » :

« Je voudrais être avec vous dans ce bois de Saint-Andiol,
« à vous dire au pied d'un ormeau ce qui ne s'y est jamais dit :
« qu'on ne peut être avec plus de respect, etc.... »

Mme de Grignan tremblait que le compliment n'allât plus loin et ne la mît en suspicion. Sous cette formule, elle l'agréait encore, mais elle préférait suggérer sa gratitude, ou du moins, par cet instinct de pudeur morale qui confinait souvent à de la gêne, ne s'en confesser qu'à mots couverts et à de tierces personnes.

« L'abbé de Bussy, mandait-elle à une amie, m'a fait confi-
« dence qu'il n'a pas vu de dévote qu'on ait tant envie de revoir
« que vous. Difficilement trouverez-vous meilleure compagnie
« et plus au goût que je vous ai vu, d'un badinage aisé et gai.
« Je vous devais l'un à l'autre. »

Mais voici une autre phrase, un *badinage* encore, puisqu'ainsi le veut Mme de Grignan, et qui éclaire et résume tout un aspect de cette âme inquiète :

« Pour être cru de vous, Madame, vous me faites toujours
« retrancher de la vérité. »

Et celle-ci, qui n'atteint plus l'âme, mais l'intelligence philosophique avec autant de sûreté :

« Je m'aperçois toujours, Madame, que votre vue porte
« mille fois plus loin que la mienne; vous voyez distinctement
« des objets que je ne me doute pas qui soient au monde, et
« peut-être cela vous fait-il négliger ceux qui sont grossiers et
« palpables, et qui, pour parler vulgairement, crèvent les
« yeux. »

Digitized by Google

Enfin, pour clore cette parenthèse, ce couplet où la séduction de l'esprit ajoute son sel à une discrète émotion de cœur :

« Il n'est pas en moi, Madame, de refuser l'occasion de vous « écrire. Je crois toujours avoir mille choses à vous écrire, et « à bien démêler ce sentiment-là, je sens qu'il vient du plaisir « que j'aurais de vous parler sur la plupart des choses qui se « présentent à mon esprit. Je prends même souvent la liberté « de vous parler ou de parler de vous tout seul ; à la vérité, « cela n'a pas l'air d'un homme trop sage. Mais en lisant sur- « tout, je pense : — Voilà qui lui plairait. Voilà ce qu'elle croit. « Voilà ce qu'elle ne croit pas. — Et ainsi de reste. Par- « donnez-moi, Madame, de vous placer ainsi parmi toutes « mes pensées ; mais je tâche à ne vous y placer pas indigem- « ment, et je vous assure que je suis bien éloigné des senti- « ments que le roi soupçonnait dans Mme de Longueville. Il y « a aveu et aveu, comme fagots et fagots ; il ne faut pas ôter « aux pénitents la douceur d'avouer et d'exagérer leurs fautes, « et à Dieu la gloire qu'il en tire ; je n'oserais plus, sans friser « l'impiété, en venir à l'application. »

Il y a certes là-dedans du marivaudage et des nuances subtiles ; mais on n'a point démontré que le marivaudage fût de mauvaise psychologie.

Ses affaires faites, l'abbé de Bussy était donc rentré à Paris, d'où ses billets sont datés, et avec cette résignation à toutes les « fantaisies » du sort, ce sourire modéré à leur bienveillance, malgré son attachement à Mme de Grignan, je doute qu'il soit souvent retourné dans les bois de Saint-Andiol lui faire un brin de cour inoffensive au pied d'un ormeau. Il réserva les pénétrants marivaudages de sa causerie pour les salons parisiens, où sa nouvelle situation de fortune lui permettait de briller, tandis que le grand vicaire s'acheminait d'un pas égal vers l'épiscopat et vers l'Académie.

Vers l'Académie : car il avait plus que de l'élocution, et l'Académie s'en fût déjà contentée. Dans ces salons où il passait comme l'un des derniers sourires du grand siècle finissant, il révélait une érudition abondante et aimable, du Fonte-

Digitized by Google

nelle avec moins de cérébralité et un peu plus de « tendresse dans la politesse ». Le mot est d'un ennemi.

Déjà au collège, il était grand liseur. Les auteurs ou les libraires évitaient de lui remettre les nouveaux livres pour son père, une manière de grand critique à la mode. Il les eût savourés d'abord, et gardés plus que de convenance, au grand chagrin du comte. Ses lectures embrassaient aussi bien les anciens que les modernes, et ses préférences, son éclectisme, encore une vertu héréditaire, n'était pas tellement indécis que les partisans des anciens, comme Boileau, n'eussent eu quelque apparence de raison à le revendiquer pour un des leurs. Et il était le plus exquis des modernes, « poète, connaisseur dans les arts, musicien », infiniment d'esprit, et l'esprit d'une précision, d'une clarté comme en a possédé la France seule. Avec cela, tendre au dire de ses ennemis qu'il traitera d'« hérétiques » et « touchera » cependant par ses mandements épiscopaux!

On ne s'étonnera plus qu'il fut tant recherché. Nous excuserons d'abord les dévotes, dont l'ascétisme mollissait devant ce charme; nous soupçonnerons quelques mondaines d'avoir brûlé un grain d'encens à l'abbé, et l'une d'elles n'échappera pas à nos éloges : c'est la marquise de Rouvray.

Le clergé constitutionnaire et moliniste en était fier, le poussait, et les jansénistes commençaient à le détester, à le désigner à leurs vindictes comme un successeur du P. Bouhours, jadis tant secoué par eux.

Les magistrats lui tressaient des couronnes, et le président Hénault écrira, quand il le perdra, cette page ravissante : « L'évêque de Luçon, mon ami particulier et avec lequel j'ai passé ma vie, était le modèle de ce que l'on appelait la bonne compagnie, et que l'on ne retrouve guère dans ce temps. Un esprit naturel, une gaîté douce, toujours nouveau, racontant mieux qu'homme du monde, le ton de la vieille cour et quelle cour! Des plaisanteries fines, délicates, flatteuses sans aucune fadeur, vous laissant toujours content de vous. Plein d'anecdotes, qu'il ne rappelait qu'à propos. Loin de toutes prétentions; sans goût; se livrant de bonne foi à tous ceux qu'il

Digitized by Google

rencontrait; leur faisant croire, et le croyant lui-même, qu'il allait ne les plus quitter et qu'il ne se plaisait qu'avec eux. Je n'ai rien rencontré depuis qui lui ressemblât : il rendait bien difficile sur la compagnie, à qui l'on demanderait en vain ce qui n'était qu'à lui. Charmant dans le commerce des femmes, ayant leur douceur, leur mollesse, cette négligence qui sied si bien quand on possède tout. Gourmand, il en est mort, mais gourmand comme il était tout le reste, mais sans qu'il fût cela plus qu'autre chose. Il ne ressemble pas plus aux hommes de notre temps que Chassé ne ressemblait à Thérouard. Rien ne le rappelle. Il faut prendre patience et avoir l'air de se plaire avec ce qui vous reste (1). »

Les gens de lettres souhaitaient son estime, et récoltaient parfois son ironie; car parfois l'abbé de cour leur découvrait un air de roture peu conciliable avec la noble élégance dont les lettres françaises devaient désormais faire leur ornement. Les « harangues » de plus d'un académicien lui fournit occasion à raillerie. La délicatesse de quelques autres par contre, de quelques maîtres naissants, avivait sa joie, j'allais dire sa reconnaissance, et il les encourageait, lui, déjà leur aîné, sans la moindre jalousie de confrère. La gloire livresque ne lui eût pas boudé s'il l'avait tentée; mais « bon juge, admirateur et protecteur des talents d'autrui, il semblait ignorer les siens propres », même celui de la parole où il s'était attaché puisqu'il avait décidé de ne rien produire, et où il atteignait l'éloquence. Parmi les salons fameux dont la critique française a retracé l'histoire avec un légitime orgueil, je ne vois pas qu'on ait jamais accordé la moindre place à celui de l'abbé de Bussy, dont l'hospitalité s'ouvrait si large à la génération nouvelle, à toutes les manifestations de l'intelligence comme à toutes nuances de l'individualité. » Il chérissait ses visiteurs, sa maison était devenue pour eux un asile. » Et au milieu de ces groupes divers qu'harmonisaient la finesse et le bon goût, Bussy régnait sans aucune des apparences de la suprématie. Son éloquence, « plus aisée à sentir qu'à définir », était faite

(1) VIGAN (baron), *Mémoires du président Hénault*, p. 416. Paris, Dentu, 1855.

Digitized by Google

de courtoisie et de dextérité, de souveraine clarté et de simplicité coulante, de tout, sauf de rhétorique, d'étude et d'apprêts. « Il charmait, il persuadait, il entraînait. S'il traitait de questions épineuses, les épines disparaissaient. S'agissait-il des sciences relevées? Elles conservaient leur sublime et perdaient leur obscurité. En un mot, tout s'éclaircissait, tout s'embellissait entre ses mains, mais *dans une exacte proportion avec le plus ou moins de portée des esprits qui l'écoutaient* (1). »

De si curieux témoignages appellent d'autres détails. Il est trop vrai que les paroles s'envolent, même les plus belles. Et pourtant, un billet nous reste, miraculeusement, où la « fantaisie » lui dicta une des opinions qu'il développait chez lui devant l'élite nouvelle de la pensée française. C'est un billet à Mme de Grignan, rangé à côté des marivaudages dont nous avons transcrit plus haut la lettre sèche, sans l'inflexion vivante des gestes et de la voix qui les accompagnaient :

« Je le crois, madame, ripostait-il à sa cousine dans une « controverse littéraire, la règle est d'un grand prix pour le « bon goût; mais la règle naturelle, quand on l'a, n'a pas « besoin de l'art et ne peut être que dangereuse avec lui; elle « rend trop scrupuleux, elle éteint le feu de l'imagination; on « est toujours le compas à la main, rien n'échappe et on ne « laisse plus rien échapper. Que deviendront tous ces endroits « vifs des Italiens devant votre critique? »

Et Bussy, que cette profession nous montre le contraire d'un pédant, aurait pu ajouter : « Que deviendra cette merveilleuse correspondance de ma cousine Mme de Sévigné? Vous lui préférez sans doute celle de votre cousin, mon père? J'accepte volontiers l'échange. » Voilà les raisonnables théories que l'abbé Bussy défendait dans son petit cénacle, avec cette politesse persuasive aussi éloignée de la fadeur que de l'orgueil.

Et ceux qui s'en retournaient de chez lui, grisés, n'avaient qu'un mot pour fixer leur enthousiasme : « *Il est vraiment le*

(1) *Recueil de harangues*, loc. c. (« Discours de l'abbé Rothelin »), t. V, p. 258-266.

Digitized by Google

dieu de la bonne compagnie. » L'appellation se répandit et lui resta.

Parmi ceux-là, on remarquait Voltaire et Gresset. Voltaire le connut dans l'étourderie, au reste très diplomatique, de ses 22 ans, alors qu'il combinait ses ondulations aux célébrités des deux sexes avec les premiers éclats de sa verve brouillonne. Nous avons de lui à l'abbé, alors âgé de 47 ans, une lettre charmante et insinuante, datée de Sully, où il était en exil chez le duc, son premier exil.

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchants qu'on le publie,
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contents de couler notre vie
Au sein des grâces et des jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poésie
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des dieux
Jette une pointe d'ambroisie.

Et le jeune Voltaire continue en prose :

» Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de » niveau avec vous... Je suis sensiblement touché des marques » que vous me donnez de votre souvenir. Je le serai beaucoup » plus de vous retrouver. »

Puis les vers reprennent, une longue apostrophe aux *Tracasseries* de l'amour et des femmes, apostrophe que son auteur juge impartialement lui-même.

» Voilà, monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique » gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est » ce réduit dont je vous parle? M. l'abbé Courtin dit que c'est » chez Mme de Charost. En quelque endroit que ce soit, n'im- » porte, pourvu que j'aie l'honneur de vous y voir... Je ne » vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de » votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne

Digitized by Google

« compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, « s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de « vous à Paris (1). »

Plus tard, dans le *Temple du goût* (2), Voltaire rééditera le même couplet :

Bussy (le père) qui s'estime et qui s'aime
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même.
Mais son fils, son aimable fils
Dans le temple est toujours admis
Lui qui, *sans flatter*, *sans médire*,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyait écrire.

Il apparaît même à certains détails de son *Siècle de Louis XIV*, que Voltaire eut recours à la collaboration de Bussy, ce témoin du grand siècle.

Leur amitié dura vingt ans, et, déjà célèbre, Voltaire ne dédaignait pas de soumettre ses manuscrits, celui du *Mondain* par exemple, à Bussy comme au prélat le plus consommé en ces sortes de matières : la littérature et la mondanité.

La découverte du manuscrit parmi les papiers du défunt et sa divulgation par l'indiscret président Dupuis occasionnèrent quelque tapage ; Mme de Graffigny nous raconte (3) que, devant les menaces du garde des sceaux, Voltaire crut prudent de gagner la Hollande. Au reste, le spirituel Arouet était sans rancune à l'endroit du spirituel prélat, et il lui fit une oraison funèbre comme celui-ci pouvait la souhaiter : badine et sobre. Il lui reprocha une mondanité timorée, puisque ce diable

(1) VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, éd. Beuchot, t. LI (t. Ier de la *Correspondance*, p. 436).

(2) VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. II, p. 544.

(3) VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, éd. Beuchot, t. LII (t. II de la *Correspondance*, p. 362-363); *Lettres de Mme de Graffigny*, p. 90, éd. Eugène Asse. Paris, Charpentier, 1879.

Digitized by Google

d'évêque » avait encore eu le malheur d'amasser 12,000 inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter 12,000 plaisirs ».

Mais voilà qui eût constitué une grave atteinte aux sages maximes épicuriennes dont Voltaire célébrait les avantages dans cette lettre contre la *Tracasserie* et dont Gresset s'inspirait également, d'un peu plus loin sans doute, en dédiant ces vers caractéristiques à notre héros :

Vous dont l'esprit héréditaire
Et par les grâces même orné,
Aux talents d'un illustre père
Joint l'agrément de Sévigné.

(A suivre.) ÉMILE GÉRARD.

Digitized by Google

MORTS PARALLÈLES[1]

CHAPITRE PREMIER.

Il pouvait être dix heures du matin lorsque Tist Kraps, ayant terminé sa tournée et livré son dernier litre de lait, reprit le chemin du logis. Les mains dans ses poches, son fouet sous le bras, le brûle-gueule aux dents, il marchait d'un pas lourd à côté de la petite charrette peinte en vert où s'alignaient, vides maintenant, les grands pots de cuivre. Tist était un quinquagénaire trapu, aux gros traits irréguliers, hâlé, couperosé, bourgeonné, avec une barbe de six jours, vêtu d'une jaquette et d'un pantalon de laine bleu foncé, une vieille casquette à trois ponts enfoncée jusqu'à ses oreilles très rouges et très écartées de la tête.

De temps en temps, il maugréait un encouragement ou une injure à l'adresse du mâtin colossal qui avançait trop lentement à son gré. C'était une vieille chienne au poil fauve, blanchi par places. Très fatiguée, elle allait d'une allure cahotante et saccadée, posait avec effort l'une devant l'autre ses pattes raidies, balançant la tête, le souffle haletant et la langue pendante, bien qu'il ne fît rien moins que chaud.

On était à la mi-mars. Un vent aigre du nord-ouest soufflait.

(1) L'idée première de ce récit m'est venue en lisant Tolstoï, mais la mise en œuvre est différente et toute nouvelle.

Digitized by Google

Il avait plu toute la nuit et des flaques d'eau stagnaient çà et là sur le pavé gras et boueux de l'interminable rue de Borgerhout, un des faubourgs d'Anvers, que Tist suivait au milieu d'un va-et-vient de voitures de maraîchers, de haquets de brasseurs, de carrioles de bouchers et de tombereaux chargés de briques.

La porte franchie, il s'engagea sur la route qui serpentait entre des casernes et des caponnières, des fossés et des glacis, tourna à droite, prit une chaussée dont les arbres avaient été abattus pour faire place à de hideuses maisons ouvrières, neuves et déjà délabrées, devant lesquelles s'ébattaient des enfants, et s'arrêta à la porte d'un cabaret qui portait pour enseigne : *Au verre cassé*.

Tist, accoudé sur le zinc, siffla coup sur coup trois ou quatre verres d'un genièvre où la brûlure du poivre masquait l'eau du baptême, tout en échangeant de lourdes gravelures avec la grosse fille blondasse et débraillée qui le servait. Le chien, lui, lappait avidement l'eau noire d'une flaque qui croupissait sur le bord de la route, puis choisissant de l'œil un coin de pavé où la boue était un peu moins épaisse qu'ailleurs, il y traîna la voiture, et s'affaissa pantelant entre les brancards, la tête sur ses grosses pattes rhumatisées.

Malheureusement, il avait attiré l'attention des petits voyous qui jouaient près de là. Gosses et gosselines entourèrent la charrette avec de grands gestes et des cris aigus, dans l'espoir que le chien se relèverait en aboyant, et les amuserait par ses bonds désordonnés et sa colère impuissante. Mais, apparemment, il avait de l'expérience et de la mémoire. Comme il ne bougeait pas, ils se mirent à lui jeter des pierres. L'une d'elles l'atteignit à la croupe. Il ouvrit les yeux, souleva la tête et regarda d'un air d'indifférence profonde du côté des petits polissons, qui avaient déjà pris la fuite, en s'éparpillant comme une bande de pierrots.

« Je vais chercher un bâton », s'écria le plus grand, en se précipitant dans une des maisons ouvrières.

Mais déjà Tist se montrait sur le seuil du cabaret, s'essuyant

Digitized by Google

la bouche du revers de la main et riant d'un rire épais à l'idée de la dernière grivoiserie qu'il venait de débiter.

« Allons, Bette, en route ! » s'écria-t-il.

Le chien leva un regard résigné vers son maître et se mit debout avec effort, en deux mouvements. Comme il allait se mettre en route, Tist l'arrêta brusquement en posant la main sur une des ridelles. Debout depuis le patron minette, Tist avait quelques heures de marche dans les jambes. Il se dit que puisque sa voiture était allégée de tout le poids du lait vendu, il pourrait aussi bien se faire traîner durant les vingt minutes qui le séparaient encore de sa ferme. Il n'avait pas à craindre ici la rencontre de quelque agent de police pour lui dresser procès-verbal du chef d'infraction aux règlements qui protègent les animaux. Il mit donc le pied sur le moyeu et s'affala sur la banquette placée juste au-dessus de l'essieu pour ménager les reins de l'attelage.

« Hue, Bette ! »

Le chien tourna la tête vers son maître alternativement par-dessus l'épaule droite et l'épaule gauche, puis, se cramponnant des griffes de devant entre les interstices des pavés, arc-boutant les pattes de derrière, d'un brusque effort, il mit la voiture en mouvement. On avançait avec lenteur. Tist sifflotait des fredons sans queue ni tête, secoué sur la banquette par les cahots du véhicule sur le pavé inégal. De temps en temps, il s'interrompait pour lancer un juron ou une interjection stimulante.

La route passait devant un cimetière tout moderne, d'une tristesse sans poésie, où les morts dormaient le long d'allées rectilignes sous des monuments d'une désespérante banalité. En face s'élevait une rangée de cabarets, d'enclos abritant des collections de croix, de cippes et de pierres tombales, vierges encore d'inscriptions et attendant acquéreur, enfin de maisonnettes de fleuristes et de jardiniers.

Devant une de ces habitations se tenait un homme en tablier de toile grise qui, d'un regard d'attente impatiente, interrogeait la route du côté de la ville.

Digitized by Google

« Tu attends quelqu'un, Nelissen ? demanda Tist en passant.

— Oui, dit le jardinier sans tourner la tête. Oui, mon garçon, j'attends un client ou plutôt une cliente. Il va arriver un convoi de première classe et je voudrais glisser un mot à l'entrepreneur pour qu'on me charge de soigner les plantations... »

Et il ajouta après deux ou trois jurons :

« Eh bien! elle n'est pas gênée, cette vieille peau, de me faire attendre comme ça... Faut-il qu'il y ait eu du monde à saluer le cercueil pour que ça dure si longtemps.

— On ne fera pas tant de cérémonies pour nous, mon vieux, dit philosophiquement Tist, mais ça ne me fera pas boire un petit verre de moins. Hue, Bette! »

Un peu plus loin, il fallut quitter la chaussée pour s'engager sur un chemin de terre défoncé et tirant. Redoublant d'efforts, la chienne parvint à faire une centaine de mètres. Puis elle s'arrêta, à bout de forces. Tist eut beau crier et jurer après elle, lui allonger même deux ou trois coups de fouet, elle poussa de petits cris plaintifs, mais ne bougea plus.

« Godverdomme! vieille cagne usée, grommela Tist, tu n'es décidément plus bonne à rien! »

Mais si brutal qu'il fut, il n'était pas inutilement cruel, il sauta à terre, désembourba la charrette et fit à pied le reste du chemin.

Quelques minutes après, il arriva devant une de ces fermes, d'aspect triste et sombre, qu'on rencontre çà et là dans la région indécise qui sépare la ville de la campagne. C'était un bâtiment assez vaste, bas, en briques lépreuses, avec un toit dont les tuiles, jadis rouges, étaient noires de fumée et de poussières encrassées. De gros barreaux rouillés achevaient d'obscurcir les fenêtres à petits carreaux malpropres. La couleur verte de la porte se bosselait par places en gros phlyctènes, s'écaillait en d'autres, montrait à nu le sapin des ais. A côté, une seconde porte s'entre-bâillait sur une étable très obscure, sorte de caverne fétide où cinq ou six vaches, qui n'avaient jamais vu de pâturages qu'en rêve, ruminaient silencieusement, couchées

Digitized by Google

sur un fumier noir, épais de quatre pieds, qu'elles ne devaient quitter que pour aller à l'abattoir le jour où elles ne donneraient plus de lait.

Tist contourna le bâtiment et pénétra dans une cour séparée d'un grand potager par une haie, à laquelle l'entrelacement noir roussâtre des rameaux et des brindilles encore dépouillés de feuilles donnaient un air rébarbatif. Il dételа le chien, le mit à la chaîne et entra dans la chambre commune où la table était mise.

« Comme tu arrives tard, lui dit d'une voix aigre une femme osseuse, aux traits durs, en attachant sur lui le regard irrité de ses yeux gris. Tu as sans doute fait des stations dans toutes les chapelles de la route? »

Tist haussa les épaules, s'empara d'une chaise de bois et remplit son assiette de pommes de terre et de lard.

« Je n'ai bu que huit gouttes depuis ce matin, répondit-il la bouche pleine. Mais Bette marche comme une limace. Vrai, on ne peut plus la mettre à la voiture. »

Deux grands garçons, une fillette et une très vieille femme à la figure ridée et ratatinée comme une reinette de l'automne dernier, entouraient la table. La ménagère s'assit à son tour.

« Il y a quelques jours que je me dis ça, répondit-elle. Le chien a fait son temps, il ne gagne plus le pain qu'il mange. Faut le noyer.

— Pauvre bête, murmura la vieille apitoyée.

— Ça nous fait deux bouches inutiles dans la maison, reprit sa bru avec un dédain haineux dans le regard. C'est bien assez d'une, mère Io. »

La vieille regarda en soupirant sa maigre main tannée et usée par soixante-dix ans de labeurs répugnants et ingrats, et se remit à manger, remuant lentement les mandibules.

« On m'a présenté l'autre jour un fort chien de vingt mois pour 30 francs », dit l'homme.

Le repas expédié, les enfants s'en allèrent à leurs occupations.

Digitized by Google

« Eh bien, Tist, dit la femme en se levant à son tour, ne dormons pas là-dessus. Va le jeter à l'eau.

— Je suis fatigué, répondit Tist en bourrant sa pipe.

— Alors j'irai, moi, sans cela vous verrez que la chose ne se fera pas. »

Elle prit un bout de corde et passa dans la cour, tandis que son mari s'installait commodément et se mettait à bouffarder, les pieds sur les chenets.

La vieille s'approcha de la fenêtre et suivit de l'œil sa belle-fille qui allait droit à la niche du chien. Celui-ci se dressa sur ses pattes, remuant la queue, les yeux fixés sur ceux de sa maîtresse.

« Je sais bien ce que tu veux, dit celle-ci en détachant son collier et en lui passant la corde autour du cou. Tu demandes pourquoi je ne t'apporte pas la pâtée comme de coutume. Patience, ce n'est plus la peine, vieille bête. Allons, viens. »

Elle s'en alla suivie du chien, qui marchait lentement, la tête basse.

La vieille les regarda s'éloigner, une larme au bord de sa paupière éraillée. Une foule de souvenirs palpitaient dans son vieux cœur simple. Il y avait quinze ans que Bette était à la ferme. Tous les jours elle avait traîné le lait à la ville et piétiné sans relâche dans le moulin à baratter. La nuit, elle avait fait une garde vigilante. Dix fois, elle avait mis en fuite par ses aboiements furieux des rôdeurs de barrières qui s'étaient introduits dans la cour pour voler des poules. Et que de petits elle avait faits! Une centaine au moins, qu'on lui avait enlevés pendant qu'elle les nourrissait et qu'on avait vendus 5 à 6 francs. Elle avait payé vingt fois, cinquante fois, la maigre pitance qu'on lui refusait pour les quelques jours qu'elle eût pu vivre encore.

« Comme elle me mènerait à l'eau, moi aussi, si elle pouvait, cette sans-cœur », conclut la pauvre Io en allant s'asseoir à l'autre coin de la cheminée, en face de son fils, qui continuait à fumer en songeant à la commission de cent sous qu'il allait se

Digitized by Google

faire allouer sur le prix du nouveau chien et dont il aurait soin de ne rien dire à sa femme.

Cependant, la fermière suivait en sens inverse la route par laquelle son mari était venu le matin. Elle allait à grands pas, faisant claquer ses sabots sur le pavé glissant, et traînant après elle le chien qui s'attardait, bâillant par intervalles de fatigue et de faim. Près des maisons ouvrières, elle avisa un tas de pavés au bord de la route, choisit le plus gros et l'emporta. Les enfants qui pataugeaient nu-pieds dans les flaques d'eau comprirent qu'un spectacle se préparait.

« Par ici, les autres! s'écria un des plus grands. On va noyer un chien! Par ici! »

Une petite troupe, bientôt grossie, se mit à courir, babillant et riant, aux trousses de la fermière. Arrivée à l'endroit où la chaussée longeait le fossé d'enceinte, dont l'eau dormante luisarnait vaguement sous la lumière diffuse, elle s'arrêta et regarda si quelque sentinelle ne se promenait pas sur les remparts.

Comme elle se baissait, le chien lui lécha la joue. Elle le repoussa, passa le bout de la corde en croix autour du pavé, la serra de toute sa force et la fixa par un double nœud. L'animal regardait, immobile, ne comprenant rien à cette cérémonie inusitée, mais se disant apparemment que ce devait être chose juste, bonne et utile comme venant d'un être supérieur. Gosses et fillettes s'étaient groupés en demi-cercle, pressés et s'appuyant les uns sur les autres, très attentifs, les yeux écarquillés et la bouche entr'ouverte.

Le nœud fait, la femme fit passer l'animal sous la barre de fer du garde-fou, et lança violemment le pavé. Entraîné, le chien tomba.

Il y eut une clameur joyeuse de voix argentines et fraîches. L'eau jaillit, tourbillonna, de petites vagues clapotèrent et la vase noirâtre du fond monta lentement voilant d'un nuage la mort.

Puis des rides concentriques ondulèrent vers les bords et quelques bulles d'air vinrent crever à la surface.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

En rentrant, la fermière croisa un corbillard doré comme un carrosse de gala, qui s'en retournait en ville au grand trot de ses chevaux caparaçonnés et empanachés de noir. Devant la porte du cimetière stationnait un rassemblement nombreux, bourdonnant et babillant, de gens en pardessus foncés et chapeaux de haute forme, au milieu desquels évoluaient des voitures à deux chevaux, où ils montaient les uns après les autres, et qui partaient aussitôt à fond de train, s'efforçant de se dépasser les unes les autres dans un véritable *steeple-chase*.

Tout ce monde venait de conduire à leur dernière demeure les restes de Mme Léon Plumier, la veuve du grand raffineur de sucre.

Née dans l'opulence, elle s'était habituée, dès que l'ombre d'une idée avait surgi dans sa petite cervelle, à se considérer comme un être privilégié à qui la bonté qu'il avait eue de bien vouloir naître donnait un droit incontestable à tous les bonheurs de ce monde. Son enfance, entourée de soins minutieux, de prévenances délicates, s'écoula comme un rêve d'or. On lui prodigua les plus beaux jouets, les friandises les plus recherchées, les plus fraîches et les plus ravissantes toilettes. Elle passait d'une récréation à un plaisir, d'une caresse à une gâterie. S'il arrivait qu'on la réprimandât, c'était avec douceur et politesse. On l'envoya, avec d'autres enfants de son espèce, à une école où des sous-maîtresses aussi respectueuses pour elle que ses bonnes, ne la faisaient pas plus travailler qu'elle ne voulait, c'est-à-dire fort peu. De là, elle passa dans un pensionnat, presque aussi mondain et aussi confortable que la maison paternelle.

Elle fit son entrée dans le monde. Toutes les personnes existantes, qui avaient déclaré jusque-là que c'était une enfant délicieuse, la proclamèrent désormais une jeune fille accomplie. Sa vie fut un tourbillon joyeux sans fièvre ni passion. Si quel-

Digitized by Google

que chose de triste ou de laid frappait par hasard ses yeux ou son imagination, elle s'en détournait avec la précipitation qu'on met à fermer une croisée par laquelle l'air glacé du dehors pénètre dans un appartement bien chaud. Elle ignorait si complètement toute souffrance et toute privation qu'elle ne pouvait s'en faire une idée, encore moins y compatir. Aucune contradiction, aucun obstacle sur sa route. Elle ne pouvait mal faire. Si elle disait une banalité ou une sottise, on se récriait sur sa grâce et son esprit; si elle chantait faux, on applaudissait discrètement. Les hommes graves et importants lui cédaient le pas, heureux d'obtenir une imperceptible inclinaison de tête en échange d'un grand coup de chapeau. Les jeunes gens de son monde papillonnaient autour d'elle, aimables, souriants, prêts à ce qu'il semblait à aller au bout du monde sur un signe d'elle, à risquer leur vie pour obtenir sa main.

A 20 ans, elle épousa un homme — elle eût dit elle-même un monsieur — pour lequel elle n'éprouvait ni plus d'amour ni plus d'antipathie que pour tout autre. La portée morale, sociale ou religieuse de l'acte le plus important de sa vie ne la préoccupa, ne lui apparut même pas un instant. Elle n'y vit que les trois scènes d'une comédie mondaine pour laquelle on s'habille de blanc avec des dentelles de Malines et des brillants, et où se succèdent trois décors : l'hôtel de ville, l'église, la salle des banquets. Puis un voyage avec un compagnon qui, en échange de quelques familiarités, contractait l'obligation de la dispenser pour le reste de ses jours de penser, d'agir, de se préoccuper de quoi que ce fût, de se rendre utile à aucun être vivant.

M. Plumier était un industriel très actif, très entreprenant, qui dirigeait avec une rare habileté une fabrique où travaillaient plus de cent ouvriers.

A la prière de son mari, elle visita un jour l'établissement, eut un regard distrait pour les installations, les machines, l'activité humaine et mécanique qui s'y déployait, déclara que c'était « très curieux, très intéressant », et n'y mit plus jamais les

Digitized by Google

pieds. Jamais elle ne demanda un renseignement, un détail sur la marche, les perfectionnements, les conditions et les accidents du travail, l'état matériel et moral des travailleurs, la conduite des affaires. Si, par hasard, il arrivait à M. Plumier de se plaindre de la concurrence, des exigences croissantes des ouvriers, d'une faillite ou de toute autre cause de réduction des bénéfices, elle disait avec impatience :

« Ne me parlez pas de cela, mon ami. Je n'y entends rien. Cela me donne inutilement des inquiétudes et des impressions pénibles. »

Et M. Plumier se taisait, convaincu qu'elle avait raison.

Où eût-elle trouvé d'ailleurs le temps de s'occuper d'autre chose que de sa personne ? Elle n'avait pas même celui de s'ennuyer, chose pourtant distinguée.

Le matin, c'était la toilette, le bain, le coiffeur, une course dans son coupé capitonné de soie mauve, à roues cerclées de caoutchouc, quelques emplettes chez le bijoutier, le bimbelotier, le papetier de luxe. Puis d'interminables conseils de cabinet avec la modiste, la tailleuse, la corsetière. Puis les instructions à donner au personnel de la maison en vue d'un grand dîner ou d'une sauterie. Puis les visites à faire ou à recevoir, les dîners en ville, les soirées, les bals, le théâtre et les concerts. Pour se tenir au courant des nouveautés, il était absolument nécessaire d'aller à Bruxelles chaque semaine, à Paris à chaque changement de saison. L'été, les villégiatures, les villes d'eau, les plages prenaient beaucoup de temps. Parfois encore c'était un grand voyage dans quelque pays à la mode, en Norvège, en Bohême, en Égypte, d'où l'on revenait sans une impression ni une idée nouvelle, mais avec le droit de dire qu'on y était allé.

Mme Plumier eut trois enfants qu'elle fut bien obligée de mettre au monde elle-même. Mais après cela, elle ne s'en occupa plus guère. Bonnes, gouvernantes, pédagogues furent chargés d'en faire des hommes dignes de gouverner la société, des femmes capables de la rendre heureuse. Les seules recom-

Digitized by Google

mandations qu'elle leur fit jamais, ce fut d'être toujours très comme il faut, de bien s'habiller et de fuir toutes relations avec des gens vulgaires ou moins riches qu'eux.

Les années s'écoulèrent. Des trônes furent renversés, il se forma de nouveaux États, l'industrie, le commerce, la science, la philosophie, la guerre, l'art, tout se transforma. Aussi indifférente qu'eût pu l'être une perruche à ce flux et à ce reflux de faits et d'idées qui agitaient la société, elle continuait de flotter à la surface à la façon d'un bouchon, attentive seulement à suivre les variations de la mode, les révolutions de l'ameublement, les exigences nouvelles du savoir-vivre.

Elle avait perdu ses parents et son mari et leur avait élevé des monuments fastueux, mais s'était consolée en songeant qu'après tout peu de chose était changé à sa façon de vivre et que rien n'était retranché à son bien-être.

Cependant, elle vieillissait lentement, plus lentement que bien d'autres, les soins extrêmes qu'elle prenait de sa personne retardant l'œuvre d'enlaidissement et de déformation de l'âge.

Un jour, elle constata que son appétit diminuait, que ses digestions devenaient difficiles. Son médecin, en optimiste aimable et beau causeur, lui dit que ce n'était rien de grave et prescrivit un régime. Loin de céder, le mal empira. Elle ne supportait plus aucun aliment, rendait presque aussitôt tout ce qu'elle mangeait. Elle s'inquiéta, voulut une consultation. Le docteur, si mondain et intéressé qu'il fût, était au fond un honnête homme. Au lieu de s'adresser à un confrère complaisant qui eût approuvé sans examen ni réserve le traitement suivi, il choisit un spécialiste qui établit son diagnostic avec une rigueur scientifique et institua un nouveau traitement.

« Soutenez le moral, confrère, dit-il, comme ils se séparaient sur le pas de la porte, c'est tout ce qui reste à faire. Elle ira jusqu'en mars certainement, peut-être jusqu'en avril. »

Les forces de la malade déclinèrent rapidement. Elle ne sortait plus, s'ennuyait, perdait courage. Toutefois, elle descendait encore au salon, pour recevoir les visites, plus fréquentes

Digitized by Google

que jamais, toutes ses connaissances venant prendre de ses nouvelles. Cela lui donnait parfois un peu de distractions, souvent des impressions pénibles. Elle lisait la pitié dans le regard de ces dames et de plus en plus s'alarmait.

« N'est-ce pas que j'ai bien mauvaise mine ? » demandait-elle avec un sourire contraint qui implorait une réponse négative et l'obtenait, mais rarement assez nette, assez convaincue pour ne pas redoubler son inquiétude. La visiteuse partie, elle interrogeait son miroir, qui répondait sans ménagements. Elle soupirait voyant la pâleur jaunâtre et terreuse de son teint, les plis profonds qui se creusaient des deux côtés de la bouche, ses yeux caves et ternes, son nez aminci et surtout l'affreuse maigreur qui faisait saillir partout l'ossature.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle consternée, je suis donc bien malade ? Est-ce que cela va empirer encore ? Est-ce que je ne guérirai plus ? »

Et elle carillonnait au téléphone, demandait d'urgence le docteur. S'il n'était pas chez lui, il fallait qu'on lui donnât la chasse, qu'on l'arrachât au chevet d'un malade ou d'une accouchée pour l'amener près d'elle.

Les sophismes rassurants du docteur Tantmieux lui rendaient pour quelques heures un peu de courage, mais nausées, vertiges et vomissements noirâtres ne tardaient pas à survenir et l'abattaient de nouveau. Bientôt il fallut renoncer à descendre et se confiner dans ses appartements. C'était un étrange asile pour sa vieillesse débile et malade que ce nid délicieux fait pour abriter la beauté cousue d'or et l'amour largement renté. La chambre à coucher Louis XV, avec ses meubles en marqueterie, ses rideaux de dentelle, ses bouquets de roses sur la soie bleue des tentures et la laine blanche des tapis, commandait le boudoir gris-de-perle, le cabinet de toilette meublé et outillé avec le dernier raffinement, avec sa vaste baignoire de marbre blanc, ses robinets dorés, ses douches, ses appareils d'où pleuvait en poussière l'eau parfumée sous la lumière adoucie qui tombait d'une coupole de verre rose. Tout ce décor riche et élégant lui faisait

Digitized by Google

mieux sentir sa décadence et son délabrement. Elle ne recevait plus que sa fille et ses deux fils, tous mariés; ses petits-enfants même furent bannis impitoyablement. Leur babil et leur turbulence lui étaient devenus insupportables, mais plus insupportable encore leur jeunesse et leur santé. Elle eut volontiers mis à la porte, si elle avait pu se passer de ses services, sa femme de chambre, robuste fille de la campagne, dégrossie et dressée par une série de services distingués, mais dont le sang avait conservé la richesse qu'il devait à cent générations de primitifs nourris de grand air. Elle se prenait à envier cette fille, à la détester à cause de ses chairs fermes, de ses joues roses et fraîches, de ses yeux brillant de joie physique, de la surabondance de sève et de vie qui palpitait dans ses artères. Ainsi, cette enfant du peuple, cette pauvre servante, qui ne comptait pas dans le monde, qu'aucun homme comme il faut n'eût salué ni reconnue dans la rue sous aucun prétexte, ce vermisseau avait sur elle des avantages que des tonnes d'or ne pouvaient payer. C'était affreux, révoltant, profondément injuste.

« Vous verrez, se disait-elle, résumant ses impressions, qu'elle me survivra... »

Lui survivre... Pour la première fois, une idée horrible lui vint, vague d'abord, puis plus nette, repoussée avec terreur, revenant toujours, chaque fois grandissante, prenant des proportions énormes, envahissant tout, jetant sur toutes choses une teinte sombre, une idée obsédante, tyrannique, qui, à côté d'elle, ne tolérait aucune autre idée... l'idée de la mort.

Depuis son enfance, elle avait vu mourir bien des gens dans le cercle de ses connaissances, sous son toit même la sinistre intruse s'était glissée plus d'une fois. Cela ne lui avait point paru inconcevable ni scandaleux. Elle admettait que les autres mourussent, que tout le monde finît par mourir. Mais elle... son cher *moi*, qui tenait une si large et si confortable place dans le monde, qui chaque année absorbait et s'assimilait, sans rien donner en retour, de quoi entretenir dix généraux, vingt magistrats, plusieurs douzaines d'artistes, de savants, de pen-

Digitized by Google

seurs et cent familles d'ouvriers, que ce *moi* n'allait plus être qu'un souvenir vite oublié. Et se dire par-dessus le marché que le soleil continuerait de briller, les affaires d'aller leur train, et des milliers d'êtres peu intéressants, de vaquer à leurs occupations et à leurs plaisirs! C'était atroce... D'ailleurs, elle n'avait pas l'âge où l'on peut se résigner à la mort. Dans dix, dans quinze ans, passe encore. L'année précédente, on avait fêté dans un faubourg une miséreuse centenaire, qui vivait peut-être encore et se portait bien. Décidément, tous ces médecins de province étaient des ignorants qui n'entendaient rien à son mal. Qui sait combien peu de chôse il fallait peut-être pour la guérir. Elle appellerait les sommités médicales du pays, des professeurs de Bruxelles, de Gand, de Louvain, des spécialistes de notoriété européenne.

Ils vinrent, firent des diagnostics, instituèrent des traitements. Et le mal d'une marche lente et sûre continuait d'empirer. Un prince de la science, mandé de Paris, se borna à constater son impuissance et à toucher 25,000 francs.

Au commencement de mars, il lui fallut garder le lit. Elle ne prenait plus qu'un peu de peptone. Enfin, ressource suprême, on la soutint quelques jours au moyen de lavements de bouillon et de jaune d'œufs.

Un matin, le médecin en titre, avec un peu d'hésitation, parla de secours religieux. La malade eut un choc au cœur, et sous sa pâleur affreuse, pâlit encore.

« Ainsi, docteur, vous croyez que je vais mourir. »

Et avec plus d'intensité, elle le sentit tout proche, imminent, sur elle, le spectre sans contours, l'ombre noire, froide, immobile, muette.

« Mourir! Oh! que non! répondit le docteur caressant et paternel. On ne meurt pas pour avoir reçu le viatique. Ce n'est qu'une formalité, une mesure de précaution. Très souvent même c'est le signal d'une réaction favorable. »

Une fois encore elle se cramponna à une vague et fugitive espérance, et attendit le prêtre avec autant d'impatience que

Digitized by Google

jusque-là elle avait attendu la première visite d'un nouveau médecin.

Il vint, parla de Dieu, de l'âme, de la responsabilité, de la conscience, du bonheur éternel, de la joie de revoir les êtres aimés qu'on avait perdus, de tout ce que la foi place de craintes et d'espérances dans l'ombre de l'au-delà. On l'avait entretenue de tout cela à diverses reprises depuis son enfance. Mais, si elle avait retenu les mots, elle n'y avait jamais attaché aucune idée, ne s'était jamais préoccupée un instant des problèmes de l'être. Elle s'en occupa moins encore dans cette profonde anémie de son énergie et de son intelligence, et se contenta d'avouer quelques peccadilles, des négligences dans la pratique du culte extérieur.

Comme il s'apprêtait à partir :

« Monsieur le vicaire, murmura-t-elle de sa voix lente et faible qui ressemblait à un souffle intermittent, vous avez vu bien des malades. Croyez-vous que je puisse encore guérir? »

Le prêtre avait, en effet, assisté trop de moribonds pour s'étonner ou s'indigner d'aucune des attitudes qu'ils prenaient en face de la mort.

« Ayez bon espoir, Madame, répondit-il simplement. Je ne suis pas médecin, mais je sais que les ressources de la nature sont très grandes, et que la bonté de Dieu est infinie. »

En s'en allant, il la laissa un peu consolée, très calme surtout de sa faiblesse croissante.

Quand le docteur vint à son tour, elle entr'ouvrit les yeux et remua les lèvres. Une grande habitude lui fit comprendre qu'elle murmurait :

« Merci. Je guérirai. »

Elle s'assoupit. Le docteur lui tâta le pouls et ne le sentit plus. Mais un petit miroir, approché de la bouche, se ternit encore.

« C'est le coma », dit-il au fils aîné, debout au chevet et qui l'interrogeait des yeux.

De ce profond sommeil elle glissa doucement dans la mort.

Digitized by Google

Trois jours après, tout ce qui dans la ville était ou passait pour quelqu'un, ou tenait de près ou de loin à quelque chose, défilait autour du catafalque, dans les salons de l'hôtel transformés en chapelle ardente.

Dans le corbillard de gala, le cercueil disparaissait complètement sous une montagne de couronnes de toutes les dimensions, blanches, jaunes, violettes, mauves, en fleurs naturelles, en fleurs artificielles, en fleurs de serre, en fleurs des champs, avec des inscriptions banales, prétentieuses, touchantes ou poétiques.

Le deuil était mené par les deux fils et le gendre de Mme Plumier avec une tristesse sobre, très convenable. A l'église seulement ils devinrent un peu nerveux. Le froid sépulcral qui tombait de la voûte, les gémissements de l'orgue accompagnant les antiennes funèbres, le va-et-vient des prêtres en chapes noires barrées de croix d'argent, l'odeur de l'encens et la flamme vacillante des cierges, leur parurent impressionnants à l'excès. Cela faisait vraiment trop songer à la mort.

Comme le mari de la défunte avait fait partie de plusieurs commissions semi-officielles et du conseil d'administration d'un cercle, un personnage public, qui avait la spécialité des oraisons funèbres, prononça un petit discours où il affirma que Mme Plumier avait donné l'exemple de toutes les vertus, et que son souvenir vivrait très longtemps dans les cœurs reconnaissants.

Les derniers mots de sa péroraison s'éteignaient au moment précis où les dernières bulles d'air crevaient à la surface de l'eau au-dessus de l'endroit où la vieille chienne Bette, un pavé au cou, expirait dans la vase au fond du fossé.

L. Van Keymeulen.

Digitized by Google

TRISSOTIN

Le rôle de Trissotin, tel qu'on l'a joué, tel que les critiques dramatiques se sont plu à le représenter, a toujours, ou presque, passé pour celui d'un bel esprit ridicule.

Un peu plus mondain que Vadius — pédant farci de grec — mais personnage comique, simplement comique, ses querelles avec son rival Clitandre, avec son collègue Vadius ne tirent pas à conséquence, et il apparaît, — dans l'opinion générale —, comme un prétendant peu redoutable à la main de l'adorable Henriette.

C'est un aimable écrivailleur, chéri des *Précieuses*, pétri d'une belle opinion de soi-même. Il fait rire. C'est Cotin en personne. Il ne s'agit pas ici de renouveler la question de savoir si Trissotin s'identifie à Cotin, de même que Vadius à Ménage. Vaine discussion, car il y a deux moments dans toute création de Molière : premier temps, observation d'un ou de plusieurs individus existant dans la société contemporaine; cette observation donne naissance à ces clefs qui sont l'amusement des gens du monde, mais aussi bien la conception la plus antiesthétique qui puisse être; second temps, juxtaposition et généralisation, dans le sens le plus large, le plus humain, des traits recueillis chez un ou plusieurs personnages.

S'arrêter à la question de savoir si Trissotin est Cotin, c'est rester au premier temps, donner au rôle la moitié de son importance, ravaler à une parodie, à une manière de revue d'actualité, une conception large et violente. Or, Trissotin, comme Tartufe, est éminemment violent et dangereux.

J'ai rapproché Trissotin et Tartufe.

Digitized by Google

Tout d'abord, il y a un parallélisme de construction entre les deux rôles. De Trissotin comme de Tartufe, il est question dans les deux premiers actes. On fait leur portrait avant de nous les présenter; il semble qu'on veuille nous accoutumer à leur laideur. Tous deux ils n'apparaissent qu'au IIIe acte. Mais aussi bien, quelle révélation que leurs premiers mots! A peine ont-ils ouvert la bouche que nous avons toute leur physionomie :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

et Tartufe affiche ainsi tout l'attirail de la fausse dévotion :

Hélas, c'est un enfant tout nouveau-né, madame;
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher ..

et Trissotin étale de la sorte tout le bazar du bel esprit et de la fausse science.

Dès ce moment, tous deux vont partir, nouveaux conquistadors, à la recherche de ce qui leur importe surtout, à savoir de l'argent, tout en gardant le masque du prêtre ou du savant.

D'ailleurs, il n'y a pas dans la muflerie de ces deux rôles trop de surprises. Le spectateur sait, il l'a appris dans les deux premiers actes, que Tartufe est dangereusement installé dans la maison d'Orgon. Il sait de même que Clitandre aime Henriette, mais que Philaminte a résolu de donner pour époux à la jeune fille, Trissotin en personne le diseur de Phébus.

Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue;
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.

(Acte II, sc. VII)

Oui, *ce monsieur Trissotin,* comme l'appellent Clitandre et

Digitized by Google

Chrysale, et Ariste, et tous les gens de bons sens, n'est pas seulement, comme nous l'a présenté Clitandre,

> Un benêt dont partout on siffle les écrits,
> Un pédant dont on voit la plume libérale
> D'officieux papiers fournir toute la halle.
> (Acte Ier, sc. III.)

La caricature doit être poussée plus au noir.

Henriette, la douce créature, la femme au sens droit, au jugement sain et mesuré, nous l'affirme :

> *Mais, comme sur ma mère, il a grande puissance,*
> Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
> (Acte Ier, sc. III.)

conseille-t-elle à son « amant ». Trissotin est dangereux, un rival à considérer, il met de l'obséquiosité dans ses faits et gestes, toutes les bassesses lui sont bonnes pour arriver au but, et

> *Jusqu'au chien du logis, il s'efforce de plaire.*

Dans *Tartufe,* le faux dévot est le ressort de la pièce : Tartufe, par la piété, domine Mme Pernelle, laquelle domine son fils, qui abdique toute volonté en son intérieur et commet l'imprudence de se livrer, pieds et mains liés, à Tartufe. Dans les *Femmes savantes,* il en va de même : Trissotin, par sa science et ses mots d'esprit, « tympanise » Philaminte, laquelle domine son mari Chrysale et n'hésite pas, avec la « négligence » dont elle est coutumière en son économie domestique, à sacrifier le bonheur de sa fille Henriette, du délicat Clitandre, et la volonté du bon Chrysale, aux visées louches de M. Trissotin.

Mais c'est surtout à partir du IIIe acte, c'est-à-dire de l'apparition de Trissotin sur la scène, que le personnage va s'étaler dans son cynisme. Nous connaissions ses ridicules, sa situation redoutable dans la place. Nous allons assister à ses menées, et le rôle va se hausser singulièrement.

Il domine la mère; il va tenter de séduire la fille, impatient d'ajouter au profit matériel quelque bénéfice sensuel, tout

Digitized by Google

comme Tartufe. Et à l'acte III, scène II, tout en quêtant à la ronde les applaudissements, il fait sa cour, ... de loin en loin, à Henriette.

> Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
> Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

Rebuffade d'Henriette. Trissotin ne se décourage pas, et sottement, car son désir le rend maladroit, tout comme Tartufe :

> Peut-être que mes vers importunent madame.

Cependant, quelqu'un a percé le masque. A l'acte IV, scène Ire, Tartufe et Cléante ont entre eux un engagement à fond. Tartufe soutient les apparences de la religion, Cléante défend la religion elle-même, et les feintes, les passe-pieds et contre-attaques vont leur train d'enfer, le ton s'élève, et c'est Molière qui fait de sa comédie un pamphlet immortel, et l'homme apparaît dépassant la réserve de l'écrivain. C'est la scène capitale, démonstrative. Or, que voyons-nous dans les *Femmes savantes?* A l'acte IV, scène III, la même lutte acharnée a lieu entre Trissotin et Clitandre, plus passionnée peut-être, car Clitandre n'est pas seulement le raisonneur intelligent, mais le rival jaloux et blessé. Trissotin soutient l'appareil de la science; Clitandre défend la science toute pure contre ceux-là même qui en abusent.

On pourra alléguer que peut-être il ne s'agit pour l'auteur en l'espèce, que d'*amener* le couplet en faveur de la cour. Que non pas, l'âpreté qu'apporte Clitandre à la discussion, dépasse les finasseries de la louange payée. Les Trissotins abondent, ils imposent leur esprit, leur personne; ils sont prêts à toutes les aventures :

> Il semble à *trois gredins,* dans leur petit cerveau,
> Que, pour être imprimés et reliés en veau,
> Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
> Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
> Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
> *Ils doivent voir chez eux voler les pensions;*

Digitized by Google

Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens qui, de leur savoir, paraissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

Il y a bien ici la chaleur d'un plaidoyer *pro domo*. Molière s'insurgeait contre le petit cuistre qui, incapable de rien créer, de rien sentir de beau, de généreux, se résigne à baver sur les nobles œuvres d'autrui; contre la critique parfois odieuse qui se borne à souligner au crayon rouge, sans vouloir comprendre. Ce qui est en scène, ce n'est plus l'amusante et caricaturale théorie des Philaminte, Bélise et Armande, mais un véritable drame, à savoir un ménage heureux, troublé, désuni, par les agissements égoïstes de Trissotin; un aventurier qui s'introduit dans la charmante quiétude de ce milieu bourgeois, à l'ombre de la science, comme Tartufe le faisait à l'ombre de la dévotion. C'est le procès de la vraie et de la fausse science, comme tout à l'heure c'était celui de la vraie et de la fausse religion.

A l'acte IV, nous avons vu Trissotin aux prises avec l'amant d'Henriette. A l'acte V, nous voyons Trissotin aux prises avec Henriette elle-même. Et ici le rôle, vraiment, n'a rien d'un rôle comique, et la comédie, comme il arrive si souvent dans le théâtre de Molière, devient de la tragédie. Aux prières honnêtes d'Henriette, Trissotin répond par une absolue... ténacité. Il se cramponne à la dot. A Henriette qui fait appel à sa philosophie, Trissotin réplique qu'il n'en veut qu'à ses charmes. A Henriette qui lui affirme que son cœur est déjà pris, Trissotin répond que la formalité du mariage le

Digitized by Google

fera aimer (tout comme la robe fait le docteur). A Henriette qui le conjure enfin de s'éloigner et le flatte pour l'attendrir, Trissotin répond par le galimatias amoureux et conclut brusquement :

Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

La jeune fille proteste. Avec plus de brutalité encore, Trissotin poursuit :

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.

Et enfin, avec une audace sans pareille :

Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

Henriette l'éconduit nettement; mais, sur le seuil, Trissotin se retourne et ne trouve qu'une expression, non pas une excuse, mais une violence nouvelle :

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

Il est inutile d'insister, je pense, sur sa sortie de la maison de Chrysale. Il est insensible à tous les outrages, et son intérêt prime en lui tout sentiment élémentaire de l'honneur.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez.

Et le mot de Philaminte résume la psychologie du mécréant :

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire!

Il y aurait encore à signaler, dans ce dénouement, l'analogie avec *Tartufe*. L'intervention du *deus ex machinâ* dans les deux pièces, l'invraisemblance affectée, je crois, des deux dénouements, me font estimer que Molière voulait ainsi montrer tous les dangers qui peuvent résulter du voisinage de pareils aventuriers, la situation dramatique qu'ils pouvaient créer dans un intérieur bourgeois, la quasi-impossibilité d'échapper en leur présence à une catastrophe, le triomphe moral des deux aigrefins.

Digitized by Google

Tel est le personnage. Telle n'est pas la tradition des acteurs, et en particulier du Théâtre français. Le texte de la Comédie porte une large coupure qui prouve bien la conception qu'on s'est toujours faite du rôle de Trissotin. Cette coupure se trouve précisément à l'acte V, scène Ire, la scène où s'étale le cynisme de Trissotin vis-à-vis de la douce Henriette, qu'il considère comme sa proie. La voici *in extenso :*

ACTE V. — SCÈNE Ire.

HENRIETTE.

Je vous estime autant qu'on saurait estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous;
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.

TRISSOTIN.

Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère;
Et pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

Digitized by Google

J'ai demandé les raisons de cette coupure, ne les trouvant pas dans l'opinion que je me faisais du rôle. On m'a répondu par l'argument un peu vague : cela fait longueur! D'autre part, l'on m'a dit, et cela était, paraît-il, l'opinion de Got : « Le vers de Trissotin à Henriette

« Pourvu que je vous aie, il n'importe comment... »

fait double emploi avec sa réplique précédente :

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.

Ces raisons ne m'ont pas convaincu. Je suis toujours persuadé que, par la répétition même de ces déclarations étrangement brutales, Molière voulait appuyer d'un crayon noir les contours un peu falots du personnage. J'ai indiqué les analogies entre Trissotin et Tartufe. Je ne prétends pas que le rôle de Trissotin ait été réalisé au même degré que celui de Tartufe. Mais il y avait certainement, là, dans l'intention de Molière, l'*esquisse* d'un personnage à venir très important, auquel Molière n'a pu, pour une raison ou pour une autre, donner le jour. C'est une ébauche, mais comme toutes les ébauches, elle a la saveur de l'inspiration toute pure; les retouches n'ont pas « poli et repoli » la figure, mais aussi bien elles n'en ont pas affaibli la forte vérité, la sauvage énergie. Trissotin a l'envergure de Tartufe; il est aussi dangereux que lui; il pullule comme lui. Mais on en parle moins....

LÉANDRE VAILLAT.

Digitized by Google

LE

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE [1]

XIV

LES VERTUS D'ÉDUCATION.

La bonté. — L'homme est la créature la plus privilégiée. Indépendamment de formes plus élégantes, de plus de majesté dans la démarche, seul debout, la tête droite, le front levé vers le ciel, il semble le défier. Sa physionomie mobile se moule pour ainsi dire sur ses impressions. Nul être ne manifeste d'une manière plus apparente la joie ou la colère; il a des rires, il a des larmes. Il sait même, par une feinte utile à ses projets, à ses vues, faire croire à des sentiments contraires à ceux qu'il éprouve réellement. Il y a plus; il pense, et sa pensée, il est à même de la traduire, de la communiquer à ses semblables. Il est doué d'intelligence et à quel point ce don est développé, si l'on considère qu'il a trouvé pour chaque chose, pour chaque action, pour chaque idée une forme articulée la désignant; et que cette forme, ce mot, tout en désignant la même chose, varie selon les peuples, selon les latitudes! Chaque oiseau n'a qu'un chant, toujours le même, pour chaque espèce; le lion, le tigre, le léopard, l'éléphant a son cri

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1905.

Digitized by Google

propre. L'homme a le langage qui se traduit en des milliers d'idiomes, qu'il enrichit à son gré, qu'il traduit, pouvant même s'assimiler les langages étrangers, ceux des peuples lointains ou des peuples éteints. Et si l'on réfléchit à ce qu'a de compliqué la formation des signes de l'écriture, qui, elle aussi, est distincte de pays à pays; à la rapidité avec laquelle celui qui s'en sert parvient à fixer sa pensée, on reste confondu devant tant de facilité de compréhension, devant tant de génie.

Sa force naturelle, l'homme la décuple, la centuple, par des inventions, à la fois terribles et utiles, qu'il perfectionne à toute heure : son esprit de découverte l'a initié à des mystères qui paraissaient impénétrables. Combien étonnantes ses explorations dans le domaine de la science positive comme aussi de la science conjecturale!

Je m'arrête un instant pour poser à celui qui me lit cette question : n'y a-t-il pas quelque chose de superphénoménal dans cette faculté qu'il peut acquérir de mesurer l'espace, de calculer les probabilités, de peser les mondes comme les grains de poussière? Pour toutes les opérations mathématiques, n'a-t-il pas découvert des lois infaillibles et précises?

Et arrêtons-nous aussi à cette pensée que l'homme est parvenu à interpréter, à noter, à rendre, à amplifier ces harmonies étranges qui, aux heures de calme, d'agitation et de fièvre, bruissent en nos méninges, passent dans le vent, se lèvent du cours des ondes, bourdonnent à la surface des prés, rendent si solennel le silence des forêts, mugissent terribles et menaçantes dans les flots soulevés des océans... La musique, quel interprète sublime il a su en faire de nos émotions, de nos attendrissements, de nos délires, de nos rêves, du mystique, du divin!

Et bien, cet être aimé des cieux, ce lettré, ce savant, cet inventeur, ce calculateur, cet artiste aimé de Dieu, qui n'a plus alors qu'un point de commun avec les autres êtres de ce globe, à savoir d'être matériellement périssable, reste leur égal et parfois les dépasse par la brutalité.

Digitized by Google

Comment expliquer tant de grandeur associée à tant de petitesse? Les facultés sont hautes, les instincts trop souvent les rabaissent. Cette majesté, qui lui est départie et au nom de laquelle il se croit appelé à régner surtout, à assujettir quiconque lui résiste ou seulement le contrarie, chaque fois qu'il s'en dépouille il s'en rend indigne.

Non seulement avec ses semblables, mais avec ses frères, les animaux, qu'il veut voir plier à ses volontés, à ses caprices, il s'abandonne à la sauvagerie; il les bat, les maltraite, les martyrise. Il fait preuve d'inintelligence et de manque de cœur, lui qui se fait gloire de son intelligence et de sa sensibilité.

Qu'il soit compatissant envers eux, fût-ce par amour-propre, par respect pour lui-même; qu'il se garde de faire souffrir, s'il ne veut pas qu'on le fasse souffrir; qu'il ne touche pas impunément à leur vie : quel prix n'attache-t-il pas à sa propre existence?

Si les maîtres, les éducateurs, les parents ont su, de bonne heure, faire comprendre à l'enfant, jeune encore, commettant cette barbarie d'arracher une aile, une élitre à une mouche, à un insecte, insensible en apparence, s'ils ont su lui faire comprendre que toute créature sent et pâtit il s'en souviendra plus tard, quand, homme, il sera tenté de maltraiter son prochain, obligé de le servir ou de vivre sous sa domination.

Par contre, vous qui êtes réduit à cette condition de serviteur, acceptez votre situation sans révolte. Il est une grandeur même dans la servitude et dont il est donné à tout le monde de témoigner, c'est l'humilité vraie, vertu touchante et digne, qu'il ne faut pas confondre avec la bassesse et la servilité, masques propres à cacher les fourberies d'une âme basse. Elle impose; elle désarme bien plus sûrement que la violence.

D'ailleurs, la notion du bien comme celle du mal est dans tous les cœurs. Nous le répétons : il n'est personne qui ne se sente atteint par une action malhonnête ou qui ne s'émeuve au récit d'une action héroïque.

Digitized by Google

Au théâtre observez le public, précisément ce public non blasé, dont les sensations ne sont point encore émoussées, qui est le moins dégrossi, chez qui le raisonnement ne cherche pas à calmer les fibres ; le plus disposé à s'impressionner et qui est celui qu'on néglige le plus, que dis-je, qu'on croit incapable de discernement : il éclate en applaudissements, il s'exalte, il s'attendrit, il sanglote aux scènes pathétiques ; il frémit d'horreur, il respire la vengeance quand le traître ou le meurtrier sacrifie sa victime ; il montre le poing ; il se lève, il s'agite ; encore un peu, il court sur la scène prêter aide et secours à celui qui succombe.

Et vous prétendrez qu'il n'est rien à tenter pour donner à ces âmes simples, frustes, la vigueur morale ? Mais elle y est, cette vigueur ; il suffit de l'animer, de la faire vivre.

La pâte est donc pétrissable ; le crime, la violence, la lâcheté, l'hypocrisie et tout le cortège de nos laideurs ne se maintiennent et parfois ne s'accentuent que parce qu'on laisse trop facilement se substituer en nous l'idée du mal à l'idée du bien, l'ombre à la clarté, la nuit au jour.

* * *

La charité. — La charité, cette touchante manifestation du cœur, devrait s'exercer avec moins de parcimonie qu'elle ne s'exerce généralement.

Elle ne consiste pas à laisser tomber dans la main tendue du mendiant une aumône, si large qu'elle soit ; il s'agit d'arracher le pauvre à la mendicité. Conçoit-on que, dans un pays civilisé, une pareille plaie existe et s'étale aux yeux, sans pudeur et sans honte ?

Rien que ce spectacle, si nous n'y étions habitués depuis toujours, nous inspirerait le mépris de nous-mêmes.

Incontestablement, il est de notre devoir à tous de pourvoir aux besoins de ceux de nos semblables qui manquent de pain, de vêtement, d'asile. Ce qu'il y a d'étrange et de révoltant, c'est que ce soit vous et moi, le premier passant venu, à qui ce soin soit laissé.

Digitized by Google

La bienfaisance publique est de tous les services celui qui devrait être le mieux organisé. Il y a des hospices, des maisons de refuge, des asiles; mais il faut le plus souvent remplir certaines conditions d'âge et même de naissance pour y être admis. Puis c'est une demi-claustration pour ceux qui y entrent; une certaine discipline est imposée : une perte tout au moins partielle de cette liberté chère aux pauvres comme aux riches, et il n'est pas difficile dès lors de se rendre compte de la répugnance qu'ont à s'y faire admettre ceux qui, ayant plus de dignité, se refusent à se donner en spectacle pour apitoyer les gens au passage; les autres, qui se font une spécialité de leur état de misère et s'en vont par la rue, faux aveugles, faux infirmes, sont la plupart du temps des malins qui rient sous cape de la simplicité des braves gens qu'ils touchent. On fait un délit de la mendicité, je le sais bien; on enferme dans des dépôts spéciaux ceux qui s'y livrent. Il y a même chez nous des écoles de bienfaisance que l'on appelait d'abord des écoles agricoles. La dépense pour l'entretien des dépôts de mendicité, des maisons de refuge et des écoles s'est élevée à 2,737,277 francs pour 1903, soit à peu près 45 centimes par tête d'habitant du royaume. C'est peu, et c'est trop.

Ce relèvement de la considération personnelle par l'éducation, que je réclame pour tous, mettra dans les esprits plus de fierté chez les uns, moins d'égoïsme, moins d'insouciance chez les autres. C'est à la collectivité, à la masse, que s'impose l'obligation de veiller sur les dénués, comme elle doit veiller aussi sur les infirmes de corps et d'esprit.

Mais elle doit le faire avec plus d'intelligence et de tact qu'elle ne le fait aujourd'hui.

L'objection est qu'il ne faut pas encourager le désœuvrement et que plus facilement la charité officielle s'exerce, plus on encourage par là même la paresse.

Mais cette objection même est la condamnation de la situation actuelle. Qu'a-t-on fait jusqu'à cette heure pour

Digitized by Google

inspirer la répugnance de ce qui est bas et humiliant et pour répandre davantage, d'autre part, ce sentiment de fraternité, ce respect de ce que se doivent les hommes entre eux ?

On me citera des chiffres, on me citera ceux que j'ai donnés ci-dessus et qui sont la dotation de la bienfaisance; on ne m'aura pas prouvé ainsi que la misère et la mendicité, cette lèpre, ont diminué d'intensité.

La vue, l'ouïe, le toucher, tous ces sens extérieurs qui nous dirigent dans notre marche, qui nous avertissent des dangers auxquels nous sommes exposés à nous heurter, correspondent à des sens internes qui doivent nous mettre en garde contre des périls d'un autre genre.

Ils ont pour juge notre conscience, et pour avertisseur notre sensibilité, qui est à la fois la vue, l'ouïe et le toucher de l'âme. C'est donc la sensibilité qu'il faut éveiller.

Nous arriverons ainsi à cet altruisme que l'éducation bien entendue a pour objet de mettre en chaque homme.

Ceux qui exploitent la commisération, qui donnent en spectacle leurs haillons, sans en éprouver quelque honte, seront moins nombreux et un grand pas sera fait. Et si, malgré tout, des mesures s'imposent encore pour abriter les malheureux, contre la faim, contre le froid; s'il leur faut ouvrir des asiles, les autorités y mettront plus de tact et... plus de charité réelle.

* * *

Le courage. — Le courage, à qui n'est-il pas indispensable ? J'en voudrais donner la définition comme je crois le comprendre. Il est une des vertus les plus nécessaires qui s'imposent à la créature humaine; seule elle en est susceptible. Le tigre, le léopard, se jette brutalement, excité par ses instincts, sur sa proie et la déchire, sans autre préoccupation que de se repaître. Des traits de magnanimité ont été prêtés au lion, mais au lion repu; je doute qu'il ait cédé alors à des considérations de pitié ou

Digitized by Google

de charité, que ce soit un sentiment raisonné qui l'ait retenu.

L'homme lui aussi s'élancera sur la victime qu'il s'est choisie, à l'heure où la faim, le besoin le pressent. Par haine, par vengeance, par colère et aussi par une aveugle férocité, il frappe. Fait-il acte de courage alors ?

C'est à d'autres épreuves plus nobles et plus dignes qu'il est réservé. Que de qualités alors le courage suppose à celui qui y fait appel : le raisonnement, le sang-froid réfléchi et voulu, cet ensemble d'émotions que met au cœur vraiment honnête le spectacle d'une lâcheté, d'une injustice! Il ne faut pas même de la force ni des armes. Celui qui frappe, sous l'empire de ces impulsions, frappe parce qu'il sait qu'il est de son devoir de frapper; mais combien il a plus de mérite, combien il déploie plus de magnanimité, quand le bras levé déjà, tout à coup il se maîtrise et pardonne!

Des tragiques grecs, Sophocle a le mieux mis en évidence ces épiques côtés de l'humaine nature, par lesquels elle domine tous les êtres créés et s'en distingue : les élans généreux, l'abnégation poussée jusqu'au sacrifice personnel, lui et ses pairs ont tout exalté, sans jamais dépasser la mesure du réel, du possible. Et c'est ce qui prouve que l'homme, si facilement adonné aux bassesses, aux vilénies, aux petitesses, cet être égoïste, étroit, partial, intéressé, à certains moments peut, quand il en a le vouloir, s'élever au sublime. Il suffit, pour prouver qu'il en a la notion et l'instinct, que l'un des siens, dans ses conceptions artistiques ou littéraires, l'ait montré compréhensible et réalisable.

Le but ne doit pas être de faire des héros à la taille de ceux de Sophocle, mais d'indiquer l'héroïsme et le courage comme accessibles et nécessaires et comme des biens, vers la possession desquels doivent tendre les efforts même des plus faibles.

Plus d'un, parmi vos disciples, vous qui enseignez, plus d'un dans cette tentative d'ascension que vous lui

Digitized by Google

recommanderez, restera à mi-chemin. Mais faites néanmoins en sorte que si un jour il oublie d'entrer dans la voie indiquée, il éprouve de l'horreur rien qu'à l'idée d'en avoir pris une autre.

* * *

L'ÉGALITÉ D'HUMEUR. — Je vous ai déjà dit que je suis vieux; mes regards, quand je les reporte en arrière, se reposent sur quelques rares moments de félicité ou s'arrêtent attendris sur des moments, en plus grand nombre, de soucis, de difficultés, même de malheur. Et récapitulant alors les faits, les jugeant de sang-froid, de loin, dans la brume du passé, diminués par la perspective, j'éprouve encore de la joie au souvenir des heures bonnes — l'espace d'un cillement — un sourire, un léger haussement d'épaules en pensant à certaines minutes difficiles, et un frissonnement de tout mon être si ma mémoire me rappelle un malheur véritable, qui m'a frappé, ou une faiblesse à laquelle j'ai cédé.

Quand c'était en un jour où des clartés me pénétraient, quand j'étais d'humeur et de digestion faciles, les instants de joie seuls montaient en moi et me laissaient croire qu'en somme j'avais été l'être le moins à plaindre de la création.

Quand, au contraire, j'étais sous le coup d'une contrariété, d'un ressentiment, quand mon amour-propre avait été froissé, mon ambition déçue, tout en moi apparaissait ténèbres, et je me sentais glisser vers la désespérance. Pas d'homme plus à plaindre alors, plus éprouvé; seul, j'avais droit à la compassion.

Cette mobilité d'impression prouve combien il importe, dans l'intérêt même de notre équilibre intellectuel, de travailler à nous donner plus d'égalité d'humeur.

J'estime pour ma part que cette initiation à un monde autre et meilleur, comme je viens de le dire, y prédisposera singulièrement : elle nous donnera la sérénité

Digitized by Google

d'âme nécessaire à l'affermissement de notre jugement. Auquel des deux moments que j'ai rappelés tout à l'heure, de parfaite quiétude ou de désespérant mécontentement étais-je dans le vrai? Jamais, si ce sont les sensations passagères et mobiles seules que nous consultons.

Nous aurons parfois un penchant vers le mal et nous nous figurerons que c'est le bien. Et dire que c'est dans ces conditions que nous apprécions la conduite de nos semblables : c'est-à-dire que nous sommes indulgents ou cruels suivant l'état de nos nerfs ou de nos caprices.

J'ai indiqué le remède pour donner plus de stabilité à notre tempérament. Je l'ai indiqué parce que je l'ai expérimenté. Une bonne lecture en cas de tourment ou de colère me retrempait. J'en sortais plus calme et dès lors plus clairvoyant et plus juste.

L'homme, ce Prométhée qui va hardiment dérober les feux du ciel, ce Titan orgueilleux qui, escaladant les espaces, pèse et mesure les mondes et va frapper du doigt les sphères pour savoir de quels produits chimiques elles sont composées ; lui qui se dit supérieur à tous les êtres de la création, qui rêve de l'infini et parle d'éternité tandis que ses jours sont comptés et que son corps confié à la terre n'y prendra que peu de place et pour bien peu de temps, il n'y a qu'une chose dont il n'a jamais pu triompher, qu'il n'a jamais pu maîtriser et connaître, c'est lui-même.

* * *

AUTRES VERTUS. — Mille qualités à éveiller pour mille défauts à dompter. Impossible d'en dresser la liste complète. Celles-là comme ceux-ci ont parfois des affinités si grandes entre eux qu'ils semblent se confondre. La *probité*, cette vertu des cœurs droits, est d'une essence relativement vulgaire comparée à la *délicatesse*, qui est la probité à la fois dans les sentiments et dans les procédés.

Le manque de sincérité est loin de constituer l'*hypocrisie*, ce vice des âmes basses. L'*effronterie* ne saurait être

Digitized by Google

confondue avec la *hardiesse* et encore moins avec le *courage :* elle dénote une humeur tout autre; les apparences de fermeté qu'elle affecte confinent à l'*impudence.* Qui sera probe, qui sera délicat, sera nécessairement sincère, et jamais ne trahira ses devoirs, ne mentira à la vérité, ne se dérobera à la tâche qui lui incombe, il sera courageux.

Les demi vertus sont presque aussi à redouter que les vices ouverts, patents, qui se montrent au grand jour. A tout prendre, je préfère un fripon, bien franchement fripon, à celui qui cache sa friponnerie dans un semblant de vertu. Ne laissons pas de place dans les cœurs pour les compromis de ce genre : si nous y savons mettre la franchise, nette et pure, fût-elle même parfois un peu fruste, un peu rude, nous n'aurons plus à redouter de voir les hommes se cacher dans des apparences de mérite.

Cette science de l'éducation est ardue; elle offre des difficultés sans nombre; nous n'avons, pour guider nos recherches, aucune autre méthode expérimentale à notre disposition que l'observation de nous-même, et encore, nous l'avons vu, combien les conditions sont changeantes: il y a les moments de sérénité, les moments de crise et de trouble. Nos amis, nos parents, ceux qui nous entourent, avec qui nous sommes en relation journalière ou accidentelle, il nous est loisible de chercher à les connaître. Mais cette fois encore que de chances d'erreurs, que de moyens pour eux de se cacher, de se dérober aux investigations! Il faudrait les avoir constamment dans les yeux, à toute heure du jour, et alors encore que de fois nous les trouverons divers et changeants! Il est cependant de notre intérêt de démêler leurs intentions vraies de celles qu'ils simulent, nous nous y efforçons, sans autre but que de nous mettre sur la défensive; mais nos propres passions interviennent et nous couvrent les yeux comme d'un bandeau, nous empêchant de découvrir jamais toute la vérité.

Est-ce pour ces motifs que la morale est si lente dans ses progrès, que dis-je, si incertaine, si vacillante? Serait-il vrai que chez les peuples elle ne se relève qu'à

Digitized by Google

la suite des grandes crises; que trop de quiétude, trop de prospérité, l'affaiblissent et font qu'elle se relâche?

Pourquoi dans ces conditions seulement? C'est que nul ne s'observe plus; les passions se lèvent intenses; chacun songe à soi. Mais que l'adversité atteigne une nation tout entière, l'esprit de conservation tout à coup groupe les intérêts, les fait changer d'objectif; le sacrifice devient nécessité et chacun se sacrifie en faveur de ce grand tout, devenu sa seule garantie.

C'est donc dans la prospérité qu'il importe de s'observer surtout. J'ai dit que c'était difficile, mais je n'ai pas dit que c'était impossible. Efforçons-nous y de bonne foi; mieux observés, nous saurons mieux nous maîtriser.

L'homme, en définitive, est ce qu'il se veut faire.

* * *

LES VERTUS CIVIQUES. — Je n'ai point parlé encore de l'éducation civique : il faut s'occuper de former l'homme avant de s'occuper de former le citoyen. Cela ne veut pas dire qu'il faille attendre l'âge de 20 ans pour comprendre et connaître ses devoirs envers la patrie. Ceci fait partie des premières initiations de notre être aux choses d'ici-bas, et il faut tellement les ancrer dans les esprits qu'elles deviennent un besoin, une nécessité.

Là où s'écoulent nos plus jeunes années, où tout se révèle seconde par seconde à nos sens, où nous viennent, sans heurt apparent et sous des formes diverses, les impressions, depuis la peur jusqu'à l'extrême confiance, voire l'irrésistible tendresse, où nous avons appris à savoir non seulement ce qu'est le chagrin, mais aussi la joie; où, malgré tout, nous avons vécu dans l'indifférence et l'irresponsabilité; où, malades et souffrants parfois, nous avons connu la convalescence et ce sentiment du renouveau qui fait comprendre combien il est bon de vivre; où tout s'est imprimé dans notre organisme encore pétrissable, où la mère enfin, la souveraine aimante nous a bercés dans ses

Digitized by Google

bras et consolés par ses baisers : là, quand est venu l'âge viril, se reportent nos souvenirs et nos pensées, avec des rappels de sourires. Seules, à peu près, ont survécu les sensations bonnes, le temps ayant la propriété d'arrondir les angles, d'user les rugosités, comme la distance use et efface dans ses brumes lointaines les aspérités des contours, ne les montrant plus qu'en une buée unie et bleutée.

De cette époque aimée, ce sont les heures de soleil, vivifiantes et riantes, dont l'impression persiste, et celles-là, le pauvre comme le riche, les uns du seuil de leur taudis, les autres par les croisées largement ouvertes de leurs demeures, ont été admis à les compter et à en jouir. Ils ont eu cela de commun, en partage, de même qu'ils ont en partage les douleurs de l'âme et du corps.

S'il n'en était pas ainsi, c'est-à-dire si nous n'emportions pas dans la vie la souvenance du berceau natal, si ce n'était pas une loi de nature, comment concevoir qu'aux jours de danger des peuples entiers se soient levés pour défendre la patrie attaquée, comment comprendre qu'aujourd'hui encore les gouvernements fassent appel pour cette défense non pas seulement aux riches, mais aux pauvres...? J'ai entendu soutenir que les vrais patriotes sont ceux qui ne possèdent pas un pouce de terrain, alors que ceux à qui appartiennent les domaines et les prés et les bois abandonnent aux autres le soin de les défendre. C'est possible, et, en fait, cela ne doit pas être. Chez nous, nous commettrions la plus noire des injustices et la plus inconcevable des imprudences s'il était longtemps ainsi.

Une certaine école repousse l'idée de la patrie : « L'humanité ne doit pas connaître de frontières. Du levant au ponant, nous sommes tous frères et nous devons nous tendre la main à travers la distance. » Rien de mieux et Dieu veuille qu'il puisse en être ainsi ! Mais vous avez une demeure ; concevez-la aussi étroite, aussi humble que possible ; cette demeure abrite votre vieux père, votre mère infirme, vos frères et vos sœurs, votre femme, vos

Digitized by Google

enfants. Vous l'avez toujours connue, vous y êtes né, vous vous y êtes attaché par le temps, par l'habitude; vous l'aimez par les épreuves mêmes que vous y avez subies... Des voisins mal intentionnés, envieux ou qui croient avoir des motifs pour vous en vouloir, ou bien encore qui jalousent votre quiétude, un jour viennent forcer votre porte, escaladent vos fenêtres; eux aussi sont vos frères en humanité et c'est en vain que vous leur criez miséricorde...

Laisserez-vous exposés au danger tous ceux qui vous sont chers? N'y aura-t-il pas en vous quelque chose qui se soulèvera contre cet attentat? Cette menace, cette tentative violente de dépossession de votre bien ne froisseront-elles pas un sentiment inné?

C'est ce même sentiment qui anime le cœur du peuple quand il apprend tout à coup que cette barrière fictive qu'on appelle la frontière est franchie ou près d'être franchie par un voisin vindicatif ou envieux et qu'il tente de mettre la main sur le pays pour démarquer sa nationalité et pour y régner en maître.

Gardez-vous bien, vous les éducateurs de nos fils, d'essayer de substituer à cet instinct de la défense une fausse sentimentalité humanitaire! Vous vous y essayeriez en vain d'ailleurs : au moindre péril, bien peu resteraient vos adeptes.

Ce qu'il importe, c'est de mettre tous les jeunes gens à même de remplir leurs obligations à cet égard. Donnez à chacun la juste part qui lui revient dans la formation de l'esprit et du cœur. Deux catégories bien distinctes de citoyens existent aujourd'hui dans mon cher pays, dont les uns échappent au devoir, bien qu'ils en connaissent l'importance, dont les autres sont assujettis à un devoir dont on ne leur a même pas donné les premières et indispensables notions. La justice, l'équité, la prudence exigent que pas un ne se dérobe à ses obligations et que pas un dès lors ne manque de la préparation nécessaire. Qu'on exerce et discipline les forces corporelles, qu'on

Digitized by Google

donne à nos futurs défenseurs des muscles saillants, des jarrets d'acier. De la gymnastique aux pauvres comme aux riches! Aux pauvres, parce que, tenus peut-être à des travaux périlleux et pénibles, il est humain de les aguerrir; aux riches, parce que, s'ils ont cet amour-propre non de conserver sous ce rapport une supériorité quelconque, mais de ne pas tomber dans une infériorité, dont, espérons-le, ils supporteraient l'idée avec impatience et regret, il est indispensable de les y soustraire. A ceux-là comme à ceux-ci, enfin, pour qu'à l'heure du danger, alors qu'il n'y a plus de distinction de classe et de rang admissible, ils soient à la hauteur du devoir commun qui leur incombe.

A quoi tient que d'aucuns accusent la caserne, la vie en commun des soldats, de conduire à la dépravation les jeunes gens des bonnes familles (ce qui me paraît bien douteux)? C'est qu'ils ont la conscience que les enfants du peuple, en contact avec ceux des riches alors, n'ont jamais été l'objet du moindre soin éducatif, si jamais même quelqu'un s'en est inquiété.

On brutalise les miliciens; on les maltraite, telle est l'accusation, tel est le grief. Je pense qu'on ne les brutaliserait pas, qu'on ne les maltraiterait pas, s'ils y venaient déjà formés à se conduire et à se tenir. Ils sont victimes d'une situation fâcheuse.

Toutefois, il faudrait veiller à ce que rien ne soit négligé pour les dégrossir sans employer des moyens qui semblent aller à l'encontre du but proposé. De la sévérité, soit, mais non de la grossièreté. Il ne faut pas déprimer, mais stimuler, exalter, pour en faire des soldats, leur donner cette trempe, cette vigueur, cette spontanéité dont aucun citoyen armé pour la défense de son pays ne peut être dépourvu.

Le courage est plus ferme quand il est raisonné et voulu; mon vœu serait que dans les chambrées — si cela ne se fait déjà — on organisât des lectures à haute voix, par des officiers ou des sous-officiers, de faits historiques, de ceux qui doivent leur signification à l'élévation du

Digitized by Google

caractère, à la grandeur d'âme du héros. Mais il faudrait choisir les passages de façon à ne pas laisser passer dans les esprits cette idée que : qui a la force a le droit. C'est à montrer le droit triomphant par le bien, par le juste, par le vrai, qu'il faut viser. En un mot, exciter, par des exemples suffisamment démonstratifs, cette fibre du cœur qui porte aux actions nobles et généreuses, à celles auxquelles applaudit spontanément la conscience universelle, n'eussent elles pas même la victoire matérielle pour sanction. Il est telles défaites qui honorent; il est telles victimes qui succombent auxquelles reviennent ces sympathies plus qu'à leurs vainqueurs. Donc, ici, c'est le bien-fondé de la cause qui doit servir de mesure

Qu'outre cette préparation, ce stimulant moral, on leur donne l'instruction spéciale et virile qui leur est nécessaire; qu'on les exerce au maniement des armes, au mouvement; qu'on les habitue à la fatigue, à un maintien correct, à la propreté, à la discipline, qu'on les fasse coucher sur la dure, qu'ainsi on leur donne la force de l'âme et du corps. Où un père de famille, comprenant l'intérêt vital, social et intellectuel de son fils, trouvera-t-il pour lui une meilleure préparation?

* * *

La femme aussi se doit à la patrie, en lui donnant des citoyens robustes, doués d'énergie morale et physique; c'est pourquoi nous avons tant insisté sur la nécessité de lui donner une préparation sérieuse. Elle a sa part de responsabilité dans l'état précaire des générations. C'est à choisir son époux avec un soin judicieux, à le prendre pour ce qu'il a de valeur et non de beauté qu'elle doit s'attacher. Il se reproduit dans ses enfants celui que, par le mariage, elle associe à sa vie, et quels regrets, quels chagrins si un jour, du berceau où elle l'a couché, tendrement bercé de caresses, au lieu du fils qu'elle a rêvé bon et valeureux, elle voit se lever un misérable !

Digitized by Google

Mères, mères, vous à qui ce malheur est arrivé, venez à mon aide, affirmez ce que je viens de dire, affirmez-le par vos larmes...

XV

La sanction. — Je n'ai fait encore que toucher ce point essentiel, difficile et nécessaire : la sanction de nos actions bonnes ou mauvaises. J'ai dit qu'il fallait la trouver en nous-mêmes, mais que ce serait insuffisant et qu'il est une sanction plus haute, infaillible, dans laquelle il importe de mettre ou ses espérances ou ses craintes.

L'âme est éternelle, la vie est éternelle. Passagère ici-bas, celle-ci devient définitive une fois que nous avons franchi l'étape de notre séjour terrestre, pour passer en des séjours inconnus, mais qui nous sont attribués selon le mérite que nous nous sommes efforcés d'acquérir durant les phases de notre existence humaine. Telle est l'idée que j'ai émise. Elle est profonde en moi. Je la crois un stimulant puissant; mais je suis prêt à m'incliner devant toute autre théorie qui, étant de dogme et reçue comme croyance religieuse, sera capable d'encourager au bien ou de retenir devant le mal.

J'étais jeune encore, presque adolescent, lorsqu'un camarade plus âgé, « plus expérimenté », à qui je faisais part de ma profession de foi, me dit avec un ton de commisération dont je fus humilié : « Vos sentiments religieux sont l'œuvre de l'éducation que vous avez reçue. Dès votre enfance, vous avez été bercé avec cette légende d'une dépendance ultérieure et suprême. Vous y croyez, sans vérification, sans contrôle, comme une bonne âme que vous êtes. Mais si ce principe de justice, d'équité que vous invoquez, si ce juge suprême, témoin impassible de nos actes, selon vous, et qui nous laisse frapper et tromper par nos semblables, ou frapper ou tromper nos semblables par nous, existait, réservant son jugement et nous permettant en attendant d'être victimes ou de faire des victimes, nous laissant libres de nous entre-dévorer comme

Digitized by Google

des loups, grouillant à notre gré comme d'immondes insectes, ne préféreriez-vous pas douter de son existence et la nier, au lieu que de le croire aussi barbare et aussi cruel? » Et il me citait les malheurs, les catastrophes, les maladies atteignant les plus jeunes, les plus innocents, les plus dignes, les plus probes, tandis que restent debouts et triomphants les plus méchants et les plus pervers.

Mal affermi dans des discussions de ce genre, balbutiant, ébranlé sous le sourire narquois de mon contradicteur, je le quittai. Et cependant, mille protestations s'élevaient en moi.

L'œuvre de mon éducation première? Eh bien, s'il en est ainsi, je la bénis cette éducation, car aujourd'hui que je sais, que la lecture, la raison, la réflexion m'ont mûri, j'ai reconnu la justesse et la vérité de mes impressions d'alors.

Vous, pères de famille, éducateurs, dites-le bien à vos disciples, nous ne sommes pas le résultat du caprice et du hasard. Dans la nature, rien ne se produit sans cause. Il suffit de consulter la science, d'ouvrir les yeux et d'observer pour s'en convaincre. Une cause a toujours une autre cause pour antécédent nécessaire. Faites-leur comprendre qu'en remontant de cause en cause, infailliblement on en arrive à la cause initiale et première, qui est le créateur, qui est Dieu.

Expliquez-leur en même temps le libre arbitre qui nous laisse le choix entre le devoir et la faute, dont les notions sont en nous et qui sont le don le plus précieux qui ait été départi à la créature humaine. Dites-leur aussi que ce don nous étant acquis, il est juste que nous soyons punis ou récompensés selon le choix que nous faisons, puisque en même temps Dieu nous a aussi donné l'intelligence et la raison.

Aussi loin que remonte l'histoire des peuples, toujours a existé cette croyance en un être supérieur transcendant, en un Dieu, maître du ciel et de la terre. La conception

Digitized by Google

en a pu varier dans la forme, elle est restée invariable quant au fond.

Si souverain que soit un potentat, si vaste son génie, si étendue sa puissance, si altière, si obéie que soit sa volonté, il reste le subordonné d'un pouvoir supérieur, qu'il peut méconnaître mais qui dispose de lui.

Laissez au fond des cœurs cette pensée, agrandissez-la, affermissez-la. Mais il ne vous appartient pas, à vous laïques, de déterminer la forme sous laquelle elle doit se manifester ou se traduire; c'est l'affaire des cultes et des dogmes; à aucun prix, sous aucun prétexte, ne les discutez devant les enfants. Vous avez la croyance, vous avez la foi. Pour vous il n'est point de religion réelle en dehors de celle que vous pratiquez ; malheureux sont ceux qui ne pensent ou ne croient comme vous. Cette sympathie pour le bien éternel du prochain, n'allez pas la traduire en contrainte et en violence. Laissez debout les convictions, si contraires soient-elles aux vôtres. Que diriez-vous si, même par la douceur, par les promesses de récompense, on travaillait à vous faire abandonner le dieu que vous adorez?

* * *

Revenons encore un instant à cette idée : quand les hommes seront parfaits, quand il n'y aura plus ici-bas que des gens probes, vertueux, les conditions sociales seront-elles définitivement meilleures? N'y aura-t-il plus à craindre l'intrigue, les froissements d'intérêts, les compétitions, l'assaut aux emplois, l'injustice? La lutte intense, incessante pour l'existence aura-t-elle pris fin; les royaumes de ce monde seront-ils aux bons, aux simples, comme l'est déjà le royaume des cieux?

Non, cette sérénité absolue des cœurs et des esprits n'est pas plus possible que la constante sérénité de l'air. Là comme ici continueront de gronder des orages et de souffler des tempêtes; le soleil vivifiant, à certains mo-

Digitized by Google

ments, se cachera et l'ombre et la tristesse règneront. En d'autres termes, les coups de tonnerre éclateront encore dans l'ordre moral comme ils éclatent dans l'ordre physique. C'est à nous à nous en préserver en faisant ce que nous avons fait pour nous préserver, autant que possible, de la foudre du ciel et en diminuer les victimes. L'éducation constante de nos sens, telle que je la réclame, pour les petits comme pour les grands, pour tous sans exception et sans relâche, sera le dérivatif; elle aussi finira par diminuer le nombre des victimes en isolant les vicieux.

XVI

LE POÈME DES TROIS AGES.

Chaque âge, c'est-à-dire chaque grande période de la vie humaine, a son poème qu'il faudrait faire chanter dans tous les cœurs.

Le premier âge — qui court du moment où pénètrent en nous toutes neuves les sensations; où l'œil commence à discerner, où l'esprit, sans concevoir encore, s'émeut déjà et cherche, à l'aide d'une vague lueur, aube de la raison qui se lève, à préciser; où s'agitent les premiers désirs qui commandent, mais où tout semble se concerter pour les apaiser, où tout est caresse, — cet âge est celui qui nous a laissé une impression de bien-être, de félicité, dont, plus tard, le souvenir seul, aux moments difficiles de chagrin et d'épreuves, vient, souverain lénitif, délicieusement baigner les cuisantes morsures du sort.

Je me suis toujours demandé : n'est-ce point d'alors que datent les idées d'un paradis et que sourdent en nos méninges ces harmonies d'un autre monde que nous entendons y bruire pendant nos rêves?

Certes, on nous a parlé de paradis, mais on nous a parlé aussi d'enfer, et l'enfer, malgré tout le soin qu'on a pris à nous en faire craindre les tourments, ne nous a pas laissé autant d'effroi que le paradis de charmes.

Digitized by Google

Notre être, à peine solidifié, ne pouvait s'identifier qu'avec des sensations de tendresse, et celles-ci étant les premières, y sont restées, bonnes et calmantes toujours, pour se mêler plus tard aux sensations plus rudes qui allaient nous atteindre. Il le fallait bien, puisque la vie est la lutte et l'effort.

Quand les tentations nous harcèlent, quand l'ambition d'un doigt rigide nous montre la position à briguer, quand nos intérêts nous incitent et que la passion verse en nos veines un plomb brûlant..., s'il passe comme un souffle apaisant, c'est des premières heures d'innocence, de caresses et de paix qu'il nous est venu.

Eh bien, ce sont ces effluves qu'il faut entretenir en nos âmes pour les y conserver vivaces jusqu'aux jours de décrépitude : ils nous améliorent et nous consolent.

Tel est le poème aimé du jeune âge; si on a su le faire chanter en nous, il se perpétuera à travers l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse : le parfum de la vie entière...

Puis vient l'âge où nous essayons la toge virile, parfois encore un peu trop large à nos épaules, mais que nous finissons par trouver à notre taille. L'homme a 20 ans; la femme en a 16. Tel un jeune guerrier inaugurant son casque d'acier, présomptueux et fier, celui-là; telle une vierge, vêtue d'une fine tunique, le front ceint de fleurs, essayant timidement ses charmes, celle-ci.

Ce sont les passes de début : aimer, être aimé, paraître, être beau ou vaillant. Il semble que l'existence entière se doive à ces soins.

Cependant, la mêlée va commencer. Le branle-bas sonne. On prête l'oreille, on se précipite. Le jeune combattant presse en ses bras sa sœur, son épouse; il la rassure : il reviendra vainqueur. Et, tranquillisée, la sœur ou l'épouse rentre au logis qu'elle orne, qu'elle embellit. Chaque matin, elle va cueillir aux arbres les fruits les plus mûrs et les plus savoureux, elle arrache à la terre les plantes les plus tendres; aux sources limpides, elle va

Digitized by Google

remplir son amphore, puis d'une démarche calme et confiante elle reprend le chemin du logis : car chaque soir peut être le soir du retour.

Mais, hélas ! au lieu de la victoire, bien souvent c'est la défaite. Il est meurtri, il est sanglant, celui qu'on espérait revoir victorieux. Il pleure, il se lamente, il menace. L'amertume est dans son cœur et lui monte aux lèvres ; ni les fruits, ni les herbes, ni l'eau cristalline, il n'y touche.

Elle n'en montre ni impatience ni dépit. Occupée uniquement de soigner les blessures, elle lève d'une main légère l'appareil qui les couvre et calme les ardeurs des plaies vives, plus pénibles quand c'est l'amour-propre qui saigne que la chair.

Et toujours elle console, elle encourage.

Un jour, timidement, avec une émotion vive, et quel rayonnement dans le regard tout en même temps, l'épouse lui glisse à l'oreille un secret, et, tout aussitôt, la joie éclate en son regard à lui. L'épouse va devenir mère. Et l'espoir de l'événement attendu rachète toutes les désespérances.

La nature procède ainsi : comme vite à l'abattement succède l'énergie ! Mais le moment n'en est que plus pressant de retourner aux entreprises. Il faut assurer le sort de celui qui va naître, de ceux qui le suivront, et l'on s'en va courageusement reprendre sa place au combat. Et chaque jour, nouvelle alerte, nouvel effort, avec des alternatives de succès et de revers, heureux si l'on n'a rien sacrifié de son honneur et de sa dignité. Et si l'on réussit, les trophées à la main, on va les examinant, plus heureux encore de n'en devoir aucun à des moyens dont on aurait à rougir devant la compagne aimée, devant l'enfant, qui a besoin que nous conservions notre propre considération, pour être considéré à son tour.

Voilà le second âge.

Et voici le dernier. Le moment est venu de replier lentement les ailes et de se disposer à cette importante et

Digitized by Google

insondable transformation qui, aux yeux des uns, est le repos éternel, aux yeux des autres est le passage à une activité plus grande, en même temps qu'à une destinée plus haute.

Alors plus de quiétude nous est nécessaire : les membres et le cœur réclament contre toute fatigue. C'est le temps aussi où l'homme rumine, à demi sommeillant : il a fait son œuvre, et les deux êtres, sa compagne aimée et lui, récapitulent le passé, les phases tour à tour tristes et heureuses qu'il a fallu traverser, songeant aux erreurs commises de même qu'aux élans généreux qui les ont rachetées. Mais qu'il n'y ait aucune tache sur leur conscience, que blanche et pure soit leur âme, l'heure est venue, et ils l'attendent avec confiance, la main dans la main, le sourire aux lèvres. Ils se retrouvent, non tels que les a faits l'âge, ridés, blanchis, ployés, mais tels qu'ils se sont rencontrés pour la première fois, jeunes, beaux et forts. Et ils s'enlacent, s'étreignent, tout joyeux de s'appartenir encore, bénissant les ans enfuis, si durs que se soient montrés les événements...

Non pas que tout soit fini avec les brutalités de cet étrange phénomène de la vie; certains chocs persistent, les infirmités sévissent, mais on dirait que la nature fatalement entrainée dans son œuvre prend pitié de la faiblesse : les coups se sont amortis, la sensibilité s'est émoussée... Cependant quand, avant eux, l'un de ceux qu'ils ont appelés au jour plie le jarret, que le ciel alors les garde d'avoir été témoins de sa part d'une action mauvaise et coupable, d'une bassesse ou d'une félonie. Mieux que de subir cette honte, eux vieux et affaiblis, mieux vaudrait d'être partis les premiers et étendus depuis longtemps côte à côte, inanimés et rigides, la face blême, froids au toucher comme le marbre, sur la couche d'où jamais plus ils ne doivent se relever...

Et le troisième chant est fini.

* * *

Digitized by Google

Mais, encore une fois, la mort est-ce l'oubli, est-ce l'insouciance, le non-sentir, le non-pâtir; est-ce la paix éternelle? Pourquoi donc, à cette seule idée de la mort, éprouvons nous un frémissement de crainte; pourquoi en fuyons-nous l'idée? Demandez aux philosophes, aux prêtres des églises. C'est l'inconnu qui nous effraye, voilà tout.

Le papillon aux ailes diaprées, en prenant son essor vers le soleil, laisse lui aussi inerte et vide la chrysalide d'où il vient de sortir.

C'est vers l'infini et des soleils nouveaux que nous nous sommes élancés quand, ignorants et incertains, ceux que nous venons de quitter pleurent à la vue de notre front glacé.

Cette espérance en une vie meilleure et plus belle, qui nous paiera de nos peines et de nos sacrifices et, en raison de l'intensité de nos sacrifices et de nos peines, est la plus morale et la plus saine qui soit. Il ne faut point cependant que par déception ou découragement on aille au-devant de l'heure assignée.

Lâche ou fou celui qui, de son autorité privée, précipite l'événement nécessaire et prévu. Rester au poste est un acte de courage quand c'est la souffrance ou le chagrin qu'on veut fuir; c'est une expiation quand c'est au déshonneur qu'on cherche à se dérober.

La pensée de la mort, ne l'évoquez pas; si elle nous vient, examinez-la de sang-froid, comme vous examineriez curieux et intrigué les grandes lois de l'univers : la gravitation des astres, la chute des corps, la veille, le sommeil, le rêve, l'activité, le repos, etc. Lois sublimes dont la pensée nous confond et nous trouble, et que nous ne pouvons qu'admirer.

ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

L'INFLUENCE SOCIALE DU CULTE

Certaines questions passionnent l'opinion publique à intervalles réguliers; il se fait une rotation dont elles bénéficient à tour de rôle. Il est certain que depuis quelques années la question des églises a retrouvé un intérêt et reconquis une attention dont auraient bénéficié d'autres débats politiques ou philosophiques à une date antérieure. On se croirait revenu à l'époque où des protestants illustres, les Pressensé en France, les Gasparin en Suisse, les Émile de Laveleye et les Goblet d'Alviella en Belgique, cherchèrent à raviver les querelles de confessions religieuses, comme au beau temps de Bossuet et de Richard Lenoir. Seulement, ce n'est plus à coup d'autorités ecclésiastiques, et en s'aidant de l'exégèse biblique et des lointaines et vagues données de l'histoire, que les catholiques et les protestants polémiquent de préférence aujourd'hui. Des sciences qui datent d'hier, et notamment la science sociale, leur fournissent des armes nouvelles d'une remarquable portée. Déjà dans la célèbre brochure où Émile de Laveleye compare l'état des peuples protestants et des peuples catholiques et se livre à des pronostics à leur sujet, il est aisé de constater l'appoint que les statistiques modernes donnent à sa démonstration. Depuis 1875, notre connaissance mathématique de l'état relatif des divers peuples de l'Europe a été accrue et précisée, et il est permis de poser, avec plus de rigueur, la question suivante : Quel est le culte qui exerce la plus profonde influence sur la société?

Digitized by Google

Il n'y a pas bien longtemps, le *Sociaal weekblad*, publié en Hollande, donnait quelques chiffres attribuant aux catholiques romains le taux le plus élevé dans la table de criminalité de ce pays. La cause de ce fait, que l'on peut difficilement contester, a été l'objet d'un long débat dans les feuilles catholiques.

Mais il convient d'envisager la question de plus haut et de ne pas se borner à étudier la criminalité. C'est la vie sociale tout entière qui est impliquée dans cette recherche et nous sommes amenés à nous demander si un culte exerce sur l'homme une plus grande influence qu'un autre culte. En d'autres termes, un culte dispose-t-il de moyens spirituels plus forts et plus nombreux pour améliorer le moral de l'homme? Les résultats sont-ils tellement manifestes, qu'ils permettent de tirer des faits une conclusion rigoureuse?

Chacune des confessions chrétiennes possède un corps de doctrine d'une grande élévation.

Un protestant peut dire, tout aussi bien qu'un catholique : l'homme qui vit suivant la morale chrétienne, vit moralement bien; en tant qu'être social, il est utile à la communauté par son existence même et ses actes.

Nous voilà bien avancés! Car il reste toujours à établir quel est le culte dont l'impulsion est la plus forte pour déterminer les hommes à suivre les enseignements de Jésus.

Dans cette étude, je me contenterai d'une comparaison entre les deux plus grandes confessions chrétiennes, le catholicisme et le protestantisme. Je ne nie point qu'il soit intéressant de connaître l'influence exercée par d'autres cultes. Mais je suis Hollandais, et dans mon pays c'est le catholicisme et le protestantisme qui dominent exclusivement sur le terrain religieux. Il en résulte qu'on peut se contenter d'un parallèle entre ces deux doctrines.

***

Au point de vue où je me place, on a pensé et dit bien des choses superficielles. Interrogez cent catholiques : demandez-leur s'ils croient que leur religion détermine plus profondément la vie humaine que le protestantisme. Ils vous répon-

Digitized by Google

dront unanimement que oui et ils vous citeront les missionnaires et les sœurs de charité avec un empressement admiratif.

En fait, nous nous trouvons en présence d'un phénomène attestant un renoncement et une abnégation qui sont admirés par beaucoup d'hommes en dehors du catholicisme. Mais si l'on y regarde de plus près, on ne trouve là, à bien considérer les choses, aucune raison suffisante de proclamer la supériorité du catholicisme au point de vue sociologique. Aussi devons-nous nous montrer plus exigeants. Ce n'est pas un seul cas qu'il faut prendre; ce sont tous les bons et les mauvais fruits du catholicisme et du protestantisme que nous devons soumettre à un examen. Il nous faut résoudre cette double question : Quel est le culte qui dispose des moyens les plus énergiques : *a*) pour détourner du mal; *b*) pour pousser au bien?

Sans doute, le catholicisme peut tirer argument du fait qu'une petite élite, grâce à lui, s'élève à un haut degré de perfection; mais son influence sur la grande masse reste peu significative. En revanche, le protestantisme ne peut pas se glorifier de cette fructification brillante et restreinte; mais il exerce une influence beaucoup plus vive sur la grande masse de ses adhérents. Il s'ensuivrait que la comparaison des résultats obtenus de part et d'autre ne serait nullement favorable au catholicisme.

Cependant, il est, parmi les catholiques, d'opinion courante que les fruits de leur religion sont plus utiles à l'individu et à la société que ceux de n'importe quelle autre. Cette opinion est même si fortement ancrée que la discussion en devient difficile. Elle puise sa vigueur dans l'admirable exemple de dévouement que donnent les sœurs de charité catholique en prodiguant des soins désintéressés aux malades. C'est là un fait qui crève les yeux de tous, même de l'homme le plus inculte; or, celui-ci (et bien d'autres) ne connaît pas la statistique criminelle et se désintéresse de l'état des choses dans le pays où prédomine le catholicisme.

Voilà une première source de difficulté. Ce n'est pas la seule, et si je me résous à traiter cette grave question, c'est simplement pour exprimer une conviction personnelle et dans

Digitized by Google

l'espoir de décider d'autres à réfléchir de leur côté à cet important sujet de méditations ; peut-être aussi découvrira-t-on certaines erreurs dans ma démonstration et, en me les signalant, modifiera-t-on ma conviction.

* * *

Nous pouvons puiser à quatre sources différentes notre connaissance du sujet. Ces sources sont : 1° notre propre expérience ; 2° l'expérience de personnes dignes de foi et dont nous avons le témoignage ; 3° les données de la statistique des mœurs ; 4° la comparaison de la situation générale au point de vue de la moralité des pays où domine le protestantisme et des pays où domine le catholicisme.

Notre propre expérience est évidemment notre meilleur outil ; il faut regretter qu'elle soit bien réduite ; elle ne s'étend qu'aux cercles où nous vivons et où nous avons vécu ; c'est bien peu en comparaison de l'ensemble de la société. Le danger est la tendance à généraliser que nous avons plus ou moins tous. C'est le *ex uno disce omnes* des anciens. Un proverbe ne renferme pas toujours une vérité. Il est vrai, d'un autre côté, que la répétition d'un même fait peut, jusqu'à preuve contraire, autoriser une conclusion générale. Si l'expérience acquise par d'autres est fortifiée par notre propre expérience, reposant sur une longue observation, et s'il y a complète conformité entre l'une et l'autre, alors il se forme une conviction de plus en plus ferme, qui ne fléchira que si on lui oppose une autre conviction sérieuse, appuyée sur de bonnes raisons. Néanmoins, notre conviction, ainsi établie, ne peut prétendre encore à une certitude suffisante. Et c'est pourquoi il convient de corroborer notre expérience et celle d'autrui par un troisième élément démonstratif, la statistique des mœurs. Celle-ci est, suivant la définition du grand Quetelet, « la science qui montre le corps social quand on a déchiré la peau ».

J'ai, dans des publications antérieures (1), attiré l'attention

(1) Voir *Leerplicht en schooldwang* (Sur l'instruction obligatoire). La Haye : librairie de Martinus Nyhoff, 1899.

Digitized by Google

sur la valeur relative que j'attribue à certaines données de la statistique des mœurs Je reconnais volontiers que les résultats auxquels elles conduisent doivent être confirmés par d'autres données, de même que les premières doivent reposer sur des observations s'étendant dans une égale mesure sur de très longs intervalles de temps. De plus, pour établir une juste comparaison des données empruntées à la statistique des mœurs, nous devons connaître aussi les autres phénomènes sociaux. Par exemple, si nous comparons une province catholique avec une province protestante, qu'observerons-nous? Dans la région catholique, il y a beaucoup d'industries, conséquemment beaucoup de femmes employées dans les fabriques; dans la région protestante, la population est surtout agricole. Il résulte de là une différence essentielle entre les conditions de vie des deux populations, ce qui doit nous rendre très circonspect dans notre jugement.

Il y a quatre espèces de statistiques qui ont une importance particulière pour la connaissance des mœurs. Ce sont celles des naissances illégitimes, de la criminalité, des suicides et des divorces. En seconde ligne viennent d'autres constatations statistiques qui peuvent aussi nous éclairer (1).

Il me reste à formuler une dernière remarque préliminaire. Il pourra se faire que certains de mes lecteurs, se plaçant en dehors du point de vue chrétien, contestent le bien-fondé des statistiques alléguées. Quelques-uns se refuseront à voir quelque chose d'immoral dans les naissances illégitimes, dans les suicides, dans les divorces, même dans la criminalité; ils ne trouveront donc la preuve d'une immoralité plus ou moins grande dans aucun des chiffres fournis à cet égard par nos

(1) Nous admettons volontiers que la science statistique est loin d'avoir atteint son plus haut point de perfectionnement. Cependant, elle a fait des pas de géant dans ces dernières années, et l'école allemande a notamment contribué à ce résultat scientifique dans une mesure exceptionnelle. Le chef-d'œuvre du genre est l'ouvrage du professeur von Oettingen, *Die Moralstatistik;* bien qu'il date d'une époque déjà ancienne, il est encore consulté utilement dans tous les pays où la culture des sciences sociales appartient à l'enseignement universitaire. J'ai, en outre, pour les parties de cet ouvrage qui ont vieilli, puisé dans les statistiques de von Mayr, Westergaard, Bodio, qui sont plus récentes.

Digitized by Google

statistiques. Je tiens à observer que je me place, quant à moi, sur le terrain du christianisme positif et que c'est d'après les enseignements du christianisme qu'il est jugé ici de ce qui est moral et de ce qui est immoral. On peut ne pas être d'accord là-dessus; mais une étude comme celle-ci n'est possible que si l'on part d'un principe bien déterminé. Il peut être très intéressant de se demander ce qui est moral ou immoral, plus intéressant peut-être même que de poser la question traitée ici; mais on comprendra que la nécessité s'imposait de me renfermer dans des limites bien tracées : la valeur de mon travail en dépend. Je suis donc forcé de partir de données précises et de les considérer comme invariables, même si elles paraissent contestables à certains lecteurs. Pour moi, la question se pose donc ainsi : du point de vue d'une doctrine morale positive, laquelle des directions chrétiennes peut revendiquer le plus haut mérite (1)?

Commençons par la statistique des naissances illégitimes. Voici les chiffres de von Oettingen :

Sur 100 naissances il y a :

	Naissances illégitimes.	
	1845-1850.	**1865-1878.**
Bavière (catholiques).	20.5 p. c.	15.30 p. c.
Saxe (protestants).	14.8 —	13.41 —
Wurtemberg (protestants)	11.8 —	11.31 —
Australie (catholiques)	11.35 —	13.50 —
Danemark (protestants)	11.4 —	10.93 —
Écosse (protestants)	9.8 —	9.26 —

(1) Je suis forcé de faire un choix parmi des statistiques très différentes, et je m'adresse de préférence à des auteurs qui, en raison de leurs tendances, ne peuvent être soupçonnés d'accentuer délibérément le caractère pessimiste des chiffres. La façon de grouper ceux-ci prête, en effet, à plus d'un péril chez les hommes de parti On aura soin d'utiliser une statistique de jeunes malfaiteurs, qui peut être exploitée contre l'instruction, et on taira les circonstances qui permettraient un jugement impartial. Tout autrement procède le partisan de la vérité absolue; il ne joue pas le rôle de l'avocat qui veut à tout prix gagner son procès. Malheureusement, on ne s'adresse pas seulement à une petite élite capable d'apprécier la valeur de tous les arguments, mais bien au grand public dont la majorité n'est pas aussi exigeante. Il en résulte que, pendant un certain temps, parfois très long, une erreur peut trouver crédit, grâce à l'habile tactique de ceux qui la défendent; mais la vérité finit toujours par triompher.

Digitized by Google

	Naissances illégitimes.	
	1845-1850.	1865-1878.
Norwège (protestants)	8.3 p. c.	8.49 p. c.
Suède (protestants)	8 8 —	10 20 —
Belgique (catholiques)	8.1 —	7.08 —
France (catholiques)	7 4 —	7.32 —
Prusse (protestants)	7.5 —	7.50 —
Angleterre (protestants)	6.7 —	5.43 —
Pays-Bas (protestants)	4.8 —	3.49 —

Cette statistique n'est guère modifiée après un intervalle de vingt ans. En Autriche et en Suède, d'après les données les plus récentes, la situation est devenue un peu plus mauvaise; dans les autres États il y a une légère amélioration. M. von Mayr (*Statistik und Gesellschaftslehre*, t. II) emprunte à l'ouvrage de Bodio : *Confronti Internazionali*, le tableau suivant des naissances illégitimes :

Sur 100 naissances, voici le pourcentage observé :

	1865-1869.	1876-1880.	1887-1891.
Italie	5.53	7.21	7 30
France	7.60	7.17	8.41
Angleterre et pays de Galles	5.96	4.75	4.52
Écosse	9.92	8.49	7.93
Irlande	3.26	2 40	2.78
Allemagne	»	8.67	9 23 (1)
Prusse	8 14	7.53	7.81
Bavière	20.59	12.86	14 01
Saxe	14.52	12.44	12.45
Wurtemberg	14 57	8.31	10.03
Australie	14.52	13.84	14.67
Hongrie	7.66	7.54	8.61
Suisse	»	4 70	4.63 (2)
Belgique	7.05	7.38	8.75
Pays-Bas	3.69	3.14	3.20
Suède	9 75	9.96	10.23
Norwège	8.13	8.39	7.33
Danemark	11.21	10.09	9.43 (3)

(1) 1886-1890.
(2) 1887-1889.
(3) 1887-1889.

Digitized by Google

	1865-1869.	1876-1880.	1887-1891.
Espagne	5.45	4 56 (1)	»
Portugal	»	»	12.21 (2)
Grèce	1 23	1.19	»
Roumanie	»	4.81	5.75 (3)
Serbie	0.37	0.65	1.00
Russie d'Europe	»	»	»
Finlande	7.11	2.84	6 42
Massachusets	0.87	7.30	2.01
Connecticut	»	1.69	»
Buenos-Ayres (province de)	»	1.10	21.06 (3)

C'est la Bavière et l'Autriche — deux pays presque exclusivement catholiques — qui offrent les plus hauts chiffres. Viennent ensuite des États exclusivement protestants, le Danemark et la Suède. La France, dont les mœurs sont réputées si libres à cet égard, ne vient qu'après l'Allemagne, l'Écosse et la Norwège. L'Irlande a un chiffre très favorable. On voit par là le caractère peu probant de cette statistique. La France est en effet, par excellence, le pays du néo-malthusianisme; à côté de la statistique des naissances illégitimes nous devrions donc posséder des données précises sur la diffusion de cette doctrine en France; nous devrions aussi nous renseigner sur l'adultère, sur la fréquentation des maisons de prostitution et sur les autres formes du concubinage.

A un autre point de vue encore il faut se montrer circonspect. En Bavière, les formalités relatives au mariage n'ont cessé d'être extrêmement compliquées. L'importance du fait est établie par l'histoire du grand-duché de Bade, où il a suffi de simplifier ces formalités pour abaisser considérablement le chiffre des naissances illégitimes. C'est le sentiment qu'exprime le père Castelein dans sa *Logique* (p. 504). Le chiffre élevé de l'Autriche et de la Bavière semble devoir s'expliquer par une législation beaucoup trop rigoureuse. En Bavière, par exemple, il faut une autorisation de la commune pour con-

(1) 1878-1880.
(2) 1886-1890.
(3) 1887-1890.

Digitized by Google

tracter mariage, et cette autorisation, par crainte de paupérisme, n'est pas facilement accordée aux gens qui vivent d'un travail précaire. Cet abus de despotisme administratif semble être la cause de cette moyenne anormale de naissances illégitimes. Ainsi, en Wurtemberg et dans le grand-duché de Bade, où cette législation a également existé, mais a été supprimée en 1872 par la loi sur la liberté du domicile, le nombre des enfants naturels, qui était de 15.80 p. c. en 1865 dans le Wurtemberg, a oscillé entre 8 et 9 p. c. Sous le nouveau régime, en Bade la proportion est descendue de 14.99 à 7.77 p. c.

Citons encore quelques chiffres empruntés aux statistiques hollandaises. Suivant un relevé publié par le département de l'intérieur (*Statistique de population*, 1898, p. 54), la proportion des naissances illégitimes est, pour la totalité du pays, d'environ 3 p. c,; le Nord-Brabant n'a que 2.08 p. c. et le Limbourg 2.20 p. c.

Voilà un chiffre favorable au catholicisme. Mais on peut se demander s'il constitue un étiage décisif pour ces provinces. Pour ma part, j'en doute; car nous devons tenir compte de l'influence du clergé catholique, qui s'exerce bien plus profondément sur la vie intime que celle du clergé protestant. Lorsqu'une jeune fille de conduite autrement irréprochable se trouve dans une situation intéressante, le curé, surtout à la campagne, s'entremet activement et fait en sorte, si la chose est possible, que le mariage soit encore célébré à temps. C'est là un acte très louable et dont on ne peut que se féliciter hautement; il n'en est pas moins vrai qu'il y a eu des relations sexuelles en dehors du mariage. Or, notre jugement se fonde sur l'immoralité de ces relations, non sur la naissance des enfants en elle-même, qui n'en est qu'un effet appréciable.

La statistique du nombre relatif des naissances illégitimes prouve donc quelque chose; mais elle n'a pas une portée définitive. On peut l'envisager à deux points de vue : ou bien elle nous donne l'échelle de la légèreté des mœurs, de l'oubli du sentiment de responsabilité chez un peuple, ou bien, et j'ai fait la remarque au désavantage de la France, elle nous montre un peuple ayant échappé jusqu'ici aux pires conséquences de

Digitized by Google

l'immoralité. De ce que des pays catholiques — l'Autriche et la Bavière — et des pays protestants — Saxe, Danemark, Suède et Norwège — nous présentent des chiffres élevés de naissances illégitimes, aurait-on le droit de conclure que leur niveau moral est inférieur à celui de la France, pays catholique-romain? Cela ne veut pas dire naturellement que le chiffre élevé des naissances illégitimes est une preuve de moralité! Loin de là. Seulement j'estime qu'il faut tenir compte des circonstances qu'on vient d'exposer. On devrait aussi pouvoir rechercher, du même point de vue, combien de naissances sont légitimées plus tard par le mariage des parents naturels. Cette statistique nous fait totalement défaut.

(*A suivre.*) S.-J. VISSER.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

Les concerts. — Lorsqu'il s'agit de musique pure, la salle de concert est le vrai sanctuaire de l'art. C'est là que le monde sonore se suffit à lui-même et qu'il s'exprime uniquement par ses propres moyens. Aucun des éléments extrinsèques, qui déforment la musique du théâtre, n'y trouve sa place. L'esthétique de l'orchestre est libérée de toute intervention étrangère, elle a sa raison d'être dans la peinture impersonnelle et abstraite des formes de l'art musical, et elle se traduit par la beauté des enchaînements harmoniques, la cohésion des groupements et la sérénité des mouvements.

On prête actuellement au théâtre lyrique une attention de plus en plus curieuse. Les mélodies courantes, les motifs des maîtres du genre pénètrent facilement dans les mémoires et forment un attrait plus particulier pour le grand public. Le snobisme aidant, le théâtre musical s'est généralisé; la facilité du spectacle et la diversité des plaisirs qu'il offre, ont vulgarisé ses attractions et influé sur ce revirement spontané qui a pour conséquence présente les trois millions de recettes de l'Opéra de Paris, ou encore la création d'une nouvelle scène lyrique à Bruxelles.

Il est incontestable que cette généralisation dans l'art du théâtre a opéré un effet rétroactif sur l'interprétation des programmes de concert. Des chefs d'orchestre, tels que Hans Richter, Félix Mottl ou Chevillard (1), relèvent entièrement de

(1) Une intéressante illustration de ce phénomène s'est produite au Concert Lamoureux (direction Chevillard) du 9 octobre dernier, par le contraste frappant de l'interprétation successive du prélude de *Tristan* et de l'*Eroica* de Beethoven.

Digitized by Google

la méthode wagnérienne qui consiste non pas à battre la mesure, mais à frapper le sentiment, et à interpréter l'œuvre plutôt qu'à la diriger. De son côté, la musique elle-même s'est considérablement dramatisée. Une symphonie à programme n'est autre chose qu'une véritable action musicale que l'auditeur peut suivre dans le livret explicatif aussi bien que sur une scène. Le rythme, le coloris, la structure générale, en un mot toutes ces exigences de la musique classique se perdent et font place, chez les compositeurs actuels, à des considérations de timbres et d'associations instrumentales d'un effet plus intense mais moins général. Le prétexte de cette diversité dans la forme a fourni l'excuse à des exagérations du plus mauvais aloi. Le constant souci d'innover a fait perdre le respect suranné des recettes. Le goût musical s'est transformé. Les idoles du passé tombent et les caprices du public cherchent d'autres noms à élever sur le pavois. On semble bien revenu du « pachyderme » Beethoven; la subtile version qu'en a récemment proposée M. Ryelandt (1) n'éveille pas l'intérêt qu'elle mérite. L'étoile de Richard Wagner pâlit. On porte Mozart aux nues. On découvre le vieux Bach dans des cercles qui portent son nom et dans des concerts qui fêtent ses programmes. Les récentes études de la « Schola cantorum » ont dévoilé la maîtrise ingénue de certaines formules, et facilité la résurrection de succès oubliés. Gluck et Monteverde reparaissent. Berlioz décline; il semble que M. Jean Marnold en a démêlé tous les trucs (2). César Franck reste une étiquette, car si l'intense impulsion mélodique des *Béatitudes* n'est surpassée ni par Dukas, ni par Vincent d'Indy, ses disciples, il possède aussi des pages regrettables — ainsi dans *Hulda* — auxquelles on refuse l'immortalité. Cette musique pure dont l'égoïste Wagner fêtait la mort après Beethoven, renaît, et parallèlement au lyrisme scénique, reprend sa place au soleil. En Allemagne, où l'oppo-

(1) *Durandal*, numéros de mars, juin, juillet, octobre 1904.

(2) *Hector Berlioz « musicien »*. *Mercure de France*, numéros des 15 janvier et 15 février 1905.

Digitized by Google

sition contre Liszt fut fatale à l'évolution de la forme symphonique, les sympathies s'orientent vers la *programmusik* de M. Strauss. Ce qui restait encore d'allemand (*echt deutsch*) dans l'art de Brahms : la conception régulière de Beethoven ou Weber, et le romantisme jovial de Mendelsohn et Schumann, s'est noyé chez Bruckner, Mahler, Goldmark et Humperdinck, dans une orchestration touffue et une lourdeur du débit qui s'opposent aux formes classiques de la grande symphonie. Les maîtres italiens ne composent plus guère que pour la scène. Mascagni dirige des tournées d'Amérique, harmonise des œuvres médiocres pour le théâtre de Monte-Carlo, et Léoncavallo travaille à Berlin, à l'ombre du casque de l'empereur allemand. La musique tchèque est morte l'an dernier avec Dvorak. L'école russe évolue dans son inépuisable originalité, et produit toujours des chefs-d'œuvre. L'Angleterre découvre un nouveau maître, et en attend un second que M. J. E. Blanche annonce dans l'*Ermitage* (1). En France, le mouvement repose sur un principe qui possède en lui-même le germe de ses défauts. Parce qu'une œuvre doit rester musicale sans intention littéraire ou descriptive, on exalte la forme au détriment du fond. Le principe de la musique pour la musique amène l'oubli complet des exigences esthétiques. Il y a exagération des valeurs, et en dépit de la ligne, des proportions, du rythme, de la structure, la jeunesse s'hypnotise au souci de la fonction des éléments sonores, comme si leur effet n'était pas lui-même une résultante du mouvement général de l'œuvre. Cette musique peut être savante, elle n'est pas artistique.

De tous les maîtres de l'école française — en exceptant Claude Debussy que je considère comme autochtone —, Vincent d'Indy est celui chez qui on découvre le moins cette science orchestrale indéfinie qui diversifie les forces et les consacre uniquement à la forme. Chez lui, la musique pure dérive de la musique dramatique, sans que, pour cela, elle relève

(1) *La Musique*, dans l'*Ermitage*, numéro du 15 mars dernier.

Digitized by Google

entièrement du maître de Bayreuth (1). La symphonie en *si* bémol (op. 57), que les concerts Ysaye ont redonnée cette année, en est un exemple. Telle que ses sœurs, les symphonies françaises (celles de Lalo, Ropartz, Magnard et Dukas), elle suit la tradition de l'art classique le plus profond; on y découvre toutefois l'intime cohésion d'éléments puisés à des sources différentes, ce qui rend le sentiment plus subtil et plus neuf. La symphonie en *si* bémol rappellerait le style des derniers quatuors de Beethoven, s'ils eussent été traités avec l'incomparable dynamisme propre à César Franck. Le développement n'est certes pas aussi limpide que celui des quatuors; toute la technique d'un siècle divise les deux maîtres et les influences de Berlioz, de Franck et de Wagner interceptent leurs affinités. Le perpétuel sentiment de mélancolie qui, depuis le *Chant de la cloche* jusqu'à l'*Étranger*, domine chez Vincent d'Indy reparaît ici noyé d'une sénérité calme et touchante. Cette nuance ne nuit en rien à l'œuvre. Il est des pages dont l'idéal est si élevé, qu'elles ne peuvent atteindre la perfection. La symphonie en *si* bémol, sans être dépourvue de défauts, est fort belle. Malgré l'obscurité du détail, la recherche harmonique et les audaces abusives de l'introduction, la polyrythmie de l'intermède ou la verve éblouissante du finale conservent tout leur éclat. C'est par la richesse du coloris, la générosité des thèmes et l'opulence des timbres que M. d'Indy se révèle un maître. Ce sont ces qualités qui produisent son charme, mais c'est par elles qu'il faut savoir oublier ses défauts. J'espère que la direction des concerts Ysaye ne nous privera pas de sa récente sonate pour violon et piano, dans le cours de la saison prochaine.

Chez Richard Strauss, les qualités orchestrales de Vincent d'Indy s'allient à une telle habileté d'écriture, que la valeur expressive de la musique n'est point altérée par les combinai-

(1) « L'élément dramatique s'est, de plus, introduit dans la musique pure, en sorte que la forme y est le plus souvent soumise aux péripéties d'une véritable action. » V. d'Indy.

Digitized by Google

sons sonores. L'habitude de se jouer des difficultés conduit le maître allemand à écrire avec une telle facilité, que le travail intellectuel se réalise chez lui avant l'émotion. Cette disposition d'esprit subordonne infailliblement l'élément émotionnel aux conditions mêmes de son argumentation. Dans l'art de Richard Wagner, l'inspiration dominante qui, à partir de *Tanhauser*, s'est graduellement amplifiée, en raison du développement technique, est arrivée avec *Parsifal* et *Tristan* à un complet affranchissement des formules. Chez Richard Strauss (1), au contraire, le métier empêche l'inspiration, et amène, selon les mots de Hugo Riemann (2), « l'exploitation préconçue de la possibilité d'éveiller chez l'auditeur, à l'aide des éléments de l'expression musicale, certaines associations d'idées déterminées ». Nous sommes ici en pleine *programmusik*.

Ce fut une heureuse initiative de M. Sylvain Dupuis, que de donner aux Concerts populaires la dernière œuvre du maître allemand. La *Sinfonia Domestica* n'est en réalité qu'une fantaisie amusante, basée sur trois thèmes, l'un piquant, l'autre attendri, le troisième gracieux ; thèmes variés, brodés et superposés à l'infini. La facture se rattache à la tradition de Beethoven. L'essence de l'œuvre : le père, la mère et l'enfant, doit être une illustration de la famille. Et sans se douter du danger de confondre ainsi le monde des idées et celui du sentiment, de partir d'une idée philosophique abstraite et prétendre mettre en musique des axiomes moraux, Richard Strauss a traité son sujet de manière saine, vivace, heureuse et gaie, sans aucune des lenteurs qui atténuent les essais alourdis de Pfitzner, Thuille et Schillings, les Allemands contemporains. C'est un auteur étonnant qui n'est jamais ennuyeux, un chef d'orchestre vif et énergique et un musicien dont on ne peut contester le génie, même alors qu'on réprouve son esthétique.

Un mot, en passant, sur l'audition du *Nouveau-Monde* de Dvorak, que nous devons également à l'habile direction des

(1) D'aucuns disent Richard II.
(2) *Musikgeschichte seit Beethoven.*

Digitized by Google

Populaires. Anton Dvorak, qui forme avec Fibich et Smetana le mémorable trio des compositeurs tchèques, eut une considérable influence sur le mouvement rénovateur du folklore musical. Comme chez Grieg, Bizet, Lalo ou Vincent d'Indy (1), la meilleure partie de son œuvre, c'est-à-dire ses rapsodies, dumkas, sérénades et furiantes, repose sur les thèmes populaires, les chants nationaux et les poèmes légendaires. Sa musique est pure, riante et naïve; elle puise son effusion aux sources traditionnelles d'Erben, et reproduit avec grâce les rythmes fuyants qui concordent avec le caractère slave qu'elle dépeint. Dans ses symphonies, de médiocre valeur, Dvorak relève plutôt des classiques allemands, surtout de Brahms dont il fut le protégé. Composée à New-York, où son auteur remplissait les fonctions de directeur du conservatoire, la symphonie du *Nouveau-Monde* n'a rien de caractéristique et d'original. On y trouve l'union hétéroclite de rythmes populaires d'Amérique, des masses bruyantes de la musique de Brahms et de l'orchestration fouillée de Liszt et peut-être de Rubinstein; c'est une œuvre moyenne, qui n'est intéressante que par la situation de son auteur dans l'histoire musicale, et qui vraiment porte ombrage aux charmantes compositions de musique de chambre que nous lui devons.

La tendance qui porte les auteurs modernes à utiliser les thèmes populaires comme motifs de symphonies se retrouve profondément réalisée, au plus brillant de l'école russe contemporaine. La musique russe est née assez soudainement dans un pays peu cultivé, par suite d'un mouvement artistique spontané auquel Glinka a donné l'essor. Elle forme un déconcertant phénomène d'unité dans l'évolution artistique de son pays. La situation musicale de cette école est prépondérante et son influence si pénétrante, qu'elle a même effleuré la manière de

(1) Telle que dans la *symphonie sur un thème montagnard* de Vincent d'Indy, le thème initial de la *symphonie en si bémol* est tiré d'un air populaire cevenol. Comme appropriation du folklore musical, il y a également la *Fantaisie sur un thème populaire liégeois* de M. Theo Ysaye-Mess, donnée au concert Ysaye du 13 novembre dernier.

Digitized by Google

maîtres originaux tels que Ravel et Debussy. Quand je dis école russe, j'entends parler des « cinq », de Borodine, César Cui, Mily Balakireff, Moussorgski et du subtil Rimsky-Korsakow, qui traînent à leurs suites des élèves déjà aussi considérables que Glazounoff, Arensky, Witold et Liadoff, c'est-à-dire que j'en excepte leurs contemporains Anton Rubinstein, qu'on classe à côté de Liszt, et Tchaikowsky, que l'on place parmi les maîtres internationaux des salons, entre Swendsen et Chaminade. La musique russe ne se sacrifie pas à la musique de formes, car elle est solide et proportionnée; elle est de source et d'inspiration profondément populaire. Comme les vieux maîtres gallo-belges du moyen âge qui empruntèrent aux chants vulgaires les motifs ingénus de leurs arabesques, les Russes mirent à la base de leurs poèmes cette mélodie nationale « avec sa marche piquante et imprévue, ses fantaisies et ses soubresauts, ses dessins de fioritures gracieuses; cette harmonie avec son système d'accords d'une transparence cristalline, avec ses cadences plagales et phrygiennes qui ouvrent à l'âme de s vastes perspectives; ce rythme qui prend si franchement ses aises et, dans sa liberté illimitée, déroule si capricieusement les diverses formes du mouvement (1) », que Beethoven, lui-même, trouva si suggestive, qu'il se servit du recueil des chansons de Pratsch pour composer ses quatuors au comte Razoumovsky. Et sur ces sujets, ils ont bâti avec toutes les finesses d'un métier raffiné les orchestrations les plus subtiles, une musique qui n'est ni mélodique, ni harmonique, mais passionnée, haletante, et qui dépeint dans un déchaînement exalté, imprévu de thèmes chromatiques de gammes incomplètes et de polyphonie artificielle, les fougueux soubresauts d'une âme slave, levantine, asiatique ou tartare dans toute la sauvagerie de son tempérament.

La *symphonie n° 2* de Borodine, que M. Dupuis a donnée aux Concerts populaires, est peut-être, avec *Antar* et *Shéhérazade* de

(1) Cette citation est tirée d'un auteur russe : M. Hermann-Laroche.

Digitized by Google

Rimsky, une des œuvres les plus caractéristiques de la jeune école. C'est Borodine que Riemann a appelé « presque un amateur »; en effet, sa musique est plus lourde, plus gênée, que celle de Glinka italianisant et de Rimsky l'oriental. Il semble embarrassé de sa science d'harmoniste qui obéit plus à l'exigence des modulations qu'à l'inspiration, et qui se traduit alors par un abus des imitations, du style fugué, des doubles pédales et de la basse. Mais aussi, à certaines pages, lorsque le compositeur se sent libre, quel étrange épanouissement sonore et quelle brillante surabondance de formules et de thèmes! On pourrait évoquer le procédé de Liszt, le mode de composition de Berlioz, mais alliés à une originalité farouche et taciturne qui paraît négliger les règles, se jouer de la tradition des formes, et qui voudrait se révéler entière en elle-même, dans l'incontestable sécurité de son génie.

A côté d'une telle efflorescence moderne, un phénomène vaut la peine d'être cité. L'Angleterre, qui, depuis le XVIIe siècle, n'avait plus contribué au grand art musical, vient de produire un jeune maître. M. Edward Elgar et son *Rêve de Gerontius* viennent d'avoir l'hospitalité au dernier des Concerts populaires. Son œuvre, en opposition avec les productions contemporaines, reste dans les proportions de Haydn et de Bach. Un vigoureux procédé dans le genre de Beethoven l'illustre, et les variations ne vont pas plus loin que celles de César Franck dans le développement. L'oratorio de M. Elgar n'en est pas moins fort beau. Écrit sur un poème du cardinal Newman, il révèle un respect presque exagéré des conditions du rythme, ce qui n'est pas un défaut, à l'époque où on le sacrifie si facilement. Il y a certes beaucoup de critiques à formuler sur l'œuvre : la prédominance abusive de l'élément vocal, la lourdeur de certains passages, l'uniformité des timbres; mais d'autres pages, dont l'introduction, font preuve d'une telle envolée liturgique, qu'elles suffisent déjà à considérer leur auteur comme un maître de l'art protestant. A quand l'audition d'une œuvre profane?

PAUL GROSFILS.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

La correspondance de Chateaubriand. — Notre collaborateur parisien, M. Louis Thomas, prépare une édition de la correspondance générale de Chateaubriand, et nous prie d'annoncer qu'il sera reconnaissant pour toute communication qui pourra lui être faite à ce sujet. Aux détenteurs de lettres inédites de Chateaubriand, M. Thomas demande de vouloir bien les faire paraître le plus tôt qu'il leur sera possible et de lui signaler leur publication. Aux amateurs qui, possédant des autographes de Chateaubriand, ne voudraient pas en faire connaître le texte eux-mêmes au public, M Thomas saurait gré de les lui communiquer, comme il remercie d'avance toutes les personnes qui pourront l'aider, soit à donner un texte meilleur ou plus complet des lettres ou fragments de lettres déjà connues, soit à éclairer ce texte de quelque détail nouveau, soit à retrouver des lettres déjà imprimées, mais enfouies dans quelque ouvrage, recueil ou journal insoupçonné. Les communications ou demandes de renseignements devront être adressées à M. Louis Thomas, 26, rue Vital, Paris (XVIe).

*

A la librairie Ollendorff, un livre de premier ordre : *Jean-Christophe*, histoire d'un musicien, par M. Romain Rolland.

L'auteur de la *Vie de Beethoven* a voulu écrire ici le roman d'un Beethoven dans la société moderne. Ce premier volume montre l'enfance du petit artiste, dans un milieu misérable et médiocre, faisant la découverte de son petit monde intérieur et du royaume enchanté de la musique C'est une œuvre à la fois fraîche et poignante, qui va soulever une grande admiration. Ajoutons que M. R. Roland a fait paraître son précédent volume dans une collection, très curieuse et trop peu connue chez nous, les *Cahiers de la quinzaine*, sous la direction de M. André Bourgeois Ces *Cahiers* contiennent des monographies, dont certaines sont de véritables livres par l'importance de leur contenu et qui empruntent à leurs auteurs une variété attrayante, quoique ceux-ci soient surtout attirés par les problèmes de politique, de philosophie et de sociologie, plus généralement. Les *Cahiers* paraissent par séries, dont chaque cahier se vend séparément. Dans la 4e série on trouvera *L'affaire Crainquebille*, 80 pages d'Anatole France, 144 pages sur *Emile Zola;* dans la 3e avaient paru les *Universités populaires et le mouvement ouvrier* de Ch. Guieysse, les *Études socialistes* de Jean Jaurès, etc. ; dans la 2e on

Digitized by Google

trouvera le célèbre *Jean Coste* de A. Lavergne, ce livre si profondément observé sur l'instituteur de village, etc. S'adresser, 8, rue de la Sorbonne, à Paris.

*

Le nom de Maxime Gorky, célèbre déjà avant les événements qui se déroulent actuellement en Russie, ne quitte plus les colonnes des journaux depuis l'arrestation sensationnelle de celui-ci au lendemain du 22 janvier dernier. Revues et journaux lui consacrent de longues études, pour expliquer ses plus récentes productions littéraires. Cependant, les œuvres expliquent mieux que toutes ces chroniques tardives la véritable physionomie de l'auteur de l'*Annonciateur de la tempête*. C'est ce que fait ressortir M E. Séménoff, le traducteur et commentateur de Maxime Gorky, en publiant sous ce titre une nouvelle série de contes et de nouvelles qui nous montrent l'écrivain russe comme un véritable *annonciateur de la tempête*. Les récits de Gorky sont précédés d'une étude remarquablement documentée et pleine de faits nouveaux relatifs à la vie, aux ouvrages, et au caractère du grand romancier russe. (Paris, *Mercure de France*, in-16.)

*

La même maison, sous ce titre de *Pages choisies du comte de Gobineau*, vient encore de prouver l'esprit de remarquable initiative qui la guide et les constants progrès qu'elle fait, en élargissant son horizon littéraire. On sait — on devrait savoir — que le comte de Gobineau, né en 1816 à Ville-d'Avray, est l'auteur d'un grand nombre de livres, les uns d'une érudition touffue, les autres d'une imagination hardie et d'une couleur curieusement romantique. Comme érudit surtout, cet homme, qui fut en même temps un diplomate très distingué et un infatigable voyageur, mériterait mieux que l'oubli où il est resté enveloppé. Il a, non sans paradoxe, mais avec une incontestable vigueur démonstrative, essayé d'établir l'inégalité des races humaines et la supériorité des Aryens purs, personnifiés par les Germano-Scandinaves. Ses quatre volumes sur ce sujet, intitulés *Essai sur l'inégalité des races humaines*, parurent en 1853 chez Didot ; une seconde édition date de 1884 ; la traduction allemande, due à M. Schemann, est de 1898-1901.

Le comte de Gobineau est (on devait s'y attendre) célèbre en Allemagne ; il a à l'étranger des disciples enthousiastes. Ses compatriotes commencent à peine à lui rendre justice. On apprend avec surprise que ce Français a eu une influence décisive sur Nietzsche et qu'il a été admiré par Wagner. Aujourd'hui, Gobineau n'est plus tout à fait un inconnu. Mais ce qui l'empêche d'être bien jugé, c'est qu'il n'a écrit que de gros livres d'un abord difficile.

Après avoir raconté sa vie et résumé sa pensée, M. Jacques Morland a réuni les pages caractéristiques de cette œuvre abondante et complexe Ces attraits suffiront à montrer que Gobineau fut un grand penseur et un écrivain tour à tour puissant ou exquis. Ils permettront de reconnaître son influence sur certaines idées passionnantes d'aujourd'hui.

*

Le droit au bonheur, le nouveau roman de CAMILLE LEMONNIER, paru chez Ollendorf, est le droit à l'amour pour la femme qui n'a pas

Digitized by Google

trouvé le bonheur dans le mariage. Rarement le célèbre écrivain a écrit un livre plus simple, plus courageux, plus humain, plus pénétré d'amour et de pitié.

*

M. Louis Picalausa est un de nos meilleurs régents d'école moyenne. Malgré d'absorbantes fonctions, il a trouvé le temps et il a eu le tact littéraire d'écrire une *Histoire de Seraing* (Seraing, Martino), qui est d'une lecture agréable et qui, illustrée avec soin, ne manque pas d'utilité. On sait, en effet, le formidable développement industriel qu'a pris le canton, dont cette commune de plus de 40,000 âmes est le centre, à deux pas de Liége Les visiteurs de l'exposition de 1905 auront profit à se servir d'une brochure claire et élégante, où l'on n'a pas omis, à côté de l'historique du passé, les renseignements actuels sur les institutions locales, les grands établissements d'industrie, etc , de Seraing, un plan de la commune, bref tout ce qui importe au visiteur.

*

Nous avons annoncé les quatre premières séries de la *Société française* du XVIe au XXe siècle, par M. Victor du Bled (Paris, Perrin). La cinquième série a paru, consacrée à la société du XVIIIe siècle et aussi amusante à lire que celles qui l'ont précédée. Des chapitres anecdotiques sur les magistrats, sur certains salons, sur la cour de Louis XV et de Louis XVI sont rédigés conformément au dessein de l'auteur, c'est-à-dire sans la raideur méthodique d'un exposé de pure science, mais non sans abondance d'information ni finesse de critique. W.

*

Le *Mercure de France* a, outre ses *Pages choisies* dont on annonce plus haut un excellent échantillon, une « collection des plus belles pages », dans laquelle ont déjà pris place Rétif de la Bretonne et Gérard de Nerval. Du premier on a, enfin, un choix intelligent et agréable ; du second, la sélection, sans s'imposer autant ni être aussi aisée, trouvera des approbateurs nombreux Je suis de ceux qui, trop gourmands peut-être, veulent lire et posséder Gérard de Nerval tout entier et estiment qu'il n'y a rien à retrancher, ni de ses *Poésies*, ni de son *Voyage en Orient*, ni de cette délicieuse trilogie : *Les filles de feu*, *Le marquis de Fayolle*, *La Bohème galante*. Mais faut-il demander à un temps aussi pressé que le nôtre, aussi restreint en ses lectures et aussi distrait en ses prédilections, de faire l'effort de continuité nécessaire pour s'assimiler cinq ou six volumes d'un écrivain moins notoire que ses pairs du romantisme, si son originalité et l'étrangeté captivante de son génie ne sont inférieurs à quoi que ce soit? Donc, saluons ce choix et félicitons-en le *Mercure de France*. Signalons aussi, quitte à y revenir bientôt, la thèse d'une jeune doctoresse génevoise, Mlle Julia Cartier, sur Gérard de Nerval. C'est un essai de grand mérite et de bel avenir. Et rappelons qu'en un volume déjà signalé *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte der neueren Zeit* (Francfort, Rutten et Lœning), un des hommes les plus compétents

Digitized by Google

en matière de littérature comparée, M. Louis-P. Betz, avait déjà parlé fort pertinemment, en 1902, de l'écrivain français commémoré doublement aujourd'hui. M. W.

*

Sous ce titre : *La Pologne contemporaine,* un groupe d'écrivains et d'artistes a publié (éditions d'art Pelletan, Paris) un beau livre, qui ne peut laisser indifférente nulle âme généreuse. Alors que le réveil triomphant des nationalités a valu aux Hongrois, aux Tchèques, aux Italiens, à nos Flamands une autonomie relative, la Pologne reste démembrée, un tiers étant sous le talon russe, un autre germanisé à outrance par Guillaume II, le troisième fragment ayant été assigné à l'Autriche, où il végète, tandis que les Allemands, Hongrois et Tchèques se partagent l'influence politique.

C'est ici pour la première fois qu'on essaie, non pas seulement par l'étude du passé, mais aussi et surtout par l'observation de la vie présente, de reconstituer un tableau de ce vieux royaume, de ses habitants, de ses ressources naturelles et des progrès intellectuels et économiques qu'il a réalisés. On constate ainsi la progression constante de l'élément aborigène malgré l'émigration, la colonisation allemande, la pression administrative, etc., dans la Prusse occidentale, où de 34 p. c. du total, en 1885, elle s'est élevée à près de 50 p. c., dans le duché de Posen et notamment à Posen même, où de 33 p. c. en 1867, l'élément polonais s'est élevé à 55 p. c.; dans la Haute-Silésie, où 60 p. c. de la population sont Polonais. Le progrès est sensible aussi dans la Galicie autrichienne (13.5 p. c. d'augmentation) et il l'est surtout dans la partie russe, où il y a une progression constante que le tzarisme est impuissant à empêcher (8,940,000 Polonais pour 1,300,000 Lithuaniens, Ruthènes et Allemands environ dans le royaume proprement dit). Le total des habitants Polonais répartis dans les trois empires est de 19,500,000. C'est plus qu'il n'en faudrait pour constituer un puissant Etat

Les chiffres d'ordre économique ne sont pas moins éloquents, et pour la première fois on les trouve ici rassemblés. Ils attestent l'ascension industrielle de ce peuple que ses malheurs politiques n'ont pu décourager. Par exemple, les exploitations pétrolifères de Galicie, en cinquante ans, donnent plus de 3 millions de quintaux d'huile, qui suffisent quasi (78 p. c.) aux besoins de la monarchie austro-hongroise; les associations de crédit y ont, en trente ans, acquis une importance numérique décuple, avec des prêts plus que centuplés. En Allemagne, mêmes constatations, notamment les caisses Raiffeisen et autres se sont multipliées, le morcellement de la propriété s'effectue rapidement; des associations agricoles, au nombre de 43 en 1873, en 1893 étaient 107, avec un fonds de roulement décuplé, etc , etc.

Une magnifique illustration, reproduisant des tableaux et dessins des meilleurs artistes, achève de rendre cette publication de luxe aussi attrayante qu'elle est instructive.

*

Il n'est pas trop tard pour signaler l'intéressante traduction que notre concitoyen, M. Jean de Mot, vient de donner d'un livre

Digitized by Google

allemand, sous ce titre : *La peinture belge au XIXe siècle* (Bruxelles, Misch et Thron, in-8°). L'auteur, M. Richard Muther, est venu en Belgique; il y a séjourné, particulièrement à Bruxelles, dont le musée moderne est « sa principale source d'information ». On pourrait presque dire que c'en est la source exclusive et que son livre pèche par là Mais M Muther a voulu indiquer des tendances de notre art, plutôt que de faire la nomenclature de nos artistes, ce à quoi il paraît avoir tout à fait réussi. Ni parti pris, ni dépendance d'aucune école, d'aucune doctrine, voilà par quoi il se distingue avantageusement: il cause avec beaucoup d'agrément: il ne dogmatise pas: cela ne l'empêche pas d'avoir des idées générales, beaucoup d'idées. On contestera certaines de ses classifications, certains de ses jugements, dont la sévérité paraît excessive. Tant mieux; c'est qu'il vaut d'être contesté, donc discuté. W.

*

Les samedis littéraires (3e série), par J. Ernest Charles. 1 vol. in-18. — M. Ernest Charles s'est fait dans la presse littéraire une place désormais consacrée. Par ce temps de mercantilisme universel, où la critique littéraire se trouve, sauf de rares exceptions, étouffée dans les grands quotidiens, M. Ernest Charles a assumé la tâche de réagir contre un effacement déplorable. Au risque de scandaliser les snobismes et de jeter le trouble dans les affaires de certains industriels de lettres, il ose chaque semaine, dans la *Revue bleue*, juger en toute sincérité les œuvres nouvelles, renverser les réputations surfaites et découvrir les vrais talents. Ce sont ces critiques clairvoyantes et vivantes que nous réunissons dans ce nouveau volume des *Samedis littéraires* (Paris, Sansot). La faveur du public lettré garantit le succès de cette série, car c'est là vraiment une collection de documents nécessaires pour l'histoire de la société française, pour l'histoire des mœurs littéraires de notre temps et pour l'histoire de la littérature du commencement de ce siècle.

Digitized by Google

UNE CORRESPONDANCE INTIME DE LAMENNAIS

1846-1847

Nous ne prétendons pas avec cette correspondance donner un tout nouvel aspect de Lamennais. Ces transformations sont rares, et quand un homme a été l'objet d'apologies ou d'attaques passionnées, d'études diverses et répétées, ainsi que Lamennais, les découvertes psychologiques proviennent d'un esprit qui se fixe sur un autre pour lui ajouter (consciemment ou non, peu importe) sa personnalité, plutôt que de documents inédits.

Cependant, ce n'est pas que les lettres suivantes ne présentent aucun intérêt : elles sont adressées à un même personnage, et, comme toutes les lettres d'un homme à un autre, elles nous donnent ce côté par lequel deux esprits se rencontrent : elles sont une réaction de Lamennais sur une réalité donnée. Ainsi, les lettres de Lamennais les plus pénétrées de cet optimisme béat et candide propre aux hommes du milieu de ce siècle sont les lettres à Dessoliaire (1), parce que Dessoliaire était un de ces hommes toujours heureux de suivre quelqu'un, surtout lorsque c'est un Lamennais, — parce qu'il était incapable de se séparer du menaissianisme même quand il devint une hérésie, préférant le maître qu'il connaissait, celui qui lui écrivait de si longues lettres à celui qui trop éloigné de lui, semblait ne pas se préoccuper assez de la mentalité de M. Dessoliaire, tailleur berrichon, — et parce qu'enfin,

(1) Dans les *Œuvres posthumes*, publiées par ANGE BLAIZE, 2 vol. in-12, Dentu, 1866, et dans la *Nouvelle revue rétrospective*, tomes VI et XIX.

Digitized by Google

bien ancré dans la religion de son maître, il attendait avec son succès la réalisation immédiate de l'âge d'or.

Ainsi, dans les lettres à Alexis Gérard (1), que nous donnons ici, nous voyons un Lamennais préoccupé de la grammaire française, de dettes de jeu et de toutes autres contingences si necessaires au sous-officier jovial et pressé d'abandonner le doux métier des armes.

D'autre part, ce n'est pas seulement un abaissement de Lamennais, un Lamennais terre à terre, que l'on peut voir en nos inédits : il suffit de lire un texte avec attention pour y ajouter des beautés merveilleuses. Ce Lamennais qui s'abaisse, c'est l'aigle plus tendre pour ses petits, c'est, comme le dit Sainte-Beuve, le côté profondément humain de « sa double nature : tantôt et souvent il avait ce que Buffon, parlant des animaux, appelle *une âme de colère;* tantôt, et non moins souvent, il avait une douceur, une tendresse à ravir les petits enfants, une âme tout à fait charmante » (2). Maurice de Guérin disait aussi : « M. Féli m'a pour ainsi dire forcé à oublier toute sa renommée, par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche en bonté (3). »

Il y a encore dans notre correspondance un Lamennais homme d'affaires. Si nous relevons ceci, ce n'est point que, disciples de Sainte-Beuve, nous aimions à déposer de petites incongruités auprès de toutes nos admirations. Mais, puisque, volontairement ou non, de même que nous rapportons toutes choses à une métaphysique, nous rapportons aussi toutes choses à une éthique, nous avons vu en ceci une démonstration de cette vérité pratique : le pauvre monde est sujet à l'erreur; et nous nous remémorons ici un de ces rigides qui vécurent

(1) En 1836, Lamennais surveillait déjà son éducation et il ne semble pas que ce fût un élève studieux. Il fit son service dans l'artillerie, où nous le trouvons maréchal des logis en 1836. Libéré par remplacement en 1837, il occupa une place modeste dans une industrie à Terre-Noire, près de Saint-Étienne; il vécut ensuite à Paris.

(2) SAINTE BEUVE, *Notice sur Maurice de Guérin,* en tête des œuvres de celui-ci, p. X (2e édit., Didier).

(3) Lettre du 25 décembre 1832 à M. de Bayne (*ibid.*, p. 179-180).

Digitized by Google

dans le monde : toutes les démarches dans les bureaux du ministère de la guerre auxquelles se prête Lamennais pour faire libérer Alexis Gérard, nous rappellent la nomination de Jacqueline Arnauld, la mère Angélique, comme abbesse de Port-Royal. Sainte-Beuve raconte malignement la chose [1] et avec de très justes remarques. « La seule garantie entière, à ne prendre même les choses que par le côté humain, la seule absolue sauvegarde d'équité constante réside dans une pensée perpétuellement et rigoureusement chrétienne [2]. » Ce n'est pas que nous voulions insinuer que Lamennais, comme M. Marion et M. Arnauld, se livra à toutes sortes de subterfuges d'une honnêteté par trop mondaine et de raison familiale. Mais tout en sachant fort bien qu' « une pensée perpétuellement et rigoureusement chrétienne » n'est possible qu'au cloître, qui n'est pas de ce monde, nous préférerions, pour la seule beauté d'un caractère qui eut tant de noblesse, ne pas le voir s'immiscer en tant d'affaires.

ÉDOUARD CHAMPION et LOUIS THOMAS.

I

1846.

C'est, avec des détails sur la vie de Lamennais et sur son entourage, bien des péripéties, très quotidiennes, pour un congé libérable [3].

Paris, 31 août 1846.

Aussitôt après avoir reçu ta dernière lettre, mon cher enfant, j'écrivis à un banquier pour lui demander une traite de 700 francs sur Douai ou Lille. Le lendemain, qui était hier, une personne à portée d'obtenir beaucoup [4], m'a fait espérer qu'on pourrait t'avoir un congé qu'on renouvellerait de six

(1) SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. Ier, p.p. 73-90, dernière édition.

(2) *Ibid.*, p. 83.

(3) Ceci est le terme technique, qui ne prétend pas être français.

(4) Mme Baudrand, femme du général Baudrand, gouverneur du comte de Paris.

Digitized by Google

mois en six mois jusqu'à l'époque de ta libération. J'aurai là-dessus une réponse certaine au plus tard dans huit ou dix jours, du moins on me l'a promis. Si elle n'était pas favorable, je t'enverrai les 700 francs; ainsi tu peux, quoi qu'il arrive, être sûr que nous nous reverrons bientôt. Je voudrais l'être également de trouver ce que je cherche en Bretagne (1), car Paris me pèse extrêmement, et j'aspire à la vie tranquille et douce de la campagne (2). Ce n'est, au reste, qu'une affaire de temps. Il y aura bien du malheur si, l'été prochain, nous ne sommes casés quelque part où nous pourrons vivre en repos, loin des ennuis de cette triste ville. Il me tarde bien de t'embrasser avec cette pensée si douce à mon cœur que nous ne nous quitterons plus.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 6 septembre 1846.

Il paraît certain, mon cher enfant, qu'on t'obtiendra un congé de six mois, qui sera renouvelé jusqu'à l'expiration du terme où tu seras légalement libéré. Cependant rien n'est absolument sûr que ce qui est fait. J'attends une réponse de la personne qui s'est chargée de cette affaire avec le zèle le plus

(1) En 1845, Lamennais voulait acheter une propriété à Verberic, dans l'Oise, à 13 lieues de Paris. Lettre à M. Marion du 19 novembre 1845 (*Confidences de Lamennais*, publiées par ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL, p. 309). Lamennais écrivait à ce moment à Ange Blaize (père et fils), leur demandant « dans leur voisinage, quelque petite, très petite propriété à vendre ». Il était « disposé à mettre de 40,000 à 50,000 francs dans une propriété un peu commode quant au logement et qui donnerait quelque revenu ». « Mon but, disait-il, est de me retirer en un endroit où je puisse finir tranquillement mes jours, loin du monde et des hommes qui m'inspirent tous les jours plus de dégoût. » Il voulait s'établir dans sa retraite, au printemps, ou dans le cours de l'été suivant. Lettres du 20 au 28 août 1846 (*Œuvres posthumes*, publiées par A. BLAIZE, t. II, p. 198-200).

(2) Lamennais venait de terminer un court voyage en Bretagne. Cf. la lettre à M. Marion du 8 août 1846 (*Confidences*, p. 316).

Digitized by Google

obligeant (1), et à qui j'ai écrit pour savoir quelles seront les formalités à remplir, car, suivant ce qu'on m'a dit, il faudra que tu fasses une demande toi-même. Tout cela s'éclaircira sous peu. Voilà toujours un mandat de 60 francs sur Lille; on n'a pas pu m'en procurer un sur Douai, mais il n'y a pas loin de cette dernière ville à l'autre. Si, contre toute apparence, on n'obtenait pas ton congé, je t'enverrais la somme nécessaire pour le remplaçant. Il est possible que tu reçoives une nouvelle lettre de moi dans deux ou trois jours, et dans tous les cas nous saurons très prochainement à quoi nous en tenir sur le résultat définitif des démarches faites. Ainsi prenons patience. Ce n'est pas chose facile, tant est vif le désir que j'ai de te voir et de t'embrasser.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 7 septembre 1846.

Je viens de voir, mon enfant, la personne qui s'était chargée de suivre ton affaire (2). D'après ce qu'elle m'a dit, nous pouvons la regarder comme finie. Tu auras un congé qu'on renouvellera à son expiration, et peut-être même seras-tu complètement libéré tout d'abord. Comme il faut un motif, j'ai donné celui du besoin que ta mère a de toi. Afin de tout prévoir, envoie-moi le nom de ton village, pour le cas où l'on voudrait prendre des informations, bien qu'on m'ait dit qu'elles ne seraient pas nécessaires. Tu n'auras, du reste, aucune demande, aucune démarche à faire. Il n'y a plus désormais qu'à attendre que le congé soit expédié d'ici à ton corps, où l'on t'en donnera sans doute connaissance sur-le-champ. On va hâter les formalités qu'il est indispensable de remplir, et qui n'exigeront pas beaucoup de temps. Dès que tu seras libre, monte en voiture

(1) et (2) Mme Baudrand.

Digitized by Google

pour venir me trouver *avenue Biron n°* 1, près de la barrière de l'Étoile, quartier Beaujon. Tout sera préparé pour te recevoir. Les 60 francs que je t'envoyai hier suffiront pour payer tes petites dettes et ton voyage, puisque tu ne m'en demandais que 50. Mon beau-frère me cherche dans son voisinage une maison où je voudrais être déjà, car je suis bien fatigué de Paris. Nous y passerons pourtant l'hiver et peut-être plus longtemps, car les petites propriétés, agréables d'ailleurs et commodes, sont rares dans la partie de la Bretagne où j'ai le désir de me retirer (1). J'espère beaucoup cependant qu'il s'en rencontrera quelqu'une qui nous conviendra. Je t'embrasse comme je t'aime, du fond du cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 15 septembre 1846.

Quoique je n'aie rien de nouveau à te mander, mon cher enfant, je t'écris néanmoins parce que c'est une sorte de soulagement à mon impatience. La personne qui suit notre affaire (2) m'écrivait avant-hier : « J'ai transmis les renseignements que vous m'avez donnés relativement au jeune Gérard. On me répond qu'on s'en occupe. » La chose se fera sans aucun doute, mais les lenteurs des bureaux sont désolantes.

Il se trouve que je connois un capitaine de ton régiment, M. Elie (3). Je viens de recevoir une lettre de lui, et, dans ma réponse, je lui parle de toi, des assurances d'un congé qu'on m'a données, et le prie de t'aider s'il y avait des formalités à

(1) Sur les difficultés éprouvées par Lamennais dans cette recherche d'une maison en Bretagne, cf. lettre à Ange Blaize fils, du 9 septembre 1846 (*Œuvres posthumes*, publiées par A. Blaize, t. II, p. 200-201).

(2) Mme Baudrand.

(3) Les lettres de Lamennais à M. Élie pour l'année 1846, 21 février, 9 mars et 15 novembre (dans les *Œuvres posthumes*, publiées par A. Blaize, t. II, p. 193, 195 et 204), ne se rapportent point à Alexis Gérard.

Digitized by Google

remplir au régiment. Je ne doute pas qu'au besoin il ne s'y emploie pas de bon cœur. Tu as oublié, dans ta note, d'indiquer le département où est situé Bueilly.

La maladie sévit dans ma famille en Bretagne ; cela me jette dans de vives inquiétudes. Je ne suis pas bien non plus, il s'en faut sans être positivement malade. Il me semble que te revoir sera pour moi recommencer de vivre. Tu trouveras ici une tranquillité dont tu n'as pas joui depuis longtemps. Je ne crains pour toi qu'une chose, l'ennui. J'y obvierai le plus possible, mais je n'y connois d'autre remède efficace que l'occupation. Il t'importe beaucoup, d'ailleurs, d'acquérir l'instruction qui te manque. Ce ne sera pas difficile, si tu le veux un peu fortement. Tu as déjà notablement gagné, quoi que tu dises.

Si les 60 francs que je t'ai envoyés ne suffisent pas pour payer tes dettes et pour ton voyage, mande le moi, j'y ajouterai ce qu'il faudra. Je serai bien aisé aussi, quand tout sera terminé, que tu me préviennes du jour où tu arriveras à Paris, et à peu près de l'heure, ce que tu sauras au bureau de la voiture en arrêtant ta place. Cette heure et ce jour, je les hâte, cher enfant, de tous mes vœux. A toi du fond de mon cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 18 septembre 1840.

Je suis dans la désolation : ma pauvre nièce vient de perdre coup sur coup un de ses enfants, puis son mari (1), et un autre

(1) Élie de Kertangy. Cette perte toucha vivement Lamennais. « Vous connaissez le funeste événement qui a porté la désolation dans ma famille. Ce sont de ces coups qui ébranlent fortement les vieillards, et je l'ai bien senti. Que va devenir la pauvre veuve avec ses cinq petits orphelins. » Lettre à M. Marion du 24 septembre 1846 (*Confidences*, p. 317). « Une de mes nièces, apres avoir perdu un de ses enfants, a perdu son mari, jeune homme de 34 ans, jusque-là très robuste. Il a succombé en quelques jours à une fièvre pernicieuse, laissant après lui cinq pauvres petits orphelins. » Lettre à Desmolaire du 28 septembre 1846 (*Œuvres posthumes*, publiées par A. Blaize, t. II, p. 202).

Digitized by Google

de ses enfants est dans un état presque désespéré. Un peu auparavant mon beau-frère n'avait échappé que comme par miracle à la même maladie, une fièvre pernicieuse, épidémique cette année dans le pays. Ce me seroit, mon Alexis, une consolation de t'avoir près de moi dans ces circonstances douloureuses, et voilà qu'aussi tes affaires s'embrouillent. J'ai envoyé ta lettre à la personne qui avoit obtenu ici une promesse de congé (1), en la priant de me faire savoir si l'on pouvoit, malgré les difficultés qu'on suscite, y compter définitivement. J'attends une réponse, et je l'attends avec la crainte qu'elle n'ait rien de précis, par la raison qu'en ce moment tout paroît dépendre des dispositions de tes chefs et de leur bonne ou mauvaise volonté. Peut-être l'intervention de M. Elie te sera-t-elle utile près d'eux, et je l'espère. Le gal Roguet a dû écrire à ton colonel. Dans le cas où on réussisse et où le congé te soit accordé, peu importent tes galons, puisque tu ne veux pas continuer l'état militaire, et qu'une fois près de moi, tu ne me quitteras plus. Mais nous devons prévoir le cas où l'on s'obstineroit à te garder au régiment. Nous avons la ressource du remplacement, à laquelle je regrette de ne m'être pas arrêté tout d'abord. Afin de n'être pas pris au dépourvu s'il faut en revenir à ce moyen, assure-toi du soldat dont tu m'as parlé, et sache de lui s'il seroit toujours disposé à te remplacer aux mêmes conditions. Ne t'inquiète pas de l'argent, il sera prêt dès que tu en auras besoin. Te revoir, mon enfant, est tout mon désir. Je donnerois la moitié des années qui me restent pour passer avec toi l'autre moitié. Penses-tu que, bien que le remplacement ne pût dater que du mois de janvier, il te fût possible de venir me rejoindre auparavant? Dès que je saurai quelque chose de plus sur ton affaire je te le manderai. De ton côté, tiens-moi averti de ce qui se passera au corps, et surtout ne nous endormons pas par rapport au remplaçant, si nous ne voyons pas d'apparence de réussir prochainement par une autre voie. Je t'engage à prendre là-dessus l'avis de M. Elie, sur qui je crois pouvoir

(1) Mme Baudrand.

Digitized by Google

compter en cette occasion, quoique je ne le connaisse que par les lettres qu'il m'a écrites. Il doit venir à Paris au commencement du mois prochain. Que j'aurois de joie, mon cher enfant, si tu le précédais, ou si au moins tu le suivais de près! Tout à toi de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Paris, 19 septembre, dans la nuit.

En attendant le jour où je te reverrai, mon Alexis, je n'ai d'autre joie, au milieu de tant d'événements funestes qui ont porté la désolation dans ma famille, que de t'écrire, ce qui ne te rend pas plus présent que lorsque je pense seulement à toi, mais me distrait davantage de toute autre pensée. J'ai revu la personne qui suit ton affaire (1). On ne sauroit y mettre plus de zèle. Elle m'assure que le congé est certain, et que très certainement encore il sera renouvelé sans difficulté jusqu'à ton entière libération, qu'elle s'en charge personnellement, et que je ne dois avoir là-dessus aucune inquiétude. Elle ajoute que le retard ne tient qu'à l'inspection, et que, celle-ci finie, tout s'arrangera de soi-même, ayant ici l'appui des bureaux, et du ministre s'il est nécessaire. Toutefois, ne sachant rien par moi-même des règles administratives, je ne saurois être entièrement tranquille et je n'aurai de repos d'esprit et de cœur que quand tu seras près de moi. J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit par rapport à ton grade. Si tu devois plus tard rentrer au régiment, ce seroit une chose fâcheuse que d'y rentrer comme simple soldat. Mais, ne voulant en aucun cas rester au service au delà du temps obligé, si on refusait, contre les promesses

(1) Mme Baudrand.

Digitized by Google

faites, de renouveler ton congé, il seroit toujours possible de te substituer un remplaçant, et tu sais bien que ce ne seroit pas la dépense, quelle qu'elle fût, qui m'arrêteroit. De ce côté donc, je ne vois pas que l'espèce de menace qu'on te fait de t'ôter tes galons soit de nature à nous effrayer beaucoup ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas pour moi seulement que notre réunion m'inspire un désir si vif. J'ignore combien de temps encore j'ai à vivre, et je ne voudrois pas m'en aller sans avoir fait tout ce qui sera en mon pouvoir de faire pour assurer ton avenir. C'est ma préoccupation de tous les instants. Tranquille sur ce point, je descendrois sans ce regret dans la tombe, qui ne peut être désormais loin de moi.

Du 21.

Je reçus hier ta lettre du 19. M. Elie ne m'ayant point encore écrit, j'en conclus qu'il n'a rien de satisfaisant à me mander. Remercie-le de ma part des démarches qu'il a eu l'obligeance de faire pour toi, et prie-le de les discontinuer, car je pense comme toi qu'avec les dispositions que te montrent tes chefs, il y aurait à craindre à l'expiration de ton congé, toute sorte d'embarras et de tracasseries nouvelles. Je regrette maintenant de n'avoir pas suivi ma première idée; mais nous sommes heureusement à temps d'y revenir. Occupe-toi sans retard de trouver un remplaçant. D'ici à très peu de jours, je t'enverrai un mandat de 700 francs sur Lille. Sur cette somme tu prendras celle de 50 francs pour payer ton tailleur et ton bottier. Il restera 650 francs pour le remplaçant. Si, comme tu l'espères, il s'en rencontroit un qui se contentât de 600 francs, tu garderois ce qui te sera nécessaire pour ton voyage, et le reste tu le donneras à ta mère. Il est très juste et très raisonnable que tu l'ailles voir pendant que tu es dans le pays. Le remplaçant trouvé, débarrasse-toi le plus tôt possible. M. Elie pourra peut-être t'aider à cela, et j'en serai très reconnaissant. Ne paye que quand l'homme sera reçu et que tout sera bien en règle. Mais ces choses-là, tu les sais mieux que moi. Encore quelques semaines, et je goûterai, cher enfant, en te pressant

Digitized by Google

sur mon cœur, une joie telle que je ne croyois pas qu'il m'en fût encore réservé sur la terre.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Paris, 22 septembre 1846.

Nous finissons, mon cher enfant, par où nous aurions dû commencer. En courant après un congé promis ici, mais qu'aurait rendu illusoire le mauvais vouloir de tes chefs, nous avons perdu plusieurs semaines. Tâchons de n'en pas perdre davantage. Je t'envoie ci-joint un mandat de 700 francs sur Lille, payable le 25 de ce mois. Maintenant fais en sorte de traiter le plus vite possible avec un remplaçant, et *par acte bien en forme*, pour éviter toute tracasserie ultérieure. Ne lui remets non plus la somme qui aura été convenue qu'après sa réception dans le corps. Tu feras bien sur tout cela de t'aider des conseils de M. Elie. Dès que tu seras libre, ce qui ne tardera pas, je l'espère, puisque tu ne fais qu'user d'un droit rigoureux, tu iras voir ta mère, après quoi tu me rejoindras ici. Je désire toujours que tu me préviennes, s'il se peut, du jour de ton arrivée, et, en attendant, instruis-moi exactement de ce qui se passera et de la marche de l'affaire. Je ne prévois pas, quant à présent, de difficultés sérieuses, mais, s'il s'en élevait, nous pouvons, je le crois, compter ici sur l'appui des bureaux de la guerre. Accuse-moi tout de suite réception de cette lettre à cause du mandat. Je t'embrasse comme je t'aime, du fond de mon cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Digitized by Google

Paris, 23 septembre 1846.

Tu reçois aujourd'hui même, mon cher enfant, ma lettre d'hier qui contenoit un mandat de 700 francs sur Lille ; mais les choses sont encore changées. La lettre incluse est adressée à Mme Baudrand, femme du général Baudrand, gouverneur du comte de Paris. Tu verras que « les ordres sont partis pour en assurer l'exécution ». Cela ne dit cependant pas que tu sois renvoyé immédiatement. Dans cette circonstance, si tu n'as pas encore arrêté un remplaçant, le mieux est d'attendre, non pas tant à cause de la dépense, que parce que j'ai vu que Mme Baudrand seroit un peu blessée qu'après les démarches qu'elle a faites, ta libération ne vînt pas d'elle. Elle se croît sûre, après ton arrivée ici, de t'obtenir un congé définitif, comme fils unique de veuve. Si, contre toute apparence elle n'y réussissoit pas, nous en reviendrions au remplaçant, quelque prix qu'il coûte. Dans le cas où déjà tu aurois pris des engagements, romps, au moyen d'une indemnité. Quant au mandat touche le toujours. Une partie te servira pour payer tes dettes et ton voyage. Sur le reste tu donneras 50 francs à ta mère, près de laquelle tu iras, selon ses désirs, passer quelques jours, et tu rapporteras avec toi le surplus. Tiens-moi bien au courant de toute la suite de cette affaire, et fais en sorte que les choses se passent sans que tu te brouilles avec tes chefs, car ils pourroient peut-être te nuire s'ils conservoient contre toi de la rancune. Tout à toi de cœur, mon Alexis.

F. L.

Paris, 29 septembre 1846.

Je comprends bien, mon cher enfant, que si tu ne m'as point écrit depuis le 23, c'est que tu n'avois rien de nouveau à me mander. Toutefois, je voudrois savoir exactement ce que c'est que les ordres partis de Paris relativement à ton congé et ce qu'on en doit attendre. Je commence à craindre qu'ils n'aient guère plus d'effet que la recommandation du général Roguet, et qu'ils ne viennent encore échouer contre le mauvais vouloir de tes chefs et leur égoïsme révoltant. En tout

Digitized by Google

ceci, l'incertitude sur ce qu'il y a de mieux à faire est ce qui me tourmente le plus. Tous les jours je regrette davantage de n'en avoir pas fini tout de suite par l'achat d'un remplaçant, au lieu de céder aux instances de la personne qui se croyoit sûre de t'obtenir un congé immédiat (1). Il est vrai que, simple artilleur, cela n'eût souffert aucune difficulté; mais tu as sû te rendre utile, et ce qui aurait dû te servir t'a nui. Pour te récompenser, on a dit : qu'importe son avenir? Qu'importe sa vieille mère? Il nous convient de le garder, gardons-le le plus longtemps possible. Il y a vraiment des hommes bien odieux. Encore faut-il éviter cependant de les irriter, à cause du mal plus grand qu'ils pourroient te faire peut-être. Sois donc prudent, et s'il y a quelque chose de plus à obtenir, ici, dis-le moi, car on est on ne peut mieux disposé dans les bureaux, où, du reste, la faveur et les recommandations font tout. Il ne se passe pas une demi-heure sans que je pense à toi, de sorte que lorsque je vois le terme de notre séparation s'éloigner, je tombe dans la tristesse et souffre plus que je ne puis l'exprimer.

Je t'engage toujours à prendre les conseils de M. Elie. De démarches directes, qu'il n'en fasse pas. Je ne voudrois pour rien au monde qu'il s'exposât à se mettre mal avec qui que ce soit dans son régiment.

J'aurais une infinité de choses à te dire, mais qui ne se prêtent pas à être dites dans une lettre, particulièrement sur mon projet d'aller vivre en Bretagne. Il faudroit entrer dans des détails trop longs (2). Je me réserve tout cela pour le temps où nous pourrons causer à loisir. Acquitte tes petites dettes sur l'argent que je t'ai envoyé, ce sera toujours une affaire terminée. N'achète aucuns effets, si ce n'est des souliers, si tu en manques; tu trouveras ici en linge, etc., abondamment tout ce qu'il te faudra. A toi du fond du cœur.

Au moment même où cette lettre, déjà sous enveloppe, alloit être mise à la poste, je reçois celle de M. Élie, datée d'hier, par laquelle il m'apprend que ton congé est définitive-

(1) Mme Baudrand.

(2) Cf. lettre à Ange Blaize fils du 9 septembre 1846 (*Œuvres posthumes*, publiées par A. BLAIZE, t. II, p. 200-201).

Digitized by Google

ment accordé et que tu partiras au commencement de la seconde quinzaine d'octobre. Remercie bien de ma part M. Elie, et dis-lui, de nouveau combien j'auroi de plaisir à le voir à Paris. Maintenant je respire plus à l'aise. Si tu es libre, comme il le paraît, du 15 au 18 octobre, nous nous retrouverons enfin et pour toujours vers le 25, après que tu auras passé cinq ou six jours avec ta mère. C'est de Bueilly que tu devras me prévenir, si tu le peux, du jour de ton arrivée ici, afin que tout soit préparé pour te recevoir. Tâche de savoir vers quelle heure la voiture arrive à Paris. Je t'embrasse d'avance.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 12 octobre 1846.

Ta lettre du 8, mon Alexis, m'a fait bien plaisir; elle m'aide à prendre patience, parce que c'est toujours de ta dernière lettre que je compte les jours pendant lesquels nous serons encore séparés. Je pensois bien qu'il te seroit pour le moins difficile de me mander l'heure de ton arrivée. Tu ne pourrois la savoir qu'à Laon, et de Laon il seroit inutile d'écrire, car ta lettre n'arriveroit qu'après toi. De cette ville à Paris, on compte 25 lieues; de Bueilly à Laon, j'ignore la distance, mais elle ne sauroit guère être de 20 lieues, ce me semble. Peu importe, au reste, quelques lieues de plus ou de moins.

Il est vrai que l'hiver menace d'être rude pour les pauvres gens (1) et plus rude encore pour ceux que la maladie peut empêcher de travailler. En outre, nous devons prévoir la difficulté de faire parvenir quoi que ce soit à Bueilly. Je crois donc à propos de profiter de ton passage pour arranger les choses, de façon que nous soyons tranquille sur ta mère. Il est convenu

(1) « Cette année sera partout bien rude pour les pauvres », dit encore Lamennais dans une lettre à Dessoliire du 3 octobre (*Œuvres posthumes*, publiées par BLAIZE, t. II, p. 203).

Digitized by Google

d'abord que tu laisseras 50 francs, mais mon intention est d'y en ajouter 50 autres. Seulement tu jugeras lequel vaut le mieux de les remettre à elle-même, ou, à son insu, à une autre personne, au maire par exemple, qui les lui compteroit à mesure de ses besoins. Cela dépend de l'état de son esprit. Ce que tu feras à cet égard sera bien fait; mais, de quelque manière que ce soit, tu disposeras pour elle de 100 francs sur l'argent que tu as entre les mains.

Tu recevras cette lettre demain 13, par conséquent trois jours avant ton départ de Douai. Comme tu n'aurois rien de nouveau à me mander de cette ville, attends pour m'écrire que tu sois à Bueilly; tu me manderas de là ce que tu auras pu apprendre sur le reste de ton voyage. Au bureau de la voiture qui part de Bueilly, ou de Hirson, on doit savoir quelque chose sur les heures de départ de celle de Laon à Paris et sur le temps qu'elle met à faire ce voyage. Enfin tu m'écriras ce qu'on t'aura dit.

Je viens de chercher sur la carte la position de Hirson. Il ne peut guère être à plus de 10 lieues de Laon, et par conséquent à 30 ou 32 lieues de Paris, à moins que la carte ne donne sa situation inexactement, chose très possible. L'objet des informations que je t'ai demandées est, d'abord, que je voudrois être à la maison quand tu arriveras, et ensuite que, si tu arrivois dans la nuit, il seroit nécessaire que le portier fût prévenu d'avance; car dans ce quartier éloigné, les portiers se couchent de bonne heure et n'ont pas l'habitude d'être réveillés.

Encore deux semaines, cher, bien cher enfant, et nous serons enfin réunis. Qui m'aurait dit cela, il y a quelques mois? Cependant, je l'espérois toujours, quoique bien vaguement. C'étoit en moi comme une sorte de rêve. Je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Digitized by Google

II

1847.

Alexis Gérard vint en congé à Paris, mais ce congé n'étant pas définitif, il dut repartir trois mois après, excédé de ces vains espoirs, accablé par cette déception et par suite excité contre tous.

Paris, 11 février 1847.

Je vois, mon cher enfant, que nous voilà enfin hors d'affaire. Une circonstance particulière m'a mis en relation avec un chef de division au ministère de la guerre. Béranger lui avait déjà parlé de ton rappel. Là-dessus il m'a proposé de te procurer un congé émané directement du ministère, avec la *certitude complète* qu'il serait renouvelé jusqu'à l'époque de ta libération. Il a pris là-dessus l'engagement le plus positif et l'on peut compter sur sa parole. Voici le billet de lui que je reçois à l'instant :

« Un congé de six mois renouvelable jusqu'à l'expiration
« du service de votre protégé, le maréchal des logis Gérard,
« sera expédié cette semaine même à ce jeune homme.
« J'éprouve une vraie satisfaction de pouvoir vous donner
« cette nouvelle, etc. »

Les militaires rappelés sont seulement ceux dont le congé n'émanait pas directement du ministère. Je te répète que, quoi qu'il arrive, le renouvellement est certain et que tu peux désormais te regarder comme définitivement libéré, ce qui évite des retards et de la dépense.

Sitôt que le congé sera arrivé au corps, reprends le chemin de fer et viens me retrouver. Je t'embrasse bien affectueusement.

F. LAMENNAIS.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, départ. du Nord.

Digitized by Google

Paris, 19 février 1847.

Je n'ai pas reçu encore un seul mot de toi depuis ton départ, et j'en suis assez contrarié, car je ne puis rien faire ici dans l'ignorance où je suis de ce qui se passe là où tu es. Mme B. (1) sort de chez moi, et je crains que son zèle ait plutôt embrouillé qu'avancé les choses. Je lui ai déclaré que je ne voulois point de congé dans les conditions du précédent et qu'avec grande raison tu n'en voulois pas plus que moi. Celui qu'on a dû t'envoyer du ministère même de la guerre est tout autre, et je ne l'aurois pas accepté non plus, si l'on ne m'avoit donné l'assurance la plus formelle qu'il serait *définitif de fait*, quelles que fussent les circonstances qui pourraient se présenter. Il devait t'être expédié la semaine dernière et je t'en avais prévenu sur-le-champ. Ton silence me fait appréhender qu'il y ait eu quelque retard, et dans cette incertitude je ne puis qu'attendre une lettre de toi. Écris-moi donc immédiatement. Je te répète qu'il ne faut revenir que sur un congé directement émané de Paris, et non d'un inspecteur, ou du commandant de la division. Avec le premier, tu seras parfaitement à l'abri d'un rappel; le second n'offrirait pas la même sécurité, et par conséquent il n'y aurait, en ce dernier cas, qu'un parti à prendre, chercher un remplaçant. Tu comprendras combien il me tarde d'avoir de tes nouvelles. J'espère en recevoir prochainement, même quand tu n'aurois rien de positif à me mander. Je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 21 février 1847.

J'ai reçu hier, mon cher Alexis, ta lettre du 19 à peu près au moment où tu devois toi-même recevoir la mienne du même

(1) Mme Baudrand.

Digitized by Google

jour. Celle-ci t'aura expliqué l'état exact des choses. Le chef de division de la guerre qui m'a proposé pour toi le congé dont je t'ai parlé, n'a pas hésité à me promettre qu'il seroit certainement renouvelé de six mois en six mois, même dans le cas probable d'une guerre, parce qu'alors on t'annexeroit, sous un titre quelconque, aux bureaux du ministère, où tu serois retenu pour cause d'utilité. Je ne vois donc pas qu'il y ait lieu de concevoir la plus légère inquiétude de ce côté. Je m'étonne seulement que le congé ainsi promis ne te soit pas encore parvenu. Mais, avant de faire aucune démarche à cet égard, il est nécessaire que je connaisse positivement tes intentions. Tu aurois pu retarder ton départ de quinze jours sans inconvénient, d'après ce que m'a dit Mme Baudrand, qui, sur ta réponse à ce qu'elle te dit à ce sujet, jugea, ainsi que le général, que tu t'ennuiois ici et que tu désirois rejoindre ton corps. S'il en étoit ainsi, et je ne pourrois pas m'en choquer, il faudroit me le dire franchement, car alors tout ce qu'on a cherché à faire ici pour toi n'auroit aucun sens raisonnable. La principale raison que tu me donnes pour ne revenir que par remplacement ne peut pas être bien sérieuse. Te marier avant d'avoir une carrière, seroit la plus grande des folies. J'ai parlé de ton projet à quelques personnes, afin précisément de te préparer cette carrière. Toutes l'ont approuvé, mais toutes aussi s'accordent à penser qu'il te seroit impossible de vivre ici avec 1,500 francs toi, ta femme et les enfants qui surviendroient. Ce seroit te jeter, de gaieté de cœur, dans la plus profonde misère. Je ne puis donc voir dans ce motif que tu allègues, que l'expression indirecte de ta répugnance à revenir près de moi. Je peux me tromper cependant, et tout ce que je te demande, c'est de t'expliquer là-dessus nettement, sans craindre de me blesser.

En résumé, il dépend de toi de venir me rejoindre avec la certitude de n'être pas rappelé avant ta libération. Le remplacement alors, auquel j'aurois pourvu de grand cœur, deviendroit une dépense parfaitement inutile, hors le cas d'un mariage impossible sagement avant l'expiration de ton temps de service. Tout se réduit donc à savoir si le régiment te

Digitized by Google

déplaît moins que la vie monotone, il est vrai, et peu amusante que tu as menée ici trois mois, avec le regret, pour ma part, de ne pouvoir t'en procurer une plus douce. Encore une fois, réponds-moi franchement, et, dans tous les cas, mande-moi si le congé, qui a dû être expédié de Paris, est ou non arrivé au corps. Je t'embrasse.

F. L.

P. S. Ci-joint une lettre pour toi que je reçus hier de l'état-major. Au bas du reçu, j'ai mis en note que tu étois de retour à Douai, depuis trois semaines environ.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e régiment d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 25 février 1847.

J'ai reçu, mon cher enfant, tes deux lettres, l'une du 21 et la seconde sans date, mais probablement d'hier. Je ne peux pas désapprouver ta résolution de ne te fier désormais à aucun congé, quoiqu'il y eût quelque chose de plus rassurant dans les promesses qu'on m'avait faites. Il ne faut donc songer désormais qu'à trouver un remplaçant. Je t'engage à t'en occuper sans délai, et bien que, depuis ton départ, j'aie fait de nouvelles pertes très inattendues, je subviendrai à cette dépense dans l'espoir qu'elle pourra contribuer à assurer ton avenir, seulement, fais en sorte qu'elle soit la moins lourde possible. Mais c'est une chose qu'il est peu nécessaire de te recommander.

Je n'ai, pour mon compte, aucun doute sur l'illusion que tu te fais au sujet de la somme nécessaire pour vivre à Paris, où le prix des choses augmente tous les jours. Le chef de bureau de la guerre à qui j'en parlois, me dit qu'il connoissoit plusieurs employés de son ministère aux appointements de 1,500 francs, réduits avec leurs femmes et leurs enfants à la plus extrême misère, et le Dr Gaubert m'en a dit autant, et en entrant dans des détails plus particuliers encore, à l'égard d'employés du

Digitized by Google

ministère de l'intérieur dont il est le médecin. Que Dieu te préserve d'un pareil sort (1)! Mais enfin je n'ai que le droit de conseil, et à toi seul appartiendra la décision. Mais mon devoir est de t'avertir, devoir, au reste, qu'une longue expérience ne m'a que trop appris être presque toujours stérilement rempli.

Je finis, afin que cette lettre t'arrive le plus tôt possible, c'est-à-dire demain. En affaires je n'aime pas les pertes de temps. A toi de cœur.

F. L.

N'oublie pas la promesse que tu m'as faite au sujet du jeu.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 26 février 1847.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans toute ton affaire. J'ai reçu pour toi deux avis successifs t'enjoignant de te rendre à l'état-major de la place. Le dernier ajoutoit que, faute de comparoître, tu serois recherché par la gendarmerie. J'envoyai cette lettre à Mme Baudrand, en la priant d'avoir la bonté d'écrire au général Aupick (2) que tu étois, depuis longtemps déjà, de retour à ton corps. Voilà la réponse du général. Il assure que tu ne t'es point présenté à l'état-major de la place avant ton départ, et que, par conséquent, tu es parti sans être en règle; que si tu t'étois présenté on t'auroit dit que tu n'étois point du nombre des rappelés, et que tu aurois achevé ici tranquillement ton temps de congé. Je crois que l'erreur vient des bureaux, et que tu t'es bien réellement présenté comme tu me l'as dit. Si je m'en souviens bien, ta feuille de route a dû même être visée pour retour à Douai. En

(1) « La misère est affreuse partout, et si nous n'avions pas l'espérance d'une baisse par l'arrivage des blés étrangers, on ne pourrait calculer les suites d'un pareil état de choses. » Lettre à Dessoliaire du 21 mars 1847 (*Œuvres posthumes*, publiées par BLAIZE, t. II, p. 206-207).

(2) Le beau-père de Baudelaire.

Digitized by Google

ce dernier cas, j'en voudrois avoir l'attestation signée soit par ton colonel, soit par le major, afin de la remettre à Mme Baudrand, qui l'enverroit au général Aupick. Réponds-moi le plus tôt possible, afin de terminer cet imbroglio. J'en ai de tout cela par-dessus la tête. Je t'embrasse.

F. L.

Dans ta dernière lettre il y a ces mots : *ont conclué de là*. *Conclué* n'est pas français. *Conclure* fait *conclu* au participe.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Paris, 2 mars 1847.

J'ai envoyé à Mme Baudrand les deux pièces jointes à ta dernière lettre, en la priant de les mettre sous les yeux du général Aupick, afin que, de ces mêmes yeux, il voie comment les affaires se font dans ses bureaux. Ici ce n'est qu'étourderie et désordre, mais l'histoire du gendarme à qui l'on vole son cheval et qui perd son état est d'une autre sorte. Il en est de l'armée comme du reste, et puisqu'on le souffre, je ne sais pas de quoi l'on se plaindroit.

N'as-tu pas emporté quelques livres que j'ai cherchés inutilement, notamment le Dictionnaire de Wailly?

Je persiste à penser, comme tout le monde, qu'à Paris une famille ne peut vivre avec 1,500 francs. Tu auras, au surplus, le temps d'y penser toi-même. On ne se fait pas d'idée du prix des choses en ce moment. Un œuf se vend 4 francs et tout le reste en proportion. Le pain augmente tous les jours, mais c'est encore pis en province. Chaque nouvelle qu'on en reçoit brise l'âme.

Ces tristes circonstances pourroient peut-être t'aider à trouver plus facilement un remplaçant. Occupe-toi de cette recherche, et tiens-moi avisé des résultats. Les personnes

Digitized by Google

que tu as connues ici me parlent de toi souvent. Je n'ai pas encore revu M. Scheffer (1) depuis ton départ. Je t'embrasse.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 22 mars 1847.

Voilà un mois, mon cher Alexis, que je n'ai reçu de tes nouvelles. Je t'engageois dans ma dernière lettre à chercher un remplaçant et, dès qu'il s'en présenterait un, à me mander quelles seroient ses exigences. J'ai lieu de croire, d'après ton silence, que tes démarches ont été jusqu'ici sans résultat. Cependant, je serois bien aise de savoir de toi ce qui en est, et ce que tu espères pour l'avenir.

M. Scheffer me parle de toi toutes les fois que je le vois, mais je ne le vois que très rarement, ne sortant quasi plus de chez moi. Ma santé n'est pas bonne, mes forces diminuent, et je deviens casanier en proportion. Malheureusement, je n'y gagne rien pour mon travail, à cause des visites qui ne finissent point, des lettres auxquelles il faut répondre, et des affaires d'autrui qui ne me laissent pas le temps de m'occuper des miennes.

La misère est affreuse à Paris, et plus affreuse encore en province. Ce qu'on apprend tous les jours brise l'âme. Il y a eu des troubles à Hirson, mais je ne crois pas qu'ils aient été graves.

Je t'embrasse tendrement.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

(1) Ary Scheffer.

Digitized by Google

Paris, 3 avril 1847.

Je crois, comme toi, mon cher enfant, qu'il vaut mieux patienter encore quelques mois, que de payer actuellement un remplaçant plus du double de ce qu'il coûtera, lorsqu'on en pourra trouver un dans le corps même (1). Je t'engage à ne pas perdre ces mois de retard pour ton instruction. Tu peux en profiter pour apprendre plusieurs choses utiles, et notamment pour étendre un peu tes connaissances en arithmétique.

J'ai parlé à Béranger de M. Guillet. Il n'a de lui aucun souvenir. Mais lorsqu'on voit tant de gens, il est facile d'en oublier plusieurs. C'est, pour moi, ce qui m'arrive tous les jours. Ce pauvre Béranger souffre d'un mal d'yeux depuis quelques semaines. J'allai le voir dernièrement, et comme j'avais mis pour la première fois des souliers faits depuis longtemps, je me blessai au-dessus du talon, et j'arrivai le pied tout sanglant. Heureusement, quelqu'un me ramena en voiture. Il a fallu se guérir et garder la chambre en attendant. Je devrois sortir davantage, et tu as raison en cela. Si je tenois à ma santé, à mes forces, je n'y manquerois pas; mais à quoi bon traîner péniblement une vieillesse stérile? J'ai déjà, ce me semble, vécu si longtemps!

Mme Baudrand vint hier me voir; elle me demanda de tes nouvelles et ce que tu devenois. Sur ce que je lui dis elle approuva le projet de remplacement de la manière que tu l'as conçu.

Je vois avec plaisir que tu t'enquiers du prix des choses. Je trouve que la vie est très chère à Douai. Ce n'est pas là que j'irois m'établir. Le pain n'a pas encore éprouvé de baisse ici; aussi la misère est-elle profonde, moins qu'en province pourtant. Pour nous consoler, on commence à dire que la récolte prochaine s'annonce fort mal. Que de soucis, que de peines, que de travail, pour passer tellement quellement quelques misérables années sur cette triste terre! Ton ami Bussard y fera son chemin; il ne pense qu'à lui, c'est le moyen d'arriver. Que Dieu soit en aide à ce brave garçon qui s'est fait de sa

(1) Au départ de la classe.

Digitized by Google

peau une frontière et d'où il ne sort pas. Vraie nature d'huissier!

Charles est enfin placé à la gare du chemin de fer du Nord. On y est très satisfait de lui, mais il ne gagne que 1,200 francs et le travail est rude; pas un jour de repos, et hors des heures de repas, pas un moment de libre de 7 heures du matin à 10 heures du soir.

Je t'embrasse de cœur.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 20 mai 1847.

Encore deux mois, mon cher Alexis, et tu pourras, j'espère, t'occuper de ton remplacement. D'ici à l'époque où tu seras enfin libéré du service militaire, je t'engage fort à ne pas perdre ton temps, à étudier la langue, le calcul, la géographie, s'il se peut, en un mot, tout ce qu'il te sera si utile de savoir un jour. L'occupation qui prévient l'ennui est, en outre, le seul moyen de ne pas reprendre tes anciennes et très dangereuses habitudes de café.

Je pense que tu feras bien d'écrire à M. Ary Scheffer pour le remercier de nouveau de l'intérêt qu'il t'a montré et lui en demander la continuation. Tu le prierois dans ta lettre d'exprimer de ta part les mêmes sentiments à Mme Baudrand, et tu lui dirois ce que tu peux prévoir touchant l'époque de ton retour à Paris. Sans parler de la reconnaissance que tu dois à M. Scheffer, son appui pourra t'être fort utile dans l'avenir. Il demeure *rue Chaptal*, 7.

Loin d'être meilleure, ma santé s'altère de plus en plus. Il faut bien finir. Ton major en est un exemple, mais il s'y est pris plutôt que moi, quoique peut-être pas de son plein gré. Si ce n'est pas sagesse de sa part, c'est du moins bonheur, suivant la manière assez triste, il est vrai, dont je suis et juge la vie.

Je ne comprends pas plus que toi le silence de ta mère.

Digitized by Google

Celui de Bussard m'étonne moins, d'après tout ce que tu m'as dit de lui.

La misère est extrême partout. Si la récolte étoit une seconde fois mauvaise, Dieu sait ce qui en résulteroit. Il est effrayant d'y penser. Espérons que la Providence nous épargnera ces calamités.

Je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 2 juillet 1847.

J'ai reçu hier ta lettre et je me suis occupé sur-le-champ de pourvoir à l'objet dont tu me parles. En conséquence, tu trouveras ci-joint un mandat de 450 francs sur Lille. On n'a pas pu m'en donner un sur Douai. Je te recommande deux choses : l'une, que le dépôt soit fait en des mains bien sûres; l'autre, que l'acte de ton remplacement soit en bonne règle, de manière qu'il ne s'élève pas de difficultés plus tard. Mets aussi dans tes arrangements le plus d'économie qu'il se pourra, car, à la suite de pertes récentes qu'il était impossible de prévoir, je me trouve en une assez grande gêne.

M. Scheffer m'a parlé de ta lettre. Comme il y était question de ton remplacement et du prix qu'il coûterait, j'ai cru entrevoir qu'il a soupçonné une demande indirecte d'argent.

Tu retrouveras à ton arrivée ta petite chambre, car je suis toujours dans la même maison, et je serai obligé probablement d'y rester longtemps encore. Au reste, je ne sors pas plus que l'hiver dernier. Ma santé n'en est pas meilleure, mais je ne saurois prendre sur moi de me promener.

Mon tailleur du Berry (1), qui est venu à Paris au printemps,

(1) DESSOLIAIRE, « Lettres de Lamennais à Desso'iaire », dans les *Œuvres posthumes*, publiées par FORGUE dans la *Nouvelle revue rétrospective*, t. XIX, p. 73 et 304; cf. *Lettres de Dessoliaire à Lamennais*, dans la *Nouvelle revue rétrospective*, t. VI, p. 289.

Digitized by Google

a emporté ta redingote pour la raccommoder. Elle en avait, en vérité, grand besoin. Je vais lui écrire de la renvoyer le plus tôt possible avec une des miennes qui n'était guère en meilleur état. Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur

Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,

Douai, dépt du Nord.

Paris, 3 août 1847.

Je crois que le parti que tu as pris de céder au désir de tes chefs est sage, et qu'autrement ils auroient pu mettre à ton remplacement des obstacles peut-être difficiles à surmonter et qui, en tout cas, ne l'eussent guère été avant l'époque où ils consentent à te laisser partir. Cela est injuste, mais l'injustice est aujourd'hui partout. Si j'avois prévu cela, je me serois moins hâté de t'envoyer l'argent que tu as reçu, car il m'a fallu l'emprunter, et emprunter est la chose du monde qui me répugne le plus. Je ne conçois pas le refus du maire de t'envoyer le certificat que tu lui avois demandé. C'est, de sa part un acte arbitraire que rien n'autorise ni ne justifie. Il s'exposeroit gravement si l'on donnoit suite à cette affaire, et il faudra bien y donner suite si le certificat est exigé au corps. C'est un point sur lequel je désirerois être éclairé, car jusques-là le remplacement paroît très incertain.

La misère est grande en cette ville; le petit commerce est ruiné; tous les jours des boutiques et des ateliers se ferment, le travail manque, et, au milieu de cela, le spectacle que donne l'administration devenue un brigandage public, irrite le mécontentement chaque jour plus général. Les choses ne sauroient aller de cette manière, et Dieu sait ce qui arrivera.

Je ne quitterai point Paris cette année, quoique ma santé souffre du défaut d'air et d'exercice; mais je tiens à avancer mon travail. Quoiqu'il aille lentement, tu trouveras néanmoins

Digitized by Google

assez de feuilles à copier avant de reprendre la correspondance.

Je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Paris, 14 septembre 1847.

Voilà trois semaines que je suis malade et, en outre, retenu chez moi par des douleurs qui passent d'une jambe à l'autre et m'empêchent de marcher. Cela ne me rend pas la vie douce, mais il faut la supporter telle qu'elle est.

Je suis bien aise que tu aies reçu le certificat exigé, car je craignois l'entêtement du maire, et je lui passe volontiers son allocution, qui n'a aucun inconvénient dès qu'elle ne t'empêche pas d'être en règle.

D'après ce que tu me dis de l'inspection et du travail qui doit la suivre, je ne t'attends pas avant la fin d'octobre. Nous verrons alors à te chercher une carrière. Quant à présent, il seroit inutile d'y penser, tant les difficultés sont grandes et les voies encombrées. Jamais on ne vit une telle misère, un nombre de gens prêts à tout pour gagner la vie et qui n'y sauroient parvenir, quoi qu'ils fassent. Les choses vont bien mal de toute façon. Je ne sais comment cela finira, mais il faut que cela finisse de manière ou d'autre. Tout le monde le sent et tout le monde le dit.

Je t'embrasse de cœur.

F. L.

(*Suscription*) Monsieur
Monsieur Alexis Gérard,
maréchal des logis au 10e d'artillerie,
Douai, dépt du Nord.

Digitized by Google

LA FÊTE DES ARBRES

On a célébré le 21 mai la première fête des arbres en Belgique. J'emploie à dessein ce terme un peu solennel de célébrer, car le public qui assistait à la fête était calme et grave comme il convient pour une vraie cérémonie, et les petits enfants des écoles communales d'Esneux étaient tout aussi recueillis que la tourbe, généralement bruyante et ricanante, des poètes, littérateurs, journalistes et autres gens de plume, et de tous poils, venus de Liége, de Bruxelles, du fond de la Campine et d'ailleurs; c'est qu'il planait sur l'assistance un peu d'émotion discrète, que personne n'aurait voulu laisser paraître, oh non! c'eût été très drôle de s'attendrir sur le sort du petit *pin de Vitka* que l'on venait de planter et qui, paraît-il, n'en était pas un, mais bien un *Epicea Engelmanni glauca!*

Sans personnages officiels, dorés sur toutes les tranches, constellés de décorations et de crachats, empanachés de plumes et d'aigrettes, la fête fut ce qu'elle devait être, simple et charmante : quatre discours, mais excellents tous les quatre; trois ou quatre morceaux de musique exécutés fort bien par la *Lyre esneutoise*, et ce fut tout.

Le bourgmestre d'Esneux aborda le premier la tribune (ici simple table de bois blanc); en termes appropriés, il dit la beauté des arbres, vieux amis associés à nos souve-

Digitized by Google

nirs d'enfance, et aussi à nos peines. « On peut faire un palais en un an ou deux, observa-t-il fort justement, il faut cinquante ans ou même un siècle pour faire un bel arbre, c'est pourquoi il faut respecter les arbres. »

Puis ce fut le tour de Jean d'Ardenne, qui montra l'idée profondément artistique de la fête, « qui prétend glorifier l'arbre vivant, parure de la terre, et non l'arbre scié en planches, débité en soliveaux, ou exhibé pour sa grosseur dans une exposition, avant d'être utilisé, ce qui constitue plutôt son état glorieux suivant les idées communes. » Et Jean d'Ardenne termina fort ingénieusement son beau discours, d'une forme littéraire exquise, par ce conseil : « Il faut éveiller de bonne heure, dans l'âme des petits, le sentiment qui arrachait à l'illustre poète Ronsard son fameux cri de pitié, cette apostrophe aux abatteurs d'arbres, où il adjurait le bûcheron d'épargner le sang des nymphes, cruellement répandu par sa brutale cognée; celui qui faisait dire à Châteaubriand, ramené à sa forêt natale, ces paroles toutes simples d'un grand amoureux de la nature :

« On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels j'ai été élevé. Je serais tenté de pousser des plaintes commes ces êtres dont la vie était attachée aux arbres de la magique forêt du Tasse. »

Après lui, Jules Carlier, en sa qualité de président de la *Société pour la protection des sites et monuments*, caractérisa la fête à la fois comme un symbole et une espérance. « Symbole de la religion vivifiante que nous portons en nous pour les ouvrages admirables de la nature; espérance dans l'avenir meilleur que verront luire, sans doute, dans leur épanouissement, les jeunes pousses que nous confions au sol béni sous lequel dorment nos pères et que garderont nos enfants. »

Enfin, M. Crahay, inspecteur des eaux et forêts, délégué par le ministre de l'agriculture (qui, en Belgique, est également le ministre des beaux-arts), rappela en termes très heureux l'influence bienfaisante des arbres, des forêts, sur la vie d'un pays :

Digitized by Google

« Ils rendent l'air plus pur, plus vif, assainissent les marais, modifient avantageusement le climat, arrêtent les grands vents, diminuent le chaud, le froid, les gelées tardives. Dans les pays de montagnes et de collines, les forêts retiennent les eaux, empêchent les terres, les pierres, les cailloux, d'être entraînés dans les vallées; elles diminuent les inondations et contribuent à la formation et à la conservation des sources, si bienfaisantes pour l'alimentation de nos populations et la prospérité de nos vallées. »

Puis, la fête terminée, un déjeuner réunit tous ceux qui avaient tenu à affirmer, par leur présence, l'importance qu'ils attribuaient à la fête désormais historique du 21 mai : Souguenet, le poète qui en fut l'imitateur, Georges Virrès, Albert Mockel, Maurice Des Ombiaux, l'abbé Van der Elst, Dumont-Wilden, Paul Comblen, Maurice Wilmotte, Charles Bernard, Charles Mélant, Émile Van Mons, T. Renson, Aug. Donnay, A. Hardy, Rulot, R. Heintz, Émile et Oscar Berckmans, Van der Swaelmen, O. Colson, j'en oublie et des meilleurs! (Edmond Picard avait, après les discours, disparu en automobile.) On toasta, on constitua officiellement la *Ligue des amis des arbres* et on se donna rendez-vous pour le 15 octobre, à Lummen, en pleine Campine, chez Virrès, le bourgmestre-poète, dont la commune possède un chêne « immémorial ».

Donc, voilà l'idée de la fête des arbres réalisée et lancée pour de bon en Belgique; le plus difficile est fait; il importe maintenant de lui donner un caractère définitif, de façon à assurer sa permanence, et, pour cela, il est nécessaire d'étudier un peu ce qui se fait à l'étranger dans cet ordre d'idées.

Un des assistants nous affirmait le 21 mai (à l'ombre que nous donnions à l'*Epicea Engelmanni glauca* d'Esneux) que les Germains célébraient la fête des arbres en égorgeant un homme, qu'on enterrait et par-dessus lequel on plantait un chêne. C'était charmant, mais c'est démodé,

Digitized by Google

incontestablement (1). En laissant de côté aussi une série de fêtes japonaises délicieuses, comme par exemple la « fête des cerisiers en fleurs », il faut remonter à 1872 pour retrouver l'origine des fêtes modernes des arbres. A cette époque, un citoyen américain de l'État de Nébraska, Sterling Norton, fonda la première ligue des amis des arbres, qui prit pour emblème la feuille de chêne. Aujourd'hui, la société compte ses membres par dizaines de mille. La cotisation est d'un dollar. Chaque printemps, le jour de l'arbre (*Arbor Day*) est consacré à une fête où chacun plante son arbre. Un seul chiffre en dira plus que tous les commentaires pour montrer les résultats obtenus : depuis 1872, il a été planté ainsi, dans le seul État de Nébraska, *600 millions* d'arbres!

La fête est d'ailleurs devenue nationale, fête légale, et sa date est fixée officiellement par le superintendant des écoles (titre qui correspond à notre ministre de l'instruction publique).

L'idée d'une ligue des amis des arbres a ensuite, comme je l'écrivais en juin 1903, passé au Canada, dans le midi de la France et surtout en Italie

Il s'est fondé en 1891, à Nice, sur l'initiative du Dr Jeannel et de la *Société d'agriculture des Alpes maritimes* (pays qui eut beaucoup à souffrir du déboisement) une Ligue française des amis des arbres : la cotisation annuelle est de 2 francs; chaque membre prend l'engagement de planter chaque année au moins un arbre. Le siège de la société a été depuis transféré à Paris, 25, quai Saint-Michel, et c'est M. Emile Cacheux, l'éminent ingénieur, président honoraire de la Société française d'hygiène, qui en est l'âme. Cette ligue reçoit, du reste, un sérieux appui du gouvernement français.

(1) Ce qui est vrai, c'est que le culte des arbres est en honneur chez la plupart des peuples primitifs, notamment chez les Gaulois, qui entourent le chêne d'une vénération souvent notée, et chez les Germains, qui, dans leurs coutumes, ont multiplié les prescriptions pour éviter le déboisement. (Voir DU CANGE, s. v. *arbor*, et les *Deutsche Rechtsaltertümer* de JACOB GRIMM [2e éd., p. 526].)

Digitized by Google

Mais c'est surtout en Italie que la fête des arbres a pris un caractère tout spécialement éducatif. A ce sujet, voici ce que publiait, en 1902, le *Bulletin de la Société centrale forestière de Belgique :*

« M. Bacelli, ministre de l'agriculture, vient d'attacher son nom à une œuvre qui, il faut l'espérer, deviendra rapidement populaire dans toute l'Italie. Depuis 1898, il prescrivait, par simples arrêtés ministériels, la célébration de la fête des arbres.

« Les résultats obtenus le décidèrent, d'accord avec son collègue de l'instruction publique, M. Zanardelli, à soumettre à la signature royale le décret du 2 février 1902, instituant la fête des arbres dans toutes les communes d'Italie.

« L'arrêté invoque qu'il est nécessaire d'assurer la rigoureuse observation de la loi forestière et que les lois ont une plus grande efficacité quand elles peuvent trouver un concours de bon vouloir et d'obéissance dans les communes populaires.

« La date de la célébration de la fête est fixée annuellement par les conseils communaux, d'accord avec les autorités forestières et scolaires, en tenant compte notamment des conditions climatériques et culturales Le personnel forestier doit concourir, directement et par ses conseils, aux travaux préparatoires et à ceux qui sont compris dans le programme même de la fête. L'administration forestière est chargée de déterminer les espèces et le nombre d'arbres à planter ; ceux-ci sont fournis par les pépinières gouvernementales. Pour le choix des terrains, une circulaire recommande de préférence les jardins annexés à l'école, les propriétés communales et les berges des routes; à défaut de ces terrains publics on doit s'adresser à des particuliers qui s'engageront à veiller avec soin à la conservation des nouvelles plantations. Dans la seule province de Novare 90,000 pieds ont été mis en terre, dans les autres provinces les enfants des écoles ont planté 300,000 arbres.

Digitized by Google

« A Rome, la fête, célébrée le 1er avril, a pris un caractère véritablement national. Sur la Voie Latine, en présence du roi et de la reine, ont défilé plus de 8,000 écoliers qui venaient de créer un bois futur dans les environs. Dans toutes les écoles de la capitale on a distribué un livre populaire sur la fête des arbres et sur les avantages que présentent ceux-ci, notamment pour l'agriculture et l'hygiène. »

L'Association italienne des amis des arbres a pris le titre de *Pro Montibus*. Dans un rapport que le ministre de l'agriculture a eu l'extrême obligeance de me communiquer, on insiste sur la portée *éducatrice* de la fête des arbres : l'écolier qui a planté un arbre l'entoure d'un véritable culte, c'est *son* arbre, et il en arrive ainsi à respecter *tous* les arbres.

En Angleterre, l'*Arbor Day* est célébré à Eynsford dans le Kent.

Il manquait à la fête d'Esneux un homme qui, à deux reprises, a essayé d'introduire la fête des arbres en Belgique, M. l'ingénieur de Sébille. Vers 1885-1887, M. de Sébille présenta un rapport dans ce sens au conseil supérieur de l'agriculture, qui, je ne sais pourquoi, ne s'y intéressa pas. M. de Sébille, tenace, revint à la charge et, en 1896, reformula l'idée d'une ligue des amis des arbres devant la Société centrale forestière de Belgique. Le programme de M. de Sébille fut accepté, un comité formé, des circulaires préparées, etc., mais le projet resta à l'état de projet. En 1903, je fis, de mon côté, appel à quelques personnes, mais sans succès. Ce n'est donc qu'en 1905 que la Belgique vit la première fête des arbres, et l'on sait qu'elle fut parfaitement réussie. Il importe donc qu'on lui donne un caractère tel qu'elle intéresse tout le monde, petits et grands, littérateurs et écoliers. Je crains que trop de littérature n'effraye, et l'autre jour à Esneux, tandis que mon ami Jean d'Ardenne parlait des oliviers de la Campanie, de la montagne bleue de l'Ombrie, des bois sacrés de Tivoli, des pins de Ravenne, aux rives de

Digitized by Google

l'Adriatique, « pareils aux colonnes épargnées dans les ruines d'un temple », je lisais dans les yeux des écoliers d'Esneux une vague inquiétude et le désir d'aller recommencer une partie de billes ou de saut de mouton. La vérité c'est qu'il faudrait tâcher d'allier toutes les bonnes volontés. Aussi, c'est avec plaisir que je lis dans un quotidien l'entrefilet suivant :

« On s'occupe beaucoup des arbres, depuis la fête d'Esneux, et cette préoccupation a inspiré l'idée d'organiser, dans toutes les communes belges, le même jour à fixer, lors de la rentrée des classes, en septembre prochain, une modeste cérémonie, où seraient conviés les enfants des écoles, et qui consisterait à planter un arbre commémoratif de l'anniversaire que nous célébrons cette année.

« La Société nationale pour la protection des sites et monuments de Belgique vient de donner à cette idée toutes les chances possibles de réalisation, en priant le ministre de l'intérieur d'engager toutes les administrations communales à suivre l'exemple déjà donné dans quelques localités. »

Peut-être même pourrait on arriver à faire chaque année deux fêtes des arbres, l'une à l'arrière-saison, où l'on planterait des arbres, chacun le sien, l'autre au printemps, où l'on irait les voir en fleurs? Mais c'est peut-être demander beaucoup pour le début.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

L'INFLUENCE SOCIALE DU CULTE [1]

Après m'être occupé des naissances illégitimes, j'arrive maintenant à la criminalité, qui est assurément la plus grave des formes de l'immoralité. On trouvera naturel que je prenne mes premiers exemples dans mon pays. Voici les chiffres que donnent les plus récentes statistiques [2] :

Catholiques romains et vieux catholiques	3.27 p. c.
Néerlandais réformés	2.77 —
Israélites	1.72 —
Luthériens	1.67 —
Sans culte ou de culte indéterminé.	1.00 —
Autres confessions	0.85 —
Calvinistes	0.66 —

Pour ne rien omettre et être tout à fait exact, il convient de faire ici une remarque. Si l'on prend les trois premiers chiffres, on constate une différence entre catholiques et protestants mais aussi entre protestants et israélites. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce dû à la religion ou à d'autres causes? Toutes les confessions sont égales devant les données de la statistique morale. Si l'on invoque donc contre le catholicisme les chiffres plus favorables des protestants, il faut aussi opposer à ceux-ci les chiffres plus favorables encore des israélites. En fait, il est bien possible que la manière de vivre de ces derniers, surtout leur sobriété, les prédispose moins à la

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai.

(2) *Statistique criminelle pour les Pays-Bas*, 1900, préface, p. XXXIV.

Digitized by Google

criminalité. Ce n'est pas le lieu de discuter cette question ; il était permis toutefois d'en signaler l'intérêt. Mais il n'y a pas que la statistique hollandaise. Pour les autres pays de l'Europe, on trouve les éléments d'une comparaison très intéressante dans le livre récent d'un homme politique, qui est en même temps un économiste. M. Yves Guyot (1). *Le bilan social et politique de l'Église.* Ce livre, d'un haut intérêt, ne peut d'ailleurs prétendre à une complète impartialité.

Les statistiques, invoquées par le savant publiciste français, ont été réunies avec le plus grand soin par des spécialistes compétents. C'est Bodio, Yvernès et Bosco qui se sont efforcés de rassembler les statistiques comparatives dont il s'agit. Bosco a proposé une classification, qu'il a appliquée à un certain nombre de nations européennes. En voici les résultats empruntés à son rapport (2) :

Homicides (3).

NATIONS CATHOLIQUES.		NATIONS PROTESTANTES.	
Belgique	135	Allemagne	444
France	537	Angleterre	136
Espagne	811	Pays-Bas	49
Autriche	459	Suède	65
Hongrie	1,204		
Italie	1,046		

Si l'on rapproche ces chiffres de ceux de la population, on trouve que l'Italie, avec 31 millions d'habitants, a une criminalité presque double de celle de la France (39 millions d'habitants); que celle-ci a 1.35 fois plus de cas de mort violente que

(1) L'auteur a raison de mettre en garde contre l'usage qui est fait de certaines statistiques; il en a, dit-il, trop compulsé dans sa carrière pour ne pas se montrer défiant. C'est très juste. Mais les résultats sont ici si nettement concordants qu'ils méritent pleine considération.

(2) Les infanticides compris.

(3) *Bulletin de l'Institut national de statistique*, tome XI, 1899. Les chiffres représentent en général la moyenne des années 1894-1896. Il n'est pas fait mention de l'Écosse et de l'Irlande.

Digitized by Google

l'Allemagne qui compte 56 millions d'habitants; 6.68 fois plus que l'Angleterre, qui en a 32 millions.

Comparons maintenant la Hongrie et l'Espagne, qui ont respectivement 19 et 18 millions d'habitants. En Espagne, on trouve 45 morts violentes par million d'habitants; en Angleterre, il n'y en a même pas 4; en Espagne, il y a 10.25 fois autant de cas mortels qu'en Angleterre.

Prenons maintenant deux pays limitrophes : la Belgique catholique, avec 6,700,000 habitants contre 135 cas, soit 20 par million; la Hollande, en majorité protestante, a seulement 49 cas pour une population de 5,100,000, soit environ 10 cas par million.

Le statisticien Bosco groupe sous une même rubrique les vols, les rapts et les extorsions, en un mot, tous les actes conduisant à s'approprier injustement le bien d'autrui. Voici ses chiffres, la plupart se rapportant à 1896 :

NATIONS PROTESTANTES.		NATIONS CATHOLIQUES.	
Allemagne	92,186	Autriche	119,288
Angleterre	37,255	Belgique	6,545
Pays-Bas	3,539	Espagne	8,679
Suède	1,882	France.	41,544
		Hongrie	18,691
		Italie	59,973

La statistique espagnole ne fait pas mention des vols simples; le chiffre de 8,679 comprend donc exclusivement les vols avec circonstances aggravantes. La comparaison est donc difficile. Parmi les 41,544 en France, il y a 40,472 vols simples. Si l'on fait la soustraction, il reste 1,112 avec circonstances aggravantes, chiffre beaucoup plus faible qu'en Espagne, pays où le catholicisme exerce une influence infiniment plus grande que dans la France anticléricale. La Belgique aussi nous offre une plus forte criminalité dans les Flandres catholiques que dans les régions libérales et socialistes. En Bavière, la statistique criminelle est beaucoup plus défavorable aux catholiques qu'aux protestants. La Haute-Bavière et la Basse-Bavière, qui

Digitized by Google

ont la plus forte proportion de catholiques romains, possèdent pour les années 1875-1879 le chiffre le plus élevé de cas criminels. La Haute et la Basse-Franconie nous offrent, en revanche, le nombre le moins élevé de cas. Il est toutefois impossible de faire des constatations rigoureuses dans les districts bavarois, en raison du mélange intime entre les populations de confessions différentes, et d'établir un rapport entre celles-ci et le degré de criminalité; c'est ce que M. de Mayr observe avec raison.

Si nous examinons les plus récentes données qui nous sont fournies par ces provinces, où le mélange des cultes est le plus complet, c'est-à-dire où se balancent les forces numériques des catholiques et des protestants (42 p. c. de catholiques en Haute-Franconie, 43 p. c. dans le Palatinat), nous trouvons que la situation est encore plus défavorable aux catholiques.

Palatinat :	catholiques,	124.5;	protestants,	82.5.
Haute Franconie :	—	124.0;	—	83.0.

Seules, la Westphalie et la province rhénane offrent des chiffres un peu plus favorables aux catholiques; mais ils restent encore inférieurs à ceux des protestants. C'est ainsi qu'il y a un accusé à la *Schwurgericht* sur 3,000 protestants, 2,800 catholiques, 2,600 juifs dans le cours des années 1855-59; sur 3,400, 3,200 et 2,800 respectivement dans le cours des années 1862-65.

Il n'est que juste de présenter ici quelques remarques : 1° on ne trouve renseigné là qu'une partie des méfaits commis; 2° une partie plus faible encore est frappée d'un châtiment; 3° nous n'avons pas connaissance des méfaits et des contraventions disposés en rubriques; 4° c'est une question de savoir ce qui est punissable aux termes de la loi et c'en est une autre de déterminer ce que condamne la morale : tel acte ne tombe pas sous la sévérité des juges qui est beaucoup plus blâmable, du point de vue de la morale moyenne, qu'un autre acte auquel s'applique cette sévérité.

En outre, on peut objecter l'insuffisante surveillance de police dans certain pays. Il n'en est pas moins vrai que

Digitized by Google

presque toutes les nations catholiques offrent un taux plus élevé de criminalité que les nations protestantes. A défaut de raisons sérieuses, on n'a donc pas le droit de dire que ces facteurs défavorables et d'autres causes accessoires agissent exclusivement dans *tous* les pays catholiques; on n'est pas fondé à n'invoquer ces circonstances atténuantes qu'en faveur des peuples de cette confession.

Comme il fallait s'y attendre, les catholiques eux-mêmes se sont empressés d'étudier et efforcés d'expliquer ce phénomène d'une plus grande criminalité parmi leurs coreligionnaires.

Je ne m'occuperai ici que des Pays-Bas. Dans le journal catholique *De Tijd*, le Dr Ariëns a donné cette raison que l'abus des boissons alcooliques était beaucoup plus répandu parmi les catholiques. Il a signalé ce fait caractéristique que le nombre de cabaretiers était étonnamment considérable parmi eux, tandis qu'il était insignifiant parmi les calvinistes ou les sectateurs d'une autre religion. Le journal *De Tijd* ajouta une autre cause qui lui paraissait plus décisive. Cette cause, c'est la pauvreté. La statistique démontre que la mendicité est plus commune chez les catholiques : voilà où gît le mal d'après cette feuille.

On comprendra que je ne discute pas ces considérations, tout en faisant observer qu'aux yeux du lecteur non prévenu elles constituent d'assez maigres excuses. Car si l'on admet la grande force d'expansion morale d'une foi religieuse, c'est à la condition que cette force ne soit pas paralysée lorsqu'elle rencontre des obstacles sérieux. Déjà l'explication donnée par le Dr Ariëns (nombre des cabaretiers) donne beaucoup à penser. Est-ce par pauvreté qu'un si grand nombre de catholiques choisissent cette profession, ou bien est-ce à cause de la répugnance qu'elle inspire aux protestants qui ont une conception plus austère de la vie? Telle est la question.

Un autre correspondant du journal *De Tijd* cherche à expliquer l'infériorité des catholiques par des raisons d'ordre intellectuel; selon lui, les protestants des classes inférieures recherchent d'autres distractions que les catholiques. Ils lisent la Bible, ils discutent librement les questions religieuses, et

Digitized by Google

cela éveille leur esprit. Il faut reconnaître, en effet, que les plaisirs goûtés par le petit peuple catholique sont d'une nature très vulgaire. On s'en aperçoit si l'on fait un séjour dans une région habitée exclusivement par des gens de cette confession; on note des embryons d'art populaire, chants, fanfares, etc., mais rien qui développe l'esprit. D'ordinaire, ces réjouissances sont largement arrosées d'alcool; rares sont les cercles de discussion, les réunions d'ordre intellectuel. Il y a donc là un facteur très sérieux d'infériorité morale, dont l'action se fait sentir dans la vie du peuple catholique.

***

Une troisième forme sociale d'immoralité est le suicide. Voici quelques données statistiques : sur 100,000 habitants, les divers États allemands offrent la proportion suivante de suicides :

Sleswig-Holstein . . .	30.0	Pomméranie	18.6
Saxe.	32.1	Est prussien	14.9
Berlin	31.1	Ouest prussien . . .	13.3
Brandebourg	30.2	Hohenzollern	12.2
Silésie	25.4	Westphalie.	10.9
Hanovre	21.8	Pays rhénan	10.9
Hesse-Nassau	21 4	Posen	9.2(1)

La comparaison de ces chiffres est instructive. Mais il y a plus fort : dans les trois districts catholiques d'Aix-la-Chapelle, de Munster et d'Oppeln, au cours des années 1892-1896 on constate respectivement 5.4, 7.0 et 8.4 suicides par 100,000 habitants; au contraire, dans les trois districts exclusivement protestants de Potsdam, Magdebourg et Siegnitz, le pourcentage s'élève à 32.9, 33.5 et 39.4 respectivement.

Autre statistique : en comptant toujours par 100,000 habitants on relève ces chiffres de suicides dans les pays suivants :

Saxe.	35.3	Hesse	23.6
Danemark.	25.5	Suisse	22.7

(1) *Statistisches Handbuch für den preussischen Staat*, p. 207; dans KROSE, p. 80.

Digitized by Google

Allemagne	20.7	Angleterre et Galles	7.7
France	20.7	Norwège	6.8
Prusse	20.0	Écosse	5.5
Bade	19.4	Hollande	5.5
Autriche	16.1	Italie	4.9
Wurtemberg	16.0	Roumanie	4.2
Bavière	13.7	Finlande	3.9
Alsace-Lorraine	11.6	Serbie	3 8
Belgique	11.4	Russie	2.7
Suède	10.7	Espagne	2 4
Hongrie	8.8	Irlande	2.3 (1)

Les chiffres plus favorables dans la statistique des suicides peuvent s'expliquer peut-être par une foi plus profonde dans l'autre vie, par une peur plus intense dans l'autre là ; ajoutez à cela la honte d'être enterré dans une terre non bénie. Mais il faut aussi tenir compte de l'appui moral plus grand que le catholique sincère trouve dans l'organisation de l'église et l'intervention du prêtre.

La question ne pouvait laisser indifférente la science hollandaise. Dans un excellent article du *Gids*, le professeur Siegenbeek van Heukelom examine entre autre cause du phénomène en question, l'influence qu'exerce le culte sur le nombre des suicides (2). On ne peut nier qu'ils soient plus élevés chez les protestants. A quoi faut-il l'attribuer, s'est demandé ce savant. Le même principe consolateur existe des deux parts. Cependant on ne peut méconnaître deux différences essentielles qui peuvent être opérantes dans l'espèce : c'est d'abord le fort lien hiérarchique qui tient tout ensemble dans l'Église catholique, tandis qu'il est pour ainsi dire inexistant dans le protestantisme ; c'est ensuite le principe d'autorité qui donne à la pensée de tous la même tendance à l'unité et assure une forte cohésion des consciences. Au contraire, la libre recherche favorise le développement individuel ; elle conduit les esprits dans des voies différentes ; elle détruit ce repos ; elle rompt cet équi-

(1) DE MAYR, dans le *Handw.*, cité par KROSE, p. 78.

(2) *De Gids*, janvier 1889 ; voir asusi Dr WYNAENDTS-FRANCKEN, *De Zelfmoord*.

Digitized by Google

libre qui sont la récompense de l'esprit asservi dans le respect de l'autorité.

Il faut remarquer qu'en France aussi le nombre des suicides va croissant; voici les chiffres de 1826 à 1885 :

1826-1830.	1,739	1855-1860.	4,002
1830-1835.	2,119	1860-1865.	4,661
1835-1840.	2,574	1865-1870.	4,990
1840-1845.	2,951	1870-1875.	5,276
1845-1850.	3,446	1875-1880.	6,259
1850-1855.	3,639	1880-1881.	7,331

Pour les années suivantes, les chiffres sont : en 1886, 8,187; en 1887, 8,202; en 1888, 8,451.

En revanche, l'augmentation de la population a été insignifiante; voici d'ailleurs d'autres chiffres intéressants : sur 100,000 habitants en France, le nombre des suicides a été successivement, en 1828, de 5 4; en 1848, de 10; en 1868, de 14.5; en 1888, de 21.

Voici d'autres chiffres qui fourniront quelques éléments d'une comparaison entre les pays catholiques et les pays protestants; nous conservons la base de 100,000 habitants.

	1848.	1865.	1875.	1885.
Angleterre	6.2	6.6	6.7	?
Autriche	4.5	7.4	10.5	17.0
Belgique	4.6	5.4	6.2	10.5
Suède	6.6	8.0	8.6	10.0
Italie	3.1	3.4	4.0	?
France	7.6	13.0	15.0	21.0
Prusse	11.0	12.0	13.0	21.0

Peut-être est-on en droit de formuler ici la même remarque à l'avantage des catholiques qui a été faite au sujet de la criminalité. Cette fois encore, il est certain que nous ne connaissons qu'une partie des cas. Il faut compter avec le silence des familles, la difficulté de constater si la mort est naturelle ou non, et avec d'autres facteurs qui s'opposent à la révélation d'un grand nombre de suicides. Nous devons donc nous con-

Digitized by Google

tenter d'établir des moyennes. En nous appuyant sur les mêmes raisons que nous avons fait valoir au sujet de la criminalité et des naissances illégitimes, nous pouvons admettre que la proportion des suicides ignorés reste la même, en l'absence de nouveaux facteurs qui tendraient à la modifier.

Suivant le professeur G. von Mayr (*Statistik und Gesellschaftsleben*), on a relevé, sur 1 million, la moyenne suivante des suicides :

	1865-1879.	1880-1886.	1887-1893.	1894-1898.
Italie	28	47	54	63
Autriche	71	164	161	164
Prusse	139	200	200	200
Royaume de Saxe. . .	297	375	324	307
Suède	83	98	125	159
Norwège	77	67	82	60
Angleterre et pays de Galles	67	76	64	92
Irlande	15	22	25	31

Le savant statisticien accompagne ces chiffres de commentaires qui ont leur importance. Il fait observer combien il est difficile d'établir l'augmentation du nombre des suicides à cause de l'inexactitude de beaucoup de données. Il y a notamment une tendance très marquée à qualifier de « mort subite » ce qui est mort volontaire. En Saxe, outre 1,221 suicides constatés en 1897, il y eut 35 cas où le doute subsista, 1,139 où lá cause de la mort, suicide ou accident, ne fut pas bien déterminée. Cela arrive encore plus fréquemment en Danemark, en raison de l'étendue des côtes, la mer rejetant souvent des corps au rivage. Si l'on voulait se montrer rigoureux, on devrait grouper ces décès par nationalité. En Danemark, par exemple, on sait que pendant les années 1888-1895, le nombre des étrangers qui s'étaient suicidés s'éleva à 33 sur un total de 4,420; la plupart de ces étrangers étaient des Suédois.

Une autre remarque s'impose.

L'aspect moral du problème demanderait encore une autre constatation; il importerait de connaître non seulement les

Digitized by Google

suicides, mais encore celui des tentatives sérieuses des suicides. Suivant de Mayr (*Der Selbsmord* [allg. Stat. Archiv. 1896] *und Selbsmordstatistik im Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, 2e édit., 1901, IV), on comptait à Vienne, de 1893-1900, à côté de 3,189 suicides, 3,563 tentatives de suicides. En 1899, on enregistre 485 suicides et 659 accidents : de ces derniers, 162 étaient douteux; il était question ici d'accidents dans lesquels un corps était trouvé dans la mer, ce qui rendait possible l'hypothèse d'un suicide, d'un sinistre ou d'une mort subite; si l'on groupait tous ces cas parmi les suicides, le nombre de ces derniers serait accru d'un tiers.

Ce n'est pas la seule difficulté qu'on rencontre dans une telle enquête; une autre résulte de ce fait que des nationaux d'un pays vont se suicider à l'étranger; il en a été déjà question.

Mais il est temps d'arriver au point délicat, la comparaison des peuples protestants et des peuples catholiques. On me permettra de citer, à cet égard, l'opinion du Dr Masaryck (1).

« Quand nous examinons la fréquence des cas de suicides dans les différentes communautés, nous ne devons pas nous baser sur les chiffres bruts, pour s'exprimer ainsi, ni en faire l'étiage de l'exaltation religieuse. Ce phénomène est en corrélation avec toute une série de hasards et de malheurs qui sont la douloureuse rançon d'un haut degré de développement intellectuel, d'aspirations toujours plus fortes dans le domaine moral et religieux. C'est pourquoi les civilisés se suicident plus fréquemment que les incultes, et il en est de même dans le paganisme où les peuples, arrivés au plus haut degré de civilisation (Grecs, Romains, Chinois, Bouddhistes), ont le suicide plus fréquent. Chez le sauvage stupide, il est aussi complètement ignoré que chez les animaux (1). Le protestantisme

(1) *Der Selbsmord als sociale Massenerscheinung der modernen Civilisation.* Vienne, 1881.

(2) Sur l'absence de suicide chez les animaux, voir G.-John Romanis : *Die geistige Entwickelung im Tierreich* (traduction allemande). Leipzig, Ern. von Gunther, 1885. Voir aussi I.-S. Gardener, dans *Nature*, XXV, p. 436.

Digitized by Google

développe le caractère individuel ; il rend chaque homme indépendant à tous égards, il donne à chacun la vraie liberté, tout en associant la communauté entière dans la beauté d'un même effort. Mais cette liberté conduit aussi facilement à des doutes religieux. Le protestant n'est pas, comme le catholique, sous la main vigoureuse d'un pouvoir spirituel. Dans le malheur, il est plus difficilement consolé ; il n'a pas auprès de lui cet intermédiaire officieux qu'est le prêtre catholique. S'il croit, il est vraiment heureux et satisfait ; si sa foi est ébranlée, il est franchement malheureux et abandonné à lui-même et à ses propres doutes ; il n'a pas un guide moral ; il ne subit pas la pression ecclésiastique : aussi son âme a-t-elle bien de la peine à goûter le repos désiré. Le protestant est donc plus exposé à la tentation du suicide. Celle-ci ne menace ni le bon catholique ni le bon protestant ; mais le protestant dont la foi est ébranlée désespère plus facilement que le catholique troublé dans sa religion : c'est que le premier est moins capable de sa résistance. »

Dans d'autres pays, si l'on distingue les classes de la population, les chiffres sont également favorables aux catholiques (1).

En règle générale, les juifs ont moins de suicides que les catholiques (2). Westergaard estime qu'on n'est pas en droit de conclure de là à la plus grande valeur morale d'un culte par rapport aux autres (3). Il ajoute que, sous l'influence des progrès démocratiques, l'action exercée par l'Église romaine sur la masse décroît maintenant et que le suicide suit la marche progressive vers l'émancipation (4).

Les mêmes constatations se font en Suisse : sur 1 million

(1) Comparez BRATASSEVIE, « *Die Selbsmorde in Wien der Jahre* 1854-1894 » (*Statistische Monatschrift*, 1895, t. XXI) ; *Trunksucht und Selbsmord in Leipzig*, 1895, et le livre déjà cité du P. KROSE S. J. : *Der Einfluss der Konfession auf die Sittlichkeit*. Freiburg, i. Br., 1900.

(2) Ils sont donc avantagés à cet égard comme en ce qui concerne la criminalité.

(3) DÜRKHEIM (*Le suicide*, p. 164) constate la rareté plus grande des suicides dans les provinces les moins avancées de l'Italie.

(4) *Die Lehre von Mortalität und Morbilität. Anthropologische statistische Untersuchungen*. 2me éd. G. Fischer, Iena 1901.

Digitized by Google

d'habitants, on y a relevé les nombres suivants de suicides : 28 dans les cantons en majorité protestants, 20 dans les cantons mélangés, 9 dans les cantons en majorité catholiques; la moyenne générale est de 22. Parmi les dix cantons en majorité catholiques (Lucerne, Uri, Schwys, Obwalden, Nidwalden, Zug, Fribourg, Appenzell, Tessin et Valais), les chiffres varient entre 5 (Uri) et 12 (Zug). Dans les huit cantons mélangés (Glaris, Soleure, Bâle [ville], Saint-Gall, Grisons, Argau, Thurgau et Genève), les chiffres varient entre 14 (Grisons) et 32 (Genève). Dans les sept cantons en majorité protestants (Zurich, Berne, Bâle [campagne], Schaffhouse, Appenzell, Vaud et Neuchâtel), les chiffres varient entre 21 (Berne) et 42 (Vaud). Sans doute, la vie des villes est pour une part dans cette différence entre les cantons, mais elle ne suffit pas à tout expliquer (1).

Il est temps d'exprimer mon propre sentiment, pleinement justifié par les chiffres qu'on a vus; il se résume dans la supériorité du catholicisme sur le protestantisme au point de vue qui nous occupe. Cette supériorité s'explique : 1° par la honte d'être inhumé dans une terre non bénie; 2° par la confession. On ne s'est pas suffisamment attaché à ce facteur. Chez les non-catholiques, il règne trop de préjugés contre cette institution; il est indiscutable que souvent elle donne aide et consolation à un cœur blessé par la vie et lui rend la force nécessaire pour les combats de celle-ci; 3° par l'image plus saisissante de l'au delà que se font les catholiques, image plus profondément

(1) VON OETTINGEN, dont j'ai déjà cité l'ouvrage *Moralstatistik*, consacre une curieuse page à étudier ce qu'il appelle une « maladie de l'humanité », le suicide étant en effet un phénomène purement humain, comme la capacité de certaines souffrances, la vivacité et la profondeur des sensations, etc. Il fait observer qu'on ne peut s'étonner des ravages de ce mal dans les grandes villes, où la vie est surchauffée, la concurrence féroce, la misère sociale intense, l'alcool abusivement utilisé, etc. Une désharmonie résulte aussi de la demi-culture et d'une mauvaise compréhension religieuse. De là, pour lui, le péril du suicide plus grand pour le Germain que pour le Romain, le premier enclin au doute et à la critique intérieure, le second plus insouciant, envisageant sa foi comme une assurance morale sur la vie ou encore que le Slave, inférieur en culture et que ne hante l'idée du suicide que lorsque la civilisation le surexcite ou lorsque les théories nihilistes lui sont inoculées.

Digitized by Google

ancrée dans le cerveau des foules peu instruites. Il est possible que la croyance à une autre vie, à la récompense des bons et au châtiment des mauvais, est peut-être, chez les protestants pieux, aussi nettement présente; mais je la crois plus *concrète* à l'œil du simple catholique. Toute la pratique de son culte est, d'ailleurs, basée là-dessus. Les trois causes viennent donc utilement se joindre à celles qui ont été exposées et justifient les chiffres alignés.

(*A suivre.*) S.-J. VISSER.

Digitized by Google

UN FILS DE BUSSY-RABUTIN [1]

Donc, en 1723, Mgr de Lescure, « un des plus saints prélats de son temps, un des évêques qui avaient le plus honoré le siège de Luçon », mourut dans la vénération générale de son peuple; celui-ci poussa même l'émotion des regrets jusqu'à voir des étoiles en plein midi au-dessus du clocher [2].

L'on s'imagine aisément avec ce pauvre chanoine du Tressay, qui nous garantit ces prodiges, « si le diocèse de Luçon dut trembler lorsqu'on lui annonça pour évêque un ami de Voltaire ». Car les paysans de ce village vendéen, je veux dire Luçon, avaient des principes! A Paris, un avocat connu — il était connu pour les procès en séparation ou en adultère —, et en même temps un candidat malheureux à l'Académie, qui trouva dans ses opinions jansénistes un prétexte de plus à dénigrer les évêques molinistes voués à l'immortalité de la docte compagnie, relatait tristement cette nomination dans son journal : « L'abbé de Bussy a l'évêché de Luçon. Cet abbé est fils du célèbre Rabutin et ne croit pas en Dieu. » En dépit de son omniscience artistique et littéraire, « il ne peut être qu'un mauvais évêque de Luçon après Mgr Papillon qui a laissé de

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1905.

(2) DU TRESSAY (abbé), chanoine honoraire de Luçon, *Histoire des moines et des évêques de Luçon*, 3 vol. Paris, Lecoffre, 1869 (sur *Bussy*, t. III, p. 216-237); sur *de Lescure*, id., p. 138-216; cf. aussi : DURAND (abbé), *Vie de Mgr de Lescure*.

Digitized by Google

bien beaux ouvrages. Il est bien étonné d'un tel successeur (*sic*) qui n'apporte dans le diocèse que l'*Histoire amoureuse de son père* (1) ». Car les indigènes luçonnais reposaient leurs principes sur une connaissance étendue de l'histoire littéraire et des conflits théologiques.

Nous n'effeuillerons pas tout le florilège de ces confites amertumes; cependant l'impartialité commande qu'on en détache encore un ou deux spécimens : d'abord ce cri navré du pauvre chanoine du Tressay que nous ne suivrons pas dans les chemins de sa colère, mais qui nous fournira quand même plus loin les nuances d'une juste conclusion : « Michel de Bussy-Rabutin a pris sa place parmi les prélats dont le passage sur le siège de Luçon, etc., etc... ».

La conscience de l'abbé Maynard avait eu des mouvements semblables : « Libertins, dans tous les sens du mot, quoique la plupart ecclésiastiques, ces vieillards, écrit-il à propos de l'entourage de Voltaire, n'épargnaient ni l'Église dont ils dévoraient les riches revenus, ni les mœurs dont ils étaient la satire vivante, ni le gouvernement qui les avait tolérés durant la faveur des Vendôme, et qui les subissait maintenant que l'impiété avait jeté le masque et ne se contraignait plus... Ceux que la mort avaient enlevés, étaient remplacés par de nouveaux-venus, tels que l'abbé de Bussy, Caumartin, le chevalier d'Aydie, etc... »

A.-D. de la Fontenelle de Vaudoré, dont le chanoine s'inspira et qu'il plagia parfois, sans doute parce qu'il supportait mal sa modération, avoue plus en sourdine que Bussy était un homme très léger, trop léger, « trop ami des philosophes, dont on avait été jusqu'à dire qu'il partageait les idées » (2).

Les *Nouvelles ecclésiastiques* acharneront bientôt leurs

(1) *Journal et mémoires de Mathieu Marais* sur la régence et le règne de Louis XV (1715-1737), avec une introduction et des notes par M. DE LESCURE, 4 vol., t. III, p. 37. Paris, F. Didot, 1863.

(2) A.-D. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ, *Histoire du monastère et des évêques de Luçon*, 2 vol., t. II, p. 712-727. Fontenay-le-Comte, Gaudin, 1847.

Digitized by Google

pâteux hélas! et leurs malédictions anonymes contre le nouveau mitré au sourire d'ailleurs irréfutable.

Éloignons toute cette cacophonie où passe de temps en temps, étouffée, une note juste, et voyons les faits avec des yeux indifférents. L'ouvrage de M. l'abbé Sicard sur le *Clergé de l'ancien régime* nous enlèvera ces œillères d'une obsession étroite qui nous enfermaient dans une myopie grossière des conceptions passées, et, avant de juger ce passé, il nous en découvrira l'aspect pittoresque, dans son cadre et non plus dans le nôtre.

Les hautes dignités ecclésiastiques comme les hautes dignités militaires étaient presque exclusivement l'apanage de la noblesse. On sait déjà le départ entre les aînés et les cadets. On ne pouvait imaginer un état aussi considérable, « mêlé à tous les rouages de l'État » : l'épiscopat, autrement que « noble, riche, brillant, retentissant » (1). Évêque, on s'appelait avec un air de pompe : Monsieur de Meaux, Monsieur de Cambrai. La tradition voulait que l'évêque de Luçon devint baron de Luçon, et fût reçu à autant de kilomètres de la ville en grand cortège ainsi qu'un roi. De barème, il en était peut-être moins question encore qu'à l'armée, et un évêque ressemblait plutôt à un riche propriétaire foncier ou à un ministre des finances récoltant des impôts qu'à un saint homme de prélat. Certains jouissaient d'une « ferme » annuelle de 100,000, de 200,000 livres. Celui de Luçon, à la fin du XVIIe siècle, se contentait de prélever : sur des terres, des canaux, des fours, des moutures, des eaux, des aqueducs à la mer, des draperies, papier censif, etc., etc., une somme annuelle de 22,000 livres. C'était un des plus sacrifiés (2).

Nobles et riches, élevés dès la prime enfance dans un monde où les joies du luxe et de la société rendaient légitime et inévitable le travail des intrigues, les candidats évêques n'ambitionnaient tant la crosse et la mitre que pour assurer à leur vie de parade un éblouissement plus vif encore, et non

(1) SICARD (abbé), *op. cit.*, t. Ier, p. 5.
(2) A.-D. DE LA FONTENELLE, *op. cit.*

Digitized by Google

pour aller moisir au milieu de paysans grotesques dans une cathédrale lézardée. L'usage était presque établi, d'ignorer le chemin de son diocèse, et les pieuses gens de l'époque auraient souri du prélat vraiment mondain qui eût prétexté sa fortune et sa dignité nouvelles pour abandonner la cour. L'absentéisme qui fâcha si fort les révolutionnaires de 1789 permit même de tenir plusieurs fois dans la capitale des conciles sédentaires avec les seuls prélats qui s'y rencontrèrent. Racine en avaient déjà compté cinquante-deux, qu'il chansonna, et le mal ne fit qu'empirer. « Le cardinal de Polignac mourut en 1741, sans s'être montré à l'église d'Auch dont il était archevêque depuis quinze ans » (1). Ratabon, évêque d'Ypres, s'entêtait à tourner le dos à son diocèse. « Il prétendait qu'il y avait une vapeur dans sa cathédrale qui le faisait évanouir toutes les fois qu'il y entrait » (2). Ce successeur de Jansénius était, il est vrai, un jésuite des plus délicats.

Voici une autre explication : Mme de Coulanges apprenant la nomination de le Tellier à l'archevêché de Reims, le supplia de n'y point aller : « Vous vous ennuiriez comme un chien ; demeurez ici, nous vous promènerons (3). »

On restait donc dans cette ville de Paris, déjà « devenue à elle seule le royaume » selon Fénelon, et on se contentait d'entretenir un reporter au siège épiscopal (4). Le gouvernement, après les décisions lointaines et oubliées du concile de Trente, avait beau organiser un système de fiches sur les évêques, ceux-ci trouvaient toujours l'excuse adroite de leur résidence suspecte et l'on continuait.

Luçon en particulier demeura un beau jour... près de soixante années sans voir son évêque. Et cela se comprend : Luçon appartenait à cette catégorie de diocèses qu'on appelait

(1) SICARD (abbé), *op. cit.*, t. Ier, p. 270.

(2) SAINT-SIMON, cité par l'abbé Sicard, t. I, p. 262.

(3) *Lettre de Mme de Sévigné*, 20 mars 1671, cité par l'abbé Sicard, t. I, p. 260.

(4) Voir ÉMILE COLOMBEY, *Le reporter d'un évêque* (« Lettres de Boursault à M. de Simiane, évêque de Langres »), 1891, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

les « évêchés crottés », et une boutade de l'époque disait proverbialement :

Beati qui habitant urbes,
Exceptis Luçon, Seez et Maillezais (1).

Et en effet, cette ville de Luçon n'est pas même un village, c'est un marécage dont les eaux pestilentielles causèrent plus d'un sinistre. Malgré son dévouement à ses ouailles, Richelieu qui faisait là-bas un stage scrupuleux avant de devenir premier ministre, devait aller se guérir chaque année au château de Richelieu, près de sa mère, des fièvres contractées dans les marais de son diocèse (2). Les cas de maladie étaient si fréquents que l'évêché de Maillezais, voisin de Luçon, dut être transféré en 1648 à la Rochelle (3).

« Nous sommes tous gueux dans ce pays, et moi, tout le premier, écrivait Richelieu, dont les goûts fastueux nous sont encore témoignés par son salon pieusement conservé. Je puis vous assurer que j'ai le plus vilain évêché de France, le plus crotté, le plus désagréable. Il n'y a ici aucun lieu pour se promener, ni jardin, ni allée, ni quoi que ce soit, de façon que j'ai ma maison pour prison (4). » Les cheminées ne tiraient même pas!

Or, Richelieu avait une vingtaine d'années quand il s'en fut moisir à Luçon, dans ces lointains marécages (5), et Bussy

(1) CHARLES COLBERT DU CROISSY, *États du Poitou*, mémoire au roi, 1663, publié par Dugast-Montifaux, à Sontenay, en 1865 (p. 85-86).

(2) LACROIX (abbé), *Richelieu à Luçon* (sa jeunesse, son épiscopat), p. 69, 1 vol. in-8°. Paris, 1890, Letouzen et Amé.

(3) LACROIX (abbé), *op. cit.*, p. 69; cf. GABRIEL HANOTAUX, « La jeunesse de Richelieu » (*Revue des deux mondes*, 1er août 1889); BASCHET, *Mémoire d'Armand du Plessis, évêque de Luçon*, écrit de sa main l'année 1607 ou 1610, alors qu'il méditait de paraître à la cour. Paris, in-8°, 1880.

(4) AVENEL, *Lettres de Richelieu*, 8 vol. in-4°, 1853-1874, t. Ier.

(5) Voir encore sur Luçon : dans la *Gallia christiana* des Bénédictins, art. II, p. 1406-1445, *Series et historia episcoporum Lucionensium*, et les preuves à la fin, p. 389-428; Dom FONTENEAU, *Papiers d'Aquitaine* (Mn. de Poitiers n° 139; une copie s'en trouve à la Bibliothèque nationale, fds latin, n° 18389, t. LXIV, p. 488); *Pouillé général de l'archevêché de Bordeaux :* « Diocèse de Luçon ». Paris, 1848; AILLERY (abbé E.), *Pouillé de Luçon*, chez Robuchon, à Fontenay-le-Comte, 1860; INGOLD (abbé) et PONTDEVIE, *Archives du diocèse de Luçon*. Luçon, Bideaux, 1890.

Digitized by Google

dépassait la cinquantaine quand on l'en fit le baron. On trouvera donc excusable, à cet âge, que Paris ait continué d'être le diocèse de son choix. Il était bon d'ailleurs que Paris comptât au moins un homme d'esprit parmi tous ces « cuistres violets » dont les arrogances remuaient la bile de Saint-Simon.

Au reste, le nouvel évêque de Luçon s'était rappelé sa chère devise : « la fantaisie de faire son devoir me prit comme une autre », et il lui donna un commencement d'obéissance, mais un commencement seulement, comme le réclament de telles devises. Il alla à Luçon, il y fit quelque chose, il y fit même beaucoup, il y fit un miracle!

Car si le siège de Luçon attendait parfois soixante-cinq années une illustre présence, il n'avait point toujours à fêter le dénouement de cette attente. Aujourd'hui, pour la force de l'unité catholique, et sauf de rares exceptions, rien ne ressemble à un évêque comme un autre évêque. En ce temps-là, de graves disputes les distinguaient, les heurtaient, et bien des vaines brouilleries éclataient pour le grand malheur des ouailles, puisque chacun détruisait les habitudes si violemment imposées par son prédécesseur. Telles étaient les vicissitudes causées par le molinisme et le jansénisme.

Pour beaucoup de Parisiens, la province française reste toujours une solitude. Qu'on se la figure au XVIIe siècle, malheureuse, négligée ou brutalisée, à l'écart de la grande civilisation. Prêtres, moines, populations d'alors, pétris par une vie âpre et morne, devaient haïr les séductions mondaines de cette société que leur éloignement grossissait comme une légende maudite. Il se rencontre encore aujourd'hui parmi les églises de certaines régions — tel, le Bourbonnais — de très vieux christs jansénistes qui en témoignent d'une manière saisissante, des christs aux bras douloureusement tirés vers les cieux pour l'imploration d'une grâce personnelle, et non étendus vers les hommes dans le geste de l'universel pardon, de l'universelle protection.

Les déserts de la mer proche et ses marécages entretenaient ainsi, à Luçon et chez les moines voisins de l'abbaye de Saint-Michel-en-le-Herm, une atmosphère morose, où cou-

Digitized by Google

vaient perpétuellement des germes de défiance et des desseins de lutte. C'est de Luçon, d'ailleurs, que partit le premier éclat de la nouvelle bataille théologique. Les fameuses *Réflexions morales* du P. Quesnel, publiées depuis un certain temps déjà, ne tombèrent point du goût de Mgr de Lescure, à Luçon, et de son voisin Mgr de Champflour, à La Rochelle. En voulant étouffer un serpent, nos deux prélats l'enragèrent; ils dénoncèrent l'imprudence de l'archevêque de Paris, Mgr de Noailles, qui venait d'approuver l'ouvrage (nous sommes en 1710), et ils le dénoncèrent publiquement, sur les murs de l'archevêché, « dans une instruction pastorale fort solide ». Grand émoi : le cardinal, le roi, tout le monde s'en mêle. Mme de Maintenon essaie de la médiation, vainement, et on propose de s'en remettre au pape, chacun étant secrètement décidé à refuser un arbitrage qui ne consacrera pas ses préférences.

En 1713, le pape lançait sa fameuse bulle *Unigenitus*, et cette fois, c'est une révolution. Sept évêques et l'archevêque de Paris refusèrent d'y souscrire. On leur répliqua en refusant d'administrer les sacrements à ceux qui ne pourraient attester de leur adhésion à la bulle par un certificat. Les jansénistes lancèrent les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui s'imprimèrent « tantôt dans une ville, tantôt dans un village, dans un grenier, dans une cave ou au fond d'un bois », en dépit de la censure. Puis, ceux qui avaient laissé jusque-là aux molinistes le soin médiocre d'accomplir des miracles, sortirent des pures régions de la méditation et décidèrent une concurrence contre leurs ennemis Le diacre Pâris, surnommé le Bienheureux, aussitôt qu'il fut mort devint rose comme une figure vivante; mais quand on passait le doigt sur ses lèvres, son visage redevenait blême, pour reprendre ses surnaturelles couleurs aussitôt après l'attouchement. Son tombeau, au cimetière de Saint-Médard, provoqua des miracles, des convulsions; bientôt des centaines de jansénistes, surtout des femmes, étaient convulsionnaires, aperçurent des boules blanches dans du feu, les interprétèrent avec des enthousiasmes extatiques, scrutèrent le ciel dans la certitude que le prophète Élie allait revenir, et l'un d'eux se crut tout à coup Élie et se présenta en carrosse, comme tel.

Digitized by Google

Des personnages de marque, les *Nouvelles ecclésiastiques*, entonnèrent la louange des convulsions et des convulsionnaires, lesquels se classèrent en convulsionnaires de l'*Agneau sans tache*, en convulsionnaires du *Prophète Élie*, en convulsionnaires *Multipliants*. « Ces derniers, dans leurs cérémonies nocturnes, se livraient à la débauche. » Et voyez comment les foules pratiquaient le jansénisme dans le cimetière de Saint-Médard : « Ils s'appelaient entre eux *frères* et *sœurs*. Les supplices auxquels ils se soumettaient s'appelaient *secours* et étaient divisés en grands secours et secours meurtriers. Les femmes surtout et les jeunes filles enduraient les traitements les plus atroces. De jeunes garçons nommés secouristes frappaient leurs victimes à coups de fouet, à coups de bûche, sur la tête, sur les reins. On leur tordait les chairs avec des pinces, on les crucifiait, et elles prétendaient ressentir une ineffable volupté (1). »

M. Séché, qui sympathise avec le jansénisme, déclare y perdre son latin ; moi aussi. Et cette rage de protestations contre la théologie et la morale molinistes, ces messieurs et ces dames en faisaient également pâtir l'État qui ne parvenait même pas à empêcher la publication des *Nouvelles*. Tant de scandales à Saint-Médard poussèrent enfin le roi à décréter la fermeture du cimetière, qui eut lieu dans un grand déploiement de police, à une heure très matinale, quatre heures après minuit, tant on redoutait une violente obstruction. Même, on avait dû placarder l'ordonnance royale hors d'atteinte : elle eût été immédiatement lacérée. Et dès ce jour, nos jansénistes « continuèrent leurs scènes abominables en cachette, chez les initiés ».

En attendant la fermeture de Saint-Médard, qui eut lieu seulement en 1732, et la révolution qui supprimera seulement cette engeance de fous, laissons tous ces gens-là se bousculer grossièrement, burlesquement, criminellement dans les cimetières.

(1) J'emprunte ces détails et ces citations aux *Derniers jansénistes* depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours, de LÉON SÉCHÉ, t. Ier, p. 60-85. 3 vol. in-8°. Paris, librairie académique Perrin, 1891

Digitized by Google

Les provinces, comme Paris, s'étaient toutes émues, et notre coin de Vendée rivalisa avec les plus turbulents. Mgr de Lescure, dont la mort devait occasionner les prodiges que nous savons, tonna autant qu'il put contre les sectateurs des *Réflexions morales*. Et ses mandements, ses instructions, ses catéchismes molinistes ne purent venir à bout de l'effervescence. Son règne fut un long trouble. Sautons quinze années, et voici que tout change, en restant la même chose : Mgr Verthamon, évêque assidu et janséniste effréné, agressif, déchaîne à nouveau les brutales rivalités un moment apaisées. Cet invraisemblable apaisement entre les deux épiscopats, moliniste et janséniste, est dû à Bussy-Rabutin, ce « libertin », cet « ami des philosophes » : tel fut son miracle.

Il s'était promis d'être un « absentéiste », mais il aimait toutes les fantaisies, et celle de l'avènement épiscopal ne lui déplut pas. Il fut donc se laisser recevoir par le chapitre que sa renommée avait mis si fort en défiance, et, au respectueux compliment de salutations, il répondit cette homélie imperceptiblement pince sans-rire : « Messieurs, si l'extrême considération que j'avais pour vous pouvait être augmentée, elle le serait par la reconnaissance que je dois aux nouvelles marques de confiance et d'estime que je reçois de vous. Mais un corps aussi illustre et aussi rempli de personnes de piété, de savoir et de *naissance distinguée*, mérite par lui-même toutes sortes d'égards et de vénération. Ce sont les sentiments avec lesquels j'entrerai, Messieurs, dans le diocèse de Luçon. Je ne serai pas moins votre confrère que votre évêque » (1).

Il avait déconcerté, escamoté son auditoire en le flattant de toute cette ironie, et il agit de même, malgré que l'entreprise fut plus malaisée, avec les moines de l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm qu'il visita sur-le-champ. Cette visite fut considérée comme un coup d'audace. Mais elle fut polie, et les moines rebelles durent s'exécuter : ils complimentèrent l'évêque suspect, et celui-ci prononça son allocution. Aucune allusion à la politique, dirions-nous aujourd'hui. Il se fit ainsi que dès le

(1) A.-D. DE LA FONTENELLE, *op. cit.*, t. II, p. 714.

Digitized by Google

premier contact, les colères tombèrent ; tous ces lions en furie redevinrent de dociles ouailles.

Bussy ne partit pas encore complètement, c'eût été prématuré. « La rectitude de son jugement » (j'emprunte désormais son éloge aux aveux navrés du chanoine du Tressay ou à ceux moins tristes de Vaudoré) démêla vite l'état des esprits, choisit les médecines nécessaires, et il les administra aux uns comme aux autres. Rien ne vaut pour la connaissance des mœurs et des mentalités d'alors qui furent extrêmes, — « où sont les neiges d'antan » —, rien ne vaut les *statuts et les ordonnances* (1) du nouveau prélat lors de son premier synode (30 août 1724).

Aux ecclésiastiques dissipés, il interdit le port de la perruque et des bas blancs... sans sa permission, la fréquentation des foires et des marchés en vue de s'y procurer du plaisir. A la première incartade, un écu d'amende ; à la seconde, deux écus, et suspense *ipso facto* à la troisième. Il leur défendit de manger dans les cabarets, à moins qu'ils ne fussent en voyage et à plus de 5 kilomètres de chez eux. A ces crimes si répandus, les ecclésiastiques ajoutaient encore un goût immodéré pour les noces, — tolérance leur fut seulement accordée quand il s'agit de frères, sœurs, neveux, nièces —, pour la cohabitation avec des servantes jeunettes, — l'âge traditionnel de 50 ans leur fut imposé —, pour des découchages fréquents qui laissaient mourir des paroissiens en état de péché mortel. Bussy dut parer à des abus plus comiques encore : il réglementa le prix des messes qui écorchait les fidèles, il veilla même aux dimensions des sièges à l'église, qui servaient de prétexte à je ne sais quelle exploitation. Les sorciers, les devins, les duellistes, — ce mot est un euphémisme et signifie assurément les professionnels de rixes —, « ceux qui battaient leur père, leur aïeul », furent remis à la justice de l'évêque. Enfin, de plus graves misères réclamèrent son attention : telles que la sodomie, la bestialité dont la pratique était courante parmi ces paysans farouches : ceci nous en dit plus que des volumes.

(1) A Fontenay-le-Comte.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout. Un biais permit à Bussy de côtoyer tous les dangers extrêmes à l'instar de ses collègues, sans croire qu'il devait en choisir un où se précipiter : il y avait en présence, dans le diocèse, deux catéchismes rivaux, un janséniste et un moliniste, dus à des prédécesseurs, et comme il en résultait des luttes sans issue, il imagina un troisième catéchisme, moliniste dans le fond, courtois dans la forme. Il le présenta non en rival des ouvrages existants, — il avait trop de considération pour... —, mais comme un résumé très clair de ce qu'il convenait d'enseigner à l'enfance et qu'il *conseillait* d'adopter transitoirement pour ce motif. « Il voulait réduire autant que possible le nombre des mots, dit-il dans un mandement, sans diminuer rien de la force ni de la substance de tous les points de la croyance. » Une humilité si grande et une persuasion aussi paternelle firent adopter le conseil et peu à peu le calme se rétablit sur l'oubli des catéchismes hostiles.

Cette douceur, cette adresse, cachait d'ailleurs des opinions. Il rêvait une réforme liturgique, « dont la nécessité et l'urgence lui avaient été démontrées par plusieurs membres de son chapitre et de son clergé », peut-être aussi et surtout par lui-même. Il eût souhaité une simplification des rites religieux dans une simplification des doctrines toujours en chicane, et qu' « on ne connût plus qu'*une seule formule de prière* » par exemple. Et voilà qui éclaire le fond de sa pensée. Nous l'avons déjà dit : Bussy eût fait un admirable diplomate de la politique centralisatrice. « La vérité du christianisme étant, pour lui, posée en principe, tout schisme, toute hérésie, toute chicane janséniste n'avait pas sa raison d'être ; l'obéissance à Rome était la seule conclusion pratique. » De l'intolérance? Non pas. Mais de la diplomatie et presque rien d'autre. S'il abominait, en effet, les sectaires du P. Quesnel, il acceptait qu'on fût un athée : témoins, ses amis. « L'incrédule était moins dangereux, parce que c'est pour l'ordinaire un citoyen paisible et que le janséniste intrigue et cabale. » Et il sentait que détenteurs du pouvoir, ceux-ci eussent exercé leur tyrannie mieux encore que les molinistes ne

Digitized by Google

faisaient sentir leur influence. Il ne se trompait peut-être pas (1).

Réfuter de telles idées n'était point trop légitime sous le régime qui les inspirait et qu'elles soutenaient ; leur justesse et leur force n'en importunaient que davantage ceux du clan ennemi. Ne pouvant s'en moquer, on tenta de ridiculiser leur auteur, on s'attaqua à sa personne, on défigura la finesse de sa mondanité, la souplesse de son éclectisme.

« Parmi tant de prélats vilipendés par les jansénistes, dit d'Alembert, l'évêque de Luçon eut la part la plus distinguée à la dévote et implacable haine » (2). A toute occasion, chaque semaine presque, les rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* lâchèrent contre lui la meute de leurs colères. Et lui perdit patience. Ses ripostes furent violentes, inattendues, victorieuses. Ses amis ne comprirent rien à cette brusquerie et la regrettèrent. Pourquoi s'abaisser à ces besognes de vengeance (3)? Et contre qui! Bussy payait le tribut de ses origines : une dose de la férocité des Rouville sur la chaleur des Rabutin. La hautaine irritabilité de son père avait précipité son geste, pimenté une parole toujours si accommodante. Le prélat dut s'en étonner lui-même, et s'en absoudre comme d'un réflexe irresponsable, d'autant qu'en sa qualité officielle d'évêque et non plus de polémiste, il reprenait son calme ironique, son aménité coutumière, sans rien retrancher de ses condamnations. J'y ai fait allusion précédemment. Ses mandements étaient attendus, lus avec une sorte de fièvre.

Le 12 janvier 1731, le chagrin Mathieu Marais écrit dans son journal : « M. l'évêque de Luçon nous a déclarés héré-

(1) Détail pittoresque, mais peu intéressant, sinon comme témoignage de son esprit pondéré : il prescrit, par une ordonnance du 25 août 1726, un nouveau « Propre des saints » du diocèse de Luçon qui fut imprimé : *Propium sanctorum diocesis in quo additur officium Sanctissimi Sacramenti et nova sanctorum officia, ad formam breviari romani accomodatum.* In-8°, Fontenay-le-Comte, 1727, Jacques Poirier.

(2) D'ALEMBERT, *Œuvres philosophiques, historiques, littéraires.* Paris, J.-F. Bastien. An XIII (sur l'évêque de Luçon, voir t. VI, p. 437-442).

(3) Un article d'AUGER dans la *Biographie universelle* de Michaud (t. VI, p. 244) répétant d'Alembert.

Digitized by Google

tiques dans un mandement qui se débite ici et que je n'ai pas vu. M. d'Embrun en a fait autant. Il n'est pas de nos amis. *Inimici facile mentiuntur* (1). »

Et le 23 janvier, notre janséniste est obligé d'avouer que « le mandement de l'évêque de Luçon est bien écrit. Cela sent le Bussy, le Pélisson, le Fénelon. Il s'explique bien sur la légende et la matière de l'Église; et comme cela est très poli et même tendre, on a été assez touché, sauf le contredit théologique. Il n'en a pas été de même du mandement de M. d'Embrun » (2).

Que de qualités dans un mandement épiscopal!

Il y avait beau jeu que les marécages de Luçon avaient perdu leur volage prélat. Pourquoi y demeurer? Une accalmie régnait, qu'il surveillait de loin. Un moine grondeur, le prieur de Saint-Michel-en-l'Herm, provoquait-il un scandale nouveau autour d'un cadavre janséniste? Il ne le morigénait pas : toute dispute eût rallumé des incendies. Il le faisait casser par le cardinal Fleury; et l'accalmie se maintenait indéfiniment.

Le chanoine du Tressay s'en exprime sur un mode lyrique : « Une chose excite mon admiration : c'est de voir un homme mauvais (3), en conservant ses vices, donner de sages règlements... Si comme administrateur il eut de la nonchalance à se reprocher, souvent ses actes publics donnèrent un démenti formel aux actes de sa vie privée. » (Les vices, les actes maudits de sa vie privée, c'est tout simplement, on le devine, sa mondanité souriante et sa modération généreuse.) « De ce qu'une certaine sagesse, d'après le chanoine du Tressay, présida à ses conseils et se joignit à son amour du repos pour amener l'apaisement relatif des querelles religieuses, je n'en conclurai pas, avec A.-D. de la Fontenelle, qu'on puisse comparer son épiscopat avec celui de Mgr de Lescure et lui donner la préférence. Malgré les plus belles qualités de l'esprit, et quelques bonnes qualités du cœur (quand même?), Michel de

(1) MATHIEU MARAIS, *op. cit.*, t. IV, p. 196.

(2) IDEM, p. 199.

(3) Cet homme si mauvais fonda une maison de retraite pour les vieux prêtres du diocèse, à laquelle son vertueux prédécesseur n'avait pas songé.

Digitized by Google

Bussy a pris sa place parmi les prélats dont le passage sur le siège, etc... »

Il faut disculper A.-D. de la Fontenelle de ces insinuations et répéter ce que nous lui avons déjà fait dire : « Toujours est-il qu'entre deux évêques s'occupant on ne peut plus des affaires de leur diocèse, l'un très pieux et ami fanatique des jésuites (de Lescure), l'autre janséniste décidé (de Verthamon), on trouve à Luçon un évêque (de Bussy), ami des philosophes, homme très léger, jugé comme n'étant pas croyant. Or, sous cet épiscopat, il y eut pourtant un temps de repos tandis qu'avant et après, le diocèse fut désolé par des divisions sans nombre et par des scènes scandaleuses. »

Toutefois, pour être complètement fidèle à sa mémoire, n'oublions pas de rappeler que l'épiscopat de Bussy lui servit surtout à paraître brillamment dans l'assemblée du clergé de la province de Bordeaux (1) et à en être le délégué à l'assemblée générale de Paris tenue en 1725. Là, par les qualités célèbres de sa parole, il fut unanimement désigné comme le seul digne de haranguer, au nom du clergé de France, le roi Louis XV à l'occasion de son mariage avec Marie Leczinska, le 10 septembre 1725.

(A suivre.) ÉMILE GÉRARD.

(1) *Mercure de France*, novembre 1736, p. 2577.

Digitized by Google

LYCÉES ET ATHÉNÉES

La belle participation pédagogique de la France à l'exposition de Liége et la conférence de M. Gauthier ont attiré l'attention de nos hommes d'enseignement sur les méthodes et les programmes des lycées français tels que les a transformés la grande réforme de 1902. La question de l'enseignement secondaire est l'une de celles qui demeurent toujours à l'ordre du jour. Il n'est jamais indifférent de savoir comment les principaux pays de l'Europe et du monde s'y prennent pour préparer à la vie et à l'action l'élite de leur jeunesse. Quelle place donnent-ils à la culture classique, aux langues modernes, aux sciences? Quelle est l'orientation de leurs efforts? En présence du rayonnement de plus en plus complexe des routes sociales, par quelles mesures permettent-ils à chacun de choisir aisément la voie qui convient le mieux à ses aptitudes particulières? Voilà des problèmes capitaux qui se posent sans cesse devant l'esprit et dont la solution intéresse profondément la prospérité intellectuelle et l'avenir économique des nations.

Nulle part mieux qu'en France on ne peut suivre et étudier l'évolution de l'enseignement secondaire. C'est à ce pays plus qu'à tout autre que nous devons demander des conseils et des exemples.

Si la France est, comme on l'a dit, l'éducatrice du monde, c'est en Belgique surtout que cette affirmation se vérifie. Toute notre activité intellectuelle relève de la

Digitized by Google

sienne. Notre enseignement est basé sur les mêmes besoins, sur les mêmes principes que le sien. Chez nous, comme chez elle, il existe un conflit entre la culture classique et la culture moderne. Nous avons comme elle des partisans et des adversaires convaincus du latin et du grec, les premiers voulant toujours l'antiquité pour maîtresse, les autres prêts à la bannir de l'école et à diriger franchement l'esprit des élèves vers les langues vivantes et vers la science.

Il semble que cette longue dispute entre les classiques et les modernes, cette dispute qui remonte à Boileau et s'est continuée sous des formes diverses jusqu'à nos jours, soit arrivée en France à son terme. Les ennemis se sont fait les concessions nécessaires et la réforme de 1902, à laquelle ont collaboré toutes les forces vives de la nation : les parlementaires les plus éminents, les universitaires et le public, représenté par les chambres de commerce, a abouti, pour les lycées et les collèges, à un plan général d'études qui est bien près d'atteindre à la perfection.

Avant d'exposer ce plan et d'y signaler les innovations que nous pourrions utilement lui emprunter, on me permettra de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'enseignement secondaire français.

Cet enseignement date du moyen âge. Dès le début, il fut réservé aux classes aisées de la société et destiné à former d'« honnêtes gens ». Il n'avait aucun but utilitaire : sa tâche n'était pas d'enseigner aux jeunes gens les moyens de gagner leur vie dans les carrières libérales, mais de donner à ceux qui déjà étaient nobles et riches un vernis suffisant de bonne éducation.

Au moyen âge, il ne comprenait que le latin et la dialectique. Il faut attendre le XVIIe siècle, l'initiative des Oratoriens et de Port-Royal, pour voir s'y introduire timidement l'étude du français. L'université, rétive d'abord, se résigne enfin, avec Rollin, à s'engager à leur suite dans cette voie nouvelle. Le latin, d'ailleurs, cesse alors d'être une langue vivante, encore que les comédies

Digitized by Google

de Molière, où il apparaît si souvent, montrent que le public le comprenait toujours. Jusqu'à la Révolution, l'enseignement secondaire ne s'inspire que de l'humanisme le plus pur. Diderot presque seul lui reproche de ne point marcher avec le siècle. Les hommes de la Révolution, remplis d'idées justes et fécondes, ne purent les réaliser tout de suite d'une manière durable, et Napoléon, détruisant leur œuvre, rétablit l'ancien système où il introduit toutefois l'étude des sciences. Sous la Restauration, l'avènement de la bourgeoisie laborieuse fait entrer dans les lycées une population d'élèves nouveaux qui viennent lui demander, avec la culture générale de l'esprit, les connaissances pratiques nécessaires pour la lutte de l'existence. On crée alors des classes de français qui se développent peu à peu dans un sens littéraire et dont le grand Duruy, en 1865, compose son enseignement secondaire spécial. En 1881, aux cinq années consacrées à ces études, on en adjoint une sixième et on institue un baccalauréat, qui doit en être le couronnement. Dès lors, les deux enseignements, le classique et le moderne, sont mis sur le même pied. Que restait-il à faire? Créer entre eux des voies de communication qui permissent aux élèves de passer de l'un à l'autre, même au cours de leurs études, si, à l'épreuve, il se prouvait que leurs aptitudes les appelaient vers d'autres destinées. Il fallait encore qu'un enfant pût interrompre ses études à l'âge de l'adolescence, si la nécessité de gagner sa vie l'en contraignait, et qu'il emportât tout de même en quittant l'école un bagage de connaissances constituant un tout. De là ces deux grandes réformes : la *bifurcation* et les *cycles*, qui donnent à la loi de 1902 sa physionomie et son prix.

Voici, dans ses grandes lignes, cette réforme désormais fameuse. L'enseignement secondaire, défini par M. Léon Bourgeois, la formation harmonieuse de l'esprit, fait suite à un enseignement primaire de quatre ans. Il a lui-même une durée de sept années et comprend deux cycles, l'un de quatre ans, l'autre de trois ans. Le premier cycle se

Digitized by Google

partage en deux sections, la première avec le latin obligatoire depuis la 6e et le grec facultatif en 4e; la seconde sans latin ni grec. Après ces quatre années d'études, formant un tout, on peut obtenir un certificat. Si l'élève, au contraire, poursuit ses études, il entre dans un second cycle de trois ans et il a à choisir entre une section gréco-latine, une section latine avec les langues vivantes, une section latine avec les sciences, enfin une section exclusivement moderne, consacrée aux langues vivantes et aux sciences.

On voit immédiatement l'avantage principal de cette loi : l'extrême souplesse qu'elle procure aux formes de l'enseignement. Elle retarde autant que possible le moment où l'enfant doit irrévocablement choisir sa voie. Elle lui permet de changer de chemin s'il s'aperçoit en route qu'il s'est trompé. Elle offre au choix des familles une grande variété de directions, de façon que nul ne soit tenu de perdre son temps à des études pour lesquelles il n'est point fait. Enfin, elle réconcilie les deux enseignements, le classique et le moderne, en les confondant, en les mêlant l'un à l'autre, en établissant entre eux des rapports étroits.

On peut dire qu'actuellement en France, après une crise de cent années, l'enseignement secondaire est revenu à son unité primitive, débarrassé de l'antagonisme séculaire des classiques et des modernes, grâce à son adaptation adéquate au double besoin de notre société démocratique qui réclame à la fois une culture générale désintéressée non plus pour une élite, mais pour tout le monde, et en outre une préparation aussi directe, aussi complète que possible au grand et fécond combat pour la vie.

Il y a trois ans à peine que cette réforme est appliquée et il serait prématuré de l'exalter outre mesure et de demander déjà son extension à notre propre enseignement. Toutefois, elle présente des avantages si manifestes que nous pourrions nous en inspirer pour introduire

Digitized by Google

un peu plus d'air et d'aisance dans le jeu de nos institutions scolaires. Il y aurait lieu d'étudier si le système français de bifurcation ne vaut pas mieux que le nôtre : et je pense que le résultat de cette étude ne serait pas à notre avantage. Quant à la création des cycles, je crois qu'elle s'imposera partout avant peu d'années : l'enseignement secondaire est ouvert à tous, même à ceux qui ne peuvent pas achever leurs études. Il faut qu'après quatre ans ceux-ci emportent un bagage complet, constaté par un certificat officiel. Dans la pratique, ne voyons-nous pas maints élèves quitter l'athénée après la quatrième?

Il est urgent de réformer les programmes de telle sorte que ces élèves sortent de l'école avec l'impression bien nette qu'ils ont terminé un cycle d'études, qu'ils savent tout ce qu'ils peuvent savoir dans leur position et avec leurs moyens, et qu'enfin ils ne doivent plus se considérer, ainsi que cela se fait aujourd'hui, comme des ratés, des impuissants auxquels le souffle, le loisir ou l'argent ont manqué pour aller jusqu'au bout du voyage. Je suis persuadé que la division de notre enseignement moderne en deux cycles, comme en France, doublerait en quelques années la population de nos athénées.

Mais pour que le premier cycle donnât chez nous des résultats sérieux, il faudrait que notre enseignement primaire subît une transformation complète et qu'il devînt une préparation directe aux études moyennes. Actuellement, quand les élèves entrent dans nos athénées et nos collèges, ils ne savent presque rien de ce qu'ils doivent savoir : leur esprit, bourré de notions scientifiques inutiles à cet âge, est incapable d'analyser la moindre phrase et d'y découvrir la fonction des mots. N'oublions pas qu'en France l'enseignement des lycées fait corps avec un enseignement primaire de quatre ans pendant lesquels la tâche des maîtres est d'assouplir l'intelligence, d'éveiller l'imagination des enfants et de les disposer à accepter sans étonnement et sans répugnance les méthodes et les matières nouvelles des classes moyennes proprement dites. Chez

Digitized by Google

nous, trop d'élèves nous arrivent des écoles communales des campagnes, pour qui l'enseignement des athénées demeure absolument incompréhensible. On y fait appel à leur intelligence, que nul ne s'est efforcé à temps de dégourdir. On tâche d'émouvoir leur sensibilité, que la vie et l'école ont laissée jusque-là rude et grossière. Ces élèves, surtout dans les cours modernes, paralysent l'élan du professeur, nuisent par leur inertie aux progrès de leurs condisciples et maintiennent notre enseignement secondaire à un niveau inférieur.

Si l'on se décide à opérer chez nous des réformes en prenant pour type et pour modèle la grande réforme française de 1904, telle que M. Gauthier, inspecteur général de l'instruction publique, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, l'a développée et élucidée dans une récente conférence de l'exposition de Liége, on pourra emprunter encore à la France de très utiles innovations. Sans vouloir nous arrêter à des questions de détail, nous ne parlerons qu'en passant de l'enseignement de l'histoire et de la géographie, qui s'adresse chez nous presque exclusivement à la mémoire et qui, chez nos voisins, est débarrassé de son fatras indigeste de dates, de noms de batailles, et de ses nomenclatures aussi minutieuses que stériles : l'évolution du progrès humain, les conditions de la vie économique des peuples y retiennent seules l'esprit. Il faudrait dire aussi un mot de l'enseignement moral et civique qui figure au programme des lycées français et qui est donné occasionnellement pendant les cours littéraires. Cet enseignement n'existe pas chez nous, où le cours de religion tient lieu de cours de morale. Mais de nombreux élèves sont dispensés de la religion. Ceux qui suivent ce cours n'y attachent qu'une importance secondaire. Voilà donc nos athénées privés en fait de tout enseignement moral et civique. Ce sera l'honneur de la France d'avoir inscrit, la première de toutes les nations, au programme de ses lycées et de ses collèges, l'enseignement d'une morale

Digitized by Google

indépendante, fondée sur le respect d'autrui et de soi-même.

Que dire, enfin, de cette classe de philosophie qui achève, en France, l'enseignement secondaire, et dont le nôtre est dépourvu? Remarquons tout d'abord que deux de nos établissements libres ont quelque chose qui y ressemble : le collège de la Paix à Namur et l'institut Saint-Louis à Bruxelles se sont adjoint une faculté de philosophie et lettres; mais c'est déjà l'enseignement universitaire. Au contraire, la classe de philosophie, en France, est créée surtout pour les jeunes gens qui ne se destinent pas aux hautes études littéraires ou juridiques. On a reconnu qu'il fallait enseigner à tous les notions de la philosophie, cette science qui est à la base et au sommet de toutes les sciences. Le résultat a été de donner plus de sérieux et plus de tolérance à la fois à l'esprit français de l'élite, tandis que les professeurs de l'enseignement secondaire spécialement doués pour la spéculation pure, trouvaient dans ces chaires de philosophie le moyen de se consacrer à leurs études favorites tout en se rendant utiles à la communauté. C'est l'institution de cette classe qui a fait éclore cette riche littérature philosophique, cette abondance de volumes verts de chez Alcan, parmi lesquels il en est tant qui unissent à une forme admirable de clarté, de précision et même d'éclat, la subtilité ingénieuse du raisonnement et la profondeur de la pensée. Il est à remarquer, d'ailleurs, que les professeurs de l'enseignement secondaire jouissent en France de mille privilèges dont les nôtres sont privés chez nous. Une administration intelligente a à cœur de placer chacun d'eux dans la situation et dans la chaire qui conviennent le mieux à ses talents et à ses facultés. Le gouvernement récompense leurs efforts, témoigne hautement de l'estime en laquelle il les tient. Ils sont mieux payés que chez nous et, en outre, la collaboration à mille revues et journaux leur donne le moyen d'augmenter leurs ressources tout en accroissant le capital intellectuel de la nation.

Digitized by Google

Nous ne discuterons pas ici la question brûlante du baccalauréat. Il est battu en brèche depuis bien des années, en France, et on parle d'y substituer un examen final où l'élève pourra se faire interroger sur les matières qu'il voudra sans être tenu de répondre sur celles qu'il a négligées. Un certificat constatera le nombre de branches qu'il a étudiées à fond et le nombre de points qu'il a obtenus pour chacune. Chez nous, il existe un examen à la fin de rhétorique, pour l'obtention du diplôme de sortie. C'est une formalité dépourvue de tout caractère sérieux et les diplômes ainsi obtenus ne jouissent d'aucun prestige. Pourtant la nécessité d'un examen, après l'achèvement des études moyennes, s'impose chez nous comme ailleurs, au moins pour ceux qui veulent entrer à l'université.

On peut prévoir, en France, comme compléments de la réforme de 1902, la suppression prochaine du baccalauréat, le recul du latin qui ne s'enseignera plus qu'à partir de 14 ans, la suppression du grec, et enfin la transformation des classes en cours. Un élève n'appartiendra plus à une classe déterminée : il s'inscrira, selon ses aptitudes et ses connaissances, dans le cours qui lui convient le mieux, il pourra ainsi suivre l'allemand avec des élèves plus jeunes que lui, s'il ne connaît rien à cette langue, tandis qu'il étudiera les mathématiques dans un cours supérieur, s'il est fort en cette branche. Cette réforme, radical bouleversement des vieux usages, mettra du temps à s'établir : mais elle finira par triompher parce qu'elle présente le double avantage de supprimer la queue des classes, ce poids mort d'élèves perdus, affolés, qui dès le premier mois ne comprennent plus rien aux leçons, alors que, placés dans un cours inférieur, ils feraient peut-être des progrès, et, d'autre part, de stimuler le zèle du professeur qui, n'ayant plus devant lui que des élèves bien préparés, fera tout son possible pour en obtenir les meilleurs résultats.

Résumons cette rapide, cette trop rapide promenade pédagogique parmi les nouveautés d'un pays qu'on a

Digitized by Google

appelé avec raison notre seconde patrie intellectuelle. Sous l'action de la poussée démocratique du siècle, qui veut que chacun, riche ou pauvre, puisse accéder à la science, on y a vu s'augmenter dans d'incroyables proportions le nombre d'élèves de l'enseignement secondaire. Vingt mille familles, en 1850, y envoyaient leurs enfants. En 1900, il y en avait deux cent mille! Cette même poussée démocratique réclamait des rapports aisés entre les différentes formes de l'enseignement, la chute de toutes les barrières et de tous les privilèges. Enfin, elle donnait naissance à une conception à la fois libérale et utilitaire de l'enseignement, où la culture générale n'était certes pas négligée, mais où l'on réservait une place importante aux langues vivantes et aux sciences, et cela dans le moins de temps et avec le moins de frais possibles.

Avec son système de cycles et de bifurcations, le rajeunissement des méthodes, l'esprit de liberté, d'initiative personnelle de la part du maître et de l'élève qu'elle a fait entrer dans l'école, la réforme de 1902 a abouti à un type d'enseignement secondaire qui, au point de vue français, est actuellement le meilleur possible. Il est à souhaiter que la Belgique, en cette année jubilaire qui se prête admirablement à une sorte d'examen de conscience national, en cette année d'exposition qui nous permet de nous instruire si facilement auprès de l'expérience du monde entier, ne dédaignera pas d'étudier attentivement l'enseignement secondaire français rénové et de lui demander les moyens de donner au nôtre, excellent déjà par tant de côtés, ce qui lui manque encore : des cadres moins rigoureux et plus souples; des programmes moins chargés, s'adressant moins à la mémoire; un solide enseignement moral et civique; une concordance plus étroite entre l'enseignement primaire et l'enseignement moyen, entre celui-ci et l'enseignement supérieur; enfin, dans les cours littéraires, un éclat, un brillant qui nous fait presque totalement défaut et qui est pourtant indispensable à une instruction complète.

GEORGES RENCY.

Digitized by Google

HENRI BOREL[1]

II

J'ai hâte d'en arriver à l'analyse de *Het Jongetje*. Et si j'ai essayé, dans cette brève étude, de caractériser le talent de Henri Borel dans son ensemble, je voudrais qu'on apprît à connaître surtout son œuvre la plus répandue et la plus goûtée en Hollande (2).

Je me souviens du plaisir avec lequel je lus cette nouvelle dans le *Gids* au printemps 1898 et je sais que plus d'un ami de Hollande partagea mon émotion d'alors. Et cependant la tâche me semble malaisée d'exposer à un lecteur français cette simple histoire d'un amour d'enfant.

***

On a publié, sous le titre *Les Précoces*, la version française d'une nouvelle de Dostoiewsky. Je crains un peu que le traducteur n'ait intitulé ainsi son œuvre par besoin de réclame, et je dois ajouter que le contenu vaut mieux que l'étiquette.

On nous initie, dans le cours de ce récit du romancier russe, aux petites passions, aux petites vanités, aux petites haines des écoliers russes de quatorze à quinze ans, et la nouvelle se termine par un sermon tout à fait évangélique. On y a développé, en fait, une thèse dont les conséquences relèvent plutôt de la pédagogie : il faut connaître l'âme véritable des enfants,

(1) Suite. Voir le numéro du 15 avril de la *Revue de Belgique*.

(2) Voir plus loin, l'*Histoire d'un petit garçon*.

Digitized by Google

ne pas froisser leur orgueil, ne pas les humilier, les traiter un peu comme des hommes, être devant eux bon, fort et grave.

N'importe, ces écoliers qui veulent « faire l'homme » sont parfois de terribles enfants, la peinture qu'en donne Dostoiewsky est forte et troublante, le récit en est émouvant, en dépit d'une action indécise et d'un style lâché.

En rapprochant ce tableau de certains passages du *Journal de Marie Bashkirtseff* (1), on acquiert la certitude que les petits Russes d'une certaine classe sont vraiment d'une intelligence bien précoce et possèdent, tout enfants, une bien haute idée de leur petite personne. L'orgueil de Marie Bashkirtseff serait intolérable s'il ne s'y alliait beaucoup de bonté foncière et une ingénuité qui désarme.

Écoutez une réflexion de cette « précoce » à l'âge de treize ans: « Nous allons à l'église de Saint-Pierre (Rome), les demoiselles seules. J'ai prié agenouillée et *le menton appuyé sur ma main très blanche et très fine* (2); mais me souvenant où j'étais, je cachai mes mains et je m'arrangeai de façon à m'enlaidir en guise de pénitence. » Je n'ai pas l'intention d'entreprendre une étude sur les enfants russes, fût-ce sur les enfants de la classe aristocratique seuls, dont il y a dans le *Journal* mentionné, chez Tolstoï (*Mémoires*) et encore ailleurs une série de curieux échantillons; cette étude serait intéressante, surtout si on lui opposait celle de l'enfant du peuple tel que Gorki et Dostoiewsky, notamment, l'ont esquissée ou détaillée sous la forme narrative, lorsqu'ils nous montrent l'enfant des pauvres diables et des paysans, le petit être obscur, dont l'âme reste amorphe, le misérable pour qui la faim, la misère et les coups sont une éducation, et pour qui n'existent en ce monde ni pitié ni miséricorde.

De part et d'autre cependant, l'âme de l'enfant a des profondeurs qui nous échappent, c'est un petit monde aux recoins obscurs, devant lequel nous passons, indifférents, pour la plupart, comme devant un livre fermé.

(1) *Journal de Marie Bashkirtseff*, Paris, Charpentier, 2 vol.
(2) Le passage n'est pas imprimé en italique dans le texte du *Journal*.

Digitized by Google

C'est pourquoi — à mon sens — les vraies biographies d'enfants sont rares partout et c'est pourquoi aussi le livre tout récent de Romain Rolland : *Jean Christophe* (1) a été pour le public français une révélation. Petit à petit, d'ailleurs, le champ de la littérature s'élargit et l'on reconnaît que les gestes puérils, inconséquents et volontaires du garçonnet qui ignore la vie et voudrait modeler le monde à sa guise, sont parfois l'expression d'idées, de sentiments et de douleurs, qui trahissent une âme enthousiaste ou torturée et des conflits, des heurts avec la réalité, aussi poignants que nos souffrances d'homme.

C'est que pour certaines âmes jeunes, ayant grandi un peu à part, et qui ne se sentent pas en harmonie avec les choses environnantes, tant de nobles spectacles sont grotesques, tant de vérités sont menteuses; tandis que la justice est blessée à chaque pas et que personne ne semble le remarquer. Qu'on se rappelle dans *Jean Christophe* le morne désespoir d'un enfant qui s'est rendu compte que ses parents sont méprisables, qu'ils ne sont, comme il l'avait toujours fermement cru, ni les premiers, ni les plus grands, ni les meilleurs des hommes. Et dans quel abîme de révolte et de honte tombe le petit héros du Dostoiewsky des *Précoces*, qui a vu son vieux père infirme, ivrogne et dégradé, mais qu'il aime cependant plus que tout, traîné dans la boue par un jeune noble (2)! Ce que ces humiliations ont fait souffrir les deux enfants et la trace qu'elles ont laissée sur toute leur vie, c'est ce qu'il est difficile d'exprimer. Combien d'hommes portent encore, cachées au fond du cœur, les blessures saignantes que l'enfance tant vantée leur a values!

En réalité, nous avons souvent, sur notre enfance et sur les enfants en général, des idées vagues et pour la plupart conventionnelles. De cette existence que trouble le plus léger souffle, qu'occupent les soins les plus puérils, que hantent les chimères

(1) ROMAIN ROLLAND, *Jean Christophe*. Paris, Ollendorff, 1905 ; voir la notice bibliographique de la *Revue* du 15 mai.

(2) Il y a un épisode analogue dans un récit de Gorki (*grand-père Arkhip et Lenka*).

Digitized by Google

les plus folles, nous avons oublié les soucis, les passions, l'envie lancinante, les haines profondes et les grands amours. Nous n'aimons à revoir de notre enfance que les heures de joie, mais surtout, nous voulons, à toute force, prêter à des enfants des idées enfantines.

La vie d'écolier, l'ennui des heures de classe, la joie de l'école buissonnière nous ont été fréquemment contés en français ; de Töpfer à Theuriet et à Daudet, tous les conteurs nous ont documentés sur ce banal sujet ; tous nous ont aussi parlé des rêveries de l'adolescent et ont conté en passant la même historiette de ses amours.

Mais si l'auteur se donne la peine et le loisir de détailler les péripéties de ces petits drames du cœur, il en sourit avec nous, il se détache de son objet, qu'il envisage d'assez haut, avec une nuance de satire, de coquetterie et de dédain.

C'est que l'esprit français est volontiers railleur ; si l'auteur ne se rangeait pas de notre côté, s'il ne souriait pas avec nous des mésaventures de son héros, c'est lui que nous accuserions de naïveté. Nous avons, je le crois, quelque peine à admettre combien sont profondes, et parfois durables, les émotions naïves, les grandes passions ou les amers ressentiments que les vrais récits de vies d'enfants nous révèlent.

Ce qu'une plaisanterie facile peut étiqueter du terme méprisant de « gnan-gnan » est insupportable à l'esprit français. Et il ne faut point s'en offenser, car nous tenons là une attestation du sens de la mesure et du goût de ce peuple ; mais il risquerait s'il était trop exclusif, de s'interdire ainsi, plus ou moins complètement, un domaine littéraire. Cela ne veut pas dire qu'à côté des récits d'enfants en langue française, auxquels je faisais allusion tout à l'heure, et qui souvent même sont plutôt écrits à l'usage des petits, il n'y ait dans la littérature tout à fait contemporaine la légion turbulente des enfants terribles. L'attrait qu'exerce sur certains la première partie de *Claudine* est fait, en partie, de l'absence complète de naïveté et d'innocence de la jeune héroïne et du contraste entre ses quinze ans, le cadre de l'école de Montigny et ses réflexions de jeune femme très avertie.

Digitized by Google

Mais il semble que l'idée la plus ordinaire qu'on se fait de l'enfant dans notre littérature soit ou sentimentale ou « rosse » c'est-à-dire *poussée* tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, sans souci de la vérité moyenne. Ajoutez que, dans la généralité des récits, l'auteur s'occupe plus du lecteur que du héros.

Il est temps, après ces réflexions qui sont utiles pour éviter un malentendu, de revenir à Henri Borel; déjà on devine qu'en le jugeant au point de vue français, on lui découvrira des défauts qui ne sont pas communs chez nos voisins du sud, l'absence de mesure, l'oubli du lecteur, la complaisance de l'auteur qui veut tout conter, qui s'identifie avec son héros et ne nous fait grâce ni du détail banal, ni de la confidence quelconque.

La comparaison avec *Jean Christophe* de Romain Rolland, si elle ne devait être fastudieuse, ferait sentir d'une manière très palpable où le sens de la mesure arrête un écrivain français et jusqu'à quel point les longueurs de style de Borel sont funestes au sujet qu'il traite. Mais, malgré ces critiques, il faut reconnaître que, sur un thème chétif « l'amour d'un écolier de quinze ans », Borel a écrit un des plus jolis livres qui soient en Hollande. Et c'est — détail significatif — dans la revue la plus grave des Pays-Bas, dans *De Gids*, que le roman parut d'abord et remporta son premier succès.

*
* *

L'intrigue est si menue qu'elle semble défier l'analyse. Les émotions du héros, garçonnet charmant et sincère, nous sont longuement dépeintes, le livre est une confession, où l'auteur veut retracer, dans toute sa pureté, l'immense rêve d'amour de son cœur de quinze ans.

Et cet amour de Paul pour Corrie est si intense, si respectueux et si doux, que le garçonnet semble vivre dans une extase perpétuelle. Il n'en reste pas moins le petit garçon de la résidence si policée, il conte tout au long comment on doit reconduire Corrie et sa mère au train de Scheveningue, les saluer chapeau bas, puis retourner à pied parce que sa bourse ne lui permet qu'une seule dépense de tram par après-midi de

Digitized by Google

congé. Toutes les impressions du petit écolier sont d'une vivacité extrême, et toutes les petites actions terre à terre et quotidiennes dont il nous donne le menu détail, acquièrent à ses yeux un prix et une signification énormes, dès qu'elles se rattachent à Corrie.

Voici le portrait du petit écolier mis en scène :

« C'était encore un tout petit garçon. Il se croyait un peu un homme depuis qu'il allait au lycée et qu'il portait des culottes longues. Il savait certaines choses que les gamins apprennent vite en allant à l'école et il lui arrivait de jurer devant les autres et de rire de vilains propos, sans en sentir la portée. Mais son cœur était vraiment demeuré celui d'un petit garçon, je puis l'assurer, car je le sais. »

Et voici quelques-uns de ses souvenirs : « A un grand bal d'enfants, à la Haye, il était venu un jour habillé de velours noir, en culottes courtes, en bas de soie noir, en escarpins vernis et à boucle. Alors il s'imagina qu'il était un prince ou un comte. Il revint du bal, tout chargé de décorations, d'étoiles dorées et de fleurs du cotillon et il demeura à s'admirer longuement devant le miroir, avec toute cette gloire sur la poitrine... »

« Les petites filles étaient pour lui quelque chose d'étrange et de mystérieux. Elles étaient si différentes des garçons, elles avaient de si beaux cheveux, elles étaient si gentilles. Elles marchaient doucement, leurs robes étaient jolies, merveilleusement douces au toucher, toutes de soie, de satin et d'étoffes moelleuses. Leurs mains étaient toujours blanches, leur voix claire, leurs mouvements aisés et légers... »

De ce portrait de jeune fille, l'âme du garçonnet est tout à fait obsédée :

« Ce qu'elles sont ? Le petit garçon ne le savait pas, mais il éprouvait pour toutes les petites filles un respect religieux, et en même temps le désir d'être tendrement seul avec elles, pour leur parler gentiment, leur apporter des fleurs et faire pour elles tout ce qu'elles voudraient... »

C'est parce que notre garçonnet a dans l'âme tant d'enthousiasme, tant de foi dans la pureté de ces êtres qu'il place au-

Digitized by Google

dessus de l'humanité vulgaire, tant de tendresse et tant de dévouement que la toute simple histoire d'une amourette quelconque et sans péripétie devient à ses yeux l'histoire la plus sublime qui soit. Et quand — comme il arrive — ses espérances sont ruinées, la petite désillusion d'un très jeune homme de dix-sept ans devient une catastrophe qui ébranle le fondement même de sa vie.

Je l'ai dit, il est malaisé d'analyser ce livre où l'action n'a aucune part, où tout est notation attendrie et lointain émerveillement; j'ai tâché d'en traduire plus loin pour la *Revue* les pages essentielles.

Sans doute, il y a parfois trop de mièvrerie; l'auteur oublie son lecteur; il se complaît avec trop d'insistance dans l'évocation des souvenirs, entasse des détails dont les uns sont charmants et les autres quelconques; le ravissement qu'il veut peindre échappe presque à la littérature, et semble n'appartenir qu'à une langue dont nous avons perdu la clef. Son livre n'en est pas moins un récit touchant, très pur, très tendre et qui traduit avec bonheur un coin de notre âme d'enfant.

Mais un tel livre ne se résume pas. Peut-on redire, après l'auteur, le charme de ces rencontres, où deux âmes d'enfants ignorants et attendris se cherchent, semblent se toucher, obéissent sans le savoir à la grande attraction d'où naît la vie, et sont heureuses, sans rien connaître, ni désirer connaître du réel de cet amour?

Tout est banal et terre à terre si l'on veut; mais tout est transfiguré et ennobli; tout est simple et d'observation quotidienne; mais pour ces deux enfants, tout est découverte et miracle. Et le cadre de cette minuscule idylle, c'est la résidence aristocratique et calme, la ville de luxe et de repos, le centre le plus raffiné de la Hollande, c'est la Haye avec son bois, ses bosquets, son vieux chemin de Scheveningue, avec les dunes, avec les grandes plaines toutes proches et avec la mer.

Et certes, ce milieu-là aussi a déteint sur la pensée de Henri Borel, lui donnant une admiration sans borne pour les grands spectacles reposants de la nature, en même temps qu'une

Digitized by Google

aversion féroce contre le bourgeois prétentieux, qui ne goûte rien de ces joies simples et profondes, mais qui fait la loi, qui constitue la société et qui ruine ou avilit les plus nobles élans autour de lui.

Car le rêve de Paul ne peut se réaliser. Malgré son amour, malgré son enthousiasme et sa noblesse, ce n'est pas auprès de lui que vivra sa tendre et douce petite amie. A la suite d'une gaminerie de classe, Paul est renvoyé de l'école, parce qu'il ne veut pas dénoncer un camarade. Il est placé dans un lycée de petite ville, dirigé par son oncle. Il revient à la Haye au bout d'un an et demi et trouve sa Corrie fiancée à un soudard, frisant la quarantaine et qui a trop vécu aux colonies et ailleurs. Et rien ne peut donner une idée du charme douloureux qui se dégage de ce récit et de la sympathie intime que Borel sait éveiller en nous pour ce gamin de quinze ans, follement amoureux et dont toute la joie de vivre est brisée d'un seul coup.

Paul est sérieux et rêveur, plein d'enthousiasme et romanesque à l'excès; mais il a pour les petites filles un respect et un culte tels que cela en devient touchant. Corrie est bonne, douce, rieuse, mais déjà très femme : cruelle envers un autre jeune homme contrefait; plus aimante que vaillante; cédant devant les menaces de sa grand'mère et renonçant à voir Paul, puis le voyant en cachette; heureuse surtout de l'admiration qu'elle excite et du charme qu'elle répand.

La conclusion de ce roman, c'est la désillusion si amère du garçonnet, la cruauté de la vie et la misère du monde. Déjà on peut prévoir ici la peinture que l'auteur fera un jour de la société actuelle, où la pureté et l'amour sont méconnus, où la brutalité, la passion et l'égoïsme règnent sans conteste.

Het Jongetje n'est qu'une petite histoire au thème banal, auréolée par le souvenir, par le regret et l'amertume du *es hat nicht sollen sein;* mais la sincérité même de l'émotion la sauve de la vulgarité. A froidement juger les choses, on serait même tenté de dire que, cette fois encore, la société a raison contre le poète! Paul ne se rend pas compte de ce qu'il est et de ce qu'est Corrie. Il a dix-sept ans, il n'est qu'un petit jeune

Digitized by Google

homme, auquel il faudrait faire crédit de quatre ou cinq années avant qu'il pût seulement se fiancer; à dix-sept ans, Corrie est une jeune fille accomplie, presque une dame; en vertu de la loi des sexes, ils ne sont plus du même âge. Mais de penser que toute la douceur, toute la pureté, toute la beauté suave de sa petite reine appartiendront à un soudard grossier, brutal, violent et avide, à un viveur blasé et qui se range sur le tard, c'est, pour le garçonnet, une angoisse au-dessus de ses forces. Borel a su nous communiquer le sentiment de cette angoisse, ce qui n'empêche pas que c'est le tableau de cet amour d'enfant, plus que la catastrophe finale, qui nous émeut. Avec lui, nous avons retrouvé la simplicité de cœur, la pureté d'émotions, la grandeur et la naïveté de ces années d'adolescence, où l'on croit pouvoir façonner sa vie d'après la beauté de son rêve. Et quoique le dernier cri du garçonnet blessé soit ici une longue plainte devant tout son rêve qui s'écroule, on sent combien l'auteur de *Het Jongetje* est resté pénétré des doctrines de calme, de simplicité et de naïve grandeur qu'il développait sur un mode poétique, dans ses études et dans ses fantaisies sur la sagesse et la beauté de la Chine.

Mais *Het Jongetje* fait prévoir aussi le juge impitoyable fougueux et exalté de la société actuelle, que Henri Borel est devenu dans la suite de sa carrière d'écrivain.

***

La suite qui fut ajoutée après coup à son roman, l'œuvre (1) qui nous retrace la vie de Paul après la disparition de Corrie, est, à mon avis, loin de mériter les mêmes éloges. Et tout d'abord, on peut croire que Borel ne s'est pas rendu compte du danger qu'il y avait à trop tendre la même corde, à trop répéter les mêmes observations et à analyser en détail, chez des personnages ordinaires et déjà connus, des sentiments toujours les mêmes et toujours très peu complexes. La délicatesse tourne à la mièvrerie, les naïvetés doivent avoir un terme, sous peine de dégénérer en niaiseries.

(1) HENRI BOREL, *Het Zusje*. Amsterdam, P. N. Van Kampen & Zoon, 1900.

Digitized by Google

En vérité, le volume semble, pour un lecteur étranger, presque le résultat d'une gageure : faire un livre de 192 pages relatant l'histoire terre à terre d'un étudiant de vingt-deux ans et d'une écolière de dix-huit ans, qui s'accorderont une dizaine de baisers dans le cours de l'ouvrage, se verront une demi-heure quatre fois par jour sur le chemin de l'école au logis de la fillette, se promèneront deux fois au bord de la mer et une fois dans la banlieue de la Haye, jusqu'à ce qu'enfin la maman, mise au courant par un indiscret, chapitre sa fille et que la belle aventure se termine, on ne sait trop comment, mais, selon les probabilités, par des fiançailles très bourgeoises.

Je sais qu'on pourrait résumer aussi en quelques lignes certaines œuvres françaises à succès retentissant et traitant des sujets un peu apparentés à celui de Borel, si l'on tient un compte exclusif de l'âge des personnages et de leur initiation à l'amour. Des chapitres entiers de la série des *Claudine* ou des *Minne* se résumeraient fort bien en dix lignes. Mais il y a dans le talent de Willy un élément qui lui est propre et qui manque ici; il a la virtuosité de la « rosserie » qui, à la date d'apparition de sa « trilogie », fut à la fois une nouveauté tyrannique et un piment pour certaines classes de lecteurs.

Qu'un livre comme *Het Zusje* (la petite sœur) puisse être lu en Hollande, c'est déjà, semble-t-il, une indication qui a son prix pour celui qui tâche de découvrir quelque chose de l'âme et du caractère de ce peuple. Si certaines parties de ce livre ont choqué le lecteur hollandais, ce sont uniquement celles où Borel, ne reculant pas devant le mot propre, avait appelé simplement par leur nom les réalités de l'amour qui froissent si profondément son caractère d'idéaliste. Ces critiques, autant que le livre lui-même, trahissent, malgré tout, un fond de sérieux et de moralité intime, respectable et touchant, en même temps qu'une méconnaissance et un mépris de la passion qui expliquent bien des insuccès artistiques et littéraires. De « rosserie » il n'y a en tout cas pas l'ombre ici.

Dans *Het Zusje*, Borel a tâché, sans y pleinement réussir, de prendre contact de plus près avec la vie. La tendance mystique, si fréquente dans ses autres œuvres, est moins pro-

Digitized by Google

noncée. Le livre n'en est pas moins une attaque toute franche contre Émile Zola et son école (1); c'est encore une fois la revendication des droits de l'immatériel, de la pureté, de la candeur contre les brutalités d'un réalisme qui, malgré une vogue superficielle et des apologistes ardents, n'eut jamais de profondes racines en ce pays. Mais il est regrettable que Borel ait cru pouvoir, dans ses ouvrages d'imagination, faire œuvre de critique littéraire et répéter les jugements qu'il avait formulés déjà dans ses *Études*.

Au point de vue du fond, *Het Zusje* (la petite sœur) constitue une espèce d'amende honorable. Le récit précédent se fermait sur une note profondément pessimiste. La vie brise le rêve, le garçonnet se retrouve l'âme meurtrie, la foi déçue. Et pendant que sa douce Corrie est « vendue » par ses aristocratiques parents à un vieux soudard de la bonne société de la Haye, une malheureuse s'approche du garçonnet pendant qu'il s'éloigne navré et titubant comme un homme ivre, et lui offre ce qui fut sa sainteté de femme en échange d'un peu d'argent. Voilà ce que notre monde fait de l'amour!

Il s'agit maintenant de réconcilier Paul avec la beauté de la vie, de lui rendre un peu de foi en lui-même, de dissiper le sombre nuage que la misère des choses a créé autour de lui. Ai-je besoin de dire que cette thèse créait au romancier de nouvelles difficultés et que tout l'intérêt de l'œuvre réside évidemment pour l'auteur dans cette profession de foi idéaliste?

Si le lecteur veut bien se rappeler la simple histoire d'un petit garçon, il sera facile de résumer la suite que Borel y a ajoutée. Après la perte de Corrie, Paul a vécu deux ou trois années tristes, sans lumière, sans joie et sans grandeur. Sa mère est morte, il est séparé de son père et fait connaissance avec les laideurs et les pauvretés de la vie quotidienne. Il a fréquenté les filles sans parvenir à s'encanailler de gaieté de cœur et en conservant au fond de lui-même le culte de Corrie, la honte de son abaissement et le regret de sa déchéance.

(1) La thèse de critique littéraire est reprise des *Études* et traitée à nouveau dans le roman.

Digitized by Google

C'est à ce moment qu'il rencontre Mientje, celle qui sera sa femme, mais en qui il voit d'abord une sœur qui doit lui rendre un peu de joie de vivre. C'est elle qui éclairera et réjouira sa solitude d'étudiant parfois bruyant, mais qui porte en lui beaucoup de tristesse et de regrets, et qui ne se sent à son aise, ni au milieu du laisser-aller et de la grossièreté des camarades bons vivants, ni parmi ses amis prétentieux et se posant en « artistes » (1).

Il y a des si grosses naïvetés dans l'œuvre qu'elles font sourire. Telle est cette découverte énorme (aux yeux de l'auteur, sans doute, car le lecteur s'en est aperçu depuis longtemps) que Paul aime Mientje non pour qu'elle reste sa sœur, mais pour qu'elle devienne sa femme. Il y avait là matière à une analyse précise, l'auteur ne s'est pas donné la peine de marquer les étapes d'une évolution sentimentale, qui était, on peut le dire, inévitable. Ailleurs, il semble impossible que Mientje ne soit parfois jalouse du passé de Paul, de son amour pour Corrie.

Le dirai-je, à nos yeux d'étranger, il y a ici trop de mièvrerie et trop de banalité, un abus du sentimentalisme vague, une décision trop rigoureuse de ne présenter que des tableaux tendres et touchants.

C'est du printemps de l'amour que l'auteur a voulu noter ici les menues phases, sans tenir compte du fait que cet amour platonique reproduisait en moins bien les sensations déjà révélées dans *Het Jongetje* et que l'auteur s'était volontairement fermé le domaine de la passion. Chez le garçonnet de quinze ans, cet amour sans complication aucune était touchant. Il est ici plutôt fade, il y manque des traits essentiels, ceux qui pourraient agir le plus puissamment sur nos âmes. Incontestablement, le thème ainsi limité est fort mince et l'attitude observée par l'auteur légèrement prétentieuse. Il ne lui est pas permis de laisser croire, qu'il a été le seul à aimer Corrie ou Mientje. Chacun, je pense, a été le « garçonnet » et

(1) Ici encore Borel reproduit dans son roman une de ces thèses préférées des « Études » : l'artiste moderne doit être un homme simple, sans prétention et sans « pose ».

Digitized by Google

chacun, je pense, a été l'ami sincère, fervent et respectueux de Mientje. Heureux ceux qui le sont longtemps restés! Mais si la révélation de la passion vraie leur est venue, ils lui ont sacrifié jusqu'au souvenir de leurs petites amies si purement aimées; ils ont gardé de ces amours d'enfance un regret très tendre, un souvenir très doux, mais la vie les orientait ailleurs.

Nous devons néanmoins être reconnaissants à Henri Borel d'avoir — avec plus de bonheur, il est vrai, dans *Het Jongetje* que dans *Het Zusje* — fixé littérairement des instants fugitifs de notre vie trop souvent méconnus ou injustement appréciés. En même temps, il a involontairement mis en lumière un trait important du caractère hollandais : le respect de l'amour pur, la soumission de la passion au devoir, la méconnaissance ou le mépris de la folie sensuelle. Nous sommes loin, n'est-il pas vrai, de la sensibilité délicate et profonde, mais païenne dans son essence, d'Alphonse Daudet, beaucoup plus loin encore des sensations toutes puissantes et de la tristesse de la chair de Maupassant.

S'il est vrai que la réaction contre l'école de Zola a mené Borel trop loin, il faut lui savoir gré pourtant, d'avoir montré la poésie d'une âme enthousiaste d'enfant, d'avoir dépeint la beauté intime des choses de tous les jours accomplies par une main aimante, la profondeur d'émotion ressentie par des cœurs simples, sans complication esthétique.

***

Les deux derniers volumes de Henri Borel (1), *Leliane* et *Lelienstad*, le montrent sous un jour nouveau. Abordant le genre où Frédérik Van Eeden semble bien avec *De Kleine Johannes* avoir du premier coup créé un chef-d'œuvre, Borel a voulu, lui aussi, nous donner un conte symbolique de philosophie sociale. S'il avait traité son sujet avec l'objectivité qu'il comporte, peut-être posséderions-nous dans ce conte un autre chef-d'œuvre; Borel se conformait à son talent, en se détachant volontairement du roman d'observation, en s'enfer-

(1) *Leliane*, een modern sprookje; *Lelienstad*. Amsterdam, Van Kampen.

Digitized by Google

mant dans le domaine de l'imagination pure, où il est évidemment mieux à son aise : sa tendance idéaliste, son goût des civilisations orientales, son amour pour les primitifs, sa conception de la vie et de la littérature, en un mot toutes les dominantes de son esprit et de son caractère le poussaient dans cette direction. Par malheur, le livre qu'il a écrit est moins un poème qu'une suite de diatribes contre la société; le symbolisme s'efface et il ne nous reste que des considérations — peu neuves — sur le paupérisme, la prostitution, le prolétariat et le capital.

Sans que Tolstoï soit cité nulle part, on croit sentir que le souffle de *Résurrection* a passé ici; c'est comme un écho de la voix du prophète russe, qui résonne à travers toute l'œuvre, mais un écho affaibli (1).

Si j'ai cité ces deux dernières œuvres c'est que leur lien avec les précédentes est évident. Laissant de côté la thèse sociale, je ne noterai du contenu de ces volumes que ce qui intéresse la biographie de Borel, l'histoire de Paulus et, en passant, les courants de la pensée hollandaise.

Qui est Léliane ? C'est une princesse qui, au long d'une partie très considérable du livre, incarne l'idéal de beauté, de douceur, de tendresse de Paulus. Elle est toute justice, toute grandeur, toute noblesse, tout amour. Paulus est, comme Parsifal, un petit garçon élevé loin des hommes, au fond d'une forêt profonde par son grand-père Wilebrordus.

Et le talent de Borel est au fond si monocorde, le domaine où se meut son imagination est si limité que ces trois personnages ressemblent comme des frères jumeaux à d'autres de notre connaissance. Leliane, c'est un peu la réplique de Corrie. C'est la jeune femme aimée de loin, admirée, adorée, c'est l'idéal d'amour et d'adoration poursuivi par l'idéaliste incorrigible qu'est et que veut malgré tout rester Henri Borel. Wilebrordus c'est le sage oriental : calme, digne, désabusé et sévère, mais bon et humble de cœur et grave de langage.

(1) Ai-je besoin de dire que cette tendance est également représentative ? Il y a eu à Leyde un groupe d'étudiants *tolstoïstes*, éditant un journal *tolstoïste*. La célèbre « Union Tolstoï » de *l'Étape* n'est donc pas tout à fait un mythe.

Digitized by Google

Quant à Paulus, ai-je besoin de le dire, c'est encore et toujours le personnage même de Henri Borel, et tout le roman n'a pour but que de nous communiquer ses impressions sur la société d'aujourd'hui. On devine que ces impressions ne seront pas flatteuses, et qu'à l'admiration se mêleront des restrictions énergiques. En fait, le volume entier constitue un réquisitoire passionné, exalté même, contre la civilisation. On le voit, c'est ici — sans qu'elle se révèle directement — l'influence de Tolstoï qui prédomine, sous cette réserve que Borel ne demande plus un retour au christianisme primitif, mais qu'il nous sert une profession de foi idéaliste, un hymne à la beauté, à la bonté de la vie et du monde conçus comme le produit de la manifestation d'un Dieu, qui anime l'univers entier et dont l'homme moderne méconnaît la volonté. On voit que la thèse est apparentée à celle du *Kleine Johannes*.

L'œuvre est loin d'être parfaite; elle répond même fort peu aux exigences artistiques; c'est en somme le réquisitoire monotone et souvent entendu qui nous apprend fort peu de chose, après *Résurrection* de Tolstoï; mais elle a son genre d'intérêt, puisqu'elle complète la personnalité de Henri Borel et nous renseigne utilement sur la pensée mal dégagée de la jeunesse actuelle en Hollande. Un défaut plus grave c'est que le Paulus symbolique de la première partie de l'œuvre s'identifie trop complètement avec l'écrivain lui-même dans la seconde partie du volume, au point de répéter ses jugements énoncés ailleurs, et qu'ayant prêté complaisamment l'oreille à un conte pastoral, à tendance symbolique, nous sommes contraints d'entendre à la fois les déclarations d'un anarchiste intellectuel, de subir les thèses d'un critique littéraire qui va jusqu'à nous retracer l'histoire trop connue de la création du *Nieuwe Gids*! Incontestablement l'unité de l'œuvre est rompue, les mailles du conte symbolique sont brisées et c'est le Borel des *Études littéraires* qui reprend bien haut la parole.

Je l'ai dit, malgré son peu de valeur littéraire l'ouvrage est toutefois intéressant comme document intellectuel. Il montre, en outre, où conduit un esprit autrement aiguisé et capable d'observation vraie l'abus du rêve. Idéaliste et révolutionnaire

Digitized by Google

ne font qu'un et, pour ne pas vouloir se conformer au monde dans lequel il vit, Borel en arrive à désirer et à vouloir sa destruction. L'idéaliste opiniâtre de *Het Jongetje* quitte ici tout à fait le chemin, qui, dans *Het Zusje*, le faisait chercher un compromis entre son idéal et l'état actuel de la société : il se dresse en accusateur contre elle.

***

Telle qu'elle est, avec ses défauts évidents, ses imperfections, ses partis-pris, l'œuvre de H .Borel mérite cependant qu'on s'y arrête. J'ai tâché de montrer quelles en étaient les qualités originales et d'insister sur ce qu'elle nous découvre de la mentalité hollandaise actuelle. On peut regretter que des artistes supérieurement doués comme F. Van Eeden, Gorter et Borel lui-même, abandonnent le pur domaine littéraire pour la dissertation ou l'action sociale. Mais si l'on veut bien rapprocher l'étude qui s'achève des notes publiées ici autrefois sur F. Van Eeden et des pages plus récentes sur le théâtre de Heyermans et les « Femmes Hollandaises » on n'aura pas de peine à découvrir les éléments d'une thèse que nous avouons avoir à cœur. Et cette thèse, c'est qu'il y a dans la littérature hollandaise actuelle des courants d'idées qu'on aurait tort de négliger. Si l'on ne doit pas s'exagérer la valeur des œuvres qui en dérivent, il convient pourtant de dire que plus d'une d'entre elles, malgré certaines imperfections et certaines outrances, mérite d'être tirée de l'oubli dans lequel nous la laissons.

J. LHONEUX.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UN PETIT GARÇON [1]

C'était un mercredi, en temps de vacances, le 18 juillet 1883, vers les 4 heures. Il a retenu la date avec précision, car il l'avait inscrite dans un journal qu'il commença à cette époque, et que moi-même j'ai lu.

C'était dans un coin tranquille du *Dierentuin*, où il y avait beaucoup de verdure, exhalant un parfum pénétrant de rose et d'héliotrope. Il faisait très clair là-bas; tout y paraissait aimable et confiant. On y avait installé une nouvelle loge pour un chevreuil, qui venait d'arriver. C'était une petite bête très farouche. Il n'osait pas encore venir se montrer et se tenait près de la petite porte, derrière, où il dormait pendant la nuit; il était arrêté tout tremblant, et il levait une des jambes de devant. Paul s'était rendu là-bas pour nouer connaissance avec ce timide. Il avait tendu à travers le grillage d'abord un morceau de pain, puis une poignée d'herbe fraîche et il avait appelé le chevreuil.

Mais le petit chevreuil ne voulait pas venir; c'était en vain qu'il lui faisait signe gentiment.

Alors, il s'était fâché. Quand il faisait des avances aimables et qu'on l'accueillait avec défiance, il se sentait gravement blessé. Il trouva que le chevreuil était une sotte bête et il lui jeta des pierres. Voilà bien la preuve qu'il était encore un petit

(1) On trouvera ici les fragments annoncés dans l'étude de notre collaborateur, M. J. Lhoneux, de l'œuvre la plus caractéristique de Henri Borel, intitulée : *Het Jongetje*. La publication intégrale eût offert des inconvénients que nous évitons par ces extraits, qui conservent d'ailleurs le fil du récit et l'intérêt littéraire, sans exiger du lecteur français un effort trop prolongé d'attention bénévole.

(*N. d. l. R.*)

Digitized by Google

garçon! Puis il alla s'asseoir sur un banc, tout près, se demandant si, peut-être, le petit chevreuil ne sortirait pas. Il n'y avait personne dans l'allée.

Et alors il entendit un bruit léger, quelque chose de très doux et de très tendre, un rythme sautillant, un bruit de pas, rien d'autre. Et c'était celà le grand événement qui allait se produire...

Le cœur du petit garçon battit violemment et il fut ému sans qu'il eût rien vu encore. *Elle* se révéla tout d'un coup. Elle était devant lui, devant lui, seule devant lui; depuis longtemps, cela devait arriver et, maintenant, il le sentait, il avait toujours su que cela devait arriver. Elle était, la fillette, de blanc, de rose et d'or, toute de lumière.

Je ne puis en dire davantage. Plus tard, le petit garçon se rappela, mais, en ce moment, il ne pouvait même pas penser.

Comment rendre ce qu'il éprouvait?

Parfois dans le calme de la nuit, une cime d'arbre frémit, puis une autre, puis encore une, et de grandes vagues aux harmonies puissantes courent sur la forêt. Son âme aussi se gonflait, sa petite âme d'abord si calme... A le regarder, vous n'eussiez rien remarqué. Il attendait... Il ne pouvait rien faire, il ne savait ce qui se passait en lui et il n'aurait pas su le raconter, quoi que ce fût. Il n'y a que celui qui n'est plus ému qui puisse dire..., car c'est trop grand pour les mots et trop pur aussi. Il attendit et tout cela lui arriva pendant qu'il attendait patiemment.

La fillette! Un être léger et doux, d'un rose tendre merveilleux se fondant en lumière dorée..., des yeux — oh! ces yeux! des rayons d'azur! — et une figure gracieuse de lumière transparente, et l'or mobile, l'or étincelant de ses cheveux ondulants.

Ce n'est que plus tard qu'il vit bien tout cela. En ce moment, ce n'était pour lui qu'une merveille, une splendeur, un soleil. C'était une lumière intense inondant son âme de petit garçon, lui révélant des choses inconnues sans nombre.

Il n'y a que le petit garçon qu'il était alors qui pourrait en parler, mais le petit garçon n'existe plus et un autre, un

Digitized by Google

homme tout différent, ne peut rien dire, car il connaît trop de choses, et le savoir tue l'*infini* de l'émotion.

La jeune fille s'approcha de plus en plus...

Il la sentit tout près de lui et cela le fit d'abord frissonner; puis, tout à coup, une ardeur monta à ses tempes.

La fillette s'arrêta devant la logette du chevreuil et elle appela d'une voix haute et joyeuse.

Sa voix pénétrait l'âme du jeune garçon et la dilatait et l'emplissait d'une musique divine.

La fillette criait : « Venez, petit, venez près de moi... Venez, petit chevreuil, j'ai quelque chose pour vous. »

Et il vint. Le garçonnet assista à ce miracle; le petit chevreuil accourut à sa voix. Et voyez le spectacle : la petite bête légère et tendre tout près de la fillette, la tête prise entre les deux petites menottes blanches.

Il se leva.

Son âme s'ouvrait, ignorante, s'épanouissait tout doucement comme une fleur, attirée par la fillette vers l'endroit d'où cette voix prodigieuse était venue. Et, comme la fleur s'en va vers la lumière, il alla vers elle, sans plus rien craindre, et très certainement il le voulait, sans savoir qu'il voulait :

« Comme vous êtes gentille! », dit-il d'une façon naturelle, comme s'il la connaissait depuis longtemps.

Elle le regarda, surprise, un instant, puis elle sourit. « Vous savez appeler si gentiment », dit-il, et il la regardait fermant à demi les yeux, comme si son éclat était trop vif pour lui. « Vous êtes si belle! Quels beaux cheveux vous avez! Ils sont tout en or! »

La jeune fille sourit comme si elle trouvait le compliment aimable et dit de la chère petite voix de tout à l'heure : « Quel sot garçon vous faites! Est-ce ainsi que vous me parlez tout de suite? »

Mais il était tout heureux de l'entendre parler et il demanda : « Voulez-vous que nous nous promenions ensemble? Voulez-vous que je sois votre ami? »

Ces paroles lui montaient de son cœur aux lèvres, naturellement.

Digitized by Google

Je crois que la fillette trouva ce qu'il faisait un peu bizarre et aussi très aimable. Mais je n'ai jamais su ce qu'elle pensait, et le petit garçon ne s'en douta même pas. Je serai donc seul à exprimer un avis. Elle le regarda un peu. Elle le trouvait pour sûr un gentil petit garçon. Quelqu'un qui n'était pas indigne de lui dire des choses aimables, à elle petite dame en herbe! Elle ne savait pas, je crois, elle ne savait pas du tout quel singulier être était ce gentil petit garçon, ni ce qu'il ressentait. C'était pour elle un incident amusant, capable de la dérider.

Il attendait, en la regardant, et son cœur battait d'angoisse et d'impatience. Il sentait les larmes lui monter aux yeux.

« Eh bien, vous pouvez venir avec moi si vous êtes tout à fait aimable, dit-elle de sa voix qui chantait! Comment vous appelle-t-on?

— Je m'appelle Paul, et toi?

— Je m'appelle Corrie, mais on m'appelle aussi Cor. Et quel est ton nom de famille?

— Waerens, et toi?

— Van Meenen de l'allée du Bois. »

Il l'écoutait comme s'il s'agissait de grandes révélations; chaque mot le rapprochait d'elle, de l'intimité de sa vie. Mais il ne pouvait pas la regarder longtemps, car c'était comme s'il regardait le soleil. Tout en elle était de la lumière, et cette sensation allait s'irradiant; elle rayonnait surtout autour de lui.

Et il restait à regarder, les yeux fixes, comme quelqu'un qui ne comprend pas. Il tenait la main devant son front, où quelque chose battait.

« As-tu mal à la tête, demanda-t-elle avec douceur? Veux-tu un peu d'eau de Cologne? » Elle mouilla son mouchoir de poche et il le prit de ses mains et le tint avec précaution contre son front. Cela lui causa une sensation de fraîcheur bienfaisante.

Alors il baisa le précieux petit mouchoir en vrai chevalier et le lui rendit avec une révérence.

« Comme tu es gentille, fit-il, puis-je te donner la main? »

Digitized by Google

Elle n'était plus mal à l'aise. Elle trouvait maintenant qu'il était très bien, ce petit garçon. Et comme il se courbait en saluant, d'une façon amusante, elle le regarda un peu attirée et lui donna la main.

Comme un trésor précieux, il prit la menotte blanche, chaude, dans ses deux mains et la pressa avec précaution.

Il sentit de cette étreinte quelque chose monter en lui, un bonheur inconnu qui le traversait et le faisait trembler; un bonheur immense comme s'il se trouvait devant la mer.

Et la fillette souriait, souriait. Elle était bien à lui en ce moment.

Autour d'eux, tout était lumineux.

Oui, je revois maintenant le petit garçon et la fillette près de lui, le rose tendre de sa robe tranchant sur le costume noir qu'il portait. Comme tout cela était clair, joyeux et clair! Autour d'eux, un fond mouvant de verdure. des parfums grisants de rose et d'héliotrope; sa chevelure d'or, sa chevelure longue et ondoyante, plus brillante que la lumière; la merveille de ses yeux bleus et le charme de son rire.

Lui même se sentait tout petit et très humble, tout plein de renoncement, ayant donné tout, mais bien tout, de son être.

Et c'était pur, absolument pur et d'une perfection exquise que cet acte mystérieux de deux enfants dans le divin état de simplicité et d'innocence, pareils aux arbres et aux autres créations de la nature, à la mer, aux bois et aux montagnes.

Voilà comment a débuté l'histoire du petit garçon, début très simple et très pur.

. . . . . .

Et ceux qui ne croiraient pas qu'un enfant pût sentir avec tant d'intensité, sentir si jeune, comme un élu, ce qu'il y a de plus saint dans les mondes infinis, ceux-là n'ont jamais cru aux paroles immortelles du chantre éternel du divin Amour [1], que j'ai, d'une main tremblante, inscrites avec respect au front de cette histoire.

(*A suivre.*)

H. BOREL.

Trad. par J. LHONEUX.

[1] DANTE, *La vita nuova*, allusion au fragment donné par H. BOREL comme épigraphe à *Het Jongetje*.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

On n'a guère à s'occuper ici d'événements intellectuels, et on se borne à y signaler les livres récents. Pourtant il s'est passé, depuis un ou deux mois, quelque chose qui a trait à notre vie mentale et qu'on ne peut laisser de commenter. Le gouvernement ayant décidé de célébrer le 75e anniversaire national, a dressé un programme plantureux de fêtes, parmi lesquelles on n'a pas été surpris de constater que les arts n'étaient représentés que par des concours de chants et de fanfare, et que la littérature avait été omise totalement. Le tournoi de la Wartburg appartient, il est fort vrai, au passé catholique; mais le présent catholique ne connaît plus que les tournois militaires — par une antinomie assez imprévue — et aussi les tournois parlementaires, dont le prix, fort disputé à l'heure actuelle, est un portefeuille de chagrin.

Pourtant, s'il ne fut point inscrit, en ce programme d'une remarquable banalité, de fête des intelligences, on daigna, en haut lieu, subsidier quelques hommes de lettres qui furent chargés de louer le temps écoulé, suivant la formule latine qu'on nous enseigna au collège. Mais, contrairement à cette formule, on ne s'adressa pas à des vieillards, d'un loyalisme très conservateur et très dévot. Des libéraux et aussi des esprits simplement libres s'associèrent avec un conservateur spirituel et de fin tact pour exprimer, en des conférences publiques, faites jusqu'ici à Bruxelles, puis à Paris, quelques vues propres sur la Belgique de 1830-1905. Même deux d'entre eux — précisément les initiateurs de l'œuvre — jugèrent prudent de remonter plus haut dans les annales nationales, et conformément à leurs études favorites, ils parlèrent de nos vieux peintres en des siècles différents. Les autres conférenciers montrèrent l'effort national dans l'ordre littéraire (Verhaeren), artistique (Verlant), économique (Lecointe), historique et philologique (Wilmotte). M. Henri Pirenne s'efforça de convaincre son auditoire que la Belgique datait,

Digitized by Google

en puissance sinon en forme administrative, du XVe siècle et non d'il y a soixante-quinze ans.

Tout cela manquait un peu de cohésion sans doute, et il eût mieux valu qu'un programme commun fût imposé aux conférenciers, qu'on leur adjoignît Edmond Picard, Georges Dwelshauwers, d'autres encore qui, avec ceux-ci, eussent étudié l'œuvre des deux dernières générations dans le champ juridique, scientifique, musical, etc. N'importe, même partiel, l'exposé qui fut fait avec conscience et compétence, peut-on dire, était de ceux qui honorent un pays et viennent à leur date. Un ministre le pensa, puisqu'il encouragea l'entreprise et la subsidia. Un autre s'apeura et défendit à notre ambassadeur à Paris de recevoir ces missionnaires désintéressés, de leur constituer un public et de se faire leur garant auprès du gouvernement français. De là une réussite inégale à Paris et à Bruxelles; de là une certaine surprise à Paris, où le ministre compétent avait été très accueillant et faillit même se déranger pour inaugurer les conférences belges. Il n'y a que chez nous qu'on connaisse ces malentendus et ces frousses. Elles sont dignes de la Béotie, dont nous sommes encore par bien des fibres très tenaces. Mais il était bon d'acter ici l'effort louable qui fut fait, comme il faudra, malgré des avis différents, louer le recueil d'un éditeur bruxellois, *Notre Pays,* s'il tient ses promesses et nous offre, en dépit d'un programme défectueux, les contributions variées d'écrivains tels que Camille Lemonnier, Edmond Picard, Verhaeren, Tardieu, Dumont-Wilden et dix autres. Il est plus étrange qu'un éditeur français et un dessinateur, qui l'est également, aient été chargés d'une sorte d'album qui retracera nos fastes nationales. C'est de l'éclectisme outré, ou nous n'y entendons rien.

*

Les livres. — Hâtivement, et avec l'espoir d'y revenir, signalons deux livres de journalistes, qui tous les deux ont maintes fois collaboré à la *Revue.* Ils attestent que notre presse, qui compta dans le baron de Haulleville, Louis Hymans, etc., d'aimables chroniqueurs et des humoristes très diserts, n'a pas démérité depuis lors. On peut même dire qu'elle a progressé, qu'elle *sait,* quand il lui en passe la fantaisie, écrire du très bon et très joli français. C'est le cas pour M. Dumont-Wilden, dont les *Coins de Bruxelles* sont décrits d'une si jolie plume ou plutôt semblent gravés à la pointe sèche. Il y a chez celui qui signe Ergaste tant de chroniques du *Petit Bleu,* un rêveur et un observateur d'égal intérêt, l'un portant l'autre, l'un mettant la petite cédille d'émotion où l'autre trace vigoureusement le trait d'impitoyable critique. Franz Mahutte, lui, est un vétéran qui a depuis longtemps séché les dernières larmes de son romantisme. Artiste

Digitized by Google

de mots plus que d'idées (bien que les idées ne lui manquent pas), il aime à ciseler son petit bijou, qui est parfois un bijou à deux sous, pour la vente courante, mais qui parfois aussi devient une œuvre de haute et belle joaillerie. On lira ou relira ses *Feuilles au vent* (Bruxelles, Lebègue), comme on passera une heure exquise en dégustant telle ou telle page des *Coins de Bruxelles* (Association des écrivains belges).

*

D'après la mythologie, le sphinx grec, aussitôt après qu'Œdipe eut deviné son énigme, se jeta de dépit dans les flots de la mer et y disparut à jamais. Dans l'avertissement placé en tête du nouveau recueil de pensées qu'il vient de publier chez Fischbacher, à Paris, sous ce titre : *La réponse du sphinx*, Edmond Thibaudière prétend que le monstre à tête de femme ne s'est pas noyé. Il veut que, réfugié sur un roc inaccessible et innommé, ce faiseur d'énigmes, sans doute pour expier ses cruautés d'antan, réponde désormais avec une sagesse pénétrante aux questions que lui posent à distance les âmes religieusement altérées de vérité. On sera curieux de lire ce que le sphinx a dit au philosophe d'Asnières sur l'Homme, les Mœurs, la Politique, les Choses d'Art, l'Amour, la Mort, l'Idéal, la Religion, Dieu, sur Tout et le Reste, enfin. Et quand on aura lu ce bréviaire de saines et fortes pensées, on le refeuilletera souvent.

*

Un sphinx qui survit, et dont les réponses dénotent une sagesse fine et railleuse qui défie les années, c'est Stendhal. La religion du maître — car c'en est une, avec ses dévots et ses rites — vient d'enrichir ses archives de deux publications d'un intérêt qui dépasse le périmètre des sacristies, où s'élaborent les liturgies littéraires. Peu lu encore, mais très notoire et très cité, tel est l'auteur de *Le rouge et le noir*. A ce point de vue les *Pensées et impressions* que vient de publier chez Sansot M. Jules Bertaut seront d'un grand secours aux dilettantes qui voudront, à peu de frais, s'inoculer la philosophie de ce singulier penseur. Disons aussi qu'elles seront pour les délicats, pour ceux qui aiment, goûtent et connaissent Beyle, l'agréable et rafraîchissant rappel de tant de vérités subtiles que son scepticisme a semées avec la négligence du génie.

L'autre publication est de M. Casimir Stryienski. Les *Soirées du Stendhal-Club* (Paris, *Mercure de France*) se subdivisent en trois parties; des détails intimes sur l'homme et l'écrivain; des notes sur ses amis, enfin des lettres inédites, précédées de curieuses remarques sur la façon dont fut éditée la correspondance de Beyle. Il y a là de tout,

Digitized by Google

de l'excellent, du médiocre et du pire. Mais pas un *beyliste* ne passera à côté de ce livre. W.

*

Chez Colin, *L'Inde d'aujourd'hui ;* l'auteur, M. Albert Métin, qui a récemment visité l'Inde, a voulu, dans une série de chapitres disposés suivant un plan méthodique, combiner les conclusions générales tirées de l'étude des documents et les impressions personnelles du voyageur, qui peuvent seules leur donner la vie et la couleur. Il a cherché surtout à expliquer les conditions de la vie sociale, au sens le plus large du mot.

Après avoir étudié le sentiment religieux indou et le passé et le présent de l'Islam aux Indes, il expose la situation des principautés indigènes, l'esprit et les procédés de l'administration anglaise, ainsi que le mouvement d'opposition né de la formation d'un prolétariat intellectuel indigène Il traite ensuite de la culture indienne et de ses charges, et aborde le problème si souvent discuté : l'Angleterre épuise-t-elle l'Inde? Enfin, il étudie les conditions de l'ancienne et de la nouvelle industrie.

Un Index très soigneusement établi ajoute beaucoup à l'utilité de ce remarquable ouvrage.

*

Le même éditeur publie deux volumes sur le Japon, l'un de M. Dumolard, *Le Japon politique, économique et social*, qui en est à sa troisième édition et fait partie de cette précieuse collection de monographies sur les pays étrangers, qui fut une des plus heureuses innovations de la maison Colin. Moins dense de contenu, moins méthodiquement conçu, *Au Japon et en Extrême-Orient,* par F. Challaye, emprunte un vif intérêt à ce fait que l'auteur a beaucoup vu et noté au cours d'un voyage d'études.

Il s'est proposé d'étudier ce que devient, hors d'Europe, la civilisation européenne, et comment elle modifie les civilisations extrême-orientales ; comment se transforment à son contact les institutions traditionnelles de l'ancienne Asie.

Dans la première partie de son livre, l'auteur cherche à établir que le Japon moderne a beaucoup plus conservé du vieux Japon qu'il n'a emprunté à la moderne Europe. Dans la seconde partie, il raconte quelques-unes des plus intéressantes aventures de son voyage en Extrême-Orient.

*

Chez Plon, *Une année de politique extérieure*, par René Moulin, est un livre qui sera lu par tous ceux qui voudront avoir rapidement une

Digitized by Google

connaissance précise et documentée des événements de 1904, connaissance nécessaire à la compréhension de l'évolution diplomatique qui se dessine dans le monde. C'est d'abord, par ordre d'importance, l'accord franco-anglais, « expression d'une situation internationale nouvelle ». Puis la tentative, devenue vaine, semble-t-il, de prise de possession du Maroc. Le rapprochement franco-italien est venu transformer le caractère de la triple alliance en accentuant l'isolement de l'Allemagne militariste. La question d'Orient appelle à bref délai une entente des grandes puissances sur le terrain du traité de Berlin. Enfin l'expédition du colonel Younghusband a ouvert le Thibet impénétrable à l'Angleterre, et les États-Unis, en s'assurant la propriété du canal de Panama, ont prouvé que leur impérialisme dépassait les limites de la doctrine de Monroë.

Digitized by Google

LE SENTIMENT DU DIVIN

DANS LES ŒUVRES DE TOLSTOÏ

Les phases multiples que Tolstoï a traversées au point de vue moral et religieux, les diverses étapes de sa conversion ont fait l'objet de nombreuses et intéressantes études (1). Notre intention est d'insister plutôt sur les dernières affirmations, sur les témoignages les plus récents, dus à cette conscience si profonde et si merveilleusement humaine.

I

« Si la religion en laquelle vous aviez foi est détruite par la critique que vous avez faite, dit Tolstoï, cherchez-en immédiatement une autre, c'est-à-dire cherchez une autre réponse à la question : pourquoi est-ce que je vis? De même qu'on dit qu'il ne peut y avoir un moment sans roi — le roi est mort, vive le roi! —, de même on ne peut être un seul moment sans ce roi dans l'esprit et dans le cœur. Seule la religion, c'est-à-dire la réponse à la question : pourquoi est-ce que je vis? donnera telle œuvre devant laquelle on peut s'oublier soi-même et sa personne chétive, périssable, si à charge à elle-même et si exigeante (2). »

(1) Cf. Ossip Lourié, *La philosophie de Tolstoï*. Paris, Félix Alcan, 1903. — Nos citations sont prises dans *Paroles d'un homme libre* (Paris, Stock, 1901).

(2) *Paroles d'un homme libre*, p. 315.

Digitized by Google

Mais où et comment chercher? Est-ce par des raisonnements abstraits, par des discussions métaphysiques?

En aucune manière. Tolstoï nous raconte qu'il a commencé par penser d'une manière abstraite aux questions de la vie et qu'il n'est arrivé ainsi qu'à l'ennui, à la tristesse. « J'étais privé de toute joie, de toute énergie spirituelle. » Ce que le raisonnement ne lui a pas procuré, le *sentiment* le lui donne. Il *sent* « qu'il y a quelque chose de très bon en lui ». — « Oui, il y a Dieu, et il n'y a pas de quoi me troubler ou avoir peur, mais je ne puis que me réjouir. Je crains que ce sentiment ne passe, ne s'émousse; mais maintenant je me sens tout joyeux. C'est comme si, étant à un cheveu de perdre ou même croyant avoir perdu la créature la plus chère, je ne la perdais pas et reconnaissais, au contraire, son prix inestimable... C'est peut-être ce que quelques-uns appellent Dieu vivant. Si c'est cela, j'étais très coupable devant eux quand je n'étais pas de leur avis et les discutais (1). »

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de savoir ce qu'il faut lire *à la clef* toutes les fois que Tolstoï parle de Dieu. Qu'il soit bien entendu *qu'il ne s'agit pas du Dieu personnel.* Tolstoï continue à employer le langage, les expressions traditionnels, mais, dans son esprit, il transpose, et nous devons transposer avec lui. « Je crois en Dieu, dit-il dans sa réponse au Saint-Synode (1901), en Dieu *que je comprends comme* l'esprit, l'amour, le commencement (2). » Tolstoï se rend parfaitement compte que le pronom « lui » ne laisse pas de « diminuer » Dieu (3); que l'attribution de la personnalité à Dieu est la cause de tous les anthropomorphismes (4) : « La prière, dit-il, s'adresse à Dieu personnellement, non parce que Dieu est une personne — je suis sûr qu'il n'est pas une personne, parce que la personne est bornée et que Dieu est sans bornes —, mais parce que mon « moi » est un être personnel. Si j'ai une vitre de couleur verte devant les yeux, je vois tout

(1) *Op. cit.*, p. 275, 276.
(2) P. 413.
(3) P. 264.
(4) P. 283, 284.

Digitized by Google

en vert, je ne puis pas ne pas voir le monde en vert, bien que je sache qu'il n'est pas tel (1). » Il ne faut donc pas prendre à la lettre ces expressions qui supposent la personnalité ; elles sont seulement » le moyen de s'exprimer le plus près du vrai sens de la réalité » (2). Parler à Dieu ou de Dieu comme à un être ou comme d'un être personnel, cela veut donc dire simplement : le divin est quelque chose de *réel*. » Un jour, en priant Dieu, j'ai vu clairement que Dieu est vraiment un être réel : l'amour. Il est tout ce que je touche et sens sous forme de l'amour. Et ce n'est pas un sentiment, pas une abstraction quelconque, mais un être réel que j'ai senti. Je l'ai senti (3). »

Une fois, nous le répétons, mise *à la clef* cette nécessité de traduire mentalement les *expressions* traditionnelles conservées par Tolstoï, la supposition qu'il en maintient en même temps le *sens* traditionnel ne se présentera plus à notre esprit. Nous pouvons donc maintenant chercher à nous rendre compte de ce qu'est le *sentiment* dont il parle :

Ce sentiment a un double aspect :

1° C'est le sentiment d'une *orientation* de la vie, d'un *sens* à la vie, d'une *loi* de la vie ; tout cela, bien entendu, non dans une acception abstraite, comme est une *loi* dans un traité de physique ou de chimie, mais éprouvé comme vie, manifestation et modification de vie, tout cela vivant et vécu :

» Dieu est pour moi ce vers quoi je tends, ce à quoi aspire toute ma vie, mais il est tel que je ne puis le comprendre, le nommer. Si je le comprenais, j'arriverais jusqu'à lui, et alors il n'y aurait plus de vie. Mais (chose qui semble contradictoire), je ne puis le comprendre, ni le nommer, et en même temps je le connais, *je connais la direction vers lui*, et même, de toutes mes connaissances, c'est la plus sûre (4). »

» L'agnostique le plus sévère et le plus conséquent, qu'il le veuille ou non, reconnaît Dieu. Il lui est impossible de mécon-

(1) P. 273. Cf. aussi les fréquentes déclarations de Tolstoï sur l' » essence divine » de l'âme, p. 151, 152, 229, 262, 292, 345, 358, 360, etc.

(2) P. 294.

(3) P. 289.

(4) P. 263.

Digitized by Google

naître... qu'il y a la loi de sa vie, loi à laquelle il peut se soumettre ou de laquelle il peut s'écarter... et *la loi de sa vie, c'est Dieu* et sa volonté (1). »

« Sa conscience montre à l'homme que le sens de sa vie est le désir du bien pour tout être existant, que c'est quelque chose qu'on ne peut ni expliquer, ni exprimer par des paroles, et en même temps ce qu'il y a de plus intime et de plus compréhensible à l'homme. Le désir du bien, chez l'homme, s'était d'abord manifesté pour la vie de son être animal, puis pour celle des êtres qu'il aimait, et enfin, avec l'éveil de sa conscience, pour tout être existant. *Et le désir du bien à faire à tout être existant* est le commencement de toute vie : *c'est l'amour, c'est Dieu*, ou, comme dit l'Évangile, Dieu est l'amour (2). »

2° En d'autres passages, c'est plutôt le sentiment d'une *dépendance*, dépendance joyeusement, amoureusement reconnue et acceptée :

« Je suis venu à cheval de Toula, et j'ai pensé que je suis Sa partie séparée d'une certaine façon des autres parties semblables, et Lui est tout, le père. Et j'ai senti l'amour envers Lui. Maintenant, surtout maintenant, je ne puis pas non seulement établir, mais même rappeler ce sentiment. Et cependant j'étais si joyeux parce que je me disais : « Voilà moi qui ne reconnais déjà rien de nouveau, j'ai reconnu un nouveau sentiment surprenant, joyeux, et précisément un sentiment (3). »

« Qui suis-je? Pourquoi suis-je? » Et très clairement je me répondis à moi-même : « Qui? je ne sais ; je suis envoyé par quelqu'un pour faire quelque chose. Eh! bien, je dois le faire. » Et je sentis avec joie et certitude ma fusion avec la volonté de Dieu. J'ai senti directement l'amour envers Dieu. Maintenant, je ne puis me rappeler comment c'était, je me rappelle seulement un sentiment joyeux. Oh! quel bonheur, la solitude! maintenant j'y sens si bien Dieu! (4). »

(1) P. 287.
(2) P. 151, 152 : *La doctrine chrétienne*. chap. I, § 8.
(3) P. 291.
(4) P. 296.

Digitized by Google

« On connaît Dieu non par l'esprit, non pas même par le cœur, mais par la dépendance complète où l'on se sent vis-à-vis de lui; comme, par exemple, ce sentiment qu'a le nourrisson aux bras de sa mère; il ne sait pas qui le tient, qui le réchauffe, qui le nourrit, mais il sait que ce quelqu'un existe, et c'est peu qu'il le sache, il l'aime (1). »

« Je ne me sens pas le maître de ma vie, mais l'ouvrier (2)... »

« Mais vous me demandez en quoi consiste cette œuvre? A cela je répondrai : que nous ne pouvons le savoir entièrement, mais que nous pouvons toujours savoir quand nous y aidons ou faisons obstacle (3). » « Le typographe qui ne sait pas la langue compose mieux sans deviner le sens. Ainsi, il faut vivre, sans deviner le sens de ce qu'on fait, sans deviner les œuvres soi-disant nécessaires à Dieu, mais faire l'un après l'autre ce qu'ordonne Dieu, composer lettre par lettre. Et le sens du tout n'est pas donné par moi, mais par Lui (4). »

Orientation de la vie — *dépendance* : ce sont deux aspects d'un seul et même sentiment; la distinction de ces deux nuances a néanmoins une importance considérable, car elle n'est autre chose que la constatation du moment où la métaphysique et la morale se différencient dans l'esprit, mais en conservant encore leur aspect de sentiment vivant, avant d'être devenus des systèmes sous l'action de la réflexion abstraite.

Mais la chose, croyons nous, apparaîtra plus nettement encore si nous comparons le cas de Tolstoï à celui d'un autre homme choisi dans des circonstances et un milieu tout différents.

II

Il s'agit (5) d'un protestant élevé dans un milieu très religieux; ayant fait de solides études scientifiques, surtout de

(1) P. 265.
(2) P. 379.
(3) P. 314. Cf. la belle comparaison de la jument, p. 325.
(4) P. 364.
(5) Observation V du Dr FLOURNOY, *Archives de psychologie*, octobre 1903, p. 351.

Digitized by Google

mathématiques, physique et astronomie. Il perd la foi, rejette la notion même de Dieu et s'arrête à un déterminisme universel, à un monisme matérialiste en dehors duquel toute croyance lui paraît absolument inutile. Une fièvre typhoïde vint démolir cette construction nouvelle. Le Dr Flournoy le reconnaît (1) : « La fièvre typhoïde a dû, par l'épuisement nerveux consécutif (qui atteint toujours plus fortement les dernières acquisitions, encore fraîches et fragiles, que les couches anciennes), hâter quelque peu l'éclosion de la personnalité morale en germe dans les impressions accumulées de l'enfance et de l'instruction religieuse, et faciliter son triomphe par les influences les plus récentes de la philosophie déterministe. »

Mais il ne faut pas exagérer l'influence de cette fièvre typhoïde; elle peut expliquer le changement d'orientation de la vie et des idées, nullement la totalité de cette évolution. D'ailleurs, ce n'est que six ans après que M. E. est parvenu à déterminer nettement sa croyance, et seize ans après qu'arriva l' « extase » dont nous parlerons tout à l'heure.

D'autre part, le Dr Flournoy a beau insister sur ce fait, qu'à cette époque M. E. est « aussi normal et sain que possible, marié, père de plusieurs enfants et, selon toute apparence, dans la plénitude de sa santé physique et mentale » — cela prouve tout au moins que le mysticisme n'est pas nécessairement lié à l'*ascétisme* proprement dit — il en reste assez dans les déclarations de M. E. pour vérifier une fois de plus l'hypothèse de Janet (2) et permettre de considérer M. E., malgré ses qualités physiques et morales, comme un « psychasthénique » scrupuleux.

Sa personnalité est très instable, aussi sa conscience n'a-t-elle pas « d'équilibre ». Un jour qu'il contemplait le ciel étoilé — excellente condition pour une suggestion intérieure — « soudain lui revint, comme un écho lointain, » la parole : « Je sens deux hommes en moi. » Il l'interpréta aussitôt dans le sens qu'il y avait peut-être deux ordres de phénomènes, ou des lois

(1) P. 359.

(2) Dr Pierre Janet, *Les obsessions et la psychasthénie*, p. 382 et 660. Paris, Alcan, 1903.

Digitized by Google

d'ordre divers, les unes conditionnant ce qu'il nommait matière, les autres tracés en vue de la perfection dont il sentait le besoin dans sa conduite », ces dernières devant être pour lui « libératrices » et lui procurer « l'équilibre de conscience rêvé ». Mais les circonstances extérieures lui étant devenues défavorables, il ne « sait que devenir » (difficulté d'adaptation au milieu) : « Je sentis, dit-il, tout mon néant, mon impuissance absolue » (exagérations de langage des psychasthéniques). « J'avais repassé par une période de doute complet à l'égard de Dieu : ce régulateur lointain de la justice ne m'avait pas *libéré; je ne lui devais que des scrupules de conscience dont résultait mon infériorité même* (1). »

Qui me *délivrera* de mes angoisses? C'est le cri de tous les psychasthéniques. Sa crise est essentiellement morale en même temps que religieuse — comme chez Tolstoï. Dès son enfance, il est, malgré ses fautes, « toujours repris du désir très sincère de vivre saintement »; il conçoit de suite Dieu comme une « volonté libératrice » le sauvant du déterminisme de la matière, grâce à des lois « tracées en vue de la perfection dont il sent le besoin dans sa conduite », il voit en Jésus « l'idéal de perfection dont il a été tourmenté ». Nous savons d'avance quelle est l'idée qui mettra l'unité et le calme dans sa conscience. Il se servira, comme Tolstoï, du mot *Dieu*, mais, comme lui, en l'expliquant et interprétant par l'expérience vivante :

« Alors, je me prosternai en sanglotant dans ma chambre et priai : « O Dieu — s'il y a un Dieu — aie pitié de moi! Je ne suis rien. Fais de moi un homme! » Et je sentis en moi, avec une certitude absolue aussi, que Dieu *était* et qu'il m'exaucerait si je me donnais à lui. Depuis cette époque, le fond de ma croyance en Dieu est resté le même. Mais la croyance s'est développée, je le sens, en dépit de mes continuelles chutes morales : après chacune d'elles, ou plutôt du milieu de chacune d'elles, j'ai éprouvé plus fortement sa fidélité à aimer et à punir, à éprouver et à fortifier. Le Dieu

(1) C'est nous qui soulignons. Plus loin également.

Digitized by Google

auquel je crois, c'est celui dont Jésus a apporté la notion et la représentation à l'humanité ; c'est celui d'où émanent ces deux rayons sous lesquels il m'apparaît : puissance et bonté paternelle. »

On croirait M. E., comme parfois Tolstoï, repris par l'ancien mythe du Dieu personnel. Il ne l'a pas rejeté aussi nettement que lui, mais il fait néanmoins des déclarations significatives :

« Son commandement est : aimez-vous les uns les autres. La vie la plus sublime que l'homme ait pu contempler et qui s'est donnée comme tirant de Lui toute sa force a été un don continu de soi-même, une action n'ayant pour but que le bien de ceux au milieu desquels elle s'est écoulée. Je ne conçois rien de plus divin, ou mieux encore, *c'est en cela que je conçois le divin, que le divin s'impose à moi*, et c'est de cette vie que je voudrais vivre. »

Voilà bien le « Dieu-amour » de Tolstoï. Et nous allons retrouver les deux aspects du sentiment religieux chez Tolstoï nettement accusés dans la conscience de M. E. Dans des notes récemment fournies au Dr Flournoy et qui résument une expérience de plus de vingt-cinq ans (M. E. a 47 ans), M. E. veut que l'on distingue entre l'élément *dogmatique*, les formules « en dehors de tout contrôle sur la nature de l'Être », auquel il n'attache aucune importance, et « *l'élément proprement religieux, vital* », la religion à l'état de vie dans la conscience, où il distingue précisément « une alliance contractée avec l'Être *de qui les hommes dépendent* et le consentement de leur volonté à cette loi spéciale qu'on appelle *le Bien*. » Dépendance et orientation de la vie, ce sont bien les mêmes résultats.

Comme Tolstoï sur le chemin de Toula, nous avons vu M. E. subir des *invasions* (1) subites du sentiment religieux. Que l'irruption soit plus subite et intense encore, nous aurons l'extase. C'est de fait ce qui est arrivé en plusieurs circon-

(1) Invasions de la « conscience subliminale » dans la conscience ordinaire, comme dans le cas où lui revient subitement le texte : « Je sens deux hommes en moi. »

Digitized by Google

stances, celle-ci « entre autres » : « J'avais 36 ans. Je montais avec quelques jeunes gens de la Forclaz à la Croix de Bovines pour passer à Champez. Nous suivions le chemin, dominé par des pentes de rosage tout en fleurs et dominant lui-même un pâturage coupé de bouquets de sapins. Le vent chassait les nuages dans tous les sens, au-dessus et au-dessous de nous, les faisant plonger ou les soulevant en tourbillons fantastiques. De temps à autre une échappée sur la plaine du Rhône. J'étais en parfaite santé; nous faisions notre sixième journée de voyage à pied; nous étions bien entraînés; la veille nous étions venus de Sixt à Trient par le Buet; je n'éprouvais ni fatigue, ni faim, ni soif. Mon état d'esprit était également sain; j'avais eu à la Forclaz de bonnes nouvelles de la maison, je ne portais aucun souci lointain ni rapproché, car nous avions un bon guide, en sorte qu'il n'y avait pas même l'ombre d'une appréhension au sujet du chemin à suivre. Je pourrais résumer l'état dans lequel je me trouvais en ceci : j'étais en état d'équilibre. Or tout à coup, j'éprouvai un sentiment de soulèvement au-dessus de moi-même, je sentis la présence de Dieu comme si sa bonté et sa puissance me pénétraient en même temps. L'émotion que je ressentis fut si violente qu'à peine pus-je dire à mes compagnons de passer devant moi sans m'attendre; je m'assis sur une pierre, ne pouvant me tenir debout et mes yeux se remplirent de larmes. Je remerciai Dieu de ce que, dans le cours de ma vie, il m'avait appris à le connaître. de ce qu'il soutenait ma vie et avait à la fois pitié de l'infime créature et du pécheur que j'étais. Je lui demandai ardemment que ma vie fût consacrée à faire sa volonté. Je sentis qu'il me répondait de faire cette volonté au jour le jour, dans l'humilité et la pauvreté et de le laisser, lui le Dieu tout puissant, juge de savoir si un jour il m'appellerait à un témoignage plus étendu. Puis lentement l'extase quitta mon cœur, c'est-à-dire que je sentis que Dieu m'avait retiré la communion spéciale qu'il m'avait accordée; je pus reprendre ma course, mais lentement, tant l'émotion intérieure durait en moi; d'ailleurs je n'avais cessé de pleurer pendant plusieurs minutes et j'avais les yeux gonflés; je ne voulais pas que mes compagnons me

Digitized by Google

vissent dans cet état. L'extase pouvait avoir duré quatre ou cinq minutes, bien qu'elle m'ait, sur le moment même, paru durer beaucoup plus longtemps. Mes compagnons m'attendaient à dix minutes de là, mais je mis bien environ vingt-cinq ou trente minutes avant de les rejoindre. car, autant que je m'en souviens, ils me dirent que je leur avais occasionné un retard d'environ une demi-heure... En relisant ce qui précède, je crois utile d'ajouter que, dans mon extase, Dieu n'avait ni forme, ni couleur et que le sentiment de sa présence n'était accompagné d'aucune localisation particulière : c'était comme si ma personnalité eût été transformée par la présence d'un *esprit*. Mais plus je veux chercher des mots pour exprimer ce commerce intime, plus je sens l'impossibilité de traduire la chose à l'aide d'images usuelles. »

III

Voilà deux cas bien nets et parfaitement concordants.

Nous n'examinerons pas s'il existe, oui ou non, dans toute morale un élément essentiel de mysticisme. Constatons seulement que le cas doit se présenter et de fait se présente souvent de consciences où règne le sentiment d'*orientation* de la vie sans qu'elles éprouvent nettement le sentiment de *dépendance* dont nous parlent Tolstoï et M. E. Ce fait est la base psychologique de la « morale indépendante ».

Mais il paraît difficile qu'une aiguille aimantée, qui serait intelligente, se borne à constater et ne cherche pas à comprendre, à expliquer son aimantation. De même, l'intelligence, dans l'homme, cherche à se rendre compte de son orientation morale; son premier effort, encore obscur et vague, aboutit au sentiment de « dépendance », complètement distinct, aux yeux de la conscience, de la dépendance par rapport au milieu, aux forces physiques. Cette dépendance d'ordre idéal laisse à l'homme la liberté, cette « liberté » dont nous n'avons pas à discuter ici la nature, et qui consiste le plus souvent à se *libérer* de la dépendance physique.

Digitized by Google

On saisit très bien la transition du *sentiment* pur à la représentation *intellectuelle* (1) dans les lignes de Tolstoï citées plus haut : « Je suis venu à cheval de Toula, et j'ai *pensé* que je suis sa partie séparée des autres parties semblables. Lui est le tout, le père, etc... » Analogie (le tout et les parties) empruntée à la représentation spatiale et quantitative, donc très regrettable, mais Tolstoï n'est pas un métaphysicien et il faut voir là une image plutôt qu'un système.

C'est bien de la sorte qu'une même tendance vitale si, d'une part, elle demeure purement pratique, donne naissance à la *morale*, et si, d'autre part, elle s'intellectualise, à la *métaphysique*. Chez Tolstoï et M. E. la *différenciation* s'opère, mais la *séparation* (et le caractère abstrait qui en résultera bien vite) n'est pas encore réalisée. Aussi tous deux parlent, non par catégories abstraites, mais en termes *concrets :* vie, don de soi, amour. Est-ce là du mysticisme? Oui, et voici pourquoi : Quand Tolstoï ou M. E. parlent de la vie, de l'amour, ce n'est pas de l'*idée générale*, du *concept abstrait* de vie et d'amour qu'il s'agit; d'autre part — remarquons-le bien — l'expérience proprement dite nous donne de multiples phénomènes de vie (2), jamais la « Vie » (3) dans son unité concrète. Que « la Vie » soit autre chose que ses apparitions phénoménales, c'est là une affirmation qui trouve son origine dans les données de la conscience psychologique, mais qui les dépasse du tout au tout, puisque nous allons ainsi bien au delà de l'expérience individuelle. Affirmer la « Vie », c'est donc dépasser l'expérience et le pur phénoménisme. Quand on y réfléchit, c'est une conception tout aussi mystique que d'affirmer Dieu. C'est là un résultat de l'effort de tant de consciences modernes pour conserver le contenu idéal de cette idée de Dieu, tout en la *dépersonnalisant*.

Nous affirmons que le contenu des deux idées est le même, car, lorsque Tolstoï parle de vie, ce n'est pas de n'importe

(1) De même, dans la déclaration au Saint-Synode : Dieu, c'est l'amour (notion morale) et le commencement de tout (notion métaphysique).

(2) La même chose pour l'amour.

(3) « Dis-moi ce qu'est la vie, et je te dirai ce qu'est Dieu vivant. » P. 268.

Digitized by Google

quelle vie; ce n'est ni d'une vie d'ambition, ni d'une vie de plaisir, ni même d'une vie splendide au point de vue esthétique comme celle du « surhomme », c'est la vie en tant qu'elle a une direction et une valeur morale — c'est la « Vie » *en tant qu'elle équivaut au Bien*. Nous sommes donc fondés à parler de *mysticisme* moral (1).

Nous en aurons une preuve nouvelle si nous réfléchissons que l'amour n'est pas l'*essence* de l'Être, mais *un de ses phénomènes*. Comment donc affirmer avec Tolstoï : Dieu c'est l'amour (2) — ou encore, comme on dit quelquefois par un désir outré de simplification : la religion, c'est la morale; Dieu c'est la conscience? — « Le désir du bien, répond Tolstoï, n'est pas Dieu, mais seulement une de ses manifestations, un des côtés d'où nous voyons Dieu. Dieu se révèle en moi par le désir du bien (3). » « Dieu, c'est l'éternel, l'infini existant hors de nous, nous dirigeant, nous demandant la vie bonne (4). » « Dieu, c'est, sans bornes, tout ce que je connais en moi de borné (5). » C'est donc bien la vie et l'amour, *mais considérés sous l'aspect* de l'éternité, de l'infinité, de la totalité. Nous avons déjà critiqué l'emploi de cette dernière image et nous préférons de beaucoup demeurer avec Mr E. dans l'ordre de la qualité, et, au lieu de « totalité », parler de plénitude, de perfection. Nous ne contestons point, d'ailleurs, que Tolstoï ait conçu

(1) Un tempérament artistique pourrait arriver de même à un mysticisme *esthétique;* c'est l'expérience intime de l'unité du sentiment qui s'épanouit sous ces trois formes : forme métaphysique, morale, esthétique, qui nous fait croire à leur unité dans la « Vie », ce qui constitue précisément la synthèse religieuse, mystique, de ces trois formes.

(2) Nous ne contestons point ce qu'il y a de vrai dans cette définition. Nous constatons seulement que le contenu en est insuffisant. Tolstoï entend par *amour* le désir de faire du bien à tout être, mais — outre que l'idée d'*amour* est ainsi subordonnée à celle de *bien* — il y a d'autres définitions possibles de l'amour, comme dans ces lignes de Renan : « Dieu est le génie de l'homme de génie, la vertu de l'homme vertueux, la bonté de l'âme tendre, l'effort universel pour être et être de plus en plus. Sa vraie définition est l'amour. C'est grâce à lui que rien n'est infécond, que chaque monde tire de son sein tout ce qui est susceptible d'en sortir. » (*Caliban*, p. 23.)

(3) P. 292.

(4) P. 265.

(5) P. 271.

Digitized by Google

Dieu sous cet aspect : « Dieu-esprit, dit-il, délivre de la souffrance et du mal; il est toujours le bien, la perfection (1). »

Être religieux, ce n'est donc pas seulement croire que la vie humaine a un sens, un but — c'est là plutôt la foi *morale;* la foi *religieuse*, le sentiment religieux, c'est toujours, d'une manière ou d'une autre, le sentiment de la vie et du sens de la vie, mais de la vie considérée à travers ces catégories sans lesquelles la pensée humaine demeure incomplète : l'éternel, l'absolu, l'idéal; la vie (humaine ou cosmique) envisagée, comme le disait Spinoza, « *sub specie æternitatis* », *sub specie perfecti.*

MARCEL HÉBERT.

(1) P. 272. — « Dieu, cet être éternel, infini... » P. 286.

Nota. — Cet article est détaché d'une série d'études dont la première partie vient de paraître chez Félix Alcan (Paris) sous le titre : *Évolution de la foi catholique.*

Digitized by Google

L'ÉCOLE DE YASNAÏA-POLIANA

ET LA PÉDAGOGIE DE TOLSTOI

Le comte Léon Tolstoï, le grand romancier et sociologue russe, est né à Yasnaïa-Poliana, dans le gouvernement de Toula, en 1828. Après avoir terminé ses études à l'université militaire nationale, il prit part à la guerre de Crimée et à la défense de Sébastopol. Noble, instruit, riche, pouvant vivre d'une vie libre, indépendante et luxueuse, on le voit adopter successivement les conditions sociales les plus diverses. Mais, tour à tour soldat ou agriculteur, homme du monde, sceptique et livré au plaisir ou anachorète dévot, adonné aux exercices de la vie spirituelle, artisan ou instituteur, partout et toujours, il se montre, dans sa vie et ses écrits, l'ardent défenseur des déshérités de la terre, l'apôtre convaincu de la paix et de la fraternité universelles.

A cet égard, Tolstoï incarne bien le génie de cette race slave, douce et sociable, rêveuse et mystique, la dernière venue dans l'histoire. « Le génie slave se sépare très nettement des génies des autres races européennes. Il est impossible de dire de quels bienfaits la civilisation sera redevable à ce génie encore latent et en puissance. Mais on peut cependant prévoir que si le sentiment de la fraternité doit se transformer en institutions et passer dans la vie politique des nations, comme la liberté et l'égalité y ont déjà passé, l'humanité devra ce résultat à la race slave qui est, de toutes, celle qui comprend le plus profondément ce sentiment, comme la race celtique et

Digitized by Google

latine est, de toutes, celle qui comprend le mieux l'égalité et la race saxonne, la liberté. » (Montégut.)

Comme écrivain sociologue, Tolstoï a défendu des idées, émis des théories qui l'ont fait considérer parfois comme l'un des docteurs de l'anarchisme. Il n'admet d'autre règle de gouvernement que la fraternité évangélique, l'idée d'État ne lui paraissant point pouvoir être séparée de l'idée de violence, de justice arbitraire et aveugle, de guerres cruelles et sanglantes. Les écrits de Tolstoï se caractérisent par des vues philosophiques, sociales et pédagogiques presque toujours originales et hardies, souvent même paradoxales et propres à heurter les idées reçues; par une peinture des mœurs pleine de vigueur, décelant un profond esprit d'observation; par un style souple et brillant où la couleur locale est rendue avec un art admirable.

En pédagogie, Tolstoï a conçu un système d'éducation en rapport avec ses idées sociologiques. Il y renverse ou y pousse à l'extrême la plupart des principes pédagogiques admis jusqu'ici.

Il avait débuté dans la carrière littéraire par trois romans éducatifs: *L'enfance*, *L'adolescence*, *La jeunesse*, qui obtinrent un grand succès. En 1862, il écrivit l'*École de Yasnaïa-Poliana* où il expose les principes, méthodes et procédés d'éducation expérimentés par lui dans l'école qu'il avait établie, à proximité de son château de Yasnaïa et où il enseigna lui-même pendant plusieurs années en qualité d'instituteur.

C'est l'analyse de cet ouvrage que nous nous proposons de faire dans les pages qui suivront.

***

LA MAISON D'ÉCOLE. — C'est une maison en pierre, à un étage. Elle comprend cinq pièces, dont deux classes : pour les élèves, deux pièces; deux autres pour les maîtres. En plus, pour ces derniers, un très vaste cabinet de travail. Dans le vestibule du bas est installé un gymnase; dans celui du haut, un atelier. Une petite cloche annonce aux élèves l'heure de l'entrée en classe ou la fin des récréations.

Digitized by Google

Donc, une salle de classe pour deux divisions, avec deux maîtres qui font simultanément leurs leçons. Comme, d'autre part, les élèves répondent oralement aux questions et tous à la fois, on se fait immédiatement une idée de l'originalité de l'école de Tolstoï.

MATÉRIEL CLASSIQUE. — Des bancs, des chaises, voire un fauteuil, destiné au maître, mais dont l'accès n'est pas interdit aux élèves. En fait, ce siège curule est au premier occupant. Des tableaux en bois peint, de la craie; des ardoises et des crayons; du papier et des plumes, à la disposition de chacun : c'est tout. S'il existe dans l'école des collections quelconques, avec des instruments et appareils pour l'enseignement intuitif, l'auteur n'en dit rien.

PERSONNEL ENSEIGNANT. — Quatre maîtres, dont Tolstoï lui-même, à la fois instituteur, inspirateur et administrateur de l'école. Chacun des maîtres tient un *journal des études*. Outre la préparation des leçons, il y inscrit régulièrement son appréciation du travail des élèves. Extraits de ce journal : « *L'obstination de Petka me surprend, il n'a pas dit une parole...* » — « *Grichine n'a rien raconté...* » — « *De Savine, je ne peux tirer un mot...* » — Et un jour, où le maître a été satisfait des élèves, il écrit : « *Même le croupissant Savine a prononcé quelques paroles.* »

ÉLÈVES. — Une quarantaine d'élèves (nombre souvent réduit à une trentaine par les absences); de 7 à 13 ans et des deux sexes, la plupart cependant des garçons (cinq filles au plus); tous enfants du peuple, mais dont les parents peuvent être très pauvres ou vivre dans l'aisance. Du reste, l'enseignement est également gratuit pour tous. L'école est ouverte pendant six mois : de la mi-octobre à la mi-avril.

Il y a trois classes : l'inférieure, la moyenne, la supérieure. C'est notre classement, avec cette différence que l'école n'a pas de commençants. Pas d'adultes non plus. Ceux qui paraissent, trop emportés par la fièvre d'apprendre, ne tardent pas à s'en aller, déconcertés par le désordre apparent qui règne dans l'école.

Digitized by Google

PROGRAMME. — Les matières enseignées dans l'école de Yasnaïa sont les suivantes : 1° la langue maternelle comprenant : *a*) la lecture mécanique et la lecture progressive; *b*) l'écriture; *c*) la grammaire; *d*) l'orthographe; *e*) la rédaction; 2° les mathématiques (arithmétique et géométrie); 3° l'histoire sainte, l'histoire de la Russie et la géographie; 4° les sciences naturelles; 5° le chant; 6° le dessin; 7° la gymnastique; 8° les travaux manuels.

En somme, notre programme. Mais on verra plus loin que Tolstoï conteste la possibilité d'un enseignement utile de plusieurs de ces branches à l'école élémentaire.

VIE DE L'ÉCOLE. PLAN D'ÉTUDES. TABLEAU DE L'EMPLOI DU TEMPS. — Coup de cloche à 8 heures. Une demi-heure, trois quarts d'heure après, les élèves arrivent. Donc, entrée vers 9 heures. En attendant l'arrivée du maître, les élèves jouent en liberté — toute surveillance est interdite —, en dehors ou à l'intérieur de l'école, grande ouverte du reste et à leur entière disposition. Dehors, ils jouent, les uns à faire des glissades; d'autres, à lancer des boulets qui, parfois, vont inscrire sur les murs intérieurs des classes un pittoresque tableau de l'emploi du temps; d'autres, à se donner des poussées sur le perron. S'ils tombent ou se blessent, c'est là un détail sans importance.

A l'intérieur de l'école, le jeu n'est pas moins animé. Le maître, à son arrivée, trouve souvent la classe occupée par un groupe d'élèves criant, se poussant, parfois couchés par terre en un tas grouillant. Sans s'émouvoir, il fait un détour, afin de ne déranger personne et va s'asseoir dans le fauteuil, si celui-ci est libre. S'il ne l'est pas, le maître prend une chaise et attend. Respecter la nature de l'enfant et tenir compte du tempérament de chaque élève, tel est le grand principe de la pédagogie de Tolstoï : « Autant d'hommes que d'hommes, semble-t-il dire avec la nature, qui vit de cette diversité. » A son avis, le maître n'a ni à régenter ni à instruire. Tout au plus joue-t-il le rôle d'un dictionnaire, d'une agence de renseignements, d'une encyclopédie vivante, mise à la disposi-

Digitized by Google

tion des élèves et consultée par eux quand bon leur semble. On aperçoit si l'école de Yasnaïa ressemble peu aux nôtres!

L'élève est libre de la fréquenter régulièrement ou non, d'assister à une partie des cours seulement ou de n'y point paraître du tout; d'arriver tard et de sortir tôt; d'écouter ou de dormir; de se placer comme il l'entend; de s'asseoir sur une chaise; de se coucher sur ou sous un banc; de prendre possession du fauteuil ou de s'étendre dessous lorsqu'il est occupé par le maître et que celui-ci dit quelque chose d'intéressant.

Que si d'aucuns jouent, font du tapage, se disputent, se battent, on attendra que l'exemple des meilleurs, qui se seront aussitôt disposés au travail ait exercé son influence sur les autres. Insensiblement, ces derniers deviendront également attentifs. Ce que, dans nos classes, nous appellerions le désordre, Tolstoï le croit nécessaire, et l'appelle « l'ordre libre ». Même les escapades des élèves qui abandonnent la classe au beau milieu d'une leçon sont des choses utiles, indispensables même, parce qu'elles sont une détente pour l'enfant qui empêche de tomber dans des manquements plus graves et aussi parce qu'il est à craindre que l'emploi du temps, si peu qu'il pèse sur les élèves, ne finisse par gêner leur liberté, qui doit rester entière.

Ce système aurait donné les meilleurs résultats.

HORAIRES ET EMPLOIS DU TEMPS. — Il existe un emploi du temps, mais on ne le suit guère. Aussi, tous les dimanches, les maîtres doivent-ils se réunir pour se communiquer leur journal des études et arrêter le plan de l'enseignement pendant la semaine suivante, plan qui ne se réalise souvent pas davantage, parce qu'il peut toujours être modifié au gré des élèves. Des quatre leçons, par exemple, que comportera l'emploi du temps, on n'en fera que trois ou même deux.

Aucun ordre dans la suite des leçons. Tantôt le maître débute par l'arithmétique et passe ensuite à la géométrie; tantôt il commence par l'histoire sainte pour finir par la grammaire. Il n'est pas rare que le maître et les élèves se laissent

Digitized by Google

entraîner et que la leçon, au lieu de prendre une heure, se prolonge trois heures durant. La leçon d'instruction religieuse et celle de dessin se font en commun aux élèves des différentes classes. La leçon de dessin commence à midi. C'est, de toutes, celle que les élèves préfèrent, malgré qu'ils aient faim et qu'ils soient restés assis près de trois heures. Mais avant de la commencer, on leur permet de se détendre un peu l'esprit et les membres.

« C'est dans les moments qui précèdent ces classes que l'animation, le tapage, les cris, le désordre sont à leur comble : qui traîne les bancs d'une salle à l'autre, qui se chamaille, qui court au château chercher du pain, qui met ce pain cuire dans la cheminée; celui-ci arrache quelque chose à celui-là; un autre fait de la gymnastique. Néanmoins, dès que le maître est prêt, les élèves sont prêts et gare à qui veut empêcher la classe de commencer : ils se chargent eux-mêmes de lui imposer silence. Ces classes n'ont lieu que deux fois par semaine. »

Vers 2 heures, retour des enfants à la maison.

La classe de l'après-midi ne commence qu'après le crépuscule. A ce moment, on fait, aux trois classes réunies, de l'histoire sainte ou de l'histoire russe. Du chant, de la lecture progressive, des travaux écrits (devoirs de rédaction et autres), du travail manuel, des expériences de physique, telles sont les occupations préférées des élèves pendant la classe d'après-midi. On a renoncé à faire le soir de l'analyse et des mathématiques qui obtenaient peu de succès. Les classes finissent entre 8 et 9 heures, à moins que la menuiserie ne retienne plus longtemps les aînés.

Ainsi la journée de classe comprend sept à huit grandes heures d'étude. Mais parfois, l'après-midi, lorsque les enfants sont fatigués, quelques-uns venant à partir dès la deuxième ou troisième leçon, tous les autres suivent et la classe se vide. C'est d'ailleurs un avertissement pour le maître que son enseignement manque d'attrait. Or, c'est pour lui un devoir et une nécessité de profession de rendre son enseignement attrayant. C'est sa faute si les enfants ne s'y intéressent point, si leur ardeur ne se porte pas sur la leçon.

Digitized by Google

ÉDUCATION PHYSIQUE. — Tolstoï paraît s'en préoccuper assez peu. Sans doute, comme il s'agit ici d'enfants élevés à la campagne, il ne croit pas qu'elle doive être l'objet d'une attention spéciale. Pourtant, nous l'avons vu, il existe un gymnase dans le vestibule inférieur de l'école. Mais Tolstoï ne nous renseigne aucunement sur le genre de gymnastique à laquelle se livrent les élèves. Ce ne peut être, d'ailleurs, qu'une gymnastique naturelle, tout enseignement lui paraissant pernicieux dès qu'il est systématisé.

ÉDUCATION INTELLECTUELLE. — Tolstoï s'est posé la question suivante : Les sociétés humaines, pour exister, pour prospérer, pour entrer dans la civilisation ont-elles besoin d'une classe d'élite, instruite, dirigeante, qui se réserve les hautes jouissances intellectuelles et artistiques, sans négliger les matérielles, et de classes inférieures serviles et misérables?

Si oui, l'instruction est-elle bonne pour le peuple? N'est-il pas dangereux de faire sortir les pauvres de leur sphère?

A cette question, les esprits libéraux répondent : « Le gouvernement sera bien loti quand tous voudront être peuseurs et artistes, quand nul ne travaillera plus. »

Ceux-là qui tiennent ce langage, dit Tolstoï, trahissent leur pensée : « Ils n'aiment pas à travailler et c'est pourquoi il leur faut des gens qui, nullement incapables d'un autre genre d'activité, travaillent comme des esclaves, pour les autres. »

A cette question ainsi formulée : « Est-il bon, est-il mauvais, est-il nécessaire de faire sortir les pauvres de leur sphère, en les instruisant, lui-même répond d'abord : « Qui le sait? » Après discussion, il conclut pourtant à l'utilité du savoir pour le peuple, disant : « N'ayez crainte : à l'homme, rien d'humain ne nuit. »

Le but essentiel poursuivi par Tolstoï dans l'enseignement qu'il fait aux élèves de l'école de Yasnaïa est de développer leur intelligence, leur capacité de compréhension. Donner des connaissances est pour lui chose absolument secondaire. Aussi, pas de devoirs à la maison, pas de leçons à étudier, ni même à retenir. « Ce qu'il a fait hier, l'enfant n'est pas obligé

Digitized by Google

de s'en préoccuper aujourd'hui. « Il ne se torture pas pour la leçon qui va venir. Certain que l'école lui sera aujourd'hui aussi joyeuse qu'hier, il ne songe à la classe qu'au moment où elle commence.

Tolstoï ne reconnaît d'ailleurs d'autre pédagogie que la pédagogie libre et naturelle. Le procédé à employer par le maître, la méthode à suivre dans l'enseignement de chaque branche, c'est à l'élève à la chercher, à la trouver. L'enfant est le meilleur maître de l'enfant. « Instruisez-vous les uns les autres », dit-il à ses élèves, et voici, à ce propos, trois lois qu'il formule :

1. *Le maître est toujours porté à choisir le procédé d'enseignement le plus commode pour lui.*

2. *Plus ce procédé est commode pour le maître, plus il est incommode pour les élèves.*

3. *Celui-là seul est bon qui satisfait les élèves.*

En fait, le maître comme l'élève et l'élève comme le maître obéissent à la loi du moindre effort.

Quelquefois, pourtant, les enfants, pas plus que les maîtres, ne trouvent de méthode. Il ne faut pas s'en inquiéter. C'est que « le temps n'est pas encore venu d'un bon système; le besoin ne s'en fait pas sentir pour le moment; les enfants trouveront d'eux-mêmes la meilleure méthode quand la nécessité s'en fera sentir ».

Tolstoï veut un enseignement presque exclusivement oral. De plus, les réponses des élèves se produiront oralement et simultanément. L'interrogation individuelle est un préjugé. C'est une forme de l'examen aussi condamnable que l'examen lui-même. Inutile d'apprendre l'art de répondre aux examens. Le seul but à poursuivre par l'interrogation est d'amener l'élève à exprimer de vive voix ce qu'il sait. Ce qu'il exprime ainsi se grave pour toujours dans sa mémoire. Si donc les élèves aiment à répondre tous ensemble, ce n'est point par désir de faire constater leur savoir, unique but du maître, mais afin de raffermir, par la parole, les impressions reçues. D'ailleurs si, pendant une demi-heure, on empêche l'élève de

Digitized by Google

parler, alors qu'il en a envie et sait quelque chose, il pincera son voisin.

ÉDUCATION MORALE. — Pour Tolstoï, l'école n'a pas à intervenir dans l'éducation, pure affaire de famille. « L'école ne doit ni punir, ni récompenser; elle n'en a pas le droit. Sa meilleure police et administration consiste à laisser aux élèves liberté absolue d'apprendre et de s'arranger entre eux comme bon leur semble. »

En ce qui concerne les jeux, liberté complète, pas de surveillance. Si deux enfants se battent, il vaut mieux que le maître n'intervienne pas. Les combattants s'apaiseront d'eux-mêmes et souvent redeviendront bons amis. Mais il leur restera cette impression que se battre est désagréable, parce que cela fait mal à tous deux.

L'intervention du maître ne peut être qu'injuste et arbitraire.

S'il dit : *Vous êtes tous deux coupables, à genoux :* il ne peut pourtant y avoir qu'un seul coupable. Ou :

Tu es coupable d'avoir fait ceci et cela : tu seras puni : l'enfant puni n'en hait que plus son ennemi. Ou :

Pardonne-lui. Ainsi le veut Dieu et sois meilleur que lui. Mais l'enfant ne veut être que plus fort. Meilleur?... il ne comprend pas. Ou, ce qui est le pire :

Vous êtes coupables l'un et l'autre. Demandez-vous pardon l'un à l'autre et embrassez-vous, mes enfants.

Ce baiser manquera de sincérité et la réconciliation apparente ne sera qu'un acte d'hypocrisie.

Ainsi, pas de surveillance obligatoire pour le maître et pas de responsabilité. Et les conséquences? S'il y a des luxations, des blessures, des fractures?

Cela, paraît-il, n'arrive guère. En toute une année, Tolstoï n'a constaté que deux accidents sans importance.

Donc, point de système disciplinaire. Le meilleur est inefficace et déprimant. A l'appui de son opinion, Tolstoï cite deux cas où la punition a été injuste et funeste. Un élève très doux, mais de faible intelligence, se laissait constamment tourmenter par ses camarades, sans jamais se fâcher. Un jour pourtant, à

Digitized by Google

la leçon de dessin, il entre dans une sorte de frénésie et se met à frapper avec violence sur ses voisins. Le maître crut devoir lui retirer sa planchette et lui faire quitter sa place. Cette mesure fut injuste, car, étant données ses habitudes de douceur, l'élève puni ne pouvait avoir tort. Un autre enfant ayant dérobé quelques menus objets, on lui mit au dos un écriteau avec cette inscription : « Voleur ». Il ne fut pas corrigé, car peu de temps après il vola de nouveau.

« Punir par la honte? dit Tolstoï à ce propos : sait-on si la honte détruit la disposition au vol? Peut-être la stimule-t-elle! » — « Notre monde d'enfants, ajoute-t-il, doit rester pur de cette criminelle croyance en la légitimité du châtiment, d'où il suivrait que la vengeance est juste dès que nous l'appelons punition. »

Ce système de liberté absolue pour les élèves engendre naturellement du désordre dans les débuts. Cela n'effraye pas Tolstoï; au contraire. Le désordre des débuts est utile. L'ordre qui s'établit par le fait des élèves est plus solide, parce qu'il est plus raisonné. Ce qui fait trouver du plaisir dans le désordre, c'est qu'il est défendu. « Au surplus, ce désordre, dit-il, ne nous paraît si effroyable que parce que nous sommes habitués à un tout autre système, suivant lequel nous avons été nous-mêmes élevés. » Si, sans employer la violence pour le faire cesser, vous laissez faire les élèves, comme ce sont des êtres pensants et qu'ils vont à l'école pour apprendre, ils arriveront sans effort à cette conclusion que, pour apprendre, il leur faut se plier à certaines conditions. D'eux-mêmes, les élèves de la classe supérieure réclament l'ordre et même un emploi du temps.

Il semble donc que l'ordre tende à s'établir de lui-même, l'ordre étant chose naturelle. L'emploi de la violence pour faire cesser le désordre est fondé sur une interprétation irréfléchie et irrespectueuse de la nature humaine.

« En cédant aux seules lois naturelles, aux lois dérivées de la nature, les élèves n'ont ni révolte ni murmure; en cédant à votre autorité intempestive, ils n'admettent point la légitimité de vos sonnettes, de vos emplois du temps, de vos règles. »

Digitized by Google

Tolstoï estime pourtant que certaines habitudes, certaines idées sur le droit et la justice, l'obéissance, la patience et la bonté, sur la sincérité et la loyauté, sur la valeur du travail et l'importance de l'application au travail, doivent être inspirées aux élèves. Il a même publié des recueils intitulés *Contes et fables* et *Pour les enfants*, qui visent ce but spécial.

Mais que penser du conte suivant et de la moralité qu'en pourra tirer l'enfant :

Un vieillard et un jouvenceau suivaient une route. Ils aperçurent un sac d'argent. Le jouvenceau le ramassa en disant : « Dieu me l'a envoyé.

— Partageons, dit le vieillard.

— Non, dit le jouvenceau, c'est moi seul qui l'ai ramassé! »

Le vieillard se tut. Tout à coup, ils entendirent derrière eux une poursuite :

« Qui est-ce qui a volé le sac d'argent? » fit une voix.

Le jouvenceau eut peur et dit :

« Pourvu qu'on ne *nous* inquiète pas à cause de *notre* trouvaille. » — Le vieillard répondit : « *Ta* trouvaille et non pas la *nôtre*. »

Ils prirent le jouvenceau et le conduisirent à la ville pour être jugé, mais le vieillard s'en retourna chez lui.

Si nous trouvons ici le vice puni dans la personne du jouvenceau, nous ne le voyons pas atteint dans la personne du vieillard. Ce dernier, pourtant, ne vaut pas mieux que le jeune homme, puisqu'il voulait partager la trouvaille faite. En refusant d'aider son compagnon à sortir d'embarras, il fait en outre preuve d'assez mauvais sentiments.

Que dire de celui-ci :

Deux moujiks se disputaient. L'un soutenait à l'autre qu'il pouvait boire beaucoup plus que lui. Il disait :

« Je boirais toute la mer.

— Tu ne pourrais pas.

— Je te parie que si.

— Je parie mille roubles. »

Le lendemain matin, l'autre arrive chez le moujik :

« Va boire la mer ou donne mille roubles. »

Digitized by Google

Mais il répondit :

« Je me suis engagé à boire la mer et je la boirai. Mais je ne me suis pas engagé à boire les fleuves. Arrête les cours d'eau et alors je boirai la mer. »

Tolstoï ne semble-t-il pas célébrer ici l'astuce et la mauvaise foi comme des vertus? Un esprit droit et honnête n'élude pas sa parole en jouant sur les mots.

Comment accorder les principes de Tolstoï sur la discipline avec le trait suivant : La mère et la fille allèrent se coucher. La mère n'avait pas dormi de tout le jour. La fille se mit à chanter. « Mon enfant, je veux dormir. Tais-toi. » La fille chanta plus fort. Alors la mère la mit dans le cabinet noir.

Sans doute, la méchante fille, si peu respectueuse et si peu obéissante, avait bien mérité la punition reçue. Mais que deviennent les préceptes de Tolstoï sur la liberté absolue de l'enfant? Il est vrai que l'éducation étant affaire de famille, les préceptes à suivre dans la famille ne sont peut-être pas ceux qui conviennent dans l'école. Et puis, à l'apparition de cet ouvrage, antérieure à l'expérience de Yasnaïa, Tolstoï n'avait que 27 ans.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter que tous les contes et fables imaginés par Tolstoï n'ont pas une portée morale aussi discutable. Citons, par exemple, *La mère et sa fille Annotchka*, qui, sans contenir de leçon éducative directe, paraît néanmoins devoir produire sur l'enfant, doucement émotionné, une heureuse et moralisante impression.

Une femme avait perdu sa fille, la petite Annotchka. La mère ne mangeait ni ne buvait, de chagrin, et elle pleura pendant trois jours. La troisième nuit, elle s'endormit. Et elle vit en rêve Annotchka, qui s'avançait vers elle, tenant un petit vase à la main.

« Que veux-tu, Annotchka? Pourquoi ce petit vase?

— Maman, j'ai ramassé toutes tes larmes dans ce vase. Tu vois qu'il est tout plein. Ne pleure plus; tes larmes déborderaient et couleraient par terre, et je serais mal dans ce monde-ci. J'y suis bien maintenant. »

La mère ne pleura plus sa fille.

Digitized by Google

ÉDUCATION ESTHÉTIQUE. — Convient-il d'apprendre les arts aux enfants des paysans, placés dans la nécessité de passer leur vie entière avec le souci du pain quotidien?

Ce serait une absurdité, dit le sens commun. Leur lot n'est pas d'être artistes, mais laboureurs.

Pourtant, ce serait une absurdité autrement grande de le priver des jouissances de l'art.

Demander si les enfants du peuple ont droit aux arts revient à demander s'ils ont droit à manger de la viande, c'est-à-dire s'ils ont le droit de satisfaire aux exigences de leur nature humaine. Comment concilier ces deux absurdités?

De deux choses l'une, ou les arts sont, en général, inutiles, parfois nuisibles, ou chacun, sans distinction de classes et d'occupations, a droit à l'art.

Mais nous nous trompons sur les caractères et les tendances de l'art véritable. De ce que le peuple n'accepte pas les arts de la classe intelligente, il faut en conclure que ces arts sont faux. Car nous sommes des milliers et ils sont des millions.

Nous croyons belles et nous disons telles bien des choses qui ne le sont pas. A la génération nouvelle d'élaborer un art nouveau tant par la forme que par le fond.

Le privilège de l'art exclusif à une seule classe résulte d'un point de vue faux. C'est un préjugé usé jusqu'à la banalité de dire que l'intelligence du beau exige une certaine préparation.

Pourquoi la beauté du soleil, la beauté d'un visage humain, la beauté d'un champ populaire, la beauté de l'amour et du sacrifice sont-elles accessibles à chacun et n'exigent-elles pas de préparation? C'est que là gît la vraie beauté. L'autre n'est que de convention ou exige, pour plaire, des esprits et des cœurs malades.

Si les arts vivent parmi nous sans nous sembler nuisibles, mais ne peuvent vivre parmi le peuple et semblent lui nuire, c'est uniquement parce que ces arts ne sont pas ceux qu'il faut en général; nous vivons parmi eux uniquement parce que nous sommes dépravés, tout semblables aux gens qui, demeurant assis impunément, pendant des cinq heures, dans les miasmes de l'usine ou du cabaret, ne sont pas incommodés

Digitized by Google

par ce même air qui tue un homme fraîchement arrivé. »

Conclusion : Le besoin des jouissances artistiques et le culte de l'art existent dans chaque personne humaine, quelles que soient sa race et sa sphère. Ce besoin est légitime et doit être satisfait.

On enseignera donc au peuple le dessin et la musique.

De l'enseignement particulier des différentes branches.

LANGUE MATERNELLE. — *Lecture mécanique.* — Tolstoï a composé un abécédaire comprenant : 1° l'étude de l'alphabet; 2° des exercices préliminaires et progressifs. Dans les trente premières pages, les exercices sont nécessairement un peu arides; ils deviennent plus intéressants dès que Tolstoï suppose les élèves assez avancés pour pouvoir lire un groupe de phrases liées par le sens. De petits récits très simples, très clairs, ordinairement à portée morale, rendent alors plus attrayante la leçon de lecture.

Mais Tolstoï enregistre plus d'une déception au cours des expériences qu'il tente. Ainsi il constate qu'épeler les mots et en même temps saisir le sens, dépasse presque toujours les moyens de l'élève. Une preuve : les enfants ne comprennent pas toujours, en lisant eux-mêmes, ce qu'ils comprennent fort bien en entendant lire. Il faut donc que l'élève lise d'abord beaucoup — mécaniquement —, même s'il ne comprend pas tout à fait ce qu'il lit, afin d'arriver bientôt à lire avec intelligence et facilité. Un fréquent exercice ne tarde pas à rendre instinctif le travail de la combinaison des sons, permettant ainsi de porter sur le sens tout l'effort intellectuel.

LECTURE PROGRESSIVE. — Par lecture progressive, il faut entendre ici la lecture intelligente dans laquelle le lecteur prouve qu'il comprend ce qu'il lit. Tolstoï voudrait faire de la lecture l'instrument par excellence de l'instruction du peuple. Le problème consiste, d'après lui, à mettre l'élève en état de lire de bons livres. La connaissance de la langue littéraire lui est donc indispensable, car, en dehors d'elle, point de bons livres.

Digitized by Google

Comment faire pour donner à l'élève cette connaissance? Tolstoï n'en a pas trouvé le moyen. C'est vainement qu'il a tour à tour fait lire à ses élèves *Robinson Crusoé; Gribouille,* de Georges Sand; certains écrits de Pouchkine et de Gogol, d'abord jugés très simples et à leur portée, et même des *rapsodies populaires*. C'est avec ennui, presque avec dégoût, que les élèves lisaient.

En résumé, Tolstoï trouve la question insoluble, car les seules compositions littéraires répondant au goût du peuple sont des contes, légendes, chansons, proverbes, énigmes, vers, etc. Pour l'instruction du peuple, il est nécessaire de lui donner la possibilité et le désir de lire de bons livres. Or, les bons livres sont écrits dans une langue que le peuple n'entend pas. Pour arriver à comprendre, il faut lire beaucoup, et pour avoir envie de lire, il faut comprendre... Cercle vicieux.

En quoi consiste le remède et comment sortir de cette situation? Peut-être existe-t-il une littérature de transition que nous ignorons.

ÉCRITURE. — Les élèves écrivent en lettres moulées ou en lettres cursives, à volonté. La classe se forme elle-même, certains élèves dictant aux autres. Généralement, les élèves préfèrent la lettre moulée à la cursive. Mais peu à peu la cursive entre d'elle-même dans leur écriture. En une semaine, tous l'apprennent.

CALLIGRAPHIE. — Les cahiers étaient généralement mal écrits, sales, déchirés. L'idée vint spontanément aux élèves les plus avancés de s'appliquer à la calligraphie. L'un d'eux ayant, à son habitude, griffonné un devoir, demanda une feuille de papier pour le recopier. L'idée parut bonne à tous ses condisciples qui, par la suite, l'imitèrent. Ainsi se répandit le goût de la calligraphie qui s'est maintenu.

Et Tolstoï de formuler à ce propos la loi suivante : « En toutes choses, le goût, le besoin de la science surgissent semblablement d'eux-mêmes. »

ORTHOGRAPHE. — Les élèves jouent à faire le moins de fautes, se corrigent mutuellement, s'amusent, font des progrès.

Digitized by Google

Quant à la grammaire, à l'analyse grammaticale et syntaxique, à l'analyse logique, ils ne peuvent les souffrir. Ils s'endorment ou quittent la classe.

C'est, dit Tolstoï, que dans cet enseignement le maître est toujours forcé de ruser avec les élèves et de les tromper, ce qu'ils sentent fort bien. Nous tombons, par exemple, avec les élèves sur cette proposition : « *Sur la terre, il n'y avait pas de montagnes.* » L'un dit que le sujet c'est *la terre;* l'autre que c'est *montagnes;* nous disons, nous, que c'est une proposition impersonnelle : nous voyons bien que les élèves se taisent uniquement par convenance; mais ils comprennent très bien que notre réponse est plus stupide que la leur, à quoi nous souscrivons dans notre for intérieur.

Tolstoï ajoute :

« Le plus curieux, le plus singulier, c'est que la grammaire est ennuyeuse, encore que rien ne soit plus facile. Dès que vous cessez de l'enseigner d'après le livre, un enfant de 6 ans sait au bout d'une demi-heure décliner, conjuguer, distinguer les genres, les nombres, les temps, les sujets, les attributs. »

Et cependant, Tolstoï croit à la nécessité pour les écoliers de connaître la grammaire. Mais il est convaincu que nous ne savons pas du tout celle qui leur convient et que la façon traditionnelle d'enseigner la grammaire provient d'un long malentendu.

RÉDACTION. — Le choix des sujets est laissé aux élèves dans la première et dans la deuxième classe. Leurs sujets préférés sont des histoires de l'Ancien Testament. Ils les écrivent deux mois après le récit qu'en a fait le maître. Avec les sujets tirés du Nouveau Testament, ils réussissent moins bien, comprennent moins, font plus de fautes d'orthographe.

L'essai tenté dans la deuxième classe avec des descriptions simples, le blé, la maison, le bois, etc., échoue complètement. Pas de goût, pas d'idées, fautes nombreuses d'orthographe et de style. Décrire les objets soi-disant simples : un animal domestique, le bœuf, un meuble, la table, leur paraît incomparablement plus difficile que de faire le récit d'une histoire entière

Digitized by Google

prise dans leurs souvenirs. Ce que le maître croit facile, c'est le *simple*. Mais à l'enfant, le *complexe* seul et le *vivant* apparaissent aisés. Pour décrire convenablement une table ou un banc, il faut déjà avoir atteint un plus haut degré de développement philosophique et dialectique qu'on ne croit, et le même enfant qui pleurera pour un banc à décrire exposera fort bien la rencontre de Joseph avec ses frères ou une rixe avec ses camarades.

HISTOIRE SAINTE. — La foi de Tolstoï dans la puissance éducatrice de la Bible est extraordinaire. Aussi la Bible joue-t-elle, dans l'école de Yasnaïa, un rôle très important.

« Il semble, dit Tolstoï, que le livre de l'enfance du genre humain sera toujours le meilleur livre de l'enfance de chaque homme...

« Je ne puis me figurer comment l'instruction serait possible sans ce livre...

« Pour ouvrir à l'élève un univers nouveau et, sans science, l'amener à aimer la science, il n'y a qu'un seul livre, la Bible. Je parle même pour ceux qui ne considèrent pas la Bible comme une révélation. »

Sans la Bible, le développement de la femme et de l'enfant est impossible.

Les motifs qu'il donne de sa manière de voir sont les suivants :

1° La Bible réunit toutes les faces de la pensée humaine; 2° tous les phénomènes naturels sont expliqués dans ce livre, tous les rapports primitifs des hommes entre eux, famille, société, religion; 3° la généralisation des idées, la sagesse sous une forme simple et enfantine y enchante, pour la première fois, l'esprit de l'élève; 4° la Bible satisfait l'imagination par le lyrisme de certaines de ses parties; 5° elle excite des impressions tour à tour pénibles et douces qui éveillent le cœur à la vie du sentiment : histoire de Joseph, histoire de Samson, de Ruth, etc.; 6° de tous les récits essayés par Tolstoï pendant une période de trois ans, aucun genre n'a mieux répondu aux idées des enfants, aucun n'a paru davantage à la portée de leur esprit.

Digitized by Google

Et Tolstoï termine en ces termes :

« La Bible est le seul livre de lecture élémentaire et enfantin. Par la forme comme par le fond, elle doit servir de modèle pour tous les livres de lecture et pour tous les manuels à l'usage de l'enfance. »

Tolstoï condamne l'habitude qu'on a de faire lire des abrégés de la Bible et non la Bible elle-même. C'est en détruire la poésie et l'intérêt que de la résumer.

Comme nous l'avons vu, l'enseignement de l'histoire sainte sert de base principale aux premiers exercices de rédaction.

HISTOIRE GÉNÉRALE ET HISTOIRE RUSSE. — Tolstoï ne parvient pas à intéresser ses élèves aux faits de l'histoire générale, si importants qu'ils soient, si captivants qu'ils nous paraissent.

Il en va de même ou peu s'en faut avec l'histoire de la Russie. Les enfants ne comprennent rien à la période féodale. La connaissance de la partie ennuyeuse de l'histoire russe, pas plus que l'histoire de Cyrus, Alexandre, César, n'est d'ailleurs nécessaire au développement de l'enfant.

Tolstoï constate que les enfants ne s'intéressent pas davantage à l'histoire moderne.

En vain, il s'essaye à l'histoire contemporaine. Le récit de la campagne de Russie rend les élèves très attentifs et leur fait tour à tour ressentir des sentiments de colère et de haine, d'enthousiasme et de pitié. Mais ce récit n'agit sur eux que comme un conte propre à exciter le sentiment national et le seul intérêt éveillé chez l'enfant par l'histoire du pays résulte de l'appel fait à ce sentiment. Ce n'est que par leur attrait dramatique que les personnages et les événements historiques l'intéressent. Les histoires attrayantes, jolies, merveilleuses, le charment. Mais le goût de l'histoire en soi n'existe pas pour lui. L'histoire de l'invention des allumettes lui plaît autant que celle de l'imprimerie et il serait difficile de lui faire comprendre la supériorité de Gutenberg sur l'inventeur des allumettes. Il n'existe, il ne peut exister d'histoire enfantine. Si l'histoire ne prête pas aux développements dramatiques, elle

Digitized by Google

ennuie l'enfant. Aussi, à la question : Comment développer chez l'élève le goût de l'histoire? Tolstoï répond :

« Peut-être la chose est-elle impossible jusqu'à une certaine période du développement général de l'enfant. C'est la participation aux événements actuels, la passion politique, les opinions politiques, les discussions, la lecture des journaux qui donnent le goût de l'histoire. »

Si l'on admet un enseignement de l'histoire, Tolstoï est d'avis que cet enseignement doit commencer par celui de l'histoire contemporaine. Mais il n'est pas persuadé que cet enseignement soit nécessaire.

GÉOGRAPHIE. — Ce sont surtout la lecture des journaux, les voyages, l'étude des sciences naturelles qui éveilleront chez l'enfant le goût de la géographie.

Au surplus, l'enseignement de la géographie est inutile ou pernicieux. « A quoi bon apprendre toutes les terres? dit une mère à son fils : le cocher te mènera bien où il faudra aller. »

« Jamais, dit Tolstoï, rien de plus fort n'a été dit contre la géographie et tous les savants de l'univers ne sauraient rien répondre à cet argument invincible. »

Enseignerons-nous la géographie physique ou l'astronomie? Mais sur mille enfants, pas un ne comprend quelque chose à nos explications sur la rondeur de la terre, son mouvement autour du soleil, la succession des saisons, la distance de 160 millions de kilomètres qui nous sépare du soleil. Ce qui pourrait les intéresser, c'est de savoir comment on est arrivé à ces découvertes, comment on a fait ces calculs. Mais ce ne serait plus de la géographie.

Allons-nous, comme en histoire, commencer par la fin, par la salle de classe, l'école et le village? Mais ces exercices, excellents peut-être comme application au dessin et au lever des plans, ne sont pas de la géographie; c'est de la topographie.

La géographie consiste dans la nomenclature des lieux et des accidents géographiques. C'est en vue des seuls examens

Digitized by Google

qu'on apprend par cœur les villes, les montagnes, les fleuves, les czars et les rois. Partout on cherche des méthodes nouvelles; mais l'idée la plus simple, qu'il ne faut pas d'histoire ni de géographie du tout, ne vient à personne. Et pourtant, il n'y a rien de bien terrible à penser que des gens grandiront sans connaître Cyrus, l'empereur Othon, Jaroslaw et l'Estrémadure.

Inspirer le désir de savoir comment vit, a vécu, s'est transformé et développé le genre humain, et les lois suivant lesquelles il évolue; inspirer d'autre part le désir de comprendre les lois et les phénomènes naturels dans l'univers entier et de connaître la distribution du genre humain sur la surface du globe — cela serait une autre chose. Mais on ne fait rien de semblable.

« Avant l'université, non seulement je ne vois pas la nécessité de l'enseignement de l'histoire et de la géographie, mais j'y vois des inconvénients graves. Après, je ne sais pas. »

DESSIN. — Rien de spécial à dire sur ce point. Les enfants n'ont à leur disposition ni plan, ni dessin, ni modèle. On dessine tout ce qui tombe sous la main : feuilles, fleurs, vaisselle, outils, choses usuelles, mais on ne dessine que la face antérieure des objets.

MUSIQUE. — Tolstoï accepte les deux principes fondamentaux de la méthode Chevé, à savoir : 1° la substitution des chiffres aux notes dans la représentation musicale des sons, de façon à diminuer pour l'élève les difficultés de la lecture et de l'écriture musicales, par suite à rendre possible la vulgarisation de la musique et de son enseignement; 2° l'étude séparée de la mesure et des sons ou de la mélodie.

Tolstoï recommande l'enseignement, dès les débuts, de l'art et non de la mécanique du chant. (Le chant par audition est la mécanique du chant.) Il vaut mieux ne pas apprendre de musique du tout que de l'apprendre mécaniquement.

En conséquence, il faut condamner l'étude de chœurs, appris par audition, pour être chantés aux offices de l'église, aux distributions de prix et à d'autres cérémonies.

Digitized by Google

Rien ne nuit plus à l'enseignement de la musique que ce qui ressemble à la connaissance de la musique.

***

A coup sûr, il y a beaucoup de réserves à faire sur le système pédagogique de Tolstoï. Néanmoins tout ne paraît pas également à rejeter dans ce système et peut-être contient-il plus d'idées sensées et pratiques que nous n'en apercevons à première vue, par suite de notre éducation et de nos habitudes d'esprit.

On peut se demander quelle serait l'action d'un tel régime éducatif sur la Russie où les masses populaires ont été jusqu'à ce jour soumises à une étroite tutelle, sociale et politique; ce qu'il produirait en notre pays où la pratique séculaire de la liberté nous a mieux exercés à en user sans licence.

Mais qui oserait, par exemple, appliquer à l'éducation de ses enfants le système disciplinaire de Tolstoï? Quel maître en voudrait risquer l'essai avec ses élèves?

Il semble bien que certains tempéraments demandent à être dirigés d'une main ferme et plus ou moins contraints à travailler.

Mais il reste exact qu'un maître doit tenir compte dans son enseignement de la physiologie et de la psychologie de l'enfant; qu'un élève fatigué ou ennuyé tire peu de profit de la leçon à laquelle il assiste; qu'il importe pour l'instituteur de mettre son langage à la portée des élèves et de rendre son enseignement le plus possible intuitif et attrayant. Nombre de vues pédagogiques de Tolstoï, sous leur forme souvent excessive et paradoxale, expriment, au fond, des idées justes. *Yasnaïa-Poliana* est donc un livre que liront utilement tous les hommes d'école. En brusquant certaines idées reçues, il force tout au moins à réfléchir et à penser.

V. MIRGUET.

Digitized by Google

UNE HEURE AVEC TOLSTOÏ

Parti de Moscou, j'arrivai à Toula le matin, après une nuit passée en wagon. Afin de trouver un hôtel où vaquer aux soins de la toilette, je gagnai à pied le centre de la ville. Jamais je n'en vis de si sale, et cependant si banale, que son aspect suffirait à dissiper le sentiment que nous ont légué les romantiques, qu'il y a du pittoresque dans la crasse. D'ailleurs, nulle architecture, que quelques églises byzantines plus plates, s'il est possible, que notre gothique moderne. J'eus tant de peine à trouver un hôtel qu'il me fallut me contenter de l'établi d'un coiffeur. Pendant que je déjeunais à l'auberge, on alla me chercher une voiture que je retins pour la journée, et nous partîmes vers Yasnaïa-Poliana, distante de trois heures.

* * *

Au sortir de la ville, je vis un troupeau de cochons noirs. Leur échine s'ornait d'un commencement de crinière sauvage. Ce n'étaient pas des sangliers. Non, ce n'étaient pas des sangliers. Mais ils portaient une jolie petite crinière.

J'allumai un cigare et j'en donnai un au cocher. Cela paraît le réjouir. Ici, il n'y a que les seigneurs qui en fument. Qu'est-ce? Il tette en désespéré et brûle toute ma boîte d'allumettes. Je lui demande le cigare. Cet homme inculte n'a pas coupé la pointe. Avec l'ongle, je coupe là où il a mis la bouche. Garde, bon *isvoschik,* garde ta crinière...

Digitized by Google

La campagne que nous traversons est plane, monotone, une terre noire, des bouleaux, un ciel gris, spongieux, et sans formes de nuages. Il n'y a certainement pas deux degrés en dessous de zéro et cependant il fait très froid. Il souffle un vent humide, si âpre qu'il m'entre dans la figure comme une lame de couteau. Malgré ma pelisse et mon plaid, j'éprouverai bientôt que je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie.

La route était détestable. Mais ce fut bien pis lorsque nous arrivâmes à la propriété du comte Tolstoï. Les chemins défoncés montraient d'incroyables amoncellements de boue. Cela ressemblait à un marais, au lit d'un étang vaseux. La voiture enfonçait à mi roues dans l'ornière. Dix fois j'admirai que nous ne versassions pas. Ce n'était là, d'ailleurs, que l'état automnal habituel des routes privées en Russie. Nous pénétrâmes dans un parc, où le danger de verser ne diminua point. Enfin nous fûmes au château, grande maison de campagne blanche, moderne et sans caractère. Point de sonnette, ni âme qui vive. Je poussai la porte du vestibule, j'entrai. J'entendis, venant du premier étage, le bruit des conversations et des rires d'une assez nombreuse compagnie. Enfin, un domestique, gas d'une vingtaine d'années, qui n'avait point la beauté et les grands traits frustes du paysan russe, survint. Il était vêtu d'un méchant veston noir et sa physionomie ressemblait à celle d'un petit marchand. Il me fit entrer dans une chambre où je grelottais, non pas qu'elle ne fût point chauffée, mais la disposition des poêles russes ne permet pas que l'on se réchauffe brusquement comme nous avons coutume de le faire en revenant du froid.

La princesse Volkonsky, une dame vêtue de gris, entra et me prévint que Tolstoï était souffrant. Elle allait voir s'il pouvait me recevoir. Mon nom, qu'elle me demanda, ne devait rien apprendre au vieux maître, mais je venais le saluer de la part d'un de ses plus fidèles amis, exilé pour raison d'État, qui vivait à Genève.

On me fit monter dans un petit salon où après quelques

Digitized by Google

instants le maître entra. Sa grande taille paraissait encore plus grande, parce qu'il se tenait fort droit et qu'il était vêtu d'une longue robe de chambre, de couleur beige. Son abord était sévère et froid, mais tout en sa personne respirait un air de majesté. Cet aspect de Tolstoï a été bien rendu par son ami le grand peintre Gay, dans le tableau représentant Saül chez la pythonisse d'Endor au moment de l'apparition de l'ombre du prophète Samuel, celui-ci sous les traits de Tolstoï. Je me souvins de ce portrait, et d'aucun autre. Je pensai aussi à quelque chose d'un vieux seigneur allemand, mais cette dernière impression disparut si complètement dans le courant de la journée, que j'ai peine à la comprendre maintenant. Dès que nous fûmes assis, Tolstoï se mit à me regarder très fort et il est probable que de mon côté je dus paraître en faire autant. La force de son regard était augmentée par des sourcils touffus, épais et longs, qui l'ombrageaient comme un toit. Sa physionomie offrait un caractère absolument mâle, qui la distinguait de toute autre. Ce caractère était le plus frappant. Elle n'était pas moins remarquable par un aspect de sincérité et de simplicité. Le nez de Tolstoï est digne d'attention : plein de majesté et de puissance, il possède une arête très ferme et une base très développée. Aussi c'est bien à tort que ce nez était considéré par Tolstoï, dans sa jeunesse, comme une cause irrémédiable de laideur.

Cependant, le maître me fait des représentations sur l'inutilité de ma visite. Visiblement, il n'était pas content. Viens-je peut-être pour lui demander quelque enseignement? Dans ce cas, tout ce qu'il a à dire se trouve dans ses livres. Il n'aime pas que l'on vienne de si loin pour cela.

J'approuvais de la tête, lui disant que je connaissais son opinion là-dessus, il l'avait publiée.

« Alors, dit-il, si c'est par curiosité... »

Je continuais à approuver. — Oui, me disais-je à part moi, si c'est par curiosité... Voilà qui est terrible.

Digitized by Google

Mais enfin ce n'était pas par curiosité. Il est probable qu'il dut penser comme moi là-dessus, car il prit un air beaucoup plus rassurant et se mit à sourire. Cependant, le voilà qui revient à sa première idée et y insiste.

« Je le dis avec orgueil, affirme-t-il, ce qu'il y a de meilleur en moi, je l'ai mis dans mes livres. »

Il me fit ensuite plusieurs questions. Je passe sur cette partie de notre entretien, d'une nature trop personnelle pour être reproduite. Je lui parlai ensuite d'un projet d'organisation antimilitariste, qu'on m'avait prié de lui exposer afin de recueillir son opinion sur ce projet. Elle fut, comme on va voir, nettement défavorable.

« Il s'agit, lui dis-je, d'une question que m'ont prié de vous transmettre quelques jeunes gens dont les idées et les tendances relèvent du christianisme.

— De quelle espèce de christianisme, me demande-t-il, parce qu'il y a l'église officielle, etc.

— Du vôtre.

— Vous savez qu'il n'y a pas de doctrine de Tolstoï.

— Je le sais. »

A ce moment entra un homme d'une trentaine d'années, assez corpulent, figure sympathique, vêtu à la russe, un chasseur. Tolstoï me le présenta comme son fils.

« Michel? demandai-je.

— Non, c'est André (1). »

Il ne resta qu'une seconde.

Le groupe de jeunes gens en question, expliquai-je, voulait concilier le refus du service militaire, dont leur interprétation de la loi de l'Évangile leur faisait une obligation, avec les exigences du patriotisme. Ils savaient que Tolstoï condamne le patriotisme, mais pour eux le patriotisme était au contraire une force utile et bonne, parce qu'il constitue la sauvegarde et le moyen indispensable de la vie différenciée des nations. Parallèlement au

(1) Michel est écrivain. André vient de recevoir en Mandchourie la croix de Saint-Georges pour faits d'armes. (1905. Ma visite et mes notes datent d'octobre 1902.)

Digitized by Google

mouvement que la loi du christianisme accomplit dans l'univers, c'est-à-dire le mouvement de réintégration du monde dans l'unité divine de l'être comme tel, s'effectue un mouvement inverse quoique non contraire, le mouvement d'hétérogénéité croissante, conforme lui aussi au but du monde. Ce mouvement de divergence parallèle au mouvement de convergence, les nations le servent, avec leurs caractères différents entre eux, leurs missions différentes, leur génie spécifique différent, et lui sont peut-être indispensables. Or, pour réaliser pleinement l'aspect particulier du monde qu'elle incarne dans le monde, il fallait qu'une nation vécût de sa vie propre, de quoi le patriotisme était la garantie. En vertu de ces considérations, les jeunes gens susdits voulaient former une sorte d'Internationale des déserteurs. Cette Internationale de la désertion agirait de telle manière que sa propagande tendrait à donner à chaque déserteur un *remplaçant,* non pas, certes, un remplaçant qui viendrait faire son service militaire dans le pays du premier déserteur, mais qui déserterait simultanément de l'armée de son propre pays. Par exemple, un Autrichien et un Italien désertant simultanément contracteraient l'un envers l'autre, grâce à l'intermédiaire de l'Internationale, l'engagement de ne jamais être soldat. Comme chaque pays civilisé est militairement l'adversaire de tous les autres pays civilisés (sauf exception en faveur des pays alliés), chaque déserteur, grâce à ce système de remplacement, enlèverait un ennemi à son propre pays en même temps que, par sa désertion, il lui enlèverait un défenseur.

Ce mécanisme bizarre, dont je n'assume nullement, quant à moi, la responsabilité, souleva diverses objections de la part de Tolstoï. D'après lui, la tendance toujours croissante au cosmopolitisme, et remarquable surtout, au stade actuel de l'évolution, chez les hommes supérieurs, devait primer de plus en plus toute autre tendance dans la vie des nations. Plus occupé de regarder que d'entendre, il dit aussi que c'était d'ailleurs une erreur que de

Digitized by Google

croire que le christianisme tendit à ce que tous les chrétiens se ressemblassent. Il dit que, d'une manière générale, il croyait inutile de baser l'action antimilitariste sur une association. Il reconnut spontanément, toutefois, qu'il pouvait être aussi bon, au point de vue chrétien, de quitter le pays pour refuser le service militaire, que de se laisser mettre en prison, et parut considérer le moyen du départ pur et simple comme une nouveauté. D'ordinaire, en effet, ses disciples attendent l'emprisonnement. Enfin et surtout, il dit que le patriotisme étant un égoïsme, il serait bien inutile de le prêcher aux hommes, la nature ne les portant que trop facilement à toute sorte d'égoïsme.

« Cependant, objectai-je, vous avez écrit que le peuple russe ne possède aucune espèce de patriotisme.

— Peu importe, répondit-il, la question s'il a ou s'il n'a pas de patriotisme ; ce n'est là qu'un fait, et ce qui importe, c'est le principe. »

Il était évident que la conversation déviait. Le maître, cependant, fit avec bonté et animation le résumé de ses objections. Je me plaignis du froid dont j'avais souffert sur la route.

« Ah ! s'exclama-t-il, il faut vous réchauffer. Prenez du café. »

Il me fit entrer dans une salle voisine et me présenta à la comtesse. Outre celle-ci, il y avait là de nombreuses personnes : la princesse Volkonsky, nièce de Tolstoï et parente de ce vieux Volkonsky qui servit de modèle au personnage du prince André et de la princesse Marie dans *La guerre et la paix ;* la fille de la comtesse, d'une vingtaine d'années, la seule des filles de Tolstoï qui ne fût pas encore mariée ; un prince, gendre de la comtesse ; un général, ingénieur des chemins de fer, ami du maître, le même qui, quelque temps auparavant, avait fait mettre à la disposition de Tolstoï malade la voiture ministérielle pour aller en Crimée ; un banquier moscovite ; un ami qui s'occupait de répandre des éditions d'œuvres populaires de Tolstoï parmi les paysans ; enfin, le médecin de Tol-

Digitized by Google

stoï, de 25 à 30 ans, qu'on avait fait venir de Moscou et qui, me dit la comtesse, coûtait très cher.

Tout ce monde était à table, venant d'achever la légère collation qu'on prend à midi, avec du thé et du café. On m'assit à côté de la comtesse. Celle-ci me parut être une personne pleine de sens et de naturel. Tolstoï avait regagné immédiatement sa chambre, où le labeur et la maladie le confinaient. Je m'informai à la comtesse de sa fille Marie. Comme on sait, c'est la seule personne de la famille de Tolstoï qui ait pratiqué les idées du père. La comtesse me répondit que la comtesse Marie était mariée maintenant depuis longtemps, qu'elle était devenue princesse, et même assez mondaine, et qu'elle habitait Moscou. Elle avait abandonné les durs travaux des champs qu'elle avait pratiqués jadis, et c'était fort heureux, car c'est à ces fatigues ou à leurs suites qu'il fallait attribuer six fausses couches qu'elle avait faites.

« Nous ne pouvons pas, dit la comtesse, travailler comme les paysannes. Elle allait trop vite. Nous sommes comme un cheval de race, *c'est une chose vraie,* il a trop de feu, il se tuerait si on lui donnait la besogne d'un gros cheval lent. Voyez les paysannes, comme elles savent travailler lentement, bien lentement. »

Nous parlâmes ainsi de divers sujets. Il ne venait pas souvent de visiteurs étrangers pour Tolstoï, mais l'année précédente il était venu en Crimée une Française, une dame très bien.

« Oui, dis-je, mais un peu protestante. »

La comtesse me répondit qu'elle n'avait pas habité l'Europe, mais que néanmoins elle voyait de la différence entre catholiques et protestants, grâce à ce qu'autour d'elle, d'abord enfant, puis tante, mère, grand'mère, s'étaient succédées une foule de gouvernantes étrangères ; cela lui avait fait trouver que les protestants étaient généralement droits et honnêtes, et les catholiques parfois compliqués, avec des cachotteries, des compromissions, des complicités, peut-être même, si elle osait dire, des

Digitized by Google

mensonges. Ce cas de connaissance d'un monde par un miroir aussi spécial me parut amusant et digne d'être noté comme un trait d'une civilisation plus proche de l'époque de Montesquieu que de la nôtre.

Je passai le restant de l'après-midi avec le banquier moscovite. C'était un très ancien ami et disciple de Tolstoï. Il avait 50 ans et paraissait beaucoup moins. Comme la réunion de la profession de banquier avec celle de chrétien est assez singulière, je ne lui cachai pas qu'il m'en donnait le premier aspect, et il voulut bien me faire quelques confidences à ce sujet.

« Je travaille six heures par jour à ma banque, me dit-il, mais dès que j'en ai fermé la porte, je ne sais plus même qu'elle existe. J'ai souvent songé à prendre une profession plus conforme au christianisme, mais je n'en ai pas trouvé le moyen. Je suis marié et j'ai onze enfants. Un jour un de mes amis, marié aussi, m'a exhorté à changer de vie.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, ai-je répondu ?

— Seulement partir, s'en aller.

— Et que faire alors?

— Soulager les infortunes partout sur son chemin.

— Bon, es-tu décidé à le faire pour ton compte? Alors, moi aussi.

— Oui, j'accepte.

— Hé bien, dès que tu seras parti, tu commenceras par t'arrêter chez ma femme pour lui venir en aide ainsi qu'à mes enfants. Et moi je m'arrêterai chez la tienne pour faire la même chose.

— Ha! ha! n'était-ce pas plus simple de laisser les choses comme elles étaient? »

Nous parlâmes littérature. Il était lié avec Gorki, et montrait de l'éloignement pour Minsky et pour Merejkovski. Ce dernier formait à Saint-Pétersbourg, avec quelques autres, une bande de... (Il chercha un mot, je soufflai :)

« Érotomanes?

Digitized by Google

— Oui, c'est cela! dit-il. Son prétendu christianisme n'est qu'un moyen d'excitation sexuelle. »

Sur d'autres sujets nous échangeâmes diverses opinions et il me conta quelques anecdotes. Il était d'avis, en morale, que l'action n'a de valeur que si elle est tout à fait spontanée. Pour ce motif, le vieux (c'est-à-dire Tolstoï, qu'il nommait papa), lorsqu'il recevait une lettre d'un jeune homme demandant s'il devait refuser le service militaire, déconseillait assez généralement de refuser. Il me parla des nombreuses bourdes recélées dans les relations des visiteurs de Tolstoï, et notamment dans Lombroso. Il était présent lors de la visite de ce dernier. Tolstoï, Lombroso et lui allèrent se baigner à l'étang. A peine fut-on dans l'eau que Lombroso battit l'air des bras, en soufflant et en donnant des signes de crainte et de suffocation. Le vieux Tolstoï l'aida à sortir et nagea pendant quatre ou cinq minutes, puis se rhabilla. Lombroso écrivit que Tolstoï était resté une demi-heure dans l'eau, qu'il s'était plu à faire valoir sa force physique, et, si je me souviens bien, qu'il avait soulevé Lombroso dans ses bras. Lombroso parla aussi d'une profusion d'images de Tolstoï répandues dans toute la maison, alors qu'il n'y a que trois ou quatre bustes, modelés par des artistes célèbres, et sur leur demande. Nous parlâmes des organisations : il les condamnait toutes d'avance, et notamment les Églises, dont le principe était la meilleure organisation possible pour sauver le plus d'âmes possible. Elles étaient mauvaises par essence, malgré les grands services qu'elles avaient rendus Il parla de l'excommunication de Tolstoï, qui lui avait valu quatre mille lettres émanant d'individus isolés, la plupart inspirées par la sympathie, d'autres par la haine. Parmi les premières, beaucoup émanaient d'orthodoxes jusqu'alors fervents qui écrivaient pour condamner l'acte du Saint-Synode. Il me raconta, je ne sais plus à quel propos, que Tolstoï lui avait un jour donné à lire le livre d'un savant allemand qui prétendait démontrer que Jésus n'avait jamais existé.

Digitized by Google

« Hé bien, lui dit Tolstoï après lecture, quelle est votre impression? Est-ce que vous avez été chagriné? C'est-à-dire, est-ce que vous seriez chagriné quand même les conclusions de ce savant seraient vraies?

— Moi, pas du tout, répondit-il, cela ne changerait rien du tout.

— A la bonne heure, dit Tolstoï, vous avez compris! Oui, si Jésus n'existait pas, ne trouverions-nous pas quelque chose de consolant dans la pensée que l'œuvre que nous avions cru celle d'un homme devient celle de l'humanité? »

Sur les voyages, il me dit que Tolstoï n'avait été qu'une fois à Paris, qu'il ne connaissait que peu ou pas du tout l'Italie, et qu'il aimait assez la Suisse, pour y avoir été une fois ou deux.

* * *

Toutes les personnes présentes le matin, sauf Tolstoï, se rassemblèrent pour le dîner, composé comme suit : du *tchi*, c'est-à dire la soupe aux choux rouges, à base de bouillon, qui est une institution nationale; de l'esturgeon, du macaroni, des fruits cuits. La boisson était fournie par le *kvass,* sorte de bière aigrelette et saumâtre, qui contient moins d'un demi pour cent d'alcool. Le meuble était pareillement fort simple. La table supportait des candélabres d'argent aux bougies allumées. Le domestique que j'avais vu le matin servait, dans le même vêtement, mais ganté de blanc.

Pendant le dîner il n'y eut point d'incident, sinon qu'on entendit une sonnette par laquelle Tolstoï appelait son médecin. Celui-ci revint après peu d'instants en disant que ce n'était rien. Il paraît que le maître gardait tant de fermeté dans sa maladie que parfois, au cours d'une conversation, on ne s'apercevait en lui d'une crise de douleur intense à faire hurler tout autre patient, que lorsqu'elle arrivait à son paroxysme. Ses douleurs actuelles étaient l'effet de diverses maladies contractées dans la Crimée, dont les médecins lui avaient recommandé le séjour

Digitized by Google

comme propre à sa convalescence de l'an dernier. Ils s'étaient trompés.

Tolstoï, empêché par le mal qui l'avait occupé l'après midi, ne vint pas ce soir là causer selon son habitude en famille. Mais la comtesse me dit qu'il s'impatientait de ne pas me voir et que j'allasse dans sa chambre. Je le trouvai couché dans son lit, avec de maigres couvertures, conformément à l'usage des Russes, qui chauffent les chambres à coucher. Sa tête aux longs cheveux épars reposait sur l'oreiller, ce qui donnait de la douceur à la puissance magnifique et au calme des traits. J'étais assis devant lui et la lueur de la lampe glissait autour de nous comme l'âme impalpable d'une intimité nouvelle. Il n'est rien de si touchant que la bonté d'un vieillard. La bénédiction d'une sainte présence tissait dans l'air un songe. Nos paroles, qui s'échangeaient loin de nos âmes attentives, ne furent que l'indifférent et grossier sertissage des joyaux du silence. Je vais pourtant les rapporter, pour satisfaire les personnes qui pourraient y prendre intérêt par des motifs particuliers.

* * *

Léon Tolstoï fit d'abord quelques questions à mon sujet, analogues à celles qu'il m'avait faites le matin. Il parut éprouver de la satisfaction à apprendre que je n'avais fait qu'un détour peu considérable pour venir à Yasnaïa-Poliana. Il me parla de la littérature française. Dans ces derniers temps, il avait admiré les *Mémoires d'une femme de chambre*. Je lui avouai que je connaissais son sentiment sur ce livre, mais que je ne le comprenais pas. Il sourit et dit que le livre était bien écrit. Je convins que je ne l'avais pas lu. Quant à lui, il n'avait pas lu les autres romans de Mirbeau. Il me dit alors qu'un autre livre français qu'il avait beaucoup aimé, c'était la traduction des *Mille et une Nuit* par MARDRUS. Il avait lu autrefois une autre traduction, mais très francisée.

« Oui, dis-je, Galland.

Digitized by Google

— Plus tard, reprit-il, je lus une seconde traduction, en anglais, beaucoup meilleure déjà ; malheureusement, *la pudibonderie anglaise* avait changé beaucoup de passages. Enfin, la dernière, et je trouve que le traducteur a très bien rendu le chef-d'œuvre. Toutefois, il n'avait lu qu'une partie de l'ouvrage, ne l'ayant pas reçu en entier.

— Il serait cependant facile, lui dis-je, de l'avoir. »

Il fit un geste d'une indifférence aussi accablante qu'avait été vif le goût qu'il avait manifesté :

« *J'ai tellement de choses à faire!* dit-il, *et il me reste si peu de temps !* »

Il me dit ensuite qu'il aimait Paul Adam et me demanda si je le connaissais.

« J'ai reçu autrefois, reprit-il, la visite d'un *autre* littérateur français, Scheffer, il allait en Roumanie.

— C'était donc, dis-je, Robert Scheffer.

— Oui. Il jouait très bien du violon. (Je vis que Tolstoï prisait assez hautement ce talent.) Depuis il m'a envoyé ses livres, je les ai lus, mais je n'y ai jamais rien compris. »

Il faudrait peindre l'admirable bonhomie avec laquelle cet homme si robuste déclara ne rien comprendre aux romans de mon subtil compatriote.

Je lui demandai son avis sur Anatole France.

« Certainement, dit-il, c'est un excellent écrivain, et j'aime beaucoup son *humour*, mais malheureusement, je trouve qu'il a quelque chose d'un peu artificiel, notamment dans le style... un peu artificiel... »

Je lui demandai s'il avait lu, parmi les œuvres récentes, un roman, *Bubu de Montparnasse*.

Non, il ne l'avait pas lu. Est-ce que c'était intéressant? Quant à Maeterlinck, il devrait se donner la peine de travailler davantage l'expression de ses idées, pour les rendre compréhensibles. Je lui appris la mort de la *Revue blanche,* que je savais qu'il lisait.

« Ah! dit-il, c'est pour cela que je ne la recevais plus depuis quelque temps ! »

Digitized by Google

Il n'ajouta rien à cette oraison funèbre, que si souvent j'avais entendue prononcer à des littérateurs au moment qu'ils apprenaient la fin de quelque revue. Cependant, après un instant, il reprit :

« Et pourquoi? »

Je lui dis que l'Odéon allait jouer son roman mis en drame.

« Oui, je sais, dit-il, j'ai reçu une lettre de... comment l'appelez-vous? le directeur de l'Odéon... »

Que les dieux de la discorde ne s'en émeuvent point! Déplorablement informé, je prononçai :

« Antoine (1).

— Non, pas Antoine, dit Tolstoï,... un écrivain, vous savez bien... »

Mais il nous fut impossible à tous deux, en ce moment, de retrouver le nom de M. Ginisty. Je dis à Tolstoï que l'auteur du drame, qui s'appelait Bataille, était un poète plein de sensibilité, qui avait fait jouer avec succès plusieurs œuvres au théâtre.

« Ah! dit Tolstoï, est-ce qu'il a eu du succès? (Il était visible que cet homme-là ne prenait pas la peine de savoir qu'on allait le jouer dans quelques jours sur la « seconde scène nationale ».)

— C'est d'ailleurs, dis-je, un homme de goût.

— Un homme de goût... » (Il laissa tomber, par son regard, ce sujet de conversation.)

On parla de Gorki. Tolstoï n'avait pas vu depuis cinquante ans un succès aussi rapide. Même le succès de Maupassant n'avait pas été pareil.

« Somme toute, dis-je, il a fait un personnage. (Je disais cela à peu près dans le sens où l'on dit injustement de M. de Hérédia qu'il a fait un sonnet et qu'il la répété cent quarante-sept fois. Mais Tolstoï ne l'entendit pas ainsi.)

— Oui, dit-il, *voilà ce que je dis toujours :* Dostoïevsky par la *Maison des morts* nous a fait voir que les criminels

(1) Vers cette époque, M. Antoine avait partagé quelque temps avec M. Ginisty la direction de l'Odéon.

Digitized by Google

étaient aussi des hommes, et maintenant Gorki nous fait voir que les vagabonds sont aussi des hommes. On le savait en théorie, mais il était nécessaire de nous le faire comprendre par une œuvre d'art.

— Oui, dis-je, mais Dostoïevsky, à part le côté tératologique, la galerie de monstres, était la vie même, tandis que dans Gorki il y a un côté de littérature, comme il apparaît bien par le fait qu'il subit l'influence de Nietzsche.

— Ah! Nietzsche! Figurez-vous qu'on m'écrit de tous les côtés à propos de Nietzsche! J'ai lu ses livres. Qu'est-ce qu'il y a là dedans? Rien du tout. Et cependant il a une grande influence.

— Énorme, dis-je.

— Ce n'est pas étonnant qu'on ait de l'influence sur les hommes, quand on leur dit de faire tout ce qui leur plaît. Je trouve que l'originalité de Nietzsche est toujours non positive, mais négative. Il prend quelque chose, soit une vérité, soit une banalité, et il en affirme le contraire. Il est venu à son heure, pour dire : pourvu que vous vous livriez à vos instincts, ce sera toujours bon, même s'il en résulte le crime, l'assassinat, la monstruosité et la folie. Or, précisément, à mon avis, la folie provient toujours d'un certain excès de l'égoïsme en nous, je ne pense pas comme les psychiâtres. Il m'a été impossible de trouver une seule idée positive en Nietzsche, hormis l'idée de la lutte pour la vie et de la sélection. Et ceci, même les écoliers du gymnase (lycée) savent que c'est du Darwin. Qu'est-ce qu'on peut admirer dans cet amas de contradictions, je me le demande? Sa langue? Oui, je trouve qu'il a une qualité, qui est un don spécial de la littérature allemande, c'est qu'il manie très bien l'arme de la moquerie, dans le sens de la grossièreté. Je goûte cela en lui. J'ai surtout été attentif à son livre l'*Antechrist*. Je trouve qu'il y a là des passages où Nietzsche a très bien montré en quoi consiste la différence du véritable christianisme, dégagé du christianisme officiel; seulement, ce qu'il attaque, c'est précisément le véritable. »

Digitized by Google

Le maître m'explique alors qu'il a reçu récemment trois demandes (enquêtes, etc.) émanant de revues à propos de Nietzsche; l'une d'elles vient d'un journal qui s'est fondé à Vienne pour combattre l'influence de Nietzsche et qui dispose de grands capitaux.

« Il faut donc encore que je perde un mois pour faire un travail là-dessus; mais la partie la plus dure de ce travail, ç'a été pour moi de lire Nietzsche, tellement il pense de travers, tellement il est vide et contradictoire. »

Je demande à Tolstoï s'il ne trouve pas que, non dans ses idées, mais dans sa psychologie, Nietzsche a certains caractères chrétiens, surtout dans le sens judaïque; son *déhanchement* et sa volonté de perpétuel dépassement de soi-même, n'est-ce pas tout à fait l'hystérie d'un petit prophète juif; n'est-ce pas chrétien bien plutôt, certes, que grec? Ne paraît-il pas, en outre, avoir subi fortement l'influence de Kierkegaard, bien plus qu'Ibsen, sur qui on a déjà signalé cette influence?

« Est-ce qu'on a dit cela d'Ibsen? Non je ne trouve pas cette influence de Kierkegaard en Nietzsche. Kierkegaard est toujours d'un caractère très logique. Mais celui qui a beaucoup influencé Nietzsche, c'est Stirner, et il est plus logique que Nietzsche. Et Stirner a très bien montré cette grande vérité que nous ne connaissons et ne possédons rien qu'en nous-mêmes. Il y a un autre philosophe allemand qui a très bien démontré cette vérité, un philosophe que personne ne connaît, malgré qu'il ait publié quatre volumes traduits en français, c'est Spir. Il va plus loin dans l'idéalisme que même cet Anglais... Ah! mauvaise mémoire!...

— Berkeley, soufflai-je.

— Oui, Berkeley. »

Je demande au maître s'il connaît notre nouvelle et belle école de philosophie française et particulièrement Bergson. — Non, il ne connaît pas Bergson. — Je dis qu'avec lui la raison discursive ne connaît plus de la conscience psychologique, mais seulement l'intuition ou

Digitized by Google

l'observation pure et simple de la conscience dégagée de toute spatialisation. — Observation, dit cet homme entêté, pas intuition. — Il veut sans doute que je me sois mal expliqué et il s'imagine probablement que l'école de Bergson doit être une nouvelle sorte de psycho-physique. Je le laisse dans cette erreur. Il me demande si je connais Bergson et je réponds :

« Non, vous savez, c'est un professeur... et les professeurs!... (1)

— Ah! oui, les professeurs! »

Et il rappela l'opinion bien connue de Schopenhauer.

Il m'interrogea sur la situation politique de la Belgique et me parut très éclairé sur ce sujet.

On parla des socialistes.

« Ils pensent, dit-il avec un sourire de pitié un peu amère, que l'on peut faire quelque chose pour les hommes sans la religion. »

Nous parlâmes plusieurs fois de sujets religieux. J'ai oublié les transitions qui reliaient ces parties de la conversation aux autres. En tout cas, elles étaient disséminées dans l'ensemble. Ici, je les ai groupées.

Nous parlâmes de la prière *Pater noster*.

Léon Tolstoï me dit qu'il aimait beaucoup le *Pater noster*. Il le disait chaque jour, mais en y cousant d'autres versets des Évangiles.

Je lui demandai son avis sur le passage : « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » Étant de vérité que le *Pater* est une prière universelle, qui comprend tout et surtout qui est donnée pour tout le monde, que signifie : « comme nous les remettons à ceux qui nous doivent » pour celui à qui personne ne doit rien? Qu'est-ce à dire, sinon : comme chaque homme est divin, par une certaine partie de l'être, un avec chaque autre; mais comme, par le fait de l'individualisation et de l'ipséité, nous sommes jetés dans la déchirure du temps;

(1) J'avais à cette époque un bizarre préjugé, à tout le moins très injuste.

Digitized by Google

ainsi nous sommes en perpétuel état de dette envers chaque homme, en ce qu'il y a entre lui et nous une espèce d'impénétrabilité. Chaque homme a une dette envers moi parce qu'il n'est pas avec moi dans l'état d'amour et d'union divine que mon existence entraîne en l'absolu. Mais le saint, par l'activité littéralement créatrice de l'amour, rétablit sans cesse en lui l'unité avec le non-moi; il est ainsi le lieu de l'unité du monde. Ainsi, le chrétien dit au Père, c'est-à-dire au divin qui est en lui : « Comme, par l'amour en moi, je réintègre les hommes dans l'unité primitive et je crée leur véritable et antérieure réalité, ainsi, par une identique activité, hors du temps, hors des causes, dans ce moment présent qui est la superficie de l'éternité, rétablis-moi dans l'union avec Toi, pour que je sois. »

Léon Tolstoï dit que cette interprétation peut être bonne, mais il croit que c'est une erreur que de vouloir interpréter littéralement les Évangiles. Lui-même, dit-il, il est tombé dans cette erreur, mais il en est revenu.

Je lui demande s'il admet que la doctrine de saint François d'Assise (telle qu'elle est exprimée, non par des artifices philosophiques, mais par sa vie, sa règle, etc.) comporte que le criterium du bien, c'est la joie.

« Non, pas le criterium; mais certainement que les saints ont plus de joie.

— Est-il vrai qu'il a lui-même traduit la vie de saint François par Sabatier?

— Non, pas lui-même; mais il en a fait traduire des parties.

— J'aime assez ce livre, dit-il, mais je trouve que Sabatier n'a pas suffisamment mis en lumière un grand drame qui s'est passé en saint François, à savoir, que celui-ci a vu qu'il n'avait pas réalisé son œuvre. Et ce drame, dit fortement le maître, a lieu dans la conscience de chaque chrétien. »

Je demande à Tolstoï s'il admet que la parole : « Aime ton prochain comme toi-même » implique que le chrétien doit s'aimer soi-même.

Digitized by Google

« Voilà la deuxième fois aujourd'hui (1), me répond-il, que j'ai l'occasion de vous dire qu'il n'est pas nécessaire de rappeler les hommes à l'égoïsme, de faire un commandement d'une chose aussi naturelle.

— Mais pensez-vous, lui dis je, que l'amour chrétien, tel qu'il est en nous, est seulement une activité allant de nous aux autres, ou bien qu'il comporte, outre cela, autre chose, c'est-à-dire un amour de l'amour des autres envers nous?

— Ah! cela, je l'admets, » dit-il.

Vers le milieu de notre conversation, j'ai demandé au maître si elle ne le fatiguait pas. Il n'en paraissait rien d'ailleurs. Il m'avait dit que non. Maintenant il va se reposer un peu. Cependant, il me retient encore. Il me parle de sa mort. Il la considère comme prochaine. Semblable au moujik devant Ivan Iliitch, je n'ai garde de lui donner à entendre, par quelque signe, que j'en pense autrement. (Pourtant, cet homme est si robuste que certainement il ne mourra que dans l'extrême vieillesse, à moins qu'une maladie très violente ne l'emporte.) Il me dit que l'idée de sa mort est pour lui une joie. Cependant, non. C'est seulement dans les bons moments, quand il se sent vraiment lui-même, qu'il en est ainsi. Puisque j'aime l'originalité du sens des Évangiles, je crois comme lui, dit-il, à la Vie. Non pas à la *vie future*, mais à la vie qui est parce qu'elle est, non pas dans le futur, ni autrement, mais qui est par elle-même, en dehors du futur, du passé et de tout.

C'est sur cette parole que je quittai le bienheureux.

Un enfant à cheval, portant un flambeau que le mauvais état du chemin rendait nécessaire, précéda mon isvoschik jusqu'à la grand'route.

CHRISTIAN BECK.

(1) Il faisait allusion à un passage de la conversation du matin, sur le patriotisme.

Digitized by Google

COMMENT VIVAIT LA FEMME

DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE (1)

A Louis Franck.

Les années d'enfance du jeune Athénien se passaient à fréquenter l'école, à se livrer à des jeux animés; des exercices gymnastiques, occasionnellement aussi des études scientifiques, et l'activité militaire occupaient ses années d'éphèbe. A son entrée dans l'éphébie civile, il obtenait le droit d'exercer ses devoirs politiques et civiques, de participer aux assemblées du peuple et à d'autres institutions publiques; mais les jeunes gens ne semblent pas, dans les premières années de leur majorité politique, avoir fait grand usage de celle-ci. C'est qu'en dehors de ces occupations, il y en avait toute une série d'autres, qui les détournaient d'une activité sérieuse : relations joyeuses avec des camarades, orgies de boisson, et le plus souvent aussi fréquentation d'hétaïres complaisantes et vite bienveillantes à quiconque pouvait montrer une bourse quelque peu garnie, hétaïres dont la mission était de dédommager

(1) On a surtout consulté pour cette étude, incomplète du reste, parce qu'elle ne traite que des occupations de la femme menant une vie régulière, les ouvrages suivants : Hugo Blümner, *Leben und Sitten der Griechen. I Abteilung*, p. 148-196. Leipzig, Freytag 1886; Iwan von Müller, *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft. Die griechischen Privataltertümer*. 2. Aufl.; Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, v^is *Matrimonium*, *Nutrix*, etc. Loi de Gortyne (dialecte crétois).

Digitized by Google

la jeunesse athénienne des relations trop rares avec les filles des citoyens. Car si nous exceptons ces femmes et les joueuses de flûte et de cithare, qui se faisaient entendre dans les banquets et qui généralement s'adonnaient au même métier, il ne saurait pour ainsi dire être question de relations entre les deux sexes dans Athènes. Il n'y avait qu'un très petit nombre d'occasions où les jeunes filles pussent quitter le domaine étroit du gynécée pour se produire en public, et c'est dans cette réclusion du sexe féminin, qui se rapproche plutôt des coutumes orientales — coutumes dont les Grecs d'Ionie avaient peut-être fait l'emprunt à l'Asie Mineure, tandis que les Doriens avaient en cela des mœurs très différentes —, c'est dans cette réclusion, dis-je, que gît un des plus grands défauts de la vie attique, et ce défaut nous apparaît notamment dans les pièces théâtrales du IVe et du IIIe siècle, c'est-à-dire de la nouvelle comédie : dans celle-ci, en effet, la plupart du temps, c'est une liaison amoureuse purement sensuelle, si nous nous rangeons à la conception moderne, c'est même souvent une liaison immorale qui fournit le sujet de l'intrigue, et l'amour au sens le plus beau du mot n'y apparaît presque jamais. Sans doute, ce serait une erreur que de refuser aux Grecs l'existence d'un amour fondé sur une affection véritable, sur l'harmonie des âmes et l'appréciation réciproque et due de dons spirituels; l'antithèse accentuée par les poètes et les artistes entre l'aphrodite Ourania, représentative de l'amour céleste et spirituel, et l'aphrodite Pandêmos, figurative de l'amour purement sensuel, pourrait déjà nous convaincre du contraire, si nous ne trouvions dans la littérature, elle aussi, assez d'exemples d'un amour vraiment pur dans le sens le plus noble du mot, d'un amour où cependant l'élément sensuel, qui s'y trouve partout mélangé, — surtout quand on songe au tempérament plus vif du méridional —, ne saurait être blâmé que par le malheureux qui, au mépris total de la loi naturelle, donne toute son estime à un amour exclusivement supra-terrestre au sens de l'ascé-

Digitized by Google

tisme chrétien. A coup sûr, jamais les Grecs n'ont eu la moindre notion d'un idéal pareil.

Mais, décidément, il était bien rare que pareilles liaisons amoureuses s'établissent entre jeunes gens et jeunes filles avant le mariage : même, la plupart du temps, l'occasion de nouer de ces liaisons manquait. Par contre, il arrivait très fréquemment qu'en dépit des formes conventionnelles du mariage, l'union matrimoniale se développait dans le sens que nous venons d'indiquer, et l'on doit bien se garder de juger la vie matrimoniale en Grèce ou spécialement dans Athènes exclusivement d'après les peintures fortement exagérées d'un Aristophane ou les tirades irritées, inspirées par l'implacable misogynie d'un Euripide. Considérées dans leur majorité, les femmes n'étaient ni aussi superficielles, ni aussi coquettes, ni aussi tracassières que ces deux poètes nous les représentent d'ordinaire, et, d'autre part, les jeunes hommes n'étaient pas toujours et partout aussi libertins, aussi hostiles au mariage, aussi impies qu'ils nous apparaissent dans la plupart des pièces de la nouvelle comédie attique.

A vrai dire, il est exact que le mariage, tel que nous le voyons dans les comédies de Plaute et de Térence, qui reflètent des originaux grecs, reposait en général exclusivement sur un contrat entre les parents ou tuteurs du jeune couple et n'était pas la suite d'une liaison amoureuse nouée entre un jeune homme et une jeune fille. Les pères convenaient entre eux qu'ils mariaient leurs enfants; parfois une entremetteuse, la *promnêstria*, c'est-à-dire une femme connaissant les relations des familles bourgeoises et faisant dans une certaine mesure métier de provoquer de ces unions, se chargeait de négocier l'arrangement. L'égalité des fortunes était un objet constant des préoccupations ; il va de soi que des deux parts devait exister la plénitude des droits politiques; un proche degré de parenté (sauf naturellement entre ascendants et descendants) ne constituait pas un empêchement. La jeune fille, lors des fiançailles, n'était géné-

Digitized by Google

ralement pas consultée ; il allait de soi qu'elle acceptât l'homme que ses parents lui destinaient, et comme elle n'avait d'ailleurs aucune relation masculine, les protestations élevées contre le futur choisi devaient être plutôt rares. En général, elle connaissait le fiancé qu'on lui destinait aussi peu que celui-ci la connaissait elle-même ; tout au plus s'étaient-ils entrevus lors de sorties ou de fêtes. C'est plutôt le fiancé prédestiné qui aurait pu soulever des objections, quand la fiancée qu'on lui réservait ne lui plaisait pas ; cependant, même alors, le père pouvait le plus souvent faire prévaloir sa volonté, car il tenait son fils dans sa toute-puissance, aussi longtemps que celui-ci, par une carrière quelconque, ne s'était pas assuré sa subsistance, ce qui n'arrivait pas dans les classes élevées. Les pères, ou le tuteur de la fille quand celle-ci était orpheline, concluaient donc aussi le contrat de fiançailles, dans lequel était fixé l'apport de la fiancée, comme aussi généralement certaines stipulations relatives à la communauté éventuelle des biens, au retour de la dot en cas de séparation ou de répudiation, etc. L'usage homérique d'après lequel le fiancé offrait des cadeaux pour conquérir une fiancée, et où le père donnait sa fille à celui-là qui lui promettait les cadeaux de noce les plus riches, tomba de bonne heure en désuétude, et peut-être même n'était-il plus observé à l'époque héroïque que dans les familles nobles. Mais, aux temps historiques, une dot était considérée comme la base presque indispensable d'une union matrimoniale ; cela est si vrai que des filles ou des sœurs de citoyens non fortunés étaient assez souvent dotées aux frais d'amis bienfaisants, comme des filles orphelines et pauvres l'étaient par leur tuteur ; quand le père avait bien mérité de la patrie, l'État lui-même se chargeait de doter la fille. Les fiançailles elles-mêmes étaient, dans la plupart des cas, exclusivement un acte juridique, qui suivait la convention privée des pères et qui était considéré comme la présomption essentielle d'une union légitime ; par contre, il n'était généralement

Digitized by Google

pas d'usage de fêter cet acte par un repas en commun.

Étant donné que la maturité sexuelle s'affirme dans le midi beaucoup plus tôt que chez nous, les jeunes filles se mariaient ordinairement très tôt, souvent à 15 ans déjà, et même plus tôt; pourtant l'âge ordinaire du mariage pour le sexe féminin était la période de 16 à 20 ans. Pour l'homme, nous ne connaissons pas de limite d'âge précise, mais on ne se trompera pas si l'on considère la période de 20 à 30 ans comme celle où la plupart des hommes contractaient mariage. Nous ne savons combien de temps on laissait s'écouler entre les fiançailles et le mariage; il est douteux que cet intervalle fût soumis à des règles strictes; nous avons des exemples où le mariage suit immédiatement les fiançailles. Nous ignorons de même quels rapports s'établissaient entre le fiancé et la future dans l'hypothèse d'un laps de temps assez long entre les deux cérémonies. La noce elle-même avait lieu généralement en hiver, et l'on préférait notamment le mois justement appelé Gamélion (fin de janvier et commencement de février). On marquait également une préférence pour certains jours, que l'on considérait comme favorables, et l'on évitait par-dessus tout le déclin de la lune. Il est à noter, vis-à-vis de la coutume tant moderne que romaine, que la noce, de par le sacrifice et d'autres cérémonies solennelles, recevait un caractère religieux, mais qu'elle n'était en elle-même ni un acte religieux ni un acte juridique. L'obligation juridique du mariage reposait sur les fiançailles; quant à la consécration religieuse, ce n'était pas le prêtre qui la lui donnait — celui-ci n'avait, en règle générale, rien à faire avec la cérémonie du mariage —, mais bien les divinités nuptiales invoquées dans la prière et honorées par le sacrifice, c'est-à-dire surtout Zeus et Hèra, Apollon, Artémis et Peithô (déesse de la persuasion, qui fait que la fiancée se donne à l'époux). Cherchons maintenant à nous faire une idée de la marche d'un mariage athénien, en tant que les écrivains nous renseignent sur ce point.

Digitized by Google

Parmi les usages solennels, ayant un caractère religieux, qui d'ordinaire précédaient le mariage, le bain des fiancés joue un rôle important. Fiancée comme fiancé, soit le matin du mariage, soit la veille, prenaient un bain, dont l'eau devait être puisée à un fleuve ou à une source passant pour particulièrement sacrée : c'était, à Athènes, la source Callirroé (ou Ennéacrounos); à Thèbes, l'Ismênos, et celui qui puisait l'eau était un jeune garçon de parenté très proche, bien qu'on nous parle aussi d'usages divergents et de jeunes filles allant puiser l'eau du bain nuptial. Ensuite, la fiancée apportait à Artémis ou à quelqu'une des autres divinités nuptiales des dons et des offrandes : ses jouets d'enfant, des boucles de cheveux, etc. Il va de soi qu'on accordait une importance plus grande au sacrifice qui, en règle générale, se faisait le jour même du mariage, sacrifice sur la nature duquel nous n'avons que peu de détails. Il était offert aux divinités nuptiales ci-dessus mentionnées, soit aux divinités réunies, soit à chacune d'elles en particulier; la famille du futur, comme celle de la fiancée, y participait. Il ne semble pas qu'il y ait eu ici de prescriptions spéciales quant aux animaux à immoler : on mentionne l'usage d'enlever le fiel de l'animal et de ne pas le brûler avec les viscères, pour indiquer symboliquement par là que toute amertume devait être bannie du mariage.

De même qu'un repas solennel accompagnait la plupart des sacrifices où des animaux étaient immolés, repas dont la chair des bêtes abattues formait l'élément principal, de même le sacrifice, lors du mariage, était suivi d'un banquet qui, généralement, avait lieu dans la demeure de la fiancée et dont le père de celle-ci était l'organisateur. Ce repas de noces était une des rares occasions où hommes et femmes mangeaient ensemble; cela, en d'autres circonstances, ne se faisait que dans le cercle très restreint de la famille, et non lors de banquets à nombreux convives; même, il semble que le luxe de ces repas de noces se développa en des proportions telles que l'État se

Digitized by Google

vit forcé de restreindre par des ordonnances le nombre des invités. Tandis que Platon, à coup sûr, non seulement pour les repas de noces, mais pour toute réception, ne voulait permettre que cinq amis et cinq parents de chaque côté du couple conjugal, donc en tout vingt personnes (non compris les amphitryons), une ordonnance du IVe siècle avant Jésus-Christ fixe à trente le nombre maximum de participants aux repas de noces et charge du soin de faire respecter cette prescription les gynéconomes, lesquels semblent avoir rigoureusement exécuté leur consigne, entrant dans les maisons où se célébrait pareille fête, dénombrant les convives et expulsant toute personne dont la présence eût fait dépasser le nombre légalement permis. La fiancée apparaissait au repas, comme d'ailleurs déjà au sacrifice qui le précédait, en une toilette spéciale. Une parente ou amie tenait à peu près la place d'une demoiselle d'honneur d'aujourd'hui, portait le nom de *nympheutria* et entreprenait à cette occasion de parer la fiancée, de l'oindre d'essences précieuses, de prendre soin de sa toilette; celle-ci se composait de vêtements d'étoffe fine et probablement variée de couleur, de bottines spéciales, de rubans et de fleurs dans la chevelure, comme aussi, symbole de sa situation de fiancée, du voile qui couvrait la tête, retombait très bas et cachait en partie la figure. Le fiancé se montrait en vêtements de fête, blancs, qui se distinguaient de la tenue quotidienne moins par une coupe spéciale que par la finesse de l'étoffe; il était lui aussi couronné, et l'on peut croire qu'il en était ainsi de tous les participants à la cérémonie, sauf que pour la fiancée comme pour le futur, on choisissait des fleurs spéciales, auxquelles on prêtait une signification de bon augure. Nous ne savons rien de plats déterminés, spécialement aimés lors des noces; par contre, les gâteaux qui, chez les Grecs, étaient souvent appropriés à des jours de fête déterminés, jouaient un rôle important; des gâteaux de sésame [(πέμματα) σησαμῆ, Ar. Av. 159], notamment, apparaissaient sur la table du banquet.

Digitized by Google

On mentionne comme usage particulièrement propre à Athènes qu'un enfant, dont père et mère devaient encore être en vie, couronné d'aubépine et de glands, allait çà et là portant un van avec des pâtisseries et criant : « J'ai échappé au malheur, j'ai trouvé vie meilleure. »

Après que le repas, comme les autres banquets solennels, s'est terminé par des offrandes et des prières, s'organise, si la nuit commence à se faire, le cortège qui va conduire la fiancée dans la demeure du nouvel époux. Ce n'est que lorsque la situation de fortune du jeune couple était très modeste que la mariée allait à pied parmi les groupes qui l'accompagnaient ; dès que c'est possible, elle prend place entre le fiancé et le *paranymphos* ou *parokhos* (Ar. Av., 1740) — proche parent ou ami intime du marié — sur un char traîné par des bœufs ou des chevaux. Les autres personnes formant le cortège, c'est-à-dire tous ceux ayant pris part au repas et peut-être encore une partie du public, suivent à pied le char, au son des cithares et des flûtes, tandis que quelqu'un précède, comme guide, le cortège. Dans celui-ci, la place d'honneur est occupée par la mère de la fiancée ; elle porte à la main les torches nuptiales allumées au foyer domestique ; la fiancée emporte ainsi le feu sacré de sa famille dans sa nouvelle demeure. C'est pourquoi les anciens représentaient le dieu du mariage, Hyménaios, avec la torche symbolique. Si d'autres participants au cortège, peut-être aussi, portaient des torches, il faut simplement imputer la chose à l'habitude de se servir de torches dans les sorties et les cortèges du soir ; seule, la présence de torches dans les mains de la mère de la fiancée acquiert une signification plus profonde. Le cortège nuptial, tout en gagnant à travers les rues la demeure du fiancé, chante le chant appelé *Hyménaios*, dont nous avons un spécimen à la fin des *Oiseaux* d'Aristophane :

« Quand jadis les moires unirent Hêra l'Olympienne au maître puissant qui, des hauteurs de son trône, règne sur les dieux, tel fut leur hyménée. O hymen, ô hyménée.

Digitized by Google

L'amour aux ailes d'or, étincelant de jeunesse, tenait les rênes et dirigeait; l'amour présidait à l'union de Zeus et de la bienheureuse Hêra. O hymen, ô hyménée. »

A la porte enguirlandée du fiancé, la mère de celui-ci, tenant également des torches, attend le cortège qui s'approche. Une pluie de bonbons et de friandises que l'on répand sur le couple doit, d'une manière à demi railleuse, à demi symbolique, indiquer la riche bénédiction qui se déversera plus tard sur lui; d'autre part, on n'oublie pas non plus le travail sérieux que sa nouvelle condition exige de la jeune femme : un pilon de mortier — servant à écraser le grain — fixé à la chambre nuptiale lui rappelle son devoir de maîtresse de maison, et, dans l'usage de la vieille Athènes, la fiancée porte même, lors du cortège, un objet de ménage, un crible ou un gril ou quelque instrument analogue. Un autre usage symbolique, qui devait également remonter à une prescription de Solon, est qu'après son arrivée dans la nouvelle demeure elle mange une poire de coing, vraisemblablement parce que le coing à nombreux pépins était, comme la grenade, un symbole de la fécondité.

La mère du fiancé conduit alors le couple dans le *thalamos*, la chambre nuptiale, où se trouve la couche conjugale parée et parfumée de fleurs; le futur ferme la porte après que tous les ont quittés, et tandis que la fiancée, pour la première fois, se dévoile à lui, les jeunes gens et les jeunes filles du cortège nuptial entonnent au dehors un chant, soit quelques strophes de l'*Hyménaios*, soit un épithalame spécial; c'est ainsi qu'on nommait ces chants entonnés devant la chambre nuptiale, célébrant l'éloge du couple, mais aussi y mêlant des allusions railleuses de toute sorte, car la sensualité naturelle des Grecs ne connaissait pas la pruderie dans les choses de l'espèce. Voici le commencement de l'épithalame d'Hélène, qui est de Théocrite :

« Est-ce donc ainsi, cher époux, que tu t'es endormi de bonne heure? Est-ce que tu aurais les genoux trop lourds?

Digitized by Google

Aimerais-tu le sommeil? Aurais-tu bu un coup de trop, pour t'être ainsi jeté sur ta couche? Si tu aimes d'aller de si bonne heure au lit, il te fallait dormir seul et laisser la fiancée près de sa mère, qui l'aime, avec les autres jeunes filles, jouer jusqu'au jour, puisque après-demain et demain et d'année en année, Ménélas, cette jeune femme est à toi. »

Et il se termine sur ces vers :

« Assoupissez-vous, et que le souffle de votre douce passion et de votre amour pénètre dans votre poitrine; mais n'oubliez pas de vous réveiller le matin; nous reviendrons ici au lever de l'aurore, lorsque le premier des chanteurs — le coq —, secouant sa torpeur, aura allongé son cou bigarré et entonné sa chanson. Hymen, ô hyménée, salue joyeusement cette union! »

Il arrivait aussi que les jeunes gens, avant de regagner leur demeure, commissent toute espèce de désordre en frappant et heurtant à la porte de la chambre nuptiale, quoiqu'un ami du fiancé montât la garde à la porte, sans doute afin que les jeunes filles ne pussent venir au secours de leur camarade mariée. Parfois le chœur revenait le matin de bonne heure et saluait le réveil des jeunes époux : c'est ce qu'indique la fin de l'épithalame que je viens de citer.

Le matin qui suivait la noce, les nouveaux époux recevaient les visites et les souhaits de leurs parents et amis. De même que le mari à sa jeune femme, les visiteurs faisaient au jeune couple toutes sortes de petits cadeaux; cependant, la remise de ceux-ci n'avait parfois lieu que le second jour après la noce, car l'usage existait — peut-être à Athènes seulement —, que l'époux, le lendemain du mariage, revint à la demeure de ses beaux-parents et y passât une nuit, séparé de sa femme; celle-ci lui envoyait alors un nouveau vêtement, après quoi il revenait vers elle. A l'occasion de la remise des cadeaux avait lieu parfois aussi la remise de la dot, avec toutes sortes d'objets formant comme un trousseau, vases, onguents, sandales, objets de toi-

Digitized by Google

lette, etc. Ces cérémonies nuptiales se terminaient par un banquet que donnait le père du marié dans sa demeure, soit le marié lui-même; mais il ne semble pas qu'il y ait eu à ce repas des invités féminins. Ce repas avait pour la jeune femme une certaine importance; à Athènes, c'est à ce repas que notamment s'attachait son introduction solennelle auprès des membres de la grande famille, auprès des *phratores,* auxquels la fiancée appartenait maintenant par son mariage (chaque phyle d'Athènes se divisait en trois phratries, chacune de celles-ci en trente familles; les membres des phratries ou *phratores* veillaient à la pureté de la descendance civile; c'est pourquoi aussi tout enfant nouveau-né devait être inscrit sur leurs registres). C'est cet acte qui donnait au mariage, en quelque sorte, une consécration officielle ou tout au moins publique.

Parmi les monuments qui nous ont été conservés, il n'en manque pas qui se rapportent aux noces et à la célébration du mariage; cependant, on y choisit en règle générale une forme mythologique, et l'on ne donne pas une image de la scène réelle dans la vie quotidienne. C'est ainsi que nous voyons assez souvent le couple nuptial emporté sur le char, mais les personnages qui l'accompagnent sont les divinités nuptiales elles-mêmes, Apollon et Artémis surtout, et quand on nous représente le remise des cadeaux de noce aux jeunes époux, c'est, la plupart du temps, le couple célèbre de Pélée et de Thétis qui est figuré, et ceux qui leur remettent les cadeaux sont de nouveau des dieux, Héphaistos, les Ὧραι, etc.

Il va de soi, et nous le savons de diverses sources, que les rites du mariage présentent de multiples différences dans les divers états grecs. Ce qui nous semble le plus étrange, c'est la coutume laconienne : elle a conservé symboliquement la forme vraisemblablement toute primitive du rapt de la fiancée, laquelle apparait clairement encore dans mainte légende, celle des Dioscures et des Leukippides, par exemple. Ici nous ne voyons même rien qui

Digitized by Google

soit une cérémonie matrimoniale proprement dite : le fiancé enlevait sa future — car les fiançailles par le père de la future devaient naturellement précéder —, de la maison des parents et la remettait dans sa propre maison à la *nympheutria,* femme âgée, parente ou amie. Tandis que lui-même se rendait comme tous les jours au repas public qui réunissait tous les citoyens et jeunes gens laconiens, la *nympheutria* coupait la chevelure de la fiancée, la revêtait d'un vêtement d'homme, lui passait des souliers masculins et la faisait ainsi se coucher dans l'obscurité sur un lit de paille. Quand le fiancé revenait, il enlevait à la fiancée sa ceinture et la portait lui même dans ses bras sur le lit nuptial. Même après l'accomplissement du mariage, le jeune couple gardait pendant quelque temps encore l'apparence du secret; le jeune époux vivait et dormait comme précédemment, en célibataire, avec les autres jeunes citoyens et ne se glissait qu'en secret et furtivement auprès de sa femme. Des usages semblables existaient aussi en Crète. Combien de temps se sont maintenues ces étranges coutumes dans les états doriens, c'est ce que nous ignorons.

Pour ce qui concerne la position vis-à-vis des hommes dans la vie domestique, nous avons à noter d'une part l'antithèse de l'époque héroïque et des temps historiques, le contraste d'autre part entre les États doriens et les États ioniens-attiques. (Nous ne savons que peu de chose des États éoliens.) A l'époque héroïque, autant que nous pouvons en juger par les poèmes homériques, la femme avait une position estimée et, à beaucoup d'égards, non inférieure à celle de l'homme. Comme l'antiquité grecque tout entière, l'époque héroïque ne connaît que la monogamie; la polygamie est exclusivement un usage oriental. Assurément, dans ces temps reculés, il était très ordinaire que les princes et les gens de qualité, à côté de leurs épouses, filles d'un rang égal au leur, entretinssent comme concubines diverses esclaves ou prisonnières de guerre; l'idée de la fidélité conjugale ne s'imposait en général qu'à

Digitized by Google

la femme; le mari avait à cet égard les coudées franches et que personne ne lui songeait à lui faire un reproche de ses relations extra-conjugales.

Cependant, il ne manque pas d'indices nous prouvant que dans des mariages où les époux vivaient en parfaite harmonie, le mari s'abstenait de tout concubinage; c'est par exemple le cas pour Hector, pour Laërte et Ulysse, quoiqu'à ce dernier ses petites infidélités chez Circé et Calypso aient paru quelque chose d'absolument naturel. Là où nous pouvons le mieux pénétrer dans la vie conjugale, c'est notamment le cas pour Hector et Andromaque, Ulysse et Pénélope, cette vie nous apparaît sous le jour le plus favorable; même, nous percevons ici un véritable sentiment du cœur, qui manque généralement ailleurs dans la conception du mariage à l'époque héroïque; car, dans cette période, comme en général dans tout le vieux monde, le mariage est essentiellement et exclusivement une institution fondée en vue de la propagation de la race, une institution dans laquelle la sensualité méridionale et sa satisfaction jouent un plus grand rôle que les inclinations mutuelles ou les convenances d'affection. Aussi, l'adultère du côté de la femme était-il considéré comme une faute, sans doute, mais cette faute n'entraînait pas nécessairement la dissolution du mariage, et bien que la conception générale qu'on se faisait de la femme n'autorisât nullement pareille liberté dans la fidélité conjugale, l'exemple d'Arès et d'Aphrodite et, plus encore l'intimité que nous surprenons dans l'*Odyssée* (IV), entre l'époux trompé Ménélas et son Hélène, qui lui fut tant d'années infidèle et qui lui est revenue, montre avec quelle facilité on se mettait alors au-dessus de fautes de l'espèce, même commises par l'épouse. Il est vrai de dire que toutes les femmes infidèles n'avaient pas, comme Hélène, l'excuse d'avoir été poussée à l'adultère par Aphrodite elle-même.

Pour ce qui concerne la vie des femmes à l'époque héroïque, leur principale occupation était sans doute de

Digitized by Google

veiller au gouvernement de la maison et d'exécuter les travaux féminins; elles s'y donnent avec des servantes dans des appartements qui leur sont réservés; mais elles ne vivaient pas du tout aussi hermétiquement enfermées que les femmes des Orientaux dans leur harem. A certaines occasions, elles prenaient place dans la société des hommes, participaient aux fêtes des sacrifices et aux banquets, et si, lors de leurs sorties, elles étaient accompagnées de servantes, l'exemple de Nausicaa se rendant à la grande lessive au bord de la mer montre pourtant qu'on accordait alors aux jeunes filles une liberté relativement beaucoup plus grande qu'on ne le fit plus tard.

A l'époque historique, ce sont les États doriens qui offrent le plus de ressemblance avec l'âge héroïque au point de vue du mariage et de la vie matrimoniale. Ici aussi, nous trouvons la tendance nullement dissimulée à voir dans le mariage une institution qui assure la perpétuité de la famille; même, ce principe nous apparaît dans une nudité qui nous choque de prime abord, quand la législation de Lycurgue permet au mari de transmettre momentanément ses devoirs conjugaux à un autre, au cas où l'absence de postérité semblerait mettre en péril la perpétuité de la famille. Malgré cette liberté — ou peut-être précisément à cause d'elle —, l'adultère était rare à Sparte, et non seulement du côté des femmes, mais les maris eux-mêmes observaient beaucoup mieux la foi conjugale que les maris d'Athènes et d'autres États grecs; c'est pourquoi aussi la galanterie, qui a si fortement contribué à enterrer la vie de famille, n'a pu dans Sparte atteindre aucun développement. La coutume du concubinage, que nous trouvions dans l'âge héroïque partout répandue, avait disparu à l'époque historique non seulement à Sparte, mais aussi partout en Grèce; cependant, hors de Lacédémone, ce fut la forme qui disparut plus que la chose.

Ce n'est pas seulement la situation matrimoniale, c'est

Digitized by Google

aussi la situation domestique des époux qui, à Sparte, revêt un caractère plus noble et plus proche de nos conceptions modernes que dans le monde iono-attique. Si même, à Sparte comme ailleurs, la maison et son gouvernement forment le centre autour duquel évolue la vie de l'épouse, celle-ci n'est pas pour cela ravalée au rang de simple femme de charge; déjà la circonstance tout extérieure que le Laconien s'adressait à sa femme en lui donnant le nom honorifique de « maîtresse » (*despoina*) indique qu'on lui reconnait en quelque sorte des droits égaux à ceux du mari, et cette égalité s'exprime encore dans le fait que le mari prenait son épouse comme confidente de ses intérêts et délibérait avec elle sur les affaires sérieuses. Et cela paraissait aux autres Grecs si étrange, qu'ils affectaient de regarder le gouvernement de Sparte comme un gouvernement de femmes; la question n'est pas là en ce moment, mais nous pouvons dire en passant que l'histoire de Lacédémone connaît beaucoup plus d'exemples de femmes vraiment remarquables et de mères distinguées que l'histoire d'Athènes. A nous, modernes, les femmes spartiates, chez qui le puissant patriotisme remporte si souvent la victoire sur les sentiments plus tendres de l'être féminin, peuvent parfois paraître peu sympathiques : mais, à tout le moins, nous ne pouvons leur refuser notre estime pleine et entière.

Vis-à-vis de cette condition de la femme dorienne, la position que prenait la femme dans les États de race ionienne avait un caractère rappelant davantage les mœurs orientales et s'exprimant déjà dans le fait que la femme est accoutumée de s'adresser au mari en l'appelant « maître ». Pour les Athéniens, la femme est en quelque sorte un être subalterne propre à leur donner des enfants et à tenir en ordre une maison, mais à qui il n'est point permis de s'élever au-dessus de cette sphère. Ce n'est pas seulement dans les affaires publiques que la femme avait à se taire : cela se comprend de soi-même et ce n'est pas un principe seulement athénien; les affaires privées de

Digitized by Google

son mari lui demeurent aussi étrangères. Le mari vivait peu à la maison; la vie publique, les devoirs de sa profession ou le service de l'État, la pratique de la gymnastique, les relations avec ses contemporains, tout cela le tenait loin de sa demeure et de sa famille durant la plus grande partie du jour; il est bien vrai qu'on se retrouvait aux repas, mais là encore la femme devait se tenir à l'écart dès que le maître de la maison avait invité des hôtes. Nous avons déjà vu plus haut que dans la plupart des cas, hommes et femmes se connaissaient à peine avant le mariage; ce n'est qu'après la célébration de l'union que les époux étaient mis en état de constater si leurs caractères sympathisaient, et bien souvent il a dû leur arriver de reconnaître qu'ils ne pouvaient se comprendre. Alors, chacun tirait de son côté, quand on n'arrivait pas à une lutte ouverte. Assurément, il arrivait aussi qu'un homme intelligent voulût élever jusqu'à lui, si elle était susceptible de culture, sa jeune femme inexpérimentée et pour qui le mari était une sorte d'être supérieur, l'associer à ses plans et à ses intérêts et faire d'elle une véritable compagne de son existence au vrai sens du mot; mais, pour l'ordinaire, il n'en était rien, et les sphères d'action du mari et de la femme restaient entièrement distinctes. Puis la galanterie toujours de plus en plus envahissante, contribua dans une large part à relâcher les liens matrimoniaux. Il était très ordinaire que des hommes mariés fréquentassent des hétaïres ou nouassent avec des esclaves des relations amoureuses, et, dans la plupart des cas, la femme fermait les yeux; il s'agissait simplement de sauver les apparences.

L'homme se permettait-il de recevoir une hétaïre dans sa demeure, il y avait motif suffisant de réparation; très souvent sans doute des hommes non mariés entretenaient une concubine, et c'était là des relations ressemblant fort aux rapports matrimoniaux, mais, dans la maison même, un homme marié ne pouvait plus entretenir une concubine aussi ouvertement qu'aux temps

Digitized by Google

héroïques. Même, lorsqu'un homme, par ses relations avec les hétaïres négligeait par trop sa famille, ou lui faisait tort en gaspillant son avoir, la femme, à supposer naturellement qu'elle fût citoyenne de plein droit, pouvait introduire une plainte. Ici encore, on observait à tout le moins les convenances extérieures : les discours indécents en présence de femmes étaient sévèrement punis, et il était absolument interdit à un étranger, en l'absence du maître de la maison, de franchir le seuil des appartements des femmes. Les enfants étaient tenus à la plus stricte obéissance, au plus profond respect tant vis-à-vis de la mère que vis-à-vis du père.

Certes, en général, la femme trouvait dans la loi une trop faible protection contre son mari; l'infidélité du mari ne fournissait pas encore, en soi, à l'épouse une occasion de plainte juridique ou de séparation. Inversement, on exigeait de la femme l'accomplissement le plus strict de son devoir, et l'infidélité de l'épouse, — et du reste, malgré la sévère réclusion, elle n'était pas rare, parce qu'en tout temps des esclaves complaisantes ou des entremetteuses cupides y prêtaient la main de tout cœur : le premier mime d'Hérondas serait à invoquer, — l'infidélité de l'épouse, dis-je, dans la plupart des États, n'était pas seulement punie de la perte de certains privilèges, mais était en soi une raison pleinement suffisante de séparation, une raison dont le mari était moralement contraint de faire usage, notamment lorsque l'adultère était généralement connu. La loi ne sévit pas ici contre l'amant de la femme, mais le mari trompé avait le droit de le punir corporellement et même de le tuer s'il le prenait en flagrant délit, à moins qu'il ne préférât, ce qui dut souvent arriver, de faire payer son déshonneur en espèces.

De même, le divorce avantageait moins la femme que l'homme. La forme peu stricte du mariage en rendait la dissolution peu difficile. Le mari pouvait répudier sa femme ou la renvoyer à ses parents; la femme pouvait simplement quitter la maison de l'époux, par quoi le

Digitized by Google

mariage généralement passait pour rompu. Assurément, l'épouse, dans ce dernier cas, devait introduire personnellement auprès de l'archonte une plainte contre son mari. Ainsi qu'on le pense bien, à la séparation se liaient diverses questions de droit, notamment en ce qui touche la dot; la plupart du temps, l'homme devait, lorsqu'il chassait sa femme sans motif suffisant, restituer à celle-ci sa dot ou à ses représentants juridiques, père, frère ou tuteur, l'adultère constaté de la femme fût-il même la cause du renvoi. Mais si, dans ces circonstances, il y a égalité apparente de droits pour la femme vis-à-vis du mari, en réalité il en allait autrement, parce qu'une femme, dans tous les cas, ne quittait volontairement son mari que pour les motifs les plus plausibles, tandis que le mari chassant sa femme, agissait souvent assez arbitrairement ou en invoquant des griefs dérisoires, et à cela s'ajoutait que, le sexe faible ne possédant pas la majorité politique et civile, une femme quittant son mari ou par lui chassée, ne pouvait vivre indépendante et libre, mais aussitôt retombait dans une situation de dépendance, soit vis-à-vis de son père, soit, si celui-ci n'était plus de ce monde, vis-à-vis de son frère ou de son tuteur légal. On conçoit que bien des épouses aient mieux aimé tout souffrir de leur mari, que de reprendre le dur chemin qui conduisait à la maison paternelle. J'aime à croire que les épouses d'aujourd'hui, pour nerveuses qu'elles soient aux jours de migraine ou d'orage, se repentiraient promptement d'avoir échangé leur lot, dont elles se plaignent, contre le sort des Athéniennes d'autrefois, femmes d'artistes sans doute, seulement, d'artistes que les siècles et les professeurs ont trop flattés. Mais elles connaissent si peu l'histoire...!

ÉMILE BOISACQ.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UN PETIT GARÇON [1]

II

Paul n'avait pas, de ce qui se passait en lui, une notion aussi claire, sans cela, il n'eût plus été un petit garçon et il n'eût pas éprouvé un si grand bonheur. Près de lui, il avait sa confidente intime, sa mère. Toujours, elle était près de lui ; tout lui venait d'elle, toute la chaleur, la joie, la douceur, tous les soins aussi ; il se rappelle sa voix si affectueuse, la flatterie de sa main dans les cheveux, son baiser quand le jour commençait, la caresse de son geste le soir, quand elle bordait son lit, les câlineries qu'elle continuait à lui prodiguer, quoiqu'il fût déjà grand.

Et tout en lui allait vers elle, tout ce qui faisait sa petite vie ; il lui racontait les moindres choses, les plus petits faits, dont il ne savait rien garder ; il devait tout lui dire, à elle d'abord. Il ne savait pas qu'il devait en être ainsi et que cela était bien ; il le faisait d'instinct, naturellement. Rien n'existait au monde pour lui seul ; tout était commun à sa mère et à lui. Il dépendait d'elle comme la fleur de la lumière et, jour et nuit, sa bonté luisait sur lui sans qu'il en fût reconnaissant ou inquiet ; cela était ainsi et ne pouvait être autrement.

Son père, souvent absent et d'ailleurs peu tendre, lui restait plus étranger ; il lui semblait beaucoup trop grand, comme enveloppé d'une ombre qui l'effrayait. Quand il avait fait quelque peccadille, lorsqu'il apportait une mauvaise note de

(1) Suite. Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juin.

Digitized by Google

l'école, dans toute autre occasion semblable, Paul entendait cette voix rude et sévère...

C'était un orage après lequel il s'enfuyait près de sa mère, elle qui ne le blessait jamais, auprès de qui il se reposait en toute sécurité, apaisé par des paroles consolatrices, caressé par ses douces mains.

Ce n'était pas très sage de la part de la mère de Paul d'agir ainsi ; mais c'est à cause de sa bonté qu'elle avait toute sa confiance et qu'il croyait, avec une foi profonde, que tout ce qui venait d'elle, que tout ce qui l'entourait était juste et bon.

Le monde était en dehors de sa vie : rue, chemin, arbres, dunes se mêlaient à sa vie évidemment, l'entourant depuis toujours, mais sans qu'il en soupçonnât le mystère.

Les hommes, qu'ils fussent bons ou mauvais, les grandes personnes lui paraissaient éloignées et tout à fait en dehors de sa vie; ils étaient d'une perfection terrible, ces gens-là, si savants, si différents de lui; il les voyait qui vivaient mariés, dans des maisons particulières.

Oui, ce sont des messieurs et des dames! Il faut se découvrir devant eux quand on les connaît et être très polis quand ils viennent en visite. Au dîner, le petit garçon ne peut paraître qu'au dessert; il doit donner la main à tout le monde et, un peu après, se retirer. Dans le vestibule, ce ne sont que chapeaux haut de forme, manteaux et pardessus étranges. Les grandes personnes lui apparaissaient tout à fait en dehors de sa vie; elles représentaient quelque chose de très important et de très lointain.

L'école avait une grande part de son existence : le vaste local, les professeurs, toutes les choses qu'il faut savoir; en outre, les punitions. Le côté inexorable, la contrainte de cette vie d'école, l'obligation de s'y trouver toujours à la même heure, les réprimandes qu'il recevait, le formalisme et l'ennui, tout cela l'occupait alternativement. Il n'y avait là rien d'intime, rien de sympathique, rien qui lui rappelât la vie qu'il menait auprès de sa mère. Mais on rit avec les compagnons et on se conduit comme si la vie d'école était très amusante.

On est un groupe d'amis; on parle longuement ensemble des

Digitized by Google

choses dont on ne peut rien dire chez soi; on se prête des livres qu'on n'ose laisser voir. On se bat, on se querelle avec ces gamins, qui sont de bons diables ou de mauvais drôles.

Les professeurs se divisent en deux catégories : ils sont *chics* ou *idiots;* en dehors de la classe, ils s'appellent *Neus* ou *Puist* (1).

Et ainsi chaque jour, il faut aller en classe, étudier ses leçons, changer de discipline après chaque heure et puis reprendre le chemin de la maison, joyeux d'être dans la rue et d'être libre.

Mais l'école n'a rien d'affectueux. La maison de la maman est, au contraire, un nid doux et tiède; les livres de Gustave Aimard, de Verne et de Cooper, et les fillettes, voilà qui fait chaud au cœur. Les fillettes, il est vrai, on les aperçoit de très loin; on n'ose en approcher, malgré un très grand désir de le faire; elles créent chez le petit garçon un émoi particulier et la moindre chose venant d'elles, un sourire, un petit billet, est un si grand bonheur. Il sait seulement que, plus tard, on les épouse, qu'on tombe à genoux devant elles, qu'elles disent oui, et que, dès ce moment, on partage la même demeure. Ce qui se faisait après, il ne le savait pas et il n'y pensait même pas...

Voilà tout ce que je puis dire, moi qui connaît la réalité; pour le petit garçon il en était tout autrement parce qu'il ne savait pas.

Dès que l'on sait, les choses vous apparaîssent toutes différentes.

* * *

C'était dans sa vie un événement soudain et considérable que la rencontre de cette fillette; il n'en avait pas parlé immédiatement à sa mère, quand il revint du Jardin des plantes. Il s'était tenu tranquille; il avait soupé, fait ses devoirs d'école pour le lendemain. Le soir, dans son lit, il se sentait troublé : il avait un secret pour sa mère. C'était

(1) Nez-long ou visage bourgeonné.

Digitized by Google

un peu comme s'il était dans l'obscurité, tout à fait seul! Il ne pouvait dormir. Il songeait à la voix de la fillette, à ses yeux, à ses mains si douces; il lui semblait la voir dans l'ombre, avec sa chevelure d'or et de lumière.

Il éprouvait un sentiment intime très étrange qui l'agitait, l'empêchait de reposer avec calme.

Oui, elle doit être à lui, il le faut absolument, c'est chose certaine, inéluctablement certaine; cela doit être ainsi, cela ne peut être autrement. Elle doit être à lui, à lui seul; jamais personne autre ne doit en approcher. Il sent ses oreilles tinter, un frisson court au dedans de lui et ses tempes battent. Il se sent maintenant bien éloigné de sa mère. Ah! pourquoi n'était-elle pas là... et il ne doit rien dire à personne!

Le petit garçon était couché dans son lit, très malheureux; pour la première fois de sa vie il se sentait seul. Il était sans volonté, anxieux et souffrant, se sentait entraîné et déchiré.

Enfin, il s'endormit. Et le matin venu, plus de cauchemar. Les maisons d'en face avaient leur air habituel. Dans la chambre, sa mère préparait le thé et autour de lui il retrouvait le cercle des objets familiers. Au fond, il avait une joie immense d'être en vacances et de pouvoir aller l'après-midi à Scheveningue. Peut-être la petite fille y serait-elle. Mais il ne dit pas encore à sa mère son secret.

L'après-midi, il fut sur la plage, à Scheveningue. Beaucoup de monde, des costumes clairs, des robes légères, partout une joyeuse floraison de couleurs dans le soleil. La journée était glorieuse et le soleil d'été surplombait la mer.

La mer immense était devant lui; il la connaissait bien. Au loin, tout était lumière et joie, et une grande voile sur l'eau semblait d'or dans le soleil.

Il allait sur la plage au milieu des sièges et le long de la mer, cherchant partout s'il ne la verrait pas. C'était si naturel qu'elle revint dans tout cet éclat et cette joie de l'été, près de la mer rafraîchissante et douce.

Et elle vint. Elle passa devant lui rapidement, avec un frou-frou de sa robe blanche que le vent agitait; il vit qu'elle avait de petites bottines très basses, un cuir jaune.

Digitized by Google

Ce n'était qu'une fillette mise gentiment, les longs cheveux flottants ramenés par devant sur les épaules, et cependant pour le petit garçon quelle magnifique apparition et combien elle était autre chose pour lui qu'une fillette!

Elle l'avait vu sans vouloir le reconnaître. Et il tressaillit, car cela lui faisait mal; pourtant il lui cria :

« Nelly!

— Tiens, Paul! »

C'était elle de nouveau, avec sa gentille figure de la veille, sans aucune crainte, très affectueuse et très bonne.

« Comme tu es belle! .. Quelle belle robe blanche!... »

Il disait cela naïvement, comme il le pensait.

« Quel drôle de chapeau rond vous avez! » dit-elle.

Des mots *insignifiants*. Mais si aimables, si tendres!

C'était l'âme du garçonnet qui sentait ainsi, qui entendait la mélodieuse douceur de sa voix dont chaque mot lui semblait sublime.

Et alors la mer, et la lumière partout, et le ciel si grandiose au-dessus d'eux.

Il obtint de l'accompagner. Elle tenait à la main une petite pelle neuve. N'en avait-il pas? Elle irait en chercher une pour lui. Elle en avait une seconde près de la chaise de sa mère, là-bas.

Il écoutait docilement pour entendre davantage de sa voix, et chaque mot était pour lui une faveur.

« Voici une jolie pelle, une pelle neuve, tu sais. Maintenant, tu peux m'aider et être très aimable. Écoute, fais une montagne ici, la mer va revenir. C'est le flux. »

Sa chère voix, comme elle résonnait en lui d'une façon étrange! Comme elle se mouvait légèrement et comme tout autour d'elle était doux et blanc! Et ses cheveux, et ses yeux...

Maintenant il n'avait plus peur. Une intimité douce et tendre s'établissait entre eux. Quelle petite fille elle était encore, mais plus belle que tout!

C'était une joie magique de creuser le sable près d'elle, lui d'un côté du rempart, elle de l'autre. Il n'avait plus construit

Digitized by Google

de fort depuis longtemps, depuis qu'il portait de longues culottes et qu'il allait au lycée.

Et tout en parlant il faisait des réflexions toutes de douceur. Il pensait combien c'était délicat, une jeune fille comme elle, qu'on ne devait rien lui dire de méchant, qu'on devait veiller sur elle. Et il se disait que ce serait ravissant de toucher ses beaux cheveux, de les sentir contre sa joue... on n'oserait l'embrasser, mais on resterait à la regarder et peut-être lui donnerait-on la main.

Mais ils continuaient à bavarder. L'aimait-elle autant qu'il l'aimait? Aimait-elle les fleurs, aimait-elle les dunes? Avait-elle aussi quatorze ans, presque quinze? Comme c'était singulier, lui aussi. Et maintenant quel grand fort ils avaient élevé. Mais voici la mer, vite, vite, escaladons!

Et ils se tenaient ensemble sur le rempart, tout près l'un de l'autre. « Attention, tiens-moi! » Une fusée de rires, un grand tressaillement religieux, car l'or de ses cheveux, tout chauds de sa propre vie, lui volait dans la figure.

Des chants et des rires, une main chaude dans la sienne, une sensation brûlante à travers tout son être et jusqu'à son âme tremblante.

« Soutiens-moi bien, voici la mer, chantait la musique de sa voix.

— Oh je te soutiendrai toujours, dit-il, avec un sérieux intense qui serrait ses lèvres, je te protégerai toujours.

— Tiens-moi, le vent m'emporte.

— Je voudrais être le vent, je t'emporterais et je te déposerais au loin, bien doucement. »

Voilà comment cela commença; ce sont les paroles que le petit garçon retint si bien plus tard, comme si elles étaient demeurées écrites en lui, chacune avec sa musique propre, chantée par l'âme elle-même.

Celui qui connaît la mystérieuse puissance de choses toutes vulgaires comprendra le bonheur immense que le petit garçon ressentit à ces paroles et comment il se fit qu'elles résonnèrent toujours dans son âme, même lorsqu'il eut cessé d'être un petit garçon.

Digitized by Google

Oh, la signification profonde des choses les plus infimes! Ces joyeux sourires, qu'il avait vus sur son mignon visage, les petits gestes avec lesquels chaque fois elle élevait la pelle, la robe blanche que le vent collait contre ses genoux, la courbe de son bras, les cheveux battus par le vent autour de ses épaules délicates, le bruissement du ruban de son chapeau et le dessin de son col de dentelles restèrent gravés dans la petite âme de Paul d'une manière indestructible.

C'était une image nette et forte, mais toute de tendresse, éclairée par une lumière merveilleuse, se détachant, radieuse, sur son cadre grandiose; la mer immense, étincelante, les nuages neigeux au ciel et dans le lointain les dunes.

Mais le paysage lui-même se trouvait transformé; autour de lui tout avait pris subitement le rayonnement d'une grande joie, tout était caressé d'une lumière intense et inconnue.

Il obtint de passer toute la demi-journée près d'elle. Il dut absolument l'accompagner jusqu'auprès de sa mère. C'était une dame affectueuse et très digne; elle était assise dans un fauteuil de plage à elle, rembourré à l'intérieur. Il se découvrit profondément, et on le déclara un très gentil petit amoureux pour Corrie. Il put approcher un escabeau et aller chercher un verre de lait. Il acheta en même temps une rose, qu'il offrit cérémonieusement à la mère de Corrie, mais qui échut à Corrie elle-même et qui fut épinglée sur la dentelle blanche de son revers.

Corrie aimait beaucoup les livres que lisent les garçons. Sur sa chaise était déposé *Les Pirates* de G. Aimard. Il se mit à raconter la suite, s'anima tout à fait, les joues ardentes, et Corrie trouva l'histoire très jolie. Il continua, parla de combats, de jeunes filles sauvées, de méfaits, de serments de venger l'innocence, de rester toujours un chevalier vaillant et fidèle.

En vérité il était, je crois, à ce moment-là un joli petit garçon, une mèche de cheveux blonds émergeant sous son chapeau noir, avec un timbre de voix pur et clair, avec les yeux brillant d'enthousiasme. Peu après arriva une autre dame âgée, très forte. « C'est grand'mère, dit Corrie, et c'est une

Digitized by Google

baronne! » Elle avait un face-à-main et parlait français afin de n'être pas comprise des enfants. Paul s'était senti mal à l'aise; sans savoir pourquoi il avait peur devant cette dame, lui trouvant quelque chose d'hostile et de redoutable.

Corrie s'enfuit dès qu'elle fut arrivée, elle n'aimait pas sa grand'mère la baronne.

En bavardant, ils parcoururent la plage jusqu'au phare, et leurs deux âmes d'enfant se rapprochaient de plus en plus.

Ils étaient innocents et tendres, vraiment eux-mêmes, ils jouissaient du printemps et du soleil sans s'en douter.

Ils se mirent à se raconter leurs petites vies, à dire où ils demeuraient, ce qu'ils faisaient, parlant de leurs parents, s'interrogeant sur leur anniversaire...

Leurs êtres se rapprochaient; elle-même s'abandonnait en souriant, gamine satisfaite du respect galant dont elle était l'objet et du sentiment tout chevaleresque avec lequel il l'admirait; il lui disait naïvement qu'elle était tout à fait gentille et si belle; une vraie fillette encore, contente de se voir faire la cour; quant à lui, il accueillait tout ce qui venait d'elle avec un respect profond, follement heureux d'être avec un être si beau, si distingué; il restait longtemps ému de sa voix, de ses yeux, de ses beaux cheveux et de tout ce mystère de tendresse, de lumière, de pureté et d'amour qu'il devinait en elle.

Il lui fallait son mouchoir, il lui fallait tenir son chapeau à elle, car le ruban s'était dénoué (c'était un chapeau de paille blanche, avec un ruban bleu et un bouquet blanc). Pour lui c'était là un objet important et vénérable.

Et les questions se succédaient : s'en irait-elle jouer avec d'autres jeunes gens? L'aimerait-il toujours, lui? Puis ils se taquinaient : que croyait-il? Elle le connaissait à peine, il fallait voir d'abord s'il était un cavalier modèle, peut-être lui-même en dépit de ses protestations parlait-il à d'autres jeunes filles, comme le font tous les jeunes gens.

Et il jurait que non, sérieusement non, presque avec des larmes; il n'aurait jamais pu s'occuper d'une autre jeune fille, toutes les autres étaient laides, elle savait bien qu'elle était la

Digitized by Google

plus belle de toutes, qu'elle était la reine et qu'il était son fidèle chevalier. — Ce sont tout bonnement deux enfants, dira-t-on, un gamin qui court après les jupes d'une gamine et qui est un peu amoureux. Tout cela est enfantin et très mince. Oui, mais tout cela aussi très sérieux et très grand, et avec l'absolue pureté de l'amour qui s'ignore lui-même, le don complet, sans réserve, un respect sacré et une foi sans l'ombre d'un doute.

Plus tard, il fallait les reconduire, elle et sa mère, jusqu'à l'arrêt du tram à vapeur, porter galamment le livre et les pelles à sable, avancer la main à madame à la montée en voiture, puis tenir son chapeau, faire deux révérences, une pour madame, une pour elle, comme un jeune homme bien élevé qui sait ce qu'il doit faire. Puis il dut rentrer à pied, seul, car il ne pouvait prendre deux fois le tram, sinon c'était trop cher et il était venu en tram.

Sifflant joyeusement, caressant ses rêves, tout le long du vieux chemin de Scheveningue, il marchait dans l'après-dîner claire, parmi les dunes en pente douce et les petits sentiers blancs. Le chant triomphant des oiseaux se faisait entendre dans les buissons et dans les branches le long du chemin; partout la vie, le mouvement, la lumière. Il était content de se mouvoir dans un monde de grandeur, de lumière et de chant où tout était épanouissement et sourire. Tout autour de lui lui paraissait bien.

Arrivé chez lui, Paul ne put plus se contenir, il racontait tout à sa mère. Il lui parlait pendant l'heure adorable qui précédait le dîner, quand père n'était pas encore rentré du club, qu'il était seul avec mère sur le canapé et que la table était déjà servie.

Mais ce fut la première fois que Paul et sa mère ne se comprirent pas complètement. Elle le taquina à propos de sa nouvelle amie, lui demanda si Jeanne, Annette, et les autres étaient oubliées et combien de temps cela durerait avant qu'il en vînt une autre.

C'était une famille bien, que celle de la jeune fille, dit la mère; Mme Van Heeden s'appelait Wallaert de son nom de

Digitized by Google

jeune fille, et la grand'mère, la baronne Wallaert, était orgueilleuse et appartenait à la haute aristocratie. Mère croyait que plus tard la famille de la jeune fille n'accepterait pas Paul quand il serait grand. C'est pourquoi il ne devait pas se mettre à trop l'aimer, sinon il en aurait plus tard trop de chagrin. Mais Paul écartait tous les raisonnements en répétant d'un air de triomphe : « Mais si elle m'aime, mère, et si je travaille très fort et si j'obtiens une belle situation? »

Quand, malgré tout, mère ne voulut pas y croire, il s'attrista. Il se sentait seul tout à coup, séparé de sa mère. Quelque chose s'était dressé entre sa mère et lui et leurs sentiments n'étaient plus unanimes.

Mais c'était fatal, Paul sentit avec intensité qu'il ne pouvait rien y faire. S'il l'eût fallu, il serait allé vers Corrie, même s'il avait dû abandonner sa mère. Cette pensée brusquement l'effraya. Puis sa tristesse s'apaisa. Ne pouvait-il pas rester auprès d'elles deux? Quelles singulières choses il remuait en lui!

III

Après le dîner — c'était un mercredi et le Kursaal n'existait pas encore —, Paul s'en fut avec ses parents à la tente du Bois où, le soir, il y avait concert. Les concerts lui semblaient toujours merveilleux. Il y allait dans son plus joli costume, le soir vers sept heures, sous les arbres qui murmuraient au-dessus de sa tête. Sur le grand chemin, une foule également joyeuse et vive, et partout des jeunes filles en bleu, en blanc, en rose, ravissantes à voir. Le vert du feuillage, les figures joyeuses, le rire des jeunes filles, tout cela enchantait le petit garçon. Et la musique! Le premier morceau était toujours une marche, qui sonnait joyeusement, et c'était si agréable de régler son pas sur la mesure.

Ce soir-là, Paul, dès l'entrée, examina toutes les tables devant lesquelles il passait pour voir s'il trouverait Corrie. Il la reconnut tout de suite. Elle était assise avec sa mère, sa grand'mère et un vieux monsieur à favoris — son père, bien

Digitized by Google

sûr — devant la galerie du pavillon. Il eut un soubresaut de bonheur, car il vit qu'elle avait au corsage sa rose de ce midi. Il salua bien bas et elle s'inclina gentiment. Elle était en rose et elle avait un autre chapeau de paille blanc qu'à Scheveningue. Quand les parents de Paul eurent choisi une table, il raconta à mère qu'elle était là, et il lui demanda de bien la regarder quand elle passerait devant eux entre les deux parties du concert. Avec quelle anxiété il attendit que les quatre premiers morceaux fussent joués!

La nuit était tout à fait venue. La terrasse du cercle était éclairée par des lanternes rondes, mais au delà il faisait noir. Les grands arbres s'élevaient majestueusement dans le soir, avec leurs couronnes larges, profondes et sombres.

(*La fin au prochain numéro.*)

H. BOREL.

(Trad. par J. LHONEUX.)

Digitized by Google

UN FILS DE BUSSY-RABUTIN [1]

Il ne restait à l'évêque de Luçon qu'une mince ambition à satisfaire : l'Académie française. On devine qu'il n'y mit aucune hâte; il n'était point pressé d'y arriver puisqu'il savait qu'il y arriverait, comme il était aussi de ceux qui ne se présentent pas plusieurs fois et devant qui les concurrences s'effacent sans trop rechigner.

Ses titres de causeur, de critique expert, de mécène discret, de prélat moliniste, de grand seigneur, nous les connaissons. Il en est un autre dont il voulut ajouter le fleuron à sa modeste couronne : la publication des lettres de Mme de Sévigné. On ignore trop à qui l'on est *matériellement* redevable de cette richesse épistolaire. Un jour serait probablement venu où nous en eussions eu la révélation, mais quand? Et le retard de ce glorieux phénomène littéraire aurait privé la France d'un certain prestige pendant un certain temps : peut-être même la noblesse de Mme de Sévigné n'eût point paru avec d'aussi anciens, et par conséquent d'aussi vénérables quartiers.

La première révélation nous vint de Roger de Bussy lui-même, le cousin, l'ami, le partenaire constant de la marquise qui lui dut ses meilleures pages, tant l'esprit de Bussy était merveilleux, pétillant, et qui lui inspira, à lui, son chef-d'œuvre : le fameux portrait de Mme de Sévigné dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, si fallacieux, si cruel et si vrai.

Or, parmi les deux cents correspondants qui conversèrent

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin.

Digitized by Google

avec lui et qui avaient presque tous du talent, beaucoup de talent, le comte de Bussy avait aussitôt distingué la seule qui eût du génie. Il en recopia soigneusement un certain nombre de lettres dans ses *Mémoires*, et le ravissement fut général. Bayle proclama la destinée heureuse qui accueillerait la nouvelle venue, et la curiosité s'empressa si bien autour d'elle que des indiscrétions plus complètes furent exigées. On attendit cependant une trentaine d'années avant qu'on ne vit s'épanouir une mince gerbe de ces fleurs rares : c'est l'édition presque inconnue des *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme de Grignan, sa fille*, « qui contiennent beaucoup de particularités de l'histoire de Louis XIV » (1). Soixante-quinze pages sans introduction, sans commentaires, sans indication de lieu, datées de 1725 et portant une sphère. Un mystère.

En 1726, l'évêque de Luçon se trouvait avec sa cousine Pauline de Grignan, Mme de Simiane, dans les mêmes excellents termes que jadis avec Mme de Grignan, sa mère. Il suivait peut-être une idée. En tout cas, phénomène assurément étrange, puisqu'on nous représente Mme de Simiane comme désespérément hostile à la publication des « causeries » de son aïeule, elle reçut avec une bienveillance empressée les demandes de son curieux cousin, l'abbé. Elle l'appelait l'abbé de Bussy, car il l'avait trop charmée, quand il était abbé, pour qu'elle acceptât de déranger cette habitude en faveur de Monsieur de Luçon. Et elle lui envoya tout un paquet de lettres avec une épître que l'abbé arrangea peut-être, mais dont il ne fit point une supercherie. Cette épître « ouverte » semble dénoter une entente entre les deux héritiers du nom célèbre. La jeune marquise s'y adresse autant au « lecteur anonyme... et intelligent » qu'à son parent, et, tout en s'excusant de ne pouvoir livrer le secret de certaines lettres trop intimes, elle insiste, sans les plaindre, sur les veilles employées à nouer ce recueil pour la joie de son cousin et du lecteur.

Une préface suit, due à l'évêque ou inspirée par une lettre

(1) Valléry-Radot dit qu'il n'en existe que trois exemplaires. Il y en a un à la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

de lui, courte, rapide et d'un goût fin, d'une psychologie fine, sans le moindre effort à l'originalité, et qui, débitée comme il savait débiter, serait tout à fait charmante. Il s'y trouve aussi cette science des gens du monde qu'on appelle le tact, et à qui la circonstance permit de se manifester :

« On n'écrit plus aujourd'hui comme Voiture, écrit le fils de Bussy-Rabutin. Ses lettres ont un tour qui s'éloigne du discours ordinaire. Ce sont des ouvrages d'esprit dans les formes, et comme de commande. Il n'est pas naturel d'en avoir tant, lorsqu'on écrit sans travail, sans étude, en un mot sans vouloir paraître avoir de l'esprit. Pour les lettres de Balzac, il n'en faut point parler. Les meilleures lettres que nous ayons eu jusqu'ici sont, sans contredit, celles de Bussy-Rabutin. Mais dans le recueil qu'on a donné de ces lettres, celles de Mme de Sévigné qui s'y trouvent, les effacent *au sentiment de toutes les personnes de bon goût.* »

Or, tandis que cette édition, consentie semble-t-il, paraissait à la Haye, une autre arrivait de Rouen, due à un certain Thiriot qui avait réussi à soutirer la copie d'un manuscrit tombé depuis deux ans entre les mains de son ami l'abbé d'Amfreville. Il y eut entre les deux amis un échange public de lettres où l'abbé dégageait sa responsabilité et où Thiriot démontrait l'enfantillage de tout scrupule dans une question qui touchait de si près à la gloire littéraire de la France et de si loin déjà à des intérêts familiaux (1).

Or, l'abbé d'Amfreville avait raison de craindre des froissements. « On a retrouvé un procès-verbal de saisie aux archives nationales, en 1880, saisie ordonnée par Hérault, lieutenant général de police, à J.-J. Camuset, le *13 février 1726*, mercredi, chez Noël Pissot, quai des Augustins. Mais le libraire avait bel et bien un permis de vendre, daté du 25 janvier, de Mgr le garde des sceaux (2). »

Puis voici qu'un correspondant parisien de l'*Histoire littéraire*

(1) *Mercure de France*, mai 1732, p. 978 et suiv.

(2) VALLERY-RADOT, *Madame de Sévigné*. Paris, Lecène-Oudin, 1888 (au chapitre « Publication des lettres de Mme de Sévigné », p. 249 et suiv.).

Digitized by Google

de l'Europe, gazette hollandaise, embrouille ce mystère (1) : les deux éditions de Rouen et de la Haye, de Thiriot et de l'évêque, sont confondues; un extrait de l'envoi de Mme de Simiane à son cousin, où elle regrette de ne pas avoir la clé des lettres de son aïeule — « mais un lecteur intelligent et attentif remédiera à tout cela » (c'est la vingtième fois qu'elle flatte le lecteur intelligent et attentif) —, cet extrait, dis-je, est aussitôt contredit par des prostestations qui nient ou renient son consentement initial, et qui enveloppent, si je lis bien, les deux éditions rivales. Comprendra qui voudra!

On sait que le chevalier Perrin tira le meilleur parti du désarroi où se trouva Mme de Simiane et que celle-ci l'autorisa enfin à réparer, selon ses pudibondes recettes, le mal causé par les éditions clandestines!

D'autre part, outre les textes cités, peu conciliables avec ce désarroi, nous voyons que la marquise de Simiane resta une très fidèle amie du comte-baron, et c'est même la mort de ce dernier qui lui inspira cette distinction charmante entre l'abbé et l'évêque. Quitte à le taquiner sur ses mœurs privées!

Il y aurait donc un régal, pour les bibliophiles, à tenter l'éclaircissement de cette énigme que la qualité des personnages suffit à rendre alléchante, et qu'elle m'excusera d'avoir si longuement établie; mais il ne faudrait pas que les bibliophiles oubliassent, en sacrifiant encore et toujours à Perrin, le petit rôle de Bussy le fils dans ce fait glorieux.

***

Dans ses numéros de janvier et de février 1732, le *Mercure de France* annonçait la mort d'Antoine Houdart de la Motte et célébrait le « génie » de ce « sublime auteur ». L'abbé Trublet avait même improvisé tout un petit livre sur les mérites de son défunt ami. Les tragédies de Houdart et sa

(1) *Histoire littéraire de l'Europe*, t. III, p. 75-79. La Haye, De Merville, septembre 1726.

Digitized by Google

copieuse versification sont heureusement oubliées. Mais la place originale que son talent lui assigna dans la querelle des anciens et des modernes, maintient son nom; et, en tout cas, les Immortels regrettaient alors en lui un homme dont les brillants défauts eux-mêmes donnaient du lustre et du piquant à leur grave compagnie, dont les qualités fines, à plus forte raison, enthousiasmaient ses clients. Et les clients de la Motte avaient leur mot à dire. Les abbés de l'Académie également: ils y figuraient l'orthodoxie moliniste et y louaient convenablement la royauté. Les jansénistes ne pouvaient franchir le seuil envié, et on soupçonne le torturant dilemme que cette nécessité devait poser à l'obstiné Mathieu Marais : le dilemme de l'amour et du devoir. Enfin, il y avait à l'Académie la coterie des grands seigneurs qui n'y apparaissaient jamais, sauf aux séances d'apparat. Il sembla donc, et à la jeune génération, aux « modernes » d'alors, qui inauguraient cette politesse ironique dont Voltaire dressera le chef-d'œuvre et au clergé tout puissant et à l'éblouissante noblesse, que le plus simple et le meilleur moyen de s'entendre était d'élire ce séduisant abbé de Bussy, comte par son père, baron par son évêché, littéraire par son mécénat. Ce choix fut soumis à l'agrément du roi, le 9 février 1732, avant le second tour de scrutin, et c'est ainsi que le 22 février (1) « le plus aimable des gens de lettres était remplacé par le plus aimable des hommes de la cour » (2).

Il y eut des murmures. La tradition s'est établie que toute séance de réception exhale une légère vapeur de vinaigre (3). Mais l'intérêt se double quand il s'agit d'un détracteur de l'Académie. Sans avoir jamais songé à écrire l'*Immortel*, ni même prononcé les violentes paroles de Maxime Du Camp qui finit cependant par briguer les palmes et l'épée, l'évêque de Luçon avait, nous le savons, aiguisé plus d'une épigramme

(1) *Registres de l'Institut*, t. II, p. 313-316. Le premier scrutin avait eu lieu le 7 février.

(2) D'ALEMBERT, *op. cit.*

(3) Voyez la toute dernière séance et le discours impertinent adressé à M. Gebhardt par Paul Hervieu.

Digitized by Google

contre les quarante; il avouait les mêmes opinions que son père, académicien aussi.

« L'Académie se remplit fort de gens de qualité; il faut pourtant y laisser toujours un nombre de gens de lettres, quand ce ne serait que pour achever le *Dictionnaire*, et pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là. »

Le noble prélat, son fils, n'imaginait point, en effet, qu'il se mêlerait à ces besognes de manœuvres où l'abbé Terrasson, l'abbé d'Olivet, l'abbé Moncrif, l'abbé Sallier, l'abbé Gédoyn, l'abbé Girard, l'abbé du Resnel épuisaient leur érudition et leur excellente volonté.

Bref, la famille du récipiendaire n'était pas sans inquiétude sur la tournure qu'auraient les choses lors de la prise de séance, le jeudi 6 mars. Pauline de Simiane tremblait un peu : « Après s'être tant moqué des harangues de l'Académie, on ne savait s'il réussirait à en faire une bonne (1). » Un certain monde n'eût pas été fâché qu'il en fît une mauvaise. Mais en dépit de son indolence extérieure, peut-être même à cause d'elle, il prononça une bonne harangue, une trop bonne, ce qui accentua les réserves de l'auditoire.

Et tout d'abord, il ne pouvait, sans être ridicule, adopter la pose et le ton humbles. Il devait considérer qu'il accordait une grâce plutôt qu'il n'en recevait une, et c'est ce que son exorde fit clairement, fièrement sentir. Je l'ai déjà utilisé : « Attentif dès mon enfance au récit de vos exercices, accoutumé à entendre exalter vos talents, né dans une maison où je voyais partager vos avantages et votre gloire, disciple de ces hommes célèbres qui formaient *alors* l'Académie, je n'ai jamais pensé que je fusse étranger pour vous, et quoique persuadé de mon insuffisance, *je me suis familiarisé avec l'idée que je pourrais vous appartenir quelque jour*. Souffrez donc, messieurs, que sans rien perdre de l'admiration que vous méritez, j'ose me présenter à vous avec la confiance d'un homme élevé sous vos auspices. »

(1) Lettre de Mme de Simiane à M. de Caumont, 20 février 1732.

Digitized by Google

Les cerveaux meublés de souvenirs littéraires se rappelaient certainement le coup de trompette avec lequel le capitaine, auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* inédite au moment même, avait jadis salué plutôt que remercié les quarante : « Si j'étais à la tête de la cavalerie légère de France et que.... » D'où une manière de scandale sur Paris. Étant donnée la différence des costumes, l'audace du prélat n'était pas moins grande. Bon sang ne peut mentir. Il y avait donc toujours de l'autoritarisme dans celui-là. Et comme toutes ces impertinences étaient insinuées par une parole caressante, on n'osa point protester, mais on se tut. Et le *Mercure de France* palliait ainsi le malaise causé par ce silence : « Ce discours quoique prononcé avec beaucoup de grâce fit moins de plaisir aux auditeurs qu'il n'en a fait depuis aux lecteurs. C'est le sort des ouvrages excellents qui gagnent toujours à être approfondis. La mesure que peut donner l'auditeur (surtout quand il refuse de la donner sympathique) ne suffit pas pour sentir dans toute leur étendue les beautés d'un certain ordre » (1).

Au reste, l'éternel repoussé, Mathieu Marais, cette fois encore, ne peut tout à fait empêcher sa rancune d'avouer généreusement : « Le pauvre M. de la Motte n'a pas rencontré de bons panégyristes, le dernier jour à l'Académie. *M. de Luçon a parlé noblement en certains endroits.* Mais à quoi a songé M. de Fontenelle avec son long et ennuyeux obscur discours qui est justement fait pour mépriser son ami » (*sic*) (2).

Cela sentait son Bussy, son Pellisson, son Fénelon. Sans vouloir paraphraser ce morceau d'ailleurs oublié, je ne me retiens pas d'en signaler ou une phrase habile ou une phrase pénétrante. Ainsi, l'évocation du cardinal était alors déjà bien fastidieuse. Mais Richelieu avait été évêque de Luçon, et un peu de broderie sur cette coïncidence renouvelait pour un instant le lieu commun usé. « Pardonnez-moi, messieurs, ce retour personnel de tendresse et de reconnaissance pour un

(1) *Mercure de France*, avril 1732, p. 756-769.
(2) *Op. cit.*, t. IV, p. 347.

Digitized by Google

bien qui fait encore aujourd'hui le bonheur des peuples qui me sont confiés. Je le dois à la science profonde et à l'éloquence victorieuse de ce grand ministre, disons plus, de ce grand évêque qui, chargé des soins de l'État, n'abandonna pas ses premiers enfants (les Luçonnais) et voulut bien veiller sur eux encore plus particulièrement que sur le reste des Français. » Et ce détail était vrai.

Bussy glissait de là à l'éloge, pour nous dithyrambique, de Louis XIV et de Louis XV, et arrivait à Houdart de la Motte à travers une série de transitions qui eussent délecté Boileau. Il faut la fin du discours pour songer à se demander comment tant de sujets et de personnalités y ont été effleurés sans qu'il y parût la moindre incohérence, le moindre coq-à-l'âne.

Lisez et jugez ces lignes sur son prédécesseur qu'il s'appliqua *in petto* et qu'on lui appliqua certainement : « Avant lui, peu d'auteurs avaient connu la modération et la douceur dans la dispute. On voyait souvent l'homme de lettres écrire avec grossièreté, le philosophe avec emportement, le chrétien même, en combattant pour la religion, oublier la charité. M. de la Motte, maître en cet art presque inconnu, nous apprit que dans les disputes les plus vives, on peut conserver toute la grâce et toute la modération d'un homme du monde. Dans cette fameuse querelle où il entreprit d'élever les modernes aux détriments des anciens, s'il ne remporta pas la victoire, du moins un jour, ses ouvrages devenus anciens serviront à leur tour de preuves à ceux qui soutiendront l'opinion contraire à la sienne. Jamais la force de ses raisons ne prit rien à la politesse qui les accompagnait. Son adversaire négligea cet avantage; et si leur cause avait été jugée sur la manière d'écrire, elle ne serait pas restée indécise. » Et n'était-ce pas encore lui-même que Bussy entrevoyait quand il continuait par l'éloge des vertus particulières de Houdart : « le charme de sa société, l'agrément de sa conversation, la sincérité de son commerce, la fidélité de son amitié », bref de tout ce qu'on appelait en langage contemporain « la douceur des mœurs », et lui toujours quand il approuvait le défunt de savoir « présenter

Digitized by Google

aux hommes la vérité avec toute l'insinuation dont elle a besoin pour leur plaire » (1).

La riposte de Fontenelle montre qu'on s'attendait, par cette élection d'un prélat, à mécontenter quelqu'un, et elle s'exprime si bien que les torts tournent du côté des mécontents : « Il arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms et aux dignités, et de songer du moins autant à décorer notre liste qu'à fortifier solidement notre compagnie. Aujourd'hui, nous n'avons pas cette injuste accusation à craindre. Il est vrai que vous portez un beau nom. Il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable. On ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous donnerait presque un droit héréditaire. La dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres : ces ouvrages (les mandements?) où vous avez traité des matières qui, très épineuses par elles-mêmes, le sont devenues encore davantage par les circonstances présentes. Beaucoup d'autres ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes. Mais, ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y règne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

« Nous voyons déjà combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli et plus délicat qui peut-être ne sait pas trop en quoi consiste notre mérite académique, mais qui connaît bien notre esprit. Ce monde où vous êtes né et où vous avez vécu ne se lasse pas de vanter les agréments de votre commerce et les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser ; mais l'Académie est bien aise que ses membres les méritent, elle que son nom d'Académie française engage à cultiver ce qui est de plus particulier aux Français : la politesse et l'agrément (2). »

(1) *Recueil des harangues, op. cit.* (« Discours de réception de Bussy », t. V, p. 10-20).

(2) *Recueil des harangues, op. cit.* (« Réponse de Fontenelle », t. V, p. 20-35).

Digitized by Google

Le nouvel académicien se tint parole. Il n'alla pas plus à l'Académie qu'il ne visitait son évêché. En porter allègrement le titre lui suffit, comme à la majorité de ses collègues. Et si l'on consulte les *Registres de l'Institut*, on verra avec stupeur que la moyenne des présences aux séances ordinaires du jeudi est de huit ; j'ai nommé l'abbé Terrasson, l'abbé Gédoyn, etc., les hommes du *Dictionnaire* et de l' « assiduité admissible ». Mais aux séances d'apparat, aux élections, aux réceptions, aux solennités funèbres, aux visites officielles à Versailles, chez le roi, la reine, le dauphin, une trentaine d'Immortels se révélaient, et je note parmi eux Bussy qui accomplissait cette mission avec une scrupuleuse dignité.

Les vengeurs des besognes académiques déploreront cette intrusion de grands seigneurs stériles dans l'illustre assemblée ; mais ce n'étaient là que des non-valeurs apparentes, et les bourgeois laborieux qui complétaient cette phalange brillante savaient bien à qui, depuis un siècle de salons littéraires, la France était redevable de cette politesse et de cette élégance si chèrement réclamées désormais pour nôtres. Ils ne tiraient pas, eux, la grimace aux confrères de qualité, ils leur faisaient une cour en règle et acceptaient leur dédain des travaux ordinaires comme naturel.

Quand il ne consultait pas directement l'ami de Voltaire, l'abbé d'Olivet évitait tout ce qui eût pu froisser un aussi grand personnage. Et quand, à sa demande, la Rivière lui avait envoyé pour son *Histoire de l'Académie française* un article sur le comte de Bussy-Rabutin, son éphémère beau-père, mais un article qu'on ne demandait pas si haineusement perfide, l'abbé d'Olivet l'avait supprimé en considération du prélat qui n'était d'ailleurs pas encore académicien (1).

(1) Voir sur cet épisode : JEAN-BERNARD MICHAULT, *Lettres choisies de M. de la Rivière*, gendre de M. le comte de Bussy-Rabutin, avec un abrégé de sa vie et la relation du procès qu'il eut avec son épouse et son beau-père. 2 vol., t. II, p. 202. Paris, Debure l'aîné, 1751 ; PELLISSON et D'OLIVET, *Histoire de l'Académie française*, Édition Ch. Livet. 2 vol. in-8°, t. II, p. 271. Paris, Didier, 1858 ; DEBERRE (L'abbé), *La vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle*, p. 146. Paris, Alph. Picard, 1902 ; La Rivière (au tome II de ses *Lettres*, p. 280) avance

Digitized by Google

Lorsqu'il se fut avisé de l'être et qu'il eut ajouté cette puissance nouvelle aux bienfaits déjà nombreux de son protectorat, ses recommandations de tel ou tel candidat auprès de l'abbé d'Olivet furent reçues avec une profonde inclinaison de tête (1). Voilà une excuse de son insouciance, proposée aux radicaux qui l'abominent.

Mais depuis un certain temps déjà, la brise soufflait moins légère, et l'Académie était ses Invalides. Une fatigue accompagnait ses habitudes de charmeur. Lui seul s'en aperçut, et son prestige le garantissait des vicissitudes de l'opinion; il avait toujours le secret de conserver ses fidèles, de griser les nouveaux-venus, de quoi séduire les meilleures compagnies. Il préféra se retirer doucement du monde, et que le monde n'y prît point garde; à la lassitude des triomphes, il préféra le repos d'un demi-oubli, et avec une modestie charmante — (toute sa vie efface la banalité de ce mot) — il se le déclara à lui-même et à quelques intimes : « Je ne saurais me résoudre à n'être plus aimable; je sens que je ne puis l'être qu'avec effort, il vaut mieux renoncer de bonne grâce à ce qu'on ne peut faire sans fatigue. »

Est-ce de l'épicurisme ou du stoïcisme? Aucune attitude

même que Mme de Coligny et l'évêque de Luçon détruisirent quatorze volumes in-fo des œuvres de leur père, et qu'ils cédèrent ses lettres pour 200 pistoles à un libraire « qui n'y a rien gagné ». Or, ces lettres, filialement ordonnées, eurent quatorze éditions en quarante ans. Voici un échantillon des sentiments littéraires de la Rivière sur Bussy : « Il avait un dégoût superbe pour les ouvrages d'autrui. Les siens fumaient d'amour-propre. Sa conversation était fort ennuyeuse. » On croit rêver!!. .

(1) PELLISSON et D'OLIVET, *Histoire de l'Académie française* (t. II, « Correspondance inédite de d'Olivet avec le président Bouhier »; tirée du manuscrit fonds Bouhier, n° 165. — V. Lettre de d'Olivet du 15 décembre 1732). — Sur Bussy académicien, on peut encore consulter : TYRTÉE TASTET, *Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française depuis* 1635 *jusque* 1855. Paris, Lacroix, 4 vol. (Bussy le fils occupa le fauteuil des deux Corneille. T. III, p. 140. Simple extrait de d'Alembert); ALBERT ROUXEL, *Chronique des élections à l'Académie française* (1636-1841). Paris, F. Didot, 1886 (v. p. 106); CHARLES BARTHÉLEMY, *Les quarante fauteuils de l'Académie française* (1634-1886). Paris, Henri Gautier, 1886 (v. p. 115); VÉDRENNE (abbé), *Fauteuils de l'Académie française*. Paris. Blond et Barral. 4 vol. 1886-1887 (t. II, p. 369-370. Écarts de date de dix années; le reste à l'avenant).

Digitized by Google

drapée; rien de cette raideur officielle de qui fait poser sa retraite ou sa conversion devant l'histoire.

Son renoncement ne fut pas toutefois si absolu qu'il ne connût désormais personne. Les intimes de M. de Luçon ne se laissèrent pas exiler sans protester; aussi bien le doux prélat n'avait point eu la cruauté de le vouloir, et ils continuèrent à le voir de temps en temps, à Paris même qu'il avait choisi pour sa retraite plutôt que sa gentilhommière de Bussy-le-Grand. Voltaire déjà glorieux, Gresset déjà célèbre, le P. Hénault, des immortels ses confrères, des prélats ses collègues, n'eurent point l'ingratitude de désapprendre le chemin de son délicieux intérieur. Et tandis que les candidats à l'Académie venaient solliciter son suffrage, le futur patriarche de Ferney continuait de lui soumettre ses manuscrits comme jadis Racine au délicat jésuite Dominique Bouhours.

Bref, il ne cessa d'apparaître dans son isolement « affable, prévenant, généreux, ne laissant à personne le temps de désirer les services qu'il pouvait rendre, jamais celui de les solliciter, ardent ami, incapable de haine, inaccessible même à la médisance, enfin *né pour le bonheur des autres dont il fit uniquement le sien* » (1).

C'est ce qui lui valut le privilège, rare dans la république des lettres, de n'être un sujet d'envie pour personne sinon pour les grossières gens. Jusqu'à la dernière heure, ceux qui se sentirent inférieurs à Bussy l'admirèrent. Ceux que nourrissait la conscience de leur valeur plus solide trouvèrent encore à s'enrichir dans son commerce et le dirent; ses égaux voulurent maintenir une distance faible entre eux et lui, ou ils lui laissèrent le haut bout. Lui, « toujours égal à lui-même, avait acquis le secret d'assujétir dans les autres cette inégalité qu'on nomme humeur », tout cela parce que cet homme fin eut toujours autant de finesse dans le cœur que sous le front, parce que sa bonté devinait le chemin des cœurs autant que

(1) J'emprunte à son successeur, à Étienne Laureault de Foncemagne, et à Rothelin qui répondit au récipiendaire. Leurs discours, un poids bien lourd, s'allègent singulièrement en parlant de l'évêque (voir *Recueil des harangues*, déjà cité).

Digitized by Google

son intelligence dégageait la formule des talents; il tenait d'ailleurs que les talents ne sont jamais mieux soutenus que par les ressorts du cœur; au doigté délié, frôlé à peine, de ses mouvements généreux, je soupçonne qu'il s'en cachait avec pudeur et qu'il se dérobait aux témoignages trop exprimés de reconnaissance. J'aurai bien garde de trop insister : je risquerais d'ailleurs le blâme de surfaire mon personnage, alors qu'il me semble seulement l'avoir découvert; on ne pouvait expliquer que par la bonté, et il fallait le faire, cette flatteuse et constante fortune si peu commune aux fils de grands hommes. Car c'est une chose admise qu'un grand homme épuise la somme de gloire attachée à son nom, et l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, sans compter Mme de Sévigné, semblait avoir accaparé et dépensé tout l'héritage du nom glorieux des Rabutin. Son fils en avait sauvé une parcelle sur laquelle il vécut, qu'il fit fructifier avec une sagesse aimable et dont il se constitua même un enviable patrimoine qui lui permit de porter allègrement, lui qui n'avait pas l'étoffe d'un héros, le poids des souvenirs familiaux.

Il y a au château de Versailles une galerie médiocre, mais qui donnerait un curieux enseignement au public s'il en avait l'accès : la galerie des académiciens.

Indépendamment de la cuirasse du chevalier, et malgré l'épanouissement d'une jovialité quelque peu gauloise, le portrait de Roger de Rabutin, vraisemblablement une copie, nous montre une physionomie haute, ou mieux hautaine, d'un ovale assez allongé et d'un plan très droit, sans l'affaissement d'aucune ligne fuyante. Un type assez proche du type de Racine, avec moins d'expression fondue, et plus de décision. On sent le grand siècle.

Dans le portrait de l'évêque de Luçon, la hautaine ordonnance des lignes droites est rompue; le front n'est pas encore fuyant, le menton n'est pas encore rentrant, mais un coup de pouce plus souple les a façonnés, le cadre du visage s'est arrondi; le regard brun des yeux ne pétille plus, il caresse, et es commissures des lèvres — des lèvres où fleurit la modération épicurienne —, laissent tomber leur pli ironique. De la

Digitized by Google

douceur et de l'ironie, voilà ce visage, et l'on ne sait si les doses en sont égales; mais l'ironie semble dominer, alors peut-être que la douceur est au fond. Et, du reste, je m'aperçois que Bussy-Rabutin avait déjà pressenti ce mélange dans le jeune abbé de 21 ans, quand il le qualifiait ainsi dans son *Histoire généalogique :* « Il avait bien de l'esprit et il était doux. Il paraissait qu'il y réussirait (dans l'Église). »

Sans le costume du prélat, on croirait voir la tête déjà mûrie d'un malicieux enfant. Si l'on songe, au contraire, qu'il fut l'ami de Voltaire, on lui trouvera des expressions parentes : écrasez un peu plus ce front calme; ratatinez ce menton, plissez, desséchez de mille rides sarcastiques ce visage frais, et la vieille sorcière que le buste de Houdon nous représente sous le nom d'Arouet nous sera évoquée.

Mais nous savons les coquetteries de l'évêque : la sorcière lui eût fait peur, et il avait voulu que son portrait ne révélât aucune marque de lassitude. Les infirmités qui alourdirent ses dernières années et occasionnèrent sa retraite n'importunèrent donc personne, et le rendirent même plus assidu auprès de son amie, la marquise de Rouvray. Les théologiens austères de notre époque, et les détracteurs, ses contemporains, trouvèrent cette amitié scandaleuse. Mais s'il est vrai qu'il faut toujours, pour en juger impartialement, opposer ou composer une psychologie individuelle avec la psychologie sociale de l'époque, nous pourrons déjà réduire la grandeur du reproche : les mœurs dissolues du haut clergé sont une riche matière pour les faciles anathèmes d'un pharmacien Homais, et l'on dresserait un catalogue incroyable des fredaines épiscopales ou archiépiscopales sauvées de l'oubli. Certains mitrés menaient de front plusieurs galanteries, et quand je dis plusieurs, je veux dire trois au moins. Nous n'évoquerons pas ici leurs noms. D'autres furent les exceptions de cette règle. Ils se sont appelés : Bossuet, Massillon, Bourdaloue, etc.

Quant au nôtre, je n'aperçois aucun fait précis le classant parmi ceux dont on disait en proverbe : « l'abbé va voir Philis ». Je ne recueille que des présomptions du contraire. Il était mondain, et pourtant Voltaire le jugeait encore

Digitized by Google

« douze mille fois » trop retenu dans sa mondanité. Et cette mondanité, tant incriminée jusque-là sans commentaire, aurait attendu un âge assez avancé pour sentir les suggestions d'un appétit coupable : car je présume qu'il avait dépassé la quarantaine, peut-être la cinquantaine, avant de fixer dans sa vie l'amitié d'une femme, la seule relation connue d'une vie toujours et ingénument ouverte cependant à toutes les malignités curieuses, et l'amitié d'une femme sur qui les gazettes bavardes sont singulièrement muettes. J'incline à croire que le prélat suivit tout simplement, outre une manière de sentimentalité permise même aux prélats, la recommandation formulée par feu son père dans son *Discours à ses enfants* : Bussy-Rabutin, qui faisait un sincère retour sur son passé d'aventures, aimait à répéter la parole biblique : *La maison du voluptueux ne prospérera point*, et il montrait l'« offense que le crime de volupté portait à Dieu, et tous les autres crimes où celui-là peut souvent engager ». Toutefois, « il ne voulait pas, par ses conseils, rendre ses fils des brutaux (des mufles, dirions-nous) avec les dames; au contraire, il les conviait d'être toujours avec elles honnêtes et polis, d'éviter seulement le trop grand commerce ».

D'ailleurs, le testament de l'évêque donne le mieux le ton que dut garder sa parfaite harmonie de cœur avec Mme de Rouvray. Il y est parlé de tendresse calme et sage plus que d'affaires, et j'ai savouré un plaisir discret à l'extraire du manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal où il s'est trouvé égaré je ne sais comment (1). Le voici :

« Coppie du testament de M. de Bussy, évêque de Luçon, mort à Paris le 31 octobre 1737.

« Je prie Mme de Rouvray en faveur de la tendre amitié qui a été entre nous depuis tant d'années jusqu'à ma mort, de vouloir bien exécuté comme il est écrit.

« J'ai aujourd'hui cent actions dans ma cassette; et soit qu'il y en ait plus ou moins lorsque je mourrai, voici l'emploi que

(1) Manuscrit 3723, Arsenal, verso du f° 198. (*Mémoires de M. le comte d'Alligny*, contenant l'histoire abrégée du Roy Louis XIV jusqu'à la paix de Riswick.)

Digitized by Google

j'en veux faire. Je prie Mme de Rouvray d'en faire tenir à Mlle Rabutin en Allemagne trente actions, et d'en donner un legs à ses domestiques.

« Ces payemens faits, je prie Mme de Rouvray de recevoir pour elle le restant de mes actions dont je lui fais présent avec toute la tendresse de mon cœur, la suppliant de ne point trop s'affliger de la perte du plus fidel et du plus tendre ami qui fut jamais, et qui encore à peine étoint dignes d'elle.

« Personne de qui scait les présentes dispositions, je la prie de n'en rendre compte à qui que ce soit.

« A Paris le 22 juin 1736. »

Et c'est uniquement par deux notes ajoutées au manuscrit que nous savons le chiffre du montant : 200,000 francs, et la part restant à Mme de Rouvray : cinquante-six actions, comme c'est Mme de Simiane qui nous apprend le titre des actions : elles étaient du Mississipi !

Je laisse maintenant à quiconque le voudra le soin d'interpréter à son goût les termes de cet adieu. Je désire seulement que l'interprétation n'en soit pas immodérée. Le caractère du prélat s'y prête mal, et il eût, par exemple, ressenti la peine du procès que des parents mécontents intenteront à la marquise héritière (1).

Bussy s'éteignait donc comme le déclin d'une sereine journée, et avec la conscience nette de ce déclin, de cette sérénité, de l'unité de sa vie, peut-être aussi la conscience qu'il avait été, entre cent, un demi-héros d'une époque de transition vouée à l'oubli rapide, comme ces vallées dont la courbe relie entre eux le pied des sommets, et que la nuit touche les premières. Son intelligence est du XVIIIe siècle et avait déjà le recul nécessaire pour juger ce dernier tiers du XVIIe siècle où, d'autre part, ses racines plongeaient fortement; et justement son éducation lui fit comprendre le caractère de transition entre les deux âges. Il ne nous l'a pas dit, comme tant d'autres choses que nous eussions souhaitées.

(1) Voir l'*Indicateur* de Fontenay-le-Comte, où il en est question.

Digitized by Google

Enfin, une forme accidentelle, — car il en fallait une, puisqu'il n'était pas à proprement parler malade —, une apoplexie le frappa le 31 octobre après-midi 1737, comme son père avait été frappé en avril 1693, et il mourut à l'âge raisonnable de 68 ans.

Son service funèbre, célébré en plusieurs endroits par divers corps, quelques articles nécrologiques, son remplacement à l'évêché de Luçon, son remplacement à l'Académie française, furent des prétextes à différer un instant encore le moment de l'oublier. Après quoi on l'oublia. Son souvenir se perdit avec le souffle léger qui avait animé sa vie, et dans le paradis des prélats indulgents, son ombre souriante ne dut pas trop souffrir qu'on le sacrifiât à la gloire de son père et de sa cousine.

ÉMILE GÉRARD.

Paris, avril 1905.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

On va, enfin, nous donner les *Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï*. L'éditeur Stock, qui a entrepris cette importante publication, fait bien les choses Dans un format commode et à un prix très modéré (2 fr. 50 c. le volume), il réunit en quarante-trois tomes, de 400 pages environ chacun, toute la production d'un des plus grands remueurs d'idées du XIXe siècle, d'un de ceux qui ont exercé le plus d'influence, tant par leur personnalité même que par leurs écrits. On a lu plus haut des pages curieuses et variées (comme les points de vue où se placent nos collaborateurs) sur le comte Tolstoï; on trouvera dans l'édition Stock le moyen de contrôler notamment les opinions exprimées sur la pédagogie et la philosophie du célèbre écrivain.

Parmi les volumes parus de cette édition, citons *La guerre et la paix*, les sortes de mémoires où, dans des récits disposés chronologiquement, Tolstoï raconte les épisodes de ses premières années (*L'enfance*), puis *La jeunesse,* puis nous mêle aux observations de sa maturité (*Les cosaques, L'incursion, La coupe en forêt, Sébastopol,* etc.). Des volumes de propagande morale et religieuse, nous avons un curieux spécimen dans : *Que devons-nous faire?* Mais on nous promet la totalité de cette littérature si dissemblable de celle que notre goût dilettantesque a surtout aimée en Tolstoï, y compris ses articles pédagogiques du *Journal de Iasnaïa-Poliana*, des contes pour les enfants, des interprétations des Évangiles, etc. Nous reviendrons sur ces publications successives.

*

C'est avec plaisir et en bonne place que nous annonçons un nouveau livre de M. Ernest Gossart, l'excellent historien bruxellois. Les travaux de pure érudition et d'absorbantes fonctions n'ont pas, semble-t-il, capté tout le temps de l'aimable conservateur des imprimés à la Bibliothèque royale. De sa table surchargée de livres et de papiers tombent encore des miettes qu'un éditeur intelligent a eu l'excellente idée de ramasser. Ces miettes historiques, on les retrouvera, fraîches et savoureuses, dans un petit livre illustré avec

Digitized by Google

goût et intitulé de façon piquante : *L'auberge des princes en exil.* Le sous-titre : « Anecdotes », est trop modeste, car, si les chapitres de ce livre, consacrés aux aventures de princes et princesses exilés temporairement sur la terre brabançonne, ont un intérêt anecdotique, on peut dire qu'ils constituent en même temps de véritables contributions à notre histoire. Grâce aux recherches de M. Gossart, il est maintenant établi que la cour de Bruxelles, au XVIIe siècle, ne fut pas le triste et monacal séjour dont parlent nos manuels. La galanterie, le faste monarchique, les arts s'y partagèrent l'attention amusée d'une noblesse que la présence successive de la princesse de Condé, de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans, du duc Charles de Lorraine, de la reine Christine de Suède et du grand Condé animait de son entrain contagieux et orientait vers les plaisirs délicats. Tout cela est raconté avec beaucoup d'agrément, dans une langue dont la simplicité est très suggestive et sous-entend plus qu'elle n'exprime. W.

*

Encore une œuvre de vif attrait, qu'il nous deut de devoir annoncer sommairement. C'est la biographie d'*Albert Samain*, par M. Léon Bocquet (Paris, *Mercure de France*). On parle beaucoup de décentralisation. La meilleure façon de démontrer sa possibilité et surtout son opportunité morale et sociale, c'est d'agir. Or le livre est un acte, et celui de M. Bocquet est un acte tout particulièrement touchant de piété filiale. Je connais peu de biographies de poètes à la fois plus attachantes et plus étudiées. Le poète qui l'a écrite — car M. Bocquet est un artiste du vers, et, qui plus est, un directeur de revue provinciale très diligent — a mis tout son cœur et toute sa fine sensibilité dans le portrait qu'il a fait de l'auteur du *Jardin de l'infante.* L'homme, l'écrivain, le technicien du vers sont successivement envisagés avec des soins qui pourraient paraître minutieux, parfois même puérils, si tout ce qui touche un maître de l'art n'était intéressant à quelque titre. Des pages sur la science métrique d'Albert Samain, sur sa connaissance de la langue, etc., sont d'autant plus méritoires qu'elles sont plus rares dans les monographies de l'espèce. W.

*

Les revues — Oui, les revues passent, non plus comme les feuilles, mais comme les fruits. Citons *Vers et prose*, où M. Albert Mockel, entre autres amis et collaborateurs, tient une place distinguée. C'est une curieuse et fière tentative de revue tout à fait indépendante, groupant à nouveau les réformateurs inégalement heureux, mais également sympathiques, de la poésie française entre 1890 et 1905. Puis annonçons chez nous, timide et captivante, une

Digitized by Google

revue également intransigeante où nous retrouvons MM. Beck, Collin et Vandeputte parmi ceux qui collaborèrent ici. *Antée*, joli titre, plus jolie promesse d'art.

*

Deux livres de critique catholique. — Je m'excuse de rapprocher ces deux termes, dont l'un qualifie assez bizarrement l'autre. La critique, en effet, n'a rien à faire, croirait-on, avec telle ou telle confession, et quand elle a prétendu s'en réclamer, devenir doctrinale et formuler des arrêts du haut d'une chaire, cela ne lui a guère réussi; tout l'esprit de Pontmartin, tout le talent de Barbey d'Aurevilly n'ont pas sauvé leurs jugements littéraire du plus total oubli; de l'œuvre si personnelle de Louis Veuillot, les portions de critique littéraire sont évidemment les plus caduques, tandis que, sans remonter au XVIIIe siècle, ni même à Villemain, on peut admettre que la critique indépendante, celle de Sainte-Beuve en tout premier lieu, reste encore pleine de vie et féconde en enseignements. Le protestantisme de Schérer n'a rien ajouté, au contraire, à l'acuité de ses observations.

Tout cela n'implique point qu'un catholique sincère ne soit intéressant à ouïr disserter sur les œuvres de nos contemporains. On lui demande seulement de le faire avec modération et avec tact. Ce sont deux qualités que possède M. Eugène Gilbert, et dans des recueils d'articles antérieurs, il a victorieusement démontré que ses convictions religieuses ne gênaient pas sa judiciaire aux entournures; on l'a vu impartial, ou tout près de l'être, pour des écrivains aux antipodes de sa mentalité, tels que Verhaeren ou Lemonnier. Il vota un prix triennal d'enthousiasme à l'auteur de *Monna Vanna*. Dans *France et Belgique* (Paris, Plon), il a, sous un titre quelque peu vague et ambitieux, réuni des articles d'une bonne tenue, ne sentant pas l'improvisation du publiciste, se lisant ou se relisant avec un incontestable agrément. Pourquoi il est allé demander à M. Bourget un patronage qui se fût justifié après les *Essais de psychologie littéraire*, mais qui ne se conçoit plus maintenant, c'est ce qui a dû intriguer et même dépiter maint lecteur. En tout cas, l'auteur de *Mensonges* et de tant de mondanités malsaines l'en a puni cruellement, en écrivant une consultation doctorale, dont l'intense cocasserie dépare ce très intéressant livre d'un de nos plus sympathiques confrères. Après s'être assez sottement plaint que M. Gilbert, en cela d'accord avec la totalité des bons juges, eût cru pouvoir proclamer la conversion du « maître », tandis qu'il eût dû, au contraire, affirmer « l'unité profonde de *sa* pensée », l'éminent académicien prend la peine d'annoncer à M. Gilbert qu'il appartient « à une époque dont la science a été la première et constante éducatrice » et qu'il suffit « d'étudier

Digitized by Google

(*sic*) la table des matières » de son livre pour s'en rendre compte. A l'en croire, l'aimable critique de la *Revue générale* aurait procédé comme « les grands professeurs de clinique, les Trousseau, les Dieulafoy, les Grasset, etc., etc. ». On ne se moque pas plus galamment du monde, et j'ai admiré la longanimité de mon confrère, qui n'a pas retourné à l'Institut, franches de port, de telles impertinences.

Mais revenons au livre et répétons qu'il témoigne d'un très courageux effort vers la sincérité extra-confessionnelle, d'une clairvoyance louable et d'un goût sûr M. Gilbert a su être « ondoyant et divers » et formuler ses légitimes réserves dans un ton discret, ni agressif, ni banal.

On n'en peut dire autant de M. Firmin Van den Bossch, dans ses *Impressions de littérature* (Bruxelles, Vromant). Celui-ci, malgré de réelles et solides qualités d'écrivain, nous apparaît homme de parti, et rien qu'homme de parti. Et il l'est dans une gamme, dont le passage suivant sur la mort d'Émile Zola permettra d'apprécier la distinction : « M. Émile Zola a disparu dans un banal fait divers naturaliste, rendant le dernier soupir à même l'ordure où il s'était complu toute sa vie. » *Le Patriote* n'aurait pas trouvé des accents plus miséricordieux. Ailleurs, les doutes émis, même dans les rangs catholiques, sur la sincérité de la conversion de J.-K. Huysmans, provoquent la colère du critique, qui trouve aussitôt des épithètes que lui empruntera sûrement la petite presse de province : « Prudents Zoïles », « Savonaroles *modern-style* », etc. Que nous sommes loin de l'urbanité si amène de M. Gilbert! Il faut d'autant plus le regretter qu'en plus d'un endroit, et malgré les défauts inhérents à une constante attitude de polémiste ferrailleur, M. Van den Bossch a des notes justes, des souvenirs attachants (notamment sur Max Waller) et des caractéristiques littéraires, traitées de verve et en plénitude de talent. W.

*

Notre collaborateur, M. Henri Liebrecht, vient de publier avec M. Ch. Morisseaux une comédie en trois actes, *Miss Lili,* qui fut jouée le 12 avril dernier sur la scène du Parc. Les qualités littéraires de cette œuvrette s'apprécient mieux à la lecture, et on peut espérer qu'en acquérant l'expérience du théâtre, les jeunes auteurs réussiront dans une carrière où trop peu de Belges se sont heureusement essayés jusqu'ici. (L'édition artistique, Paris, 22, rue Saint-Augustin.)

*

Sous ce titre : *Virgile puni par l'Amour,* notre collaborateur parisien, M. Adolphe Retté, a réuni quelques nouvelles, dont une a paru ici même : « L'aventure de Pierre Olry ». Dans une langue très simple, avec le sens de l'observation et le goût de la nature agreste

Digitized by Google

qui le caractérisent, M. Retté a su être vrai et attachant. Nous sommes loin de la manière de ses premières affabulations; mais nous croyons qu'il n'y a pas lieu de s'en plaindre.

*

Nous sommes en retard pour annoncer le premier fascicule de l'*Histoire de la littérature française classique,* de M. Fernand Brunetière (Paris, Delagrave, in-12). Le second fascicule a paru et il est consacré à la Pléiade. Le premier, qui prête davantage à la polémique, se subdivise en trois tronçons. C'est d'abord une introduction où la Renaissance en Italie, en Europe et en France est étudiée à grands traits. L'auteur n'y a pas cherché l'originalité en des vues d'ensemble, tranchant sur celles de ses principaux devanciers, Burckardt et Voigt; il a simplement analysé la vie et l'œuvre de quelques humanistes, d'un Valla ou d'un Erasme, sans trop se soucier de raccorder vigoureusement les données qu'il groupe à son véritable sujet. Le deuxième fragment, qui constitue le livre I, est intitulé : *Autour de la réforme,* et il y est question de Marot, de Rabelais et de la reine de Navarre; le livre II est consacré à Calvin, et c'est, de tout ce premier fascicule, conçu suivant les vues du passé, mais pensé et écrit avec la vigueur coutumière de M. Brunetière, la partie qui impressionne le plus favorablement. Il n'en est pas moins vrai qu'on conçoit difficilement une histoire de la littérature, partant de l'an 1515, c'est-à-dire une méthode chirurgicale sectionnant un organisme au lieu de nous l'offrir tout entier, dans le libre jeu de ses veines, de ses muscles et de ses nerfs. Comme si le classicisme datait de 1515, et comme si, en 1515, on avait brusquement rompu avec la tradition nationale ! W.

*

Le *Mouvement littéraire* (1904) que notre confrère Ph. Emmanuel Glaser publie à la librairie Ollendorf, est un de ces volumes que l'on aime à consulter. On est, grâce à lui, rapidement au courant de toute la production littéraire d'une année. Emmanuel Glaser, dans ses brèves et attentives notices, n'a pas écrit une seule page qui ne soit intéressante, et sa façon journalistique d'envisager sa tâche n'est pas sans attrait. M. Paul Hervieu, de l'Académie française, a consacré au *Mouvement littéraire* une curieuse préface, où il souhaite que cette publication continue d'année en année.

*

L'Institut de sociologie Solvay fait preuve d'une remarquable activité. Nous avons récemment signalé toute une série de petits livres d'un aspect attrayant et d'un format commode, publiés sous ses auspices. En voici d'autres, qu'on lira avec plaisir et profit : J. Joteyko, *Entraînement et fatigue au point de vue militaire,* avec une

Digitized by Google

préface de Ch. Richet; — L. Querton, *L'augmentation du rendement de la machine humaine*, et, du même, *Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical;* — L. Théate, *Les sociétés anonymes : abus et remèdes* (Misch et Thron, éditeurs à Bruxelles). On ne peut refuser à ces travaux, outre la valeur d'érudition ou de découverte qui leur est propre, d'être dans le sens très juste de l'actualité sociale; aussi semble-t-il qu'ils soient assurés d'un prompt et large débit.

*

M. Édouard Dreyfus-Brisac, dont nous avons annoncé deux livres très paradoxaux, consacrés à Nicolas Boileau et à La Rochefoucauld, vient de publier un troisième recueil de passages comparés, sous le titre singulièrement prometteur de *Plagiats et réminiscences ou le jardin de Racine* C'est la même méthode, ou l'à-peu près facile voisine avec des remarques justes et des constatations neuves. Dans une préface versifiée, comme les précédentes, l'auteur parle de lui avec une modestie qui désarme :

Je ne suis cuvette, ni Dieu;
Que si, grâce à mes coups de mine,
Un brin de vérité chemine
Dans quelques esprits hésitants,
Je n'aurai pas perdu mon temps.

*

Il est toujours intéressant de connaître les sentiments, les émotions, les idées que peut faire naître chez un étranger une étroite familiarité avec le sol, les choses et les êtres d'un pays où il a séjourné, surtout s'il se trouve que cet étranger a été préparé par son origine et son éducation à ressentir fortement les impressions de nature, d'histoire et d'art qu'éveille le spectacle de la vie contemporaine et des monuments du passé. M. W. Morton Fullerton, l'auteur de *Terres françaises* (Paris, Colin, in-12), est de nationalité américaine; il est né et a grandi dans cette New-England où se déroula une lutte d'un siècle entre la France et l'Angleterre; son âme a vibré de bonne heure aux émotions historiques; aussi ses notes de voyageur à travers la Bourgogne, la Franche-Comté et la Narbonnaise ont-elles une saveur originale et pénétrante. Riches d'un savoir discret et sûr, ces notes seront précieuses à tous ceux qui ont encore l'idée d'emporter un livre dans leur valise de touriste.

Digitized by Google

LETTRES DE VIEILLESSE DE BEAUMARCHAIS

Peu d'hommes furent aussi actifs que Beaumarchais. Le XVIIIe siècle est, d'ailleurs, plus qu'aucun autre, le siècle de l'activité, de l'activité policée. Après l'énergie déréglée des hommes de la Renaissance, avant l'ambition désespérée des hommes de ce siècle, ce fut un accord parfait de la civilisation et de l'activité : il semble que les énergies canalisées et réglées soient aidées par ces points d'appui, et en même temps elles ne sont pas arrêtées, gênées et opprimées par la civilisation centralisatrice de nos États contemporains. C'est l'époque de Mme de Tencin, de Voltaire, de Casanova, de Mirabeau, de Talleyrand : on voit des buts précis, on les atteint avec tous les moyens suggérés par un grand sens de réalité, et rien ne contrecarre cette union de l'intelligence et de la volonté : morale et préjugés, on a tout oublié, on a tout omis, on est homme, et rien plus.

Cela nous explique Beaumarchais, mais cela ne le diminue pas : il y a toujours plaisir à le voir se démener, traversant l'Europe, et se moquant des rois qu'il joue, des grands qu'il protège, des ministres qu'il caresse un peu comme le chat qui s'amuse avec la souris; primesautier, toujours prêt à mourir de désespoir pour ressusciter le lendemain plus vivant que jamais; procédurier, inventeur de combinaisons commerciales; dilettante inconscient qui aime les incertitudes pour la joie de la lutte, enfin toujours le plus vivant des hommes et vraiment unique pour ce rebondissement perpétuel.

Je publie ici des lettres de sa vieillesse qui le montrent toujours plus énergique, et aussi actif qu'à ses débuts.

Elles proviennent du manuscrit 933 de la bibliothèque de Lille.

Ces lettres sont adressées à ses correspondants commerciaux en Amérique, Chevalié et Rainetaux.

Louis Thomas.

Digitized by Google

I (1)

Pour Chevalié.

Paris, ce 10 nivose, an VI,
répondant au 30 décembre 1797.

C'est à vos deux lettres, du 28 aoust 1797, de Richmond et du 31 octobre suivant, de New-York, que je répons, mon Chevalié ! La première m'a été transmise par MM. Riccé, Bellamy de Hambourg, adressée à eux par M. Rainetaux, en date du 30 7bre, et la seconde m'est venue depuis par Bordeaux.

Une lettre de moi du 8 8bre a croisé les deux vôtres, j'en joins ici le propre original que j'avais remis tel que je vous le transmets à M. D' Hervilé, nommé commissaire et ordonnateur général à Saint-Domingue, qui vient de me le renvoyer, sa mission ayant été changée par le Directoire, et n'allant plus au Cap français en cette qualité. Je vous joins cet original, quoique inutile à son objet ; pour que la liaison de toutes nos idées ne soit pas trop interrompue.

J'ai vu le général Marshall, homme de grand mérite, et vous apprends avec plaisir que toute ma famille vit dans la plus douce liaison tant avec lui qu'avec M. Gerry, son collègue. M. Marshall, en me donnant sa franche opinion sur la justice de la confirmation du gain de mon procès à la Cour d'appel d'Amérique, m'a dit obligeament : Si j'étais un des juges, votre affaire ne souffrirait pas la moindre difficulté ; mais je ne puis rien assurer sur la manière dont le Tribunal d'appel envisagera cette cause. Alors je lui ai dit que votre opinion à vous, Chevalié, était de ne

(1) Ce premier paquet renferme une lettre du 10 nivôse, an VI (30 décembre 1797), une addition du 5 janvier 1798, une autre du 11 mars de la même année, un post-scriptum du 12 du même mois, une addition du 8 germinal, an VI (28 mars 1798) et, enfin, un dernier morceau du 25 du même mois (14 avril 1798).

Digitized by Google

pas l'entamer qu'il fut de retour au Continent; il m'a répondu que s'il y retournait à tems, il m'y servirait de tout son pouvoir.

Nous sommes tous d'avis, ma famille et moi, qu'il est très à propos de ne point cumuler tant d'incertitudes ensemble, et qu'il faut avoir le cœur net sur l'affaire de Virginie, avant de pousser vivement celle du Congrès général : car, dans la détresse où nous sommes, je me trouve un fond de terreur sur notre fâcheux avenir, qui nuirait très certainement à la fierté de mes démarches. Assurons-nous donc, d'abord, d'avoir du pain par le gain de ma cause à la Cour d'appel; alors, dégagés du besoin qui nous talonne, je ne craindrai plus que la tactique américaine s'exerce contre moi sur deux grandes affaires à la fois. Le gain de celle de Virginie me rendra toute ma vigueur pour débattre avec force, et sans ménagement, mon affaire avec le Congrès, car je ne craindrai plus une ruine totale, la partie Virginienne étant sauvée pour nous, et ma famille étant au moins tranquille, malgré la médiocrité, après une grande fortune! Laissés donc reposer l'affaire du Congrès, j'entends l'affaire rigoureuse; continuant d'entretenir la bienveillance de ceux qui nous en marquent, de façon qu'on ne se doute pas que votre motif de retard est d'assurer notre subsistance en Europe par le succès de l'affaire de Virginie, laquelle doit passer avant tout, vu son importance majeure et la solidité de nos motifs.

C'est à vous, mon ami, de juger si vous devés attendre le retour de M. Marshall, ou si vous oserés presser le jugement d'appel sans lui. Je ne puis que vous faire participant de nos souffrances, que chaque jour rend plus intolérables Tout mon avoir là bas, peut-être, est suspendu [au succès incertain de la négociation dyplomatique que vos députés ont ici sur] le rapprochement désirable des deux puissantes Républiques! J'y mets tous mes faibles moyens, faibles, hélas! quand nul, autant que moi, ne sent l'immense utilité pour les deux peuples de cette grande réunion! Revenons à moi maintenant.

Digitized by Google

Le vague et l'incertain que vous mettés, mon ami, dans vos moyens de me faire passer les fonds que je devrais avoir reçus depuis longtemps, vu ma détresse qui s'augmente d'une manière intolérable, ne m'ont donné jusqu'à présent que le résultat douloureux dont voici le tableau exact. Dans le chagrin qui me poursuit, je ne puis vous entretenir que de mes peines qui sont grandes.

Vous m'écrivés le 28 aoust : que si MM. Grévignée de Malaga ne vous ont pas expédié des eaux de vie, je recevrai de leur maison 7000 ou 8000 gourdes, etc. De là, incertitude sur le fond, incertitude sur la somme, et pas de possibilité de ma part de vous accuser si j'ai reçu ou non cette somme de Malaga avant la réponse de MM. Grévignée. Et voilà donc la mienne à votre lettre forcément retardée au moins de six semaines ; ce n'est qu'avant hier 28 décembre que, pour unique soulagement de mes besoins qui sont des plus pressans, je reçois en réponse de MM. Grévignée qu'ils n'ont plus aucuns fonds à vous, vous ayant expédié dans le mois de septembre les eaux de vie, produit du chargement en farines du sloop américain *Poggi*, condamné par le consul français à Malaga, de façon, disent-ils, que c'est une affaire finie pour eux. Et voilà mes fonds retardés de six ou de neuf mois au moins par le seul fait de cette manière incertaine de faire des dispositions d'argent aussi peu sûres, à deux mille lieues d'éloignement, pour votre ami qui souffre, et qui ne reçoit rien quand il manque de tout.

Par votre mesme lettre du 28 aoust, qui part le 30 septembre de Newyork, vous écrivés à MM. Riccé, Bellamy, de Hambourg, qu'ils fassent assurer sur le navire La Charlotte, capitaine Neill, qui va partir en droiture pour leur ville environ 7 à 8000 gourdes de sucre et caffé, avec ristorne sur un autre navire, si la Charlotte ne partait pas.

Et mes amis de Hambourg m'écrivent : incertitude sur la somme à assurer ; incertitude sur le départ du navire La Charlotte : cela devient et trop cher et trop vague pour

Digitized by Google

que nous formions l'assurance sans un ordre exprès de vous mesme. Cette assurance et la ristorne coûteront au moins 5 %. Mais, si les sucres et caffés sont de très bonne qualité, l'affaire peut supporter ces frais.

Et moi, je leur réponds : assurés pour 8 mille gourdes quoi qu'on soit incertain si l'envoi montera à 7 ou 8 mille. Mes amis ont fait l'assurance ; et voilà votre lettre du 31 octobre qui m'apprend qu'au lieu de sucre et de caffés vous convenés avec mon ami Cazenove qu'il vaut mieux m'envoyer des traites. D'où il suit, mon ami, qu'il faut que l'on détruise l'assurance faite à Hambourg sur 8000 gourdes de sucre et de caffé qui ne seront plus embarqués. Cela me coûtera 1/2 % pour la ristorne.

A travers tant d'incertitudes, vous m'envoyés une traite de mille francs d'un bon jeune homme, dites-vous, sur Saint Martin négotiant de Rouen. Et ce M. de Saint-Martin, après m'avoir fait écrire trois fois, me répond qu'il n'a point de fonds au jeune de Gurard, et que le malheur des tems l'empêche de se mettre à découvert de cette somme; et voilà mon ami, les tristes 100 pistoles du jeune homme, allées avec les 7 à 8000 gourdes de Malaga, et les 7 à 8000 gourdes du sucre et du caffé par Hambourg. Et sur mes fonds à recevoir, depuis deux ans que j'en ai un si grand besoin, je ne reçois pas un denier de tout ce que vous m'annoncés; et il m'en coûte de 8 à 900 gourdes pour payer la ristorne de l'assurance de Hambourg. Est ce ainsi qu'on fait des remises?

Quand j'étais riche, mon ami, ce n'était rien : je prenais patience; mais aujourd'hui que le désordre apporté dans mes facultés et mes biens par quatre années de proscription me réduit à courir après tous mes débris, voyés quelles tristes figures font les remises que vous me faittes! Quand on correspond d'aussi loin, les résolutions que l'on prend ne sauraient être trop précises, sinon tout se résout en attentes inutiles, en frais, en annullations d'intérêts; et depuis deux ans pas un sol ne vient de votre continent.

Digitized by Google

Cependant je reçois, par votre lettre du 31 octobre, 3 mille gourdes piastres, en deux traites de Vos et Graves, l'une sur Widov Nairac & c., d'Amsterdam de 2100 gourdes, et l'autre sur Jacob, Anbr, Pool, & c., de 900. Et de mesme que je vous préviens de l'envoi que je viens de faire de la traite de 100 pistoles de France, sur le père du jeune Gurard à Gisors, à déffaut de paiement de Saint-Martin, de Rouen, avant d'être certain si la traite sera payée; je vous accuse la réception des deux traites de Vos et Graves, avant qu'elles soient revenues de l'acceptation d'Amsterdam.

Enfin, pour qu'à travers d'aussi grands intérêts que ceux du jugement d'appel que vous suivés, ces petites sommes morcelées, qui se sont réduites à des envois sans aucun fruit, ne se renouvellent pas, mon ami, je vous prie de me faire passer, sans autre retard que celui qu'exige nn envoi clair et net, 120 mille livres tournois, tant sur les fonds que vous avez pu liquider, que sur ce que tiennent encore mes divers débiteurs, parmi lesquels je comprends M. Delatil, à qui je ne pardonne pas la somme de 60 mille francs qu'il m'a fait perdre quand il gérait pour moi, par l'infidélité de l'homme qu'il avait choisi pour aller toucher ces fonds-là, et sur lesquels il a abusé de son crédit pour me faire condamner à la perte des fonds qu'il aurait dûe seul supporter; je vous demande, dis-je, mon ami, une somme nette à Paris de 120 mille livres tournois dont j'ai le plus pressant besoin, y compris les 15 mille francs des deux traites sur Amsterdam. Dieu sait, si je pourrai me traîner jusqu'au tems où cette rentrée me viendra! Le reste en vos mains servira à suivre toute seule mon affaire de Virginie, dont le produit, j'espère, nous mettra en état de pourvoir largement ensuite aux frais de celle du Congrès.

Après vous avoir écrit sèchement, ennuyeusement, les tristes détails qui précèdent, disons deux mots du très doux intérêt que j'ai remarqué dans les phrases qui terminent votre lettre du 28 aoust. Soyés sur, pauvre ami, que

Digitized by Google

je ne vous aurais jamais affligé, sur le compte de votre père, s'il ne m'eût écrit le premier qu'il vous envoyait mes reproches par triplicata, disait-il. Pouvais-je, d'après cette étrange menace, me dispenser de vous instruire de la nature de mes griefs dont il eut du vous faire grâce? Il fallait bien que vous sussiez qui de nous deux avait raison. De ma part, et plus jamais, vous n'en entendrés un seul mot; mon cœur a bien compris le vôtre, et je vous en estime plus, de votre respect filial.

Vous aurés encor aujourd'huy cette longue lettre copiée de la main de mon amie, de ma très honorée épouse qui, après avoir bien rempli pendant ma proscription l'emploi du plus utile agent pour me faire rentrer dans mon pays, veut bien se réduire aujourd'hui à celui de mon secrétaire, en attendant que nos moyens nous permettent d'en reporter l'emploi sur quelque bon jeune homme à qui nous donnerions les appointemens qu'elle épargne. Pour conserver sa vie qu'elle employait à préserver la mienne, elle avait été obligée de se divorcer d'avec moi; nous nous sommes remariés, pour souffrir de nouveau ensemble. Elle vous aime ainsi que moi, et vous en assurera elle-mesme.

Caron BEAUMARCHAIS.

Depuis que ma lettre est écrite, mise au net par ma Thérèse, et signée de moi, mon ami, je réfléchis qu'aujourd'huy 5 janvier 1798 vous devés avoir reçu les eaux de vie de Malaga parties en septembre 1797. Et je pense que vous vous affligés pour moi de cette fautive remise de 7 à 8 mille gourdes dont les fonds vous sont retournés. Je me persuade aussi qu'au moment de leur arrivée vous avés surement pourvu à ce que, sans perdre plus de temps que celui d'une autre dépêche, je reçoive de vous par la plus prochaine occasion cette somme qui, de l'Espagne vous retourne vers l'Amérique, quand elle m'était destinée à Paris. Dans mon opinion, je crois que je la recevrai avant l'arrivée de cette lettre qui croisera la vôtre m'apportant

Digitized by Google

les secondes des deux traites de Vos et Graves que vous m'annoncés devoir m'être remises par MM. Riccé, Bellamy, de Hambourg.

A la manière dont j'insiste pour qu'il me rentre incessamment sur mes fonds qui sont entre vos mains 110 à 120 mille livres, vous jugés bien que je suis aux abois. Vous jugés bien aussi avec quelle affliction je vois l'affaire de Virginie, la seule qui puisse me relever de tant d'horribles pertes que je souffre, suspendue près de deux mortelles années depuis le premier jugement. J'admire avec quelle fatalité jamais un incident sur aucune de mes affaires d'Amérique ne m'a fait perdre moins de tems que deux ans; et cette affaire de Virginie si importante, puisqu'elle est celle dont la fin est la plus prochaine, est pourtant, mon ami, la chose dont vous m'entretenés le moins! Dans vos deux lettres auxquelles je réponds, vous n'en touchés pas un seul mot. Ce silence, et le peu que m'en a dit M. Marshall, me semblent d'un funeste augure! Le mérite bien reconnu de cet homme de loi, de guerre, et de dyplomatie, rend elle sa présence d'un assés grand poids dans l'affaire pour que vous pensiés devoir laisser tout de côté, quelque espace de tems que son absence se prolonge? Et n'avés vous rien à me dire de ce qui vous force à cette inaction si pénible, puisque vous ne m'en parlés pas? Ah! que la joie du premier jugement est détruite par cette prolongation silencieuse! De mesme que je vous dis mes peines, quoique j'en taise les trois quarts, vous devriés bien, mon ami, me raisonner aussi des vôtres! Réfléchissés de quelle importance majeure pour une famille ruinée est le résultat de ce procès immense, auprès des minimes objets dont cette triste lettre est pleine! Voyés quelle comparaison à faire du faible morcelage d'une centaine de mille francs, que nous traitons pendant huit pages, avec trois millions et demi dont nous n'osons pas nous parler! Ceci, mon cher ami, n'est pas un reproche, non, non; je sais que vous n'en mérités aucun. Ce n'est pas un reproche; ce n'est que

Digitized by Google

l'expression du plus grand chagrin de ma vie, quand, vers la fin de ma carrière, je vois cette fatalité pézant de toutes parts sur ce qui me concerne! Rappelés vous à ce sujet qu'il y a plus d'un an que votre père a divulgué en France ce que j'avais tant d'intérêt à laisser ignorer, je veux dire le sort du premier jugement, jusqu'après l'effet du second. On me croit, sur la foi de son indiscrétion, un millionnaire, et j'ai besoin de cent pistoles. C'est de l'affaire de Virginie que je croyais que vous confériériés d'abord avec mon ami Cazenove; et si des sacrifices tels qu'on les fait partout (en tout pays) étaient jugés par vous deux nécessaires pour obtenir ou hâter la justice que j'attens, j'aurais appris de vous avec plaisir que vous les aviés résolus et réglés! Hélas! vous ne m'en dites rien.

La paix si glorieuse que nous venons de faire avec l'Empire et tout le reste de l'Europe, portant toutes nos forces contre les iniques Anglais, élève tous les cœurs des patriotes de la France à des offres de dons gratuits pour accélérer nos apprets d'une descente en Angleterre; et moi, malheureux, je gémis de ne pouvoir me signaler comme je l'ai fait tant de fois quand il s'est agi de venger mon pays des injures, des injustices de ce peuple notre ennemi, et des trop longs outrages d'un gouvernement oppresseur de tous les commerces du monde!

Une lettre que je reçois à ce mesme instant de Hambourg m'oblige à réformer un des articles de ma lettre. MM. Bellamy et Riccé, me mandent qu'au moment de faire l'assurance de 8 mille gourdes sur La Charlotte, au lieu de 5 p. % dont ils m'avaient parlé, de nouveaux incidens politiques ont fait monter cette assurance à 15 %, et qu'alors ils ont cru ne devoir point la faire sans un nouvel ordre de moi; je les en remercie; et c'est le 1/2 p. % de la ristorne qu'ils m'épargnent par cette obligeante attention.

[Paraphe.]

Digitized by Google

Addition du 11 mars 1798.

Des mesures que j'avais entamées à Paris avec une compagnie qui me proposait d'acheter, en Europe, mon procès Virginien dans l'état où il est, m'ont fait suspendre jusqu'à ce jour l'envoi de la présente lettre; et vous jugerés bien, en lisant celle que j'écrivais à mon ami Cazenove, et qui ne part non plus qu'avec celle-ci, que l'objet important de cette suspension d'envoi n'a été autre que l'inquiétude que vous n'entamassiez, de concert avec Cazenove, des sacrifices d'une espèce pour hâter la justice que j'attends de la cour d'appel, pendant que j'allais être, possiblement, dans le cas d'en arrêter d'autres avec les acquéreurs qui se présentaient pour m'acheter mon procès dans son état d'indécision; ce qui pouvait me faire courir le danger d'être soumis en mesme tems aux deux sacrifices à la fois, de celui que vous pourriés faire en Amérique, sur mes ordres, pendant que j'en ferais un autre à Paris, pour tout consommer.

Aujourd'hui qu'après avoir bien attendu, bien débattu, l'affaire ne se termine point, je profite du départ d'un citoyen américain, qui, retournant dans votre continent, se charge des dépêches du général Marshall, pour vous faire parvenir ceci, dans le paquet de ce négotiateur, mon ami.

Dans les diverses conversations que j'ai eues sur ce procès avec le général Marshall, il a constament eu le modeste courage de me dire : qu'il ne pouvait aucunement influer sur le jugement du procès, sinon par le zèle obligeant qu'il mettrait à le bien plaider, d'après la pleine connaissance qu'il avait de mon droit, et l'amitié qu'il m'a vouée, si l'on attendait son retour dont le tems est fort incertain. Et voilà de nouveau que je vous soumets la question de juger si le ministère de cet excélent avocat vous paraît être indispensable au second gain de cette cause?

Quant à moi, je vous certifie que si la grande affaire

Digitized by Google

qui le retient en France avait pu se bien terminer avant la session qui s'approche, je n'aurais pas hésité de m'embarquer sur le mesme vaisseau, certain que, fort de ses moyens et des miens, j'aurais plus fait dans un très court séjour en Amérique, que tous les efforts combinés de mes amis, en teste desquels je vous mets, n'ont pu le faire en dix années. Mais, au lieu d'être en mesure de partir, il envoye ses propres dépêches par un Américain qui part, et moi je reste suspendu à l'incertitude que son départ ferait cesser, savoir : si mesme en ma présence, avec moi, vous croiriés pouvoir donner cours au procès, sans M. Marshall.

Quoi qu'il en soit, comme il est probable que je recevrai, soit par Hambourg, soit par ailleurs, de vos nouvelles avant que celles-ci vous arrivent, et que je veille ici à tout ce qui me détermine à partir sans M. Marshall, ou à l'attendre; il se peut bien que je profite du navire parlementaire qui portera l'ex-législateur Dupont de Nemours au continent d'Amérique, en qualité de savant voyageur missionné par l'Institut national; moi qui ne suis missionné par personne, j'irai y terminer mes affaires particulières, ce qui ne doit rien déranger à l'envoi de l'argent que je vous ai demandé dans la première partie de cette lettre, et dont je crois bien que partie est déjà en route, depuis qu'ayant reçu vos eaux de vie de Malaga, vous avés reconnu que je n'ai rien touché, ni des sucres et caffés que vous ne m'avés pas envoyés par Hambourg, ni du prix des farines de Malaga qui vous ont retourné en eaux de vie; ni même de l'envoi des tristes 100 pistoles du jeune Gurard, lesquelles n'ont été payées par personne. Bref, je n'ai rien touché que les 3000 gourdes de Vos et Graves; et nous sommes au milieu de mars 1798.

Apparemment aussi que j'apprendrai de vous si vous aurés pris le parti d'entamer la cause en appel à la session de ce printems sans attendre M. Marshall; ou si vous aurés cru devoir en continuer la suspension jusqu'à la session d'octobre.

Digitized by Google

Mais soit que vous deviés me voir arriver promptement, ou que je me croye obligé de suspendre encor mon voyage, envoyés moi le complément des 100 mille livres tournois, dont les 3000 gourdes reçues font partie; et communiqués tout ceci à mon ami Théophile Cazenove qui joindra ses bons avis aux vôtres dans la réponse que vous me ferés; et que j'en supplie de nouveau par une apostille à la lettre que je vous charge de lui remettre.

A Rainetaux.

Ce 12 mars 1798.

Comme tout ce que j'écris est pour vous deux en commun, je ne vous dis deux mots personnellement, que pour vous rappeler que je vous aime. Mais comment, depuis le mois d'aoust, c'est à dire depuis sept mois que vous avés pris des mesures pour m'envoyer des fonds dont j'ai un si extrême besoin, tout, excepté 3 mille gourdes, a-t il porté à faux si constament? Et pas un mot depuis le mois d'octobre. Ah! si je n'étais pas certain de votre attachement à tous les deux, pour moi, je me désolerais de ces lacunes qui semblent indiquer un long oubli de mes malheurs. Mais non, je crois que je vais recevoir de vos nouvelles et les fonds que je vous demande. Et que le tout aura croisé celle ci

Salut et amitié. BEAUMARCHAIS.

Paris, 8 germinal, an VI,
répondant au 28 mars 1798.

Le paquet, mon cher Chevalié, que cette lettre contient, avait été remis par moi au général Marshall qui me promettait de vous le faire passer par un de ses amis : mais, ayant appris que le général lui mesme allait partir sous peu de jours, j'ai préféré de l'engager à vouloir s'en charger lui-mesme.

Si mes dispositions avaient pu se faire assés tôt pour le mesme voyage, j'aurais regardé comme un bonheur de

Digitized by Google

pouvoir m'embarquer avec cet homme de mérite, et qui me promet, avec une amitié dont je suis bien touché, de se livrer à mon affaire de la Virginie avec le mesme zèle, en cour d'appel, qu'il l'a fait en 1re instance.

Vous trouverés dans le paquet ci-joint les raisons qui me déterminent à vous prier de finir ce procès avant tout; laissant les autres créances de votre ami sur le Congrès reposer jusqu'après le jugement de cet appel. Vous les approuverés sans doute.

J'ai reçu avant hier, 27 de mars, une lettre de vous, par Hambourg; dans la détresse où mes pertes immenses me plongent, je croyais recevoir de vous ou le tout ou partie des fonds que je n'ai point reçus par Malaga, ni par Hambourg; quoique depuis dix mois vous me les ayés annoncés. Mais la seule nouvelle qui m'arrive de votre part est un duplicata de votre lettre du 31 octobre avec les secondes des traites de 3 mille gourdes, la seule remise que j'aye reçue depuis deux ans. Suis-je donc, mon ami, le seul Européen condamné à ne pouvoir mesme arracher d'Amérique, je ne dis pas ce qu'on lui doit de toutes parts, mais les fonds en dépot chez ses correspondans?

Depuis mon arrivée en France, ma longue proscription ayant délabré ma fortune, et vivant sur mes capitaux, j'avais cru devoir essayer un nouvel essort de commerce pour sortir de mes embarras. Quatre amis, avec moi, avions acheté la majeure partie de la provision des sels de Paris. Au lieu de s'élever, comme on avait lieu de le croire, ils sont tombés si bas que nous avons perdu nos capitaux en tiers. J'ai vu s'échapper de mes mains six cent mille francs, ma dernière ressource, et si je ne parviens pas à voir promptement terminer le procès de la Virginie, je suis ruiné de fond en comble. Jugés, dans cette situation, si je suis affligé de votre négligence à m'envoyer les fonds que j'attends vainement, et que vos fluctuations de destinations projetées me retiennent depuis un an passé. Je ne vous fais point de reproche; c'est mon chagrin que je vous montre.

Digitized by Google

Cependant comme je m'apprête à vous aller rejoindre à New York, je change quelque chose aux ordres que le paquet inclus renferme, de m'envoyer cent vingt mille francs, en y comptant les 3 mille gourdes que j'ai reçues. Si vous en avés seulement expédié dans de nouvelles traites, au moment où je vous écris, pour cinquante mille francs; réservés moi les 50 autres, pour vivre et pourvoir à New York aux fraix du procès en appel. Ce qui sera venu ici alimentera ma famille pendant mon séjour d'Amérique.

Un batiment parlementaire qui doit conduire au continent Dupont de Nemours, ex-député à notre Conseil des Anciens, et père du consul de France en Amérique, ainsi que toute sa famille, est l'occasion que je compte saisir pour faire le voyage avec moins de danger, étant muni d'une sauvegarde des nations anglaise et française, comme un des savans voyageurs de notre Institut national; mon ami Dupont m'offre une sécurité que je n'obtiendrais point d'ailleurs.

Ne m'écrivés que par la maison Belamy et Riccé de Hambourg. Mais soit que mon départ soit retardé ou non, ne perdés point de tems à mettre entre les mains de notre ami M. Marshall mes intérêts en cour d'appel. J'augure autant de son talent et de son zèle à me servir que de la justice de ma cause. Vous entendés aussi que le départ du général me fait soumettre à ce nouveau moyen de gagner mon procès les sacrifices qui je vous avais autorisé à faire si vous suiviés la cause en l'absence de M. Marshall. Il a eu la générosité de me dire qu'il ne voulait point d'honoraires, s'il ne gagnait point le procès; mais moi, je vous enjoins, s'il me rend ce second service, en cas de gain, ce que j'espère, de lui faire accepter, outre l'honoraire d'avocat, une prime honorable, au nom de ma reconnaissance. A moins que je n'y sois moi-mesme pour m'acquiter envers ce noble ami.

Si mon Cazenove est parti, je suppose que c'est lui que vous aurés chargé des fonds qui doivent m'arriver de vous. Maintenant, vous serés instruit, par toutes les

Digitized by Google

occasions possibles, de l'accélération ou du retard de mon voyage.

En embrassant Marshall et lui disant adieu, je l'ai engagé à recevoir de vous, si je reste en Europe, la somme de deux mille louis s'il gagne mon procès ; et s'il ne le gagne point, payés le honorablement comme un avocat de mérite. Mais je crois que c'est moi qui lui offrirai cette prime ; car nous prévoyons tous les deux que ma cause sera remise à la session d'octobre prochain.

Salut et amitié pour vous et Rainetaux.

Caron BEAUMARCHAIS.

MM. Chevalié et Rainetaux
Négotians à New York.

Paris, ce 25 germinal, an VI,
répondant au 14 avril 1798,
reçu le 25 juillet.

Mon ami Chevalié,

Quoique je n'aye aucune autre nouvelle de vous que des duplicatas datés du 31 octobre, avec de courtes lettres missives, envoyées à Hambourg, pour les maisons de Hollande sur lesquelles vous m'avés remis trois mille piastres gourdes, il y a 6 mois, je ne puis croire que vous ne m'ayés pas envoyé quelques fonds dont j'ai un si pressant besoin ! Je suppose que quelque accident m'en aura privé, ainsi que de vos lettres. Mais mon ami Marshall partant enfin demain, je joins ces quatre mots à ce qu'il vous porte de moi, pour vous répéter, mon ami, que mon état devient intolérable ; et que cinquante mille francs seraient pour moi en ce moment plus qu'un million dans les autres tems de ma vie. Je crains, dans l'état où est la question qui divise nos deux Républiques, l'Américaine et la Française, qu'on ne me laisse pas partir, et qu'on ne se méprenne au motif qui m'a fait prendre chaudement le parti de vos députés sur ce qui touche leur départ. Ah !

Digitized by Google

ma plus franche opinion est qu'un des plus grands maux qui puissent assaillir l'Amérique serait qu'elle se retirât de nous. Je n'ai cessé de le dire à Marshall ; et si j'étais au continent, je ne cesserais pas de le répéter au Congrès et au pouvoir exécutif américain.

Adieu pour le moment ; le plus pressant devoir que vous ayés à remplir aujourd'huy est de m'envoyer quelques fonds. Le second est de finir le procès de la Virginie. Cela fait, si je vis, je me charge du reste, et rien ne pourra m'empêcher d'y mettre fin moi mesme.

Tout à vous, tout à Rainetaux.

Caron BEAUMARCHAIS.

(A suivre.) LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

LE SOIN DES EAUX

« *Agua fresca! Agua fresca!* » Appel fallacieux, cri menteur qui, à chaque arrêt du train, de Séville à Cordoue, de Cadix à Grenade, vient frapper votre oreille! Elle est tiède cette eau soi-disant fraîche, et pas toujours limpide. Partout ailleurs son goût de vieille citerne, que ne dissimule point la mousse acidulée de l'*azucarillo,* provoquerait la nausée. Et pourtant, avec quelle volupté vont s'y tremper vos lèvres! Quelle saveur exquise lui prêtera votre palais aride, après ces longs et lents trajets au pays du soleil! A peine regrettera-t-il, en dégustant cet écœurant breuvage, la bière écumeuse et glacée offerte au buffet de nos gares.

C'est que, de tous nos instincts, celui de la soif est le plus impérieux. Nulle souffrance, pas même l'inassouvissement de la faim, n'égale les supplices qu'elle inflige. Je ne sais quel raffinement cruel inspira naguère l'idée de cette torture qui consistait à gorger d'eau de malheureux patients; sous sa bénignité apparente ce fut assurément un châtiment terrible. Cependant il en était un autre, plus simple que celui-là, devant lequel recula toujours le plus inhumain des juges, que nul code pénal, même en ces temps néfastes, ne tenta d'édicter : la privation de tout breuvage. Une telle peine eût paru trop monstrueuse. Ici comme pour tout autre instinct, l'acuité du besoin donne la mesure exacte de sa nécessité. La soif absente, nos organes resteraient constamment exposés à une

Digitized by Google

dessiccation mortelle; privés du véhicule aqueux indispensable aux échanges chimiques qui constituent l'essence de la vie; ils perdraient du même coup jusqu'à la dernière trace de leur activité.

Songez, en effet, que tous sans exception — y compris les os, les cartilages et les dents —, simple siège d'une vaste irrigation; que la lymphe, le sang lui-même renferment à peine 10 p. c. de matières solides, et que, chez l'homme, l'eau entre pour les sept dixièmes dans le poids total du corps! Sans elle, plus d'absorption, car nos membranes digestives n'assimilent que des substancss dissoutes. Sans elle aussi le lessivage du sang ne pourrait s'accomplir, d'où résulterait bientôt — et fatalement — une auto-intoxication de nos tissus.

Mais le lavage dont il s'agit entraîne lui-même une énorme déperdition. Au liquide excrété par les reins, dont le volume atteint en moyenne un litre et demi, s'ajoutent en effet les vapeurs rejetées par les appareils pulmonaire et cutané : l'air que nous expirons en est constamment saturé, et la surface de notre corps dégage, dans les vingt-quatre heures, tout près d'un litre d'eau.

Ces pertes inéluctables, par quoi les réparer?

Un breuvage quelconque ne saurait y suffire. De même que parmi les agents nutritifs mis à notre portée quelques-uns seulement répondent aux exigences de l'alimentation, de même il est des eaux dont nos voies digestives s'accommoderaient fort mal. L'eau chimiquement pure, fournie par la plus soigneuse distillation, ne sera point, loin de là, une boisson idéale. On peut en dire autant d'une eau de pluie très propre, de celle aussi que par crainte des microbes on prend de plus en plus l'habitude de soumettre à une longue ébullition. Goûtez toutes ces eaux soi-disant hygiéniques : elles sont fades, insipides. Essayez de les boire sans l'addition d'un liquide correcteur : à moins d'une soif très vive, elles vous écœureront au lieu de vous désaltérer.

Pour devenir bien réellement potable, le produit condensé des nuages devra d'abord pénétrer dans le sol, y dissoudre certains sels — le carbonate de chaux notamment — emprun-

Digitized by Google

tés à la roche, puis, finalement, regagner la surface pour s'y charger d'oxygène au contact de l'air atmosphérique. L'excès d'aération n'est jamais un défaut; il importe, par contre, que la dose normale des principes calcareux ne soit point dépassée, ni que d'autres substances salines s'avisent de s'y mêler; sans quoi elle perdra ses qualités hygiéniques pour n'être plus qu'une eau médicinale.

En ceci, toutefois, ne réside pas le vrai danger. Ce qu'on aura surtout à redouter, c'est la contamination qui trop souvent s'opère soit à l'air libre, soit dans l'intérieur même du sol par des matières animales ou végétales décomposées ou, pis encore, par une invasion microbienne.

A vrai dire, la plupart des débris organiques communiquent au mélange une coloration jaunâtre ou brunâtre, une saveur déplaisante, une odeur plus ou moins fétide qui nous le rendent suspect. Il n'en est pas ainsi des germes infectieux. Affectant une allure insidieuse, ils n'altéreront, dans certains cas, ni la teinte ni le goût du liquide. J'ai vu maintes fois des eaux irréprochablement limpides, absolument incolores, dénuées de toute odeur, très agréable au palais, fourmiller de microbes à tel point que leurs bouillons se montraient plus fertiles que la vase des égouts.

Nous serions donc bien pauvrement armés contre ces ennemis jadis insaisissables si l'analyse bactérioscopique ne nous offrait un sûr moyen d'en déceler la présence. Par l'invention récente d'appareils optiques perfectionnés, par l'emploi des réactifs aniliques, par des cultures en terrain varié, se réduit peu à peu le nombre des microbes demeurés inconnus. Et le jour n'est pas loin où, si ténus qu'ils soient, le dernier des microcoques, la dernière des bactéries chercheront vainement un refuge qui les cache à nos yeux.

Le péril microbien fût-il définitivement écarté qu'une autre nuisance menacerait encore la salubrité des cours d'eau. Je veux parler de la pollution des ruisseaux, des rivières et des fleuves occasionnée par le déversement intermittent ou continu des résidus industriels.

Je veux bien qu'actuellement, par un souci d'hygiène plus

Digitized by Google

commun qu'autrefois, l'eau des puits et des fontaines soit fréquemment soumise à de sérieuses épreuves tant bactériologiques que chimiques. L'hydrologie scientifique, d'autre part, s'est enrichie dans ces dernières années d'une série d'analyses intéressant quelques grands fleuves : la Meuse entre autres sur laquelle ont porté les belles études de Spring et Prost, complétées par les explorations bactérioscopiques de notre confrère Malvoz.

Mais de telles recherches, dues au zèle officieux d'un petit nombre de savants, n'autorisent que des conclusions locales. Et je ne sache point qu'il existe nulle part — pas plus à l'étranger que chez nous — un service public spécialement affecté à ce genre de travaux : j'entends un service disposant d'un personnel relativement considérable et d'un budget indépendant, jouissant surtout d'une autonomie complète. A parler vrai, il aurait à remplir une mission très pénible et qui jamais ne serait achevée.

D'une pureté parfaite aujourd'hui, telle rivière se contaminera demain. Saturée ici de substances étrangères, on la verra récupérer, à quelques kilomètres plus bas, ses qualités potables. Certaines eaux privilégiées — notre Meuse est de ce nombre — possèdent en effet le remarquable pouvoir de se débarrasser automatiquement et avec une extrême promptitude des impuretés qu'on y répand. D'autres encore s'assainissent par le fait d'une large dilution : lorsque, par exemple, d'importants affluents, indemnes de toute souillure, y déversent leurs ondes.

Supposons même toutes les difficultés vaincues; admettons qu'à grand'peine on ait dressé la liste des principes anormaux contenus dans une eau polluée, cette documentation resterait pratiquement inutile si des expériences complémentaires n'arrivaient à fixer non seulement la valeur toxique du mélange mais encore et surtout celle de ses composants. Est-ce à dire qu'il faille se résoudre à une expectation stérile? Non sans doute. La science n'a-t-elle pas mis au point des problèmes plus obscurs? Et puisque, dans l'espèce, il n'est nul besoin du génie d'un Pasteur, mais seulement d'un effort soutenu, d'une

Digitized by Google

inlassable persévérance, pourquoi la question dont il s'agit serait-elle insoluble?

Seulement, je me hâte de le dire, on risquerait de ne point aboutir si l'on suivait ici les règles ordinaires. L'œuvre des chimistes — qui devrait former la base de cette étude — n'existant encore qu'à l'état d'ébauche, force sera, quoi qu'on en veuille, d'attaquer le problème par un autre côté; ce n'est pas tout d'abord au creuset du chimiste qu'il conviendra de s'adresser pour constater la présence et fixer la nature des principes viciateurs, mais bien plutôt aux réactifs vivants. Or, de tous les habitants des eaux, le *poisson* est celui qui se montre le plus sensible aux variations physiques et chimiques du milieu, le plus apte, par conséquent, à remplir cet office. Assurément, plusieurs espèces subsistent, croissent et se multiplient dans des eaux impotables. Vous ne boirez pas l'eau puisée dans un étang, et cependant, sous sa nappe immobile foisonnent la carpe, la tanche, la perche, l'anguille, le brochet, voire même des salmonides d'origine étrangère. Mais, chose non moins certaine, une eau reconnue impropre à la vie du poisson ne pourra, en aucun cas, servir à la consommation de l'homme.

En raison des difficultés pratiques qu'elles rencontrent, ces expériences elles-mêmes sont restées peu nombreuses; aucune non plus n'échappe à la critique. Mais quelque rares et imparfaites qu'elles soient, elles ont fourni déjà, sans préjudice de leurs applications hygiéniques futures, d'importantes données que l'industrie piscicole a su mettre à profit. Encourager de toute manière les personnes qui s'y livrent serait donc chose utile.

Aussi bien, un savant dont s'honore notre pays, feu le baron Edmond de Selys-Longchamps, convaincu de l'opportunité de semblables recherches, a-t-il mis généreusement à la disposition de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique une somme relativement considérable destinée à récompenser l'auteur du meilleur travail sur l'*assainissement et le repeuplement des rivières*. Cette initiative a porté ses fruits. Dès 1902, l'Académie couronnait un mémoire d'une valeur

Digitized by Google

scientifique incontestable dû au professeur C. Weigelt, de Berlin, auquel je me suis permis de faire de très larges emprunts dans l'exposé qui va suivre (1).

I

Rien de plus commode, à première vue, que d'étudier sur n'importe quel poisson l'action de tel ou tel toxique. Remplir d'eau pure un baquet, une auge quelconque, y déposer l'animal fraîchement capturé, ajouter petit à petit le poison pour en observer les effets, voilà certes un procédé très simple et, semble-t-il, suffisamment démonstratif. En fait, il serait sans valeur, car, en l'absence même de tout poison, la pauvre bête finira toujours par périr. Vous la verrez d'abord, au bout d'un temps assez court, descendre au fond du récipient, ralentir le jeu de ses nageoires, pendant que s'ouvrent et se ferment convulsivement les opercules des ouïes, puis, après quelques brusques sursauts, se coucher sur le flanc et s'immobiliser pour toujours. Entre l'inévitable et mortelle pâmoison survenant chaque fois qu'on maintient l'animal hors de l'eau et la fin qui l'attend dans cette prison liquide n'existe qu'une différence : la durée plus longue de son agonie.

Plus parfait sera l'aquarium. Néanmoins, vous aurez beau le garnir de toutes sortes d'herbages, renouveler son contenu, l'inonder de clarté, y injecter des flots d'air, vous ne pourrez qu'atténuer les fâcheuses conséquences d'une claustration prolongée. Jamais, en effet, quoi qu'on fasse, ce trop étroit asile ne renfermera la nourriture variée que charrient les eaux libres. Et si même on arrive, par un acclimatement graduel, à conserver en vie le sujet, cette adaptation ne pourra s'effectuer qu'au prix d'une modification plus ou moins profonde de ses organes, lesquels n'offriront plus dès lors leur réactivité normale.

(1) Mon collègue, le professeur Julin, a bien voulu assumer la lourde tâche — et la science lui en saura gré — de traduire intégralement ce compendieux mémoire.

Digitized by Google

Sans compter qu'à chaque espèce il faudrait ménager un gîte particulier. Ils sont rares, en effet, les poissons ubéquistes. La truite, chacun le sait, préfère à toutes les autres les eaux fraîches et limpides, tandis que la plupart des cyprinides promènent leur indolence dans les rives herbeuses et sur le lit vaseux des étangs.

L'âge du sujet non plus n'est pas indifférent. Au fretin conviennent les plages des lacs, le bord des rivières, desquels s'éloigne le gros poisson. Ne voit-on pas aussi ce même fretin — celui des salmonides, par exemple — abandonner en hâte les lieux où s'est faite l'éclosion?

A l'heure présente, l'aquarium expérimental le moins défectueux est encore celui qu'a imaginé Weigelt. Voici en quoi il consiste : une série d'auges en pierre, utilisées comme témoins, se remplissent continuellement d'eau vierge, pendant qu'à côté d'elles plusieurs bassins semblables aux premiers sont alimentés d'emblée par un mélange titré d'eau pure et de substance toxique. Les unes et les autres hébergent des poissons de même espèce et, autant que possible de même taille. Il va sans dire que tous les récipients, d'une capacité relativement considérable, sont très largement aérés. Et, cependant, l'auteur nous enseigne que, malgré ces précautions, il s'est produit souvent dans les auges de contrôle des décès spontanés : de là une cause d'erreur à laquelle s'ajoute, en plus, l'inconvénient d'une immersion subite, non suffisamment préparée, dans un liquide anormal.

Tout en usant d'un dispositif analogue, un autre expérimentateur, J. König, a su éviter cet écueil. Au lieu d'amener tout d'un coup au contact du poisson la mixture empoisonnée, il substitue lentement à l'eau naturelle un mélange plus ou moins chargé de principes toxiques. Le malheur est que cela exige une surveillance de tous les instants, et je ne conseillerais à personne d'entreprendre de semblables recherches, à moins d'être résolu d'avance à ne jamais compter ni son temps ni sa peine.

A toutes ces méthodes, on peut reprocher, au surplus, de ne remplir qu'imparfaitement une condition cependant essen-

Digitized by Google

tielle : le maintien d'une température uniforme et normale pour l'espèce choisie. Qui dit animal à sang froid — et le poisson l'est au premier chef — dit un être dépourvu de moyens de défense contre les oscillations thermiques du milieu. Rien d'étonnant, dès lors, bien qu'*a priori* la chose semble assez singulière, si la gent aquatique, autant et plus que l'homme lui-même, se trouve exposée aux maladies *a frigore*. En voulez-vous la preuve? Par un jour d'été, transférez brusquement dans un baquet d'eau froide une carpe extraite de son étang. Maintenez l'y pendant quelques heures et, peu à peu, vous observerez une lenteur inaccoutumée dans ses mouvements, le ternissement et la disquammation de son épiderme ; puis, l'immersion se prolongeant, l'apparition d'ulcères à la surface de la peau, en même temps que se manifesteront les signes d'un épuisement progressif. Pour sauver l'animal d'une mort imminente, il faudra le replonger en hâte dans un bain tempéré.

Le système de l'*amarrinage*, usité depuis longtemps en pisciculture, et récemment appliqué par Wienhaus à l'étude de la toxicité des eaux du Rhin, non seulement pare au danger de tout refroidissement, mais encore possède le précieux avantage de conserver au poisson ses ressources nutritives habituelles. Comme l'indique son nom, le moyen consiste en une complète immersion dans un cours d'eau suspect de grands viviers à claire-voie que l'on ramène au jour à de courts intervalles; ce qui permet de suivre d'aussi près que l'on veut la marche des intoxications *chroniques* sous des conditions se rapprochant beaucoup des conditions naturelles. Encore devra-t-on tenir compte des troubles résultant d'une incarcération permanente. Sous la force du courant, le corps de l'animal se meurtrit au treillis de la cage en même temps que ses branchies s'empâtent d'un dépôt limoneux et que sa vue elle-même s'obscurcit au contact des particules terreuses amenées par les pluies : autant d'occurrences susceptibles d'aggraver et de modifier les symptômes appartenant en propre aux intoxications chroniques.

Parvint-on à éliminer ces contingences accidentelles que le

Digitized by Google

but ne serait pas atteint. Étant donnée la multiplicité des principes nuisibles dissous ou suspendus dans les eaux, on aurait à se demander encore quel est celui dont l'animal a particulièrement souffert.

Un autre facteur viendra souvent aussi compliquer le problème : l'intervention perturbatrice de ces redoutables infections qui, sans motif apparent, s'attaquent à telle ou telle espèce jusque-là très prospère. Jusqu'ici l'art du vétérinaire a presque entièrement ignoré les hôtes des ruisseaux, des rivières et des lacs, et l'on peut compter les savants qui, à l'instar du professeur Hofer, ont consacré toute une vie à cette ingrate étude. Les seules épidémies que l'on ait appris à nettement distinguer sont la *pustulose* des cyprins, le *furonculose* et le *mal tacheté* de la truite et de l'ombre, le *rouget* de la tanche, de l'ablette, de la carpe, la *peste* des écrevisses, et cette affection encore mal définie à laquelle succombent chaque année, sur tout le cours de la Moselle, des milliers de barbeaux. Mais à côté des rares formes morbides scientifiquement classées, combien en est-il qui, obstinément, se dérobent à nos investigations, et comment discerner celles-ci des états pathologiques dérivant d'une intoxication proprement dite?

Mentionnons enfin une dernière circonstance dont l'oubli peut conduire à de fausses conclusions. Si l'on se place au point de vue *piscicole*, une eau malpropre ne sera pas toujours une eau malsaine. Que d'une façon générale on ne puisse contester l'action nocive des déchets organiques versés dans nos cours d'eau, il ne s'ensuit nullement que tous soient hostiles au poisson.

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, dans vos promenades le long des quais, dix, quinze, vingt pêcheurs formant un groupe compact aux alentours immédiats d'un égout. Insensibles à ses méphitiques exhalaisons, ils laissent flotter leur ligne dans le remous fangeux, non sans raison, car là plus que nulle part ailleurs ils se sentent assurés d'une plantureuse récolte. L'immonde nourriture si profusément répandue dans ces eaux y attire en effet le poisson qui, pas plus que nous, ne dédaigne une table bien servie.

Digitized by Google

Reste à savoir seulement — et c'est là une question qu'on aurait à résoudre — s'il lui serait possible d'y séjourner indéfiniment; si, à un moment donné, il ne doit point quitter ce dégoûtant milieu pour laver d'eau claire son corps souillé, pour fournir à ses branchies un oxygène plus pur.

II

Nonobstant ces *desiderata*, on en est arrivé, par de patientes recherches, à spécifier dans une certaine mesure les conditions qu'ont à remplir nos eaux pour rester habitables.

La première d'entre elles, je l'ai dit déjà, implique le maintien d'une *température* déterminée, laquelle n'excédera pas 25 à 30° sans jamais descendre au-dessous de 8 à 10° : marge en somme assez considérable puisqu'elle comprend une vingtaine de degrés. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle devient singulièrement étroite quand on veut l'appliquer aux cas particuliers. Pour les cyprinides, dont la carpe est le principal représentant, la limite d'adaptation variera entre 12 et 30°, tandis que la truite et autres salmonides — hormis quelques exceptions — réclament impérieusement des eaux froides. En général ces dernières espèces supportent mal une température dépassant 16°; mais par contre l'échelle thermométrique peut s'abaisser pour elles à moins de 10°.

Sur le col même de Julier, à près de 3,000 mètres, j'ai vu de petites truites se jouer dans les ondes quasi glacées d'un ruisseau, et cela sans qu'une aussi basse température parût nuire le moins du monde à leur vitalité, car, au bruit de mes pas, elles filaient d'un bord à l'autre avec la rapidité d'une flèche. Tout aussi manifeste est la nécessité d'une aération continue.

Quand, arraché à son élément naturel, le poisson passe de vie à trépas, ce n'est point que le contact de l'air lui soit directement funeste : c'est parce que la dessiccation des branchies — qui chez lui font l'office de poumons — y suspend toute circulation sanguine. En d'autres termes, l'asphyxie dont il meurt n'est nullement imputable à un empoisonnement causé

Digitized by Google

par l'air atmosphérique : elle résulte au contraire de l'impossibilité où se trouvent ses organes d'en effectuer l'absorption. Du moment où il reste immergé, jamais un excès d'air n'aura d'inconvénient pour lui : à telle enseigne qu'une énergique ventilation peut contrebalancer au besoin l'action nocive d'une chaleur trop intense. Plongez une carpe dans de l'eau dépassant de 8 à 10° la température normale, il en sera bientôt fait d'elle; mais l'animal survivra si l'on a soin d'aviver l'eau trop chaude par un fort courant d'air. Ce besoin d'air, les poissons vivant à l'état libre l'éprouvent à un tel point qu'ils s'appliquent, partout et toujours, à lui donner satisfaction. Qu'au long d'un ruisseau se dresse un barrage factice ou naturel, un obstacle quelconque autour duquel bouillonne le flot, ce sera — qui ne le sait? — au bas de la cascade, dans le remous du tourbillon, où l'air se renouvelle sans cesse, que se tiendront presque invariablement les grosses truites. Pourquoi, sinon dans le même but, les saumons remontant nos rivières s'assemblent-ils comme ils le font au pied des échelles qu'un peu plus tard un autre instinct, celui de la reproduction, leur dira de franchir?

On croit trop volontiers, dans le monde des pêcheurs, que cette prédilection dépend d'une autre cause : la riche provende apportée par la vague; qu'il s'agit en un mot d'une question d'estomac et non pas de poumons. Mais on se convaincra du contraire en observant l'allure des poissons enfermés dans un grand aquarium : toujours leur foule se presse vers l'orifice du tube insufflateur comme s'ils voulaient saturer leurs branchies des bulles qui s'en échappent.

Encore ici, d'ailleurs, des différences très nettes se marquent d'une espèce à l'autre. Tapies au fond de l'eau sur leur matelas vaseur, les carpes, les anguilles, les brêmes se contentent d'une ration fort modeste. Trois centimètres cubes d'oxygène par litre d'eau peuvent à la rigueur leur suffire. La truite, par contre, est une grande buveuse d'air; aussi ne respire-t-elle à l'aise qu'en des rus peu profonds, au lit accidenté, au cours tumultueux. Toujours est-il qu'à celles-ci comme à celles-là l'eau doit constamment fournir, sous peine de mort, un mini-

Digitized by Google

mum d'oxygène. Or, il advient parfois qu'un obstacle mécanique s'oppose à la pénétration de l'air : telle la croûte glacée qui, à la saison froide couvre les nappes stagnantes et s'étend même jusque sur les cours d'eau; à peu près inoffensive chez nous où le gel est de courte durée, elle crée un très sérieux danger dans les régions du Nord qu'éprouvent de longs et rigoureux hivers.

Le sévice n'est guère moindre quand la baisse de l'étiage accumule dans les fleuves une masse de résidus organiques provenant des agglomérations urbaines. Par leur lente combustion, les matières dont il s'agit consomment la plus grande partie de l'oxygène dissous et diminuent d'autant la ration respiratoire du poisson. Et cette perte atteindra quelquefois un chiffre très élevé. Avant d'avoir traversé Londres, les eaux de la Tamise, pour ne parler que d'elles, renferment en moyenne 7.44 centimètres cubes d'oxygène par litre : au sortir de la ville elles n'en contiennent plus que 0.25 (1).

N'oublions pas enfin que cette provision d'air — si réduite déjà — le principal occupant se trouve contraint d'en céder une bonne part aux animalcules vivant à ses côtés.

Bien précaire serait donc l'existence du poisson si dans la profondeur même des eaux ne se rencontrait point une source d'oxygène quasi intarrissable : à savoir cette broussailleuse végétation qui tapisse le fond des lacs, des rivières, des étangs, et dont les parties vertes dégagent sous la lumière du jour une quantité relativement considérable de gaz respiratoire, réserve que vient accroître, à des intervalles irréguliers, l'apport oxygéné des pluies.

III

Mais que deviendrait, si résistant qu'il fût, un poisson plongé dans une eau ni trop froide ni trop chaude et dûment aérée s'il

(1) Jusque dans ces dernières années, la science ne disposait d'aucun moyen pratique pour opérer le dosage de l'air absorbé par les eaux. L'instrument inventé par le professeur F.-C. G. Müller, de Brandenburg — instrument connu sous le nom assez singulier de *Tenax* est venu combler récemment cette lacune.

Digitized by Google

n'y trouvait en plus la *matière nutritive* requise pour l'entretien de ses tissus?

Là même où l'aliment abonde, ce qui convient à celui-ci ne sera pas toujours du goût de celui-là. Parmi les hôtes de nos rivières, il en est, comme dans la faune terrestre, qui pâturent à la façon d'un ruminant. D'autres, véritables bêtes de proie — j'ai nommé la truite, la perche, le brochet, l'anguille —, ne vivent que de rapines. D'autres enfin, les plus nombreux, sont plus ou moins complètement omnivores. Devant le museau d'une carpe inoffensive, d'une brême, d'un rotengle, promenez un beau ver de fumier, bien rouge, bien frétillant, incontinent nos soi-disant végétariens happeront cette amorce vivante — presque aussi avidement qu'une perche tentée par un goujon. A l'occasion, les chevennes eux-mêmes, rompant avec leurs habitudes pythagoriciennes, suivront l'exemple des carnassiers. Plus d'une fois, dans mes pêches à la traîne sur le lac Léman, il m'a suffi, pour en capturer d'énormes, de leur offrir comme appât le miroitement factice de la cuiller ou du Devon.

Avec leur estomac multivore, les poissons de cette catégorie sont aptes, on le conçoit, à subsister presque partout. Il n'en est pas de même d'autres espèces plus délicates, plus « sur leur bouche » que leur exclusivisme alimentaire confine en des habitats spéciaux. Qui n'a ouï parler du *lavaret* et de sa prédilection pour les bassins de la Savoie et du centre de la Suisse, comparé à l'horreur que lui inspire le Léman — alors que la *féra*, sa proche parente, abonde au contraire dans le dernier de ces lacs? Voulez-vous pêcher l'*agone*, il vous faudra, muni de votre attirail, émigrer vers Osta, vers Côme, vers Lugano. Si la fantaisie vous prend de déjeuner d'une friture de *saiblings*, on ne vous l'offrira, comme une spécialité du lac, qu'au bord du Königsee. La *sandre*, ce poisson bâtard qui tient à la fois du brochet et de la perche, ne quitte guère les eaux du Rhin. Plus casanier encore, l'hôte fidèle de la nappe neuchâteloise, le *bondel*, n'a jamais consenti à vivre en d'autres lieux. Dois-je encore mentionner le *belonga* des Russes, que seuls la mer d'Azof, la Caspienne, la mer Noire et le Danube retiennent depuis toujours dans leurs ondes frigides? Enfin,

Digitized by Google

plus loin encore, n'existe-t-il point sur les pentes occidentales de la Whitney Mountain — et nulle part ailleurs — cette magnifique *truite dorée*, rivale de notre arc-en-ciel, dont le gouvernement des États-Unis s'efforce à grands frais de perpétuer la race!

D'où vient ce curieux sédentarisme, nul ne saurait le dire. En tout cas il démontre que de minimes écarts dans la teneur des eaux — si minimes que la plupart du temps ils sont inappréciables — suffisent pour empêcher la dissémination de telle ou telle espèce.

Le même mystère entoure ces désertions qui sans raison, ou du moins sans raison effective, stérilisent certaines eaux. Comme je déplorais — et pour cause — la pénurie du lac de Thoune, on m'apprit qu'autrefois la pêche y était tout aussi fructueuse qu'ailleurs, qu'il ne le cédait en rien, notamment, à ses voisins de Lucerne et de Genève. Si l'on en croit les gens du pays, ce délaissement daterait de l'époque déjà assez lointaine où l'on dériva le cours de la Kander — laquelle, au lieu d'en longer les bords jusqu'en aval de Thoune, débouche aujourd'hui directement dans le lac. Or, la Kander n'est qu'un affluent négligeable en comparaison de l'Aar, et le changement, dans tous les cas, aurait dû s'accuser en sens inverse puisque le lac reçoit actuellement un apport nutritif dont il était privé naguère.

N'est-ce pas aussi une agaçante énigme que ces disparitions imprévues, ces abandons subits d'un gîte où le poisson semblait pourtant se plaire? Quel pêcheur n'a pas eu à subir ces caprices? Le temps est splendide, le vent favorable, l'heure suffisamment matinale; vous savez le poste excellent; néanmoins, à certains jours, vous aurez beau garnir vos hameçons de l'esche la plus tentante : le poisson, dirait-on, ne veut rien en savoir. Et ce ne sera pas toujours, de sa part, indifférence ou dédain. Souvent, sans crier gare, il aura transporté plus loin ses pénates, et cela sans esprit de retour. De là ces pêches miraculeuses qui n'ont jamais de lendemain! — Et pourquoi tairais-je une mésaventure de ce genre dont je fus moi-même la victime? Je passais alors mon mois de vacances à Brunnen,

Digitized by Google

sur les bords du lac d'Uri, où j'employais la plus grande partie de mes journées à contempler mon flotteur immobile. Las de poursuivre en vain l'ablette et le gardon, j'avais jeté ma ligne près d'un barrage bornant l'entrée du Föhnhafen, avec le vague espoir d'y prendre une ou deux perches. Quelle ne fut pas ma surprise — et ma joie — quand, presque aussitôt, je retirai du lac, accrochée à mon double hameçon, une paire de brêmes superbes! Quelques moments après, même mordage et même prise. Cela continua ainsi pendant plus d'une heure, au bout de laquelle, faute d'appâts, force me fut de quitter la partie. Mon panier, du reste, était rempli jusqu'aux bords. Dès le matin suivant, ai-je besoin de le dire, je reprenais mon poste. Mais, hélas! la tribu toute entière avait vidé les lieux. Et depuis, au grand jamais, ni en cet endroit ni ailleurs, je n'eus la chance de voir pendre à ma ligne un seul de ces poissons!

Si donc on peut prétendre qu'en règle générale le poisson aime surtout les parages où la nourriture abonde, il est non moins certain que des influences d'un autre ordre concourent à lui dicter son choix. A l'animal comme à l'homme, il ne suffit pas du vivre et du couvert; à lui comme à nous, il faut, par surcroît, un *home* familial, une retraite discrète et sûre où il lui soit permis de résider en paix, d'abriter ses amours et de veiller sur sa progéniture.

Et nous trouvons ici une nouvelle cause de ruine pour la plupart de nos rivières. Dans les villes tout au moins, ces asiles naturels qu'offraient naguère au poisson et au frai leur lit inégal, leurs berges ombreuses ont à peu près complètement disparu. Sur des espaces de plusieurs kilomètres, emprisonnant les fleuves, des murailles verticales, de hauts talus de pierre remplacent la pente herbue et boisée de leurs rives. Nivelé par la drague, leur fond jadis accidenté n'est plus qu'une plaine stérile que balaie constamment un courant trop rapide : situation fâcheuse qu'aggrave encore l'excessive multiplication des écluses, dont les fermettes dressées de distance en distance opposent au va-et-vient des poissons migrateurs une barrière insurmontable. Joignez à tout ceci, pour les lacs et les fleuves, l'incessante agitation occasionnée par le remor-

Digitized by Google

quage des chalans, le remous des steamers qui troublent la tranquillité des eaux, secoue le poisson, enlise le fretin, noie et désagrège les œufs....

Si encore l'on s'imposait le soin d'épargner les ruisseaux! Mais eux aussi pâtissent de cet envahissement néfaste. Le fauchage des herbes, l'empierrement des fonds, la rectification des bords, systématiquement poursuivis, auront bientôt fait, à moins qu'on n'y mette ordre, d'en chasser les derniers habitants.

Pour ce qui me concerne, j'ai peine à oublier la cuisante déception que me firent éprouver, il y a de cela quelques années, ces outrancières pratiques. Sur la route d'Ingenbohl à Schwyz, j'avais fini par découvrir, serpentant à travers la prairie, un ruisselet encore vierge tout rempli de menthes, d'iris, d'algues vertes à l'ombre desquels s'ébattaient de jeunes truites : de ces truites vigoureuses et alertes, au dos d'encre, aux flancs ponctués de rouge vif, dont la chair ferme et rose est un régal exquis. Il reçut, cela va sans dire, plus d'une fois ma visite, et je me promis bien, en partant, d'y retourner à mes prochaines vacances. Jugez de ma stupéfaction quand, l'année d'après, à la place de mon bienheureux ruisseau, je ne trouvai plus qu'une affreuse rigole aux parois murées, dépourvue de toute végétation, et, vous vous en doutez bien, déserte comme la mer Morte!

N'y a-t-il pas là, en vérité, dans ces continuels empiétements d'un soi-disant utilitarisme, de quoi légitimer les unanimes protestations des pêcheurs, de quoi justifier leurs doléances amères?

IV

Supposons maintenant un cours d'eau où se trouvent réunies toutes les conditions précédemment énumérées : le degré thermométrique voulu, l'air en abondance, la nourriture et le gîte. Encore faudra-t-il ne point gâter ces qualités précieuses en y mêlant, sciemment ou non, des éléments nocifs. Et bien rares sont dans notre pays les cours d'eau qui s'en montrent exempts.

Digitized by Google

A vrai dire, plusieurs de ces nuisances ne peuvent être évitées. Telle sera, par exemple, celle qui provient des impuretés fluviales. Une bonne moitié des eaux météoriques se perd dans le sol avant d'atteindre les rivières : mais l'autre entraîne avec elle assez de particules terreuses pour en troubler le courant. A l'époque des grandes crues, certains fleuves renferment en suspension une proportion énorme de matières insolubles. Énorme est le mot, car à cette période de l'année, les eaux du bas Nil renferment, par litre, 2 grammes de limon, et le « beau Danube bleu », alors même qu'il ne dépasse pas son niveau moyen, convoie en une journée à travers la ville de Vienne 15,000 tonnes de matières solides. De telle sorte que si, durant vingt-quatre heures, le fleuve s'arrêtait dans son cours, le transport de ses boues — réduites à l'état sec — exigerait 1,500 wagons chargés chacun de 10,000 kilogrammes!

Quelles seront maintenant, au point de vue piscicole, les conséquences éventuelles de ce fâcheux apport? Pour peu qu'il perdure, on verra tout d'abord périr d'inanition les perches, les brochets, les truites et les autres carnassiers, par suite de l'impossibilité où ils se trouvent, dans le milieu opaque, de poursuivre et de capturer leur proie. Un péril non moins grave menace aussi les herbivores. Il ne tardera guère, en effet, à se déposer sur leurs branchies une couche terreuse imperméable à l'air, dont l'épaisseur ira croissante grâce à leur immobilité relative et finira par les étouffer. Quelquefois même, la catastrophe éclate d'une façon étourdissante; c'est ainsi qu'au mois de juillet de l'an dernier (1904) se produisit une véritable hécatombe de poissons dans la Sprée. A la suite des longues sécheresses du printemps et du commencement de l'été, l'étiage de la rivière était tombé très bas, lorsque survint tout à coup une pluie diluvienne qui remplit son lit d'un vrai torrent de boue. Et l'on vit alors, en quelques heures, des quantités innombrables de poissons, frappés d'asphyxie, monter à la surface et y mourir.

De son côté, bien qu'à un degré moindre, l'appareil oculaire souffrira de ces irritations mécaniques. La cornée

Digitized by Google

deviendra le siège d'une inflammation chronique compromettant la vision, amenant même parfois la cécité. La chose est si vraie que l'on a vu sévir ce genre d'infirmité chez les poissons d'un aquarium dont l'eau — d'ailleurs très pure — tenait en suspension de minuscules fragments de rouille détachés des tuyaux.

Par quel miracle enfin, dans un pareil milieu, pourrait s'effectuer le développement du frai? Comment, à travers cette glu vaseuse, s'opérerait la fécondation des œufs? Fussent-ils même fécondés que leur éclosion deviendrait impossible.

Il n'est pas jusqu'aux plantes aquatiques dont cette couche isolante n'entrave au plus haut point les fonctions respiratoires : ce qui ne nuit pas seulement à la plante, mais encore au poisson, celui-ci ne recevant plus d'elle l'air dont il a besoin.

Et cependant, si intense qu'il puisse être, si multiples que soient les maux qu'il occasionne, le trouble du liquide constitue une éventualité bénigne en regard de l'*empoisonnement* des eaux.

Les corps auxquels elles doivent la perte de leur limpidité ne provoquent jamais, je viens de le dire, que des lésions grossières intéressant seulement les organes extérieurs. S'attaquant aux appareils internes, l'action des toxiques est autrement funeste.

Il importe toutefois de distinguer ici deux genres d'altérations :

La première, relativement bénigne, est offerte par les eaux empruntant leur poison aux entrailles mêmes du sol et que l'art de guérir a su transformer en de puissants remèdes. Citerai-je, parmi elles, les sources de Levico, de Ronsegno, de la Bourboule, du Mont-Dore, qui, en partie au moins, doivent à l'arsenic leurs effets curatifs; les sources cuivreuses de Saint-Christan; les griffons sulfureux de Cauterets, de Bariges, de Luchon, d'Aix-la-Chapelle; les eaux résolutives de Reichenhall, de Challes, de Nauheim, de Kreuznach, de Salies, de Briscons, si fortement chargées de chlorures, de bromures, d'iodures; les produits carbo-gazeux naturels de Royat, de Schwalbach, de Chaudfontaine et de Spa; les solu-

Digitized by Google

tions alcalines auxquelles doivent leur renom les thermes de Marienbad, de Bilin, de Neuenahr; les breuvages laxatifs que nous fournissent enfin Chatel-Guyon, la « capitale des ventres », Carlsbad, Apenta et tant d'autres dont on fait aujourd'hui un si fréquent usage?

A côté de ces sources pourraient se ranger certains cours d'eau contenant, par exception, des masses considérables de matière minérale : la Saale, notamment, qui, dans l'espace d'un jour, pour une étendue de quelques kilomètres, transporte plus de 25,000 tonnes de composés salins, et aussi cette rivière de Colombie, le Rio Vinagre, voisin du volcan Paracé, dont les ondes sont tellement imprégnées d'acide sulfurique et d'acide chlorhydrique qu'aucun poisson n'y peut vivre.

Toute différente et bien plus redoutable est la contamination de nos rivières et de nos fleuves occasionnée par la proximité des agglomérations humaines. Non seulement, celle-ci rend les eaux tout à fait impotables, mais elle favorise, dans la plupart des cas, la pullulation des microbes. Compte-t-on pour rien non plus l'anéantissement graduel du poisson, ce bétail aquatique qui ne coûte aucun soin, n'exige d'autre litière qu'un peu d'herbe ou de gravier et sait trouver, partout où il vit, une pâture poussant d'elle-même, sans semailles et sans engrais?

Et n'était-ce pas aussi, en même temps qu'une joie pour les yeux, une bien réelle richesse que ces viviers naturels où foisonnaient au temps jadis la perche guetteuse, l'inoffensif et nonchalent goujon, la pétulante ablette, le beau rotengle, aux nageoires purpurines; ces clairs ruisseaux qu'agrémentait, deci de-là, la brusque embardée de quelque salmonide? Qu'est devenue entre autres cette pauvre Vesdre, dont le cours sinueux anime la plus jolie de nos vallées? Qui se rappelle encore ce qu'elle fut autrefois? Qui se souvient de l'heureux passé, où, sur un fond sableux, murmurait gaiement le cristal de ses eaux? Un cloaque répugnant, bizarre mélange de matières sans nom, couvert aux basses eaux d'une écume putride, dégageant en tout temps d'infectes exhalaisons, voilà ce qu'ont fait d'elle les usines riveraines en y versant leurs résidus impurs!

Digitized by Google

Ici, du moins, l'apparence des eaux ne permet aucun doute; leur corruption n'est que trop évidente. Mais, ailleurs, elle revêt une forme plus perfide ; lorsque, par exemple, en place de détritus grossiers, ce sont des produits métalliques, des sels de cuivre, d'argent, de plomb, de zinc, qui viennent troubler la pureté des rivières. Non moins dangereux sera le voisinage des usines de produits chimiques, des distilleries, des sucreries, des amidonneries, des fabriques de papier, de carton, d'autres encore — en nombre heureusement restreint — où se préparent les couleurs d'aniline, les extraits alimentaires, la margarine et certaines substances, d'une utilité beaucoup plus contestable — parmi lesquels je citerai la poudre sans fumée, dont la fabrication entraîne la mise en liberté d'un poison très violent, l'acide picrique.

Ajouterai-je que, par une inconséquence singulière, l'hygiène urbaine contribue à son tour à la souillure des eaux? Quel préjudice ne cause-t-il pas à la santé publique cet afflux continuel dans nos rivières et dans nos fleuves des eaux-vannes des maisons, des matières chassées par le lavage des rues, et, par-dessus tout, des déjections humaines! Songez qu'à elle seule la vidange des villes atteint par an et par tête (est-ce bien « tête » qu'il faut dire?) le poids effrayant de 460 kilogrammes, où grouillent quelque chose comme 3,000,000,000,000 de microbes. Versée à l'égout une seule fois, elle rendrait absolument impotables des milliers et des milliers de litres d'eau.

V

Comme si tout cela ne faisait point déjà suffisamment précaire le sort de nos poissons, il leur faut encore se défendre contre les attaques directes de l'homme.

Tous vous les connaissez ces êtres taciturnes, de débonnaire allure,

> Au chapeau de paille jaune
> Dont les bords n'ont pas d'ourlet...

qui, assis sur les berges, dans l'ombre des buissons, s'evertuent durant des heures et des heures à tremper du fil dans l'eau;

Digitized by Google

ceux-là aussi, dont le geste rythmique — et non sans grâce — lance et relance sans cesse à la surface du flot une mouche presque invisible ; ceux-là enfin, habiles à manier le filet, qui s'en vont loin du bord traquer les pauvres bêtes, petites et grandes, gîtées dans les bas-fonds.

Passe encore si, au cours de leurs battues, ils usaient d'une judicieuse réserve. Mais comment exiger de n'importe quel pêcheur un pareil renoncement? Vit-on jamais l'un d'eux abandonner volontairement sa prise, si médiocre fût-elle? Ils n'ignorent pourtant point qu'en capturant un très jeune brocheton, une perche minuscule, une truite à l'état de fretin, ils vont sottement à l'encontre de leur propre intérêt. Sacrifier avant qu'il n'ait atteint une certaine dimension un poisson de grande espèce, n'est-ce pas manger son blé en herbe? Et pour ce qui regarde les « belles pièces » ils devraient également tenir compte de ce fait, mis en lumière par les pisciculteurs, que plus l'animal est âgé, plus abondant et plus riche est son frai.

Tout cela, pourvu que l'on s'en tienne à des pratiques permises, ne causerait néanmoins qu'un faible préjudice aux hôtes de nos rivières, tant est grande leur fécondité, tant leur croissance est rapide. Le braconnage est autrement à craindre. En exterminant d'un seul coup, et souvent pour un assez mince profit, des masses énormes de poissons au moyen d'engins prohibés, de manœuvres interdites, de toxiques violents, voire même d'explosifs, les écumeurs d'eau douce détruisent, dans un seul de leurs *raids*, des réserves constituées à grand peine, que toute armée d'honnêtes pêcheurs ne saurait épuiser!

VI

A ces brutales déprédations on pourrait opposer avec quelque succès une surveillance plus étroite, des défenses plus sévères. Mais comment prévenir la pollution des eaux?

En *théorie*, rien de plus simple. Qu'on édicte la défense absolue d'y répandre des principes délétères, que cette loi soit partout respectée et le but serait infailliblement atteint : après

Digitized by Google

quelques semaines au plus, les fleuves auraient déversé dans la mer leurs ondes contaminées que remplacerait l'eau pure des sources. Pour mille raisons *pratiques* il n'y faut point songer. Vraisemblablement on devra se borner à ces demi-mesures qui, sans satisfaire personne, ménagent aussi équitablement que possible l'intérêt de chacun.

Mon intention n'est pas de rechercher ici celles que dès à présent il conviendrait d'adopter. Pareille tâche incombe aux techniciens, tout particulièrement aux chimistes et aux bactériologues — les derniers, au surplus, ont été précédés dans cette voie par la nature elle-même. Nous voyons en effet, d'ores et déjà, s'accomplir au sein des eaux un travail éliminateur tout à fait spontané : *l'auto épuration* — laquelle s'opère principalement par le secours des plantes.

La plupart d'entre elles absorbent, pour s'en nourrir, des substances minérales hostiles au poisson. Une autre partie neutralise, en les décomposant, certaines matières organiques dont l'excès deviendrait une nuisance. Et ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les herbes aquatiques qui s'acquittent de ce rôle : il est rempli par des organismes microscopiques, des végétaux de l'ordre le plus infime appartenant à la classe des microbes. Revêtant des aspects très divers, les uns affectent la forme d'une simple granulation, d'autres celle d'un bâtonnet rigide tantôt inerte, tantôt mobile; d'autres, enfin, la figure compliquée d'une turbine ambulante. Et — curieuse coïncidence — tant plus le liquide est malpropre, tant plus ils y pullulent. On a même signalé chez une sorte de spirille, le *sphærotibus natans,* un amour passionné pour les eaux de fabrique.

Voilà donc, ici comme partout, des êtres vivants secourables aux uns, nuisibles aux autres. Pour l'homme, il faut les eaux malsaines; vis-à-vis de la gent aquatique, au contraire, leur mission est plutôt bienfaisante. Ennemis acharnés de notre espèce, ils sauvegardent l'existence du poisson.

Ils sont aidés d'ailleurs, dans leur fonction dépuratrice, par des plantules d'un ordre plus élevé. Telles les oscillariées dont les touffes visqueuses viennent tout à coup, comme tombées

Digitized by Google

du ciel, flotter sur nos pièces d'eau. Que de fois des propriétaires soigneux de leurs étangs n'ont-ils pas maudit ces spamosités glaireuses, verdâtres ou brunâtres, empestant l'atmosphère d'une forte odeur de vase, immergées aujourd'hui, resurnageant demain? Ils oublient que grâce à elles, grâce surtout à l'oxygène produit par leurs cellules, se conserve intacte la population de leurs viviers.

Et voyez comme tout s'enchaîne. Tous ces microbes, toutes ces diatomées, toutes ces oscillaires déjà si utiles au poisson en absorbant à sa place une foule d'agents toxiques, vont en outre lui rendre — à leurs dépens cette fois — un service plus direct. Ils forment en effet la base alimentaire des animalcules microscopiques vivant dans les mêmes lieux, et ceux-ci, presque aussitôt, deviennent la proie d'animaux aquatiques plus grands, plus puissants qu'eux, auxquels, à son tour, le ventre du poisson servira de tombeau...

VII

En admettant même qu'on pût dès aujourd'hui restituer aux cours d'eau leur primitive virginité, une mesure s'imposerait : le *repeuplement* des rivières.

L'acquisition du fretin est certes chose facile. Mais où gît l'obstacle, c'est dans le choix, pour chaque espèce, du milieu qui lui chaut.

Tel poisson — je ne saurais trop insister sur ce point — prospère dans certains milieux qui dépérit en d'autres. Or, les données relatives à cette sélection sont malheureusement encore assez vagues. Toutes ou presque toutes reposent sur l'*analyse biologique* des eaux, c'est-à-dire sur la différenciation des animaux et des plantes qu'elles ont l'habitude d'héberger : réactifs vivants dont les espèces varient d'après l'état physique et la composition de l'ambiance.

Ce n'est pas sans motif qu'on désigne sous le nom de *cresson de fontaine* le nasturtium qui croît au voisinage des sources; de même la nymphée blanche, le nénuphar jaune, les grandes algues vertes, la sagittaire aux feuilles lancéolées aiment à bai-

Digitized by Google

gner leurs tiges dans les courants limpides. Fuyant les eaux malpropres, le caset, larve vorace de la phrygane, précieuse amorce que recherchent les pêcheurs, la puce aquatique, la libellule ne se rencontrent guère que là où peut vivre la truite.

Plus étroite encore est la relation constamment observée entre la constitution du liquide d'une part et, de l'autre, le développement de sa population microscopique. Pour vous en convaincre, placez sous la lentille une goutte d'eau puisée dans la rivière en amont d'une grande ville quelque peu isolée, et vous y trouverez, en nombre variable, des végétaux rudimentaires. Prise dans la cité même, au-dessus de l'embouchure des égouts, elle contiendra déjà quelques animalcules du groupe des infusoires, lesquels, plus bas encore, vont se multiplier au point de former à eux seuls la presque totalité de la matière vivante. Enfin, tout à fait en aval, cette faune microscopique, par une rétrocession graduelle, fera place de nouveau à des espèces végétales plus ou moins différentes de celles qui croissaient en amont.

Par le secours de cette méthode, on pourra s'assurer qu'une eau déterminée possède les qualités requises pour un nouvel ensemencement. Mais elle ne nous dit pas quel âge doit avoir le fretin pour qu'il sache se suffire à lui-même. Faudra-t-il aussi faire choix d'une seule espèce ou bien réunir plusieurs genres d'alevins? Si l'on adopte ce dernier parti, à quelle combinaison s'arrêter? Jeter dans les mêmes eaux des brochets, des truites et des gardons, n'est-ce pas comme si l'on enfermait dans un grenier des chats et des souris?

Autant de questions malaisées à résoudre — et dont pourtant dépendra le succès ou l'échec de toutes ces tentatives — qui, du reste, ne pourront aboutir que si l'on fait bonne garde autour de la couvée. Car plus d'une fois on vit d'éhontés ravageurs, profitant de l'aubaine, se payer aux dépens d'elle une pêche miraculeuse. Ce fut le cas, entre autres, pour un semis de carpes âgées de 2 ans, pesant chacune environ 300 grammes, effectué naguère dans la Sprée. Les pauvres bêtes n'y restèrent pas longtemps : le lendemain déjà on les vendait au marché!

Digitized by Google

N'avais-je donc pas raison, en commençant, de prétendre que tout ou presque tout restait encore à faire dans cette question des eaux, question vitale s'il en fût jamais, car elle n'intéresse pas seulement les pêcheurs, les hygiénistes, le public, qui trouve dans le poisson de rivière un nutriment précieux, mais encore — et plus peut-être que tous les autres — les grands fauteurs du dommage, les industriels eux-mêmes, attendu que sans eau pure leurs établissements seraient pour la plupart condamnés à périr.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

L'AME NATIONALE ET L'ÉDUCATION PUBLIQUE

Au moment où la Belgique entière, avec une légitime fierté, célèbre soixante-quinze années de paix et de prospérité ininterrompues, à l'heure où elle glorifie la mémoire de ceux qui, en 1830, ont semé, surtout de ceux qui, de leur sang ont fécondé les germes de cette ère de splendeur, il n'est peut-être pas hors de propos de rechercher quelle fut la part de l'éducation publique, ce facteur essentiel de la grandeur des peuples, dans le développement de notre nationalité, depuis qu'elle est entrée dans sa phase définitive, et le rôle que désormais elle doit remplir pour assurer notre avenir.

Nous déterminerons bien son action et son œuvre dans le passé si nous montrons dans quelle mesure l'enseignement a contribué à créer et à fortifier chez nous l'esprit public, qui est avant tout nécessaire à une nation, je veux dire cette mentalité générale, cette unité d'espérances, d'aspirations, d'idéal, en un mot, d'où naissent le dévouement unanime à la chose commune et une émulation désintéressée dans la recherche de tous les progrès intellectuels et dans la pratique de toutes les vertus sociales. Or, les destinées d'une nation sont étroitement liées à ses qualités spéciales; sa conscience est en raison de ses énergies profondes. C'est en stimulant celles-ci pour l'aider à accomplir la fonction et, en quelque sorte, la mission qui lui est dévolue par son tempérament et son génie, que l'éducation constituera une culture rationnelle et féconde et qu'elle fera épanouir l'âme nationale. Ainsi le problème revient à considérer la réalité psychologique qu'est le peuple belge, à examiner jusqu'à quel point et dans quel sens l'École a

Digitized by Google

influé sur les façons de penser et de sentir essentielles, que nous possédons en commun, à montrer enfin comment elle pourrait se proposer dorénavant de seconder, de diriger, d'élargir progressivement les aptitudes intellectuelles et morales qui nous sont propres.

Toutefois, quand je parlerai de nos études, je ne m'occuperai pas de l'enseignement primaire, dont la fin est le minimum de savoir indispensable et qui revêt avant tout un caractère de nécessité; ni de l'enseignement supérieur, qui suppose des esprits déjà *formés* et auquel, exception faite d'une petite élite qui y cherche la haute culture pour elle-même, on ne demande qu'une préparation professionnelle sans plus. Je limiterai mes observations à l'enseignement secondaire ou moyen, comme nous disons, parce que c'est le seul qui serve précisément à détacher les jeunes esprits des intérêts immédiats, c'est-à-dire purement personnels, toujours un peu mesquins, pour les reporter vers les grands intérêts nationaux. Et nous nous demanderons comment il peut perpétuer et faire fleurir chez nous, au-dessus des préoccupations de l'heure présente, l'esprit proprement *belge* en même temps que les idées et les sentiments proprement humains.

L'esprit, l'âme belge! en pourrait-on démêler les traits parmi les souvenirs des âges révolus? Trouverait-on dans notre tréfonds moral ces réactions imaginatives qui révèlent la qualité du cœur et de l'esprit d'une nation comme d'un individu? Avons-nous eu, aux lointains de notre histoire, notre rêve particulier, entendu de mystérieuses harmonies qui le berçaient et que nous n'avons jamais oubliées? Bref, avons nous, gens d'un royaume bilingue, un peu artificiel et que semblent maintenir surtout les nécessités vitales des groupes humains qu'il unit, avons-nous, dis-je, une sensibilité originale qui nous vient d'autrefois, et quelle est-elle?

Si, comme M. Henri Pirenne l'a clairement établi, de siècle en siècle, dans tous les petits États répartis sur le territoire qui est actuellement le nôtre, toujours s'attesta

Digitized by Google

l'existence d'une politique unioniste, il fallait bien, semble-t-il, qu'il y eût quelques caractères communs aux peuplades flamandes et wallonnes de ces États. En effet, ce qui différencie Wallons et Flamands, qu'est-ce? Rien que la proportion de sang germanique qui coule dans leurs veines, avec, chez les premiers, la prédominance perdurante du parler gallo-romain auquel s'est substitué, chez les seconds, l'idiome franc. Mais les uns et les autres appartiennent, dans le principe, à une même souche, à ces populations de frontières fusionnant deux grandes races, dont chacune périodiquement empiète sur l'autre. Les uns et les autres sont de ces Occidentaux, dont naguère M. Adrien Mithouard s'est plu à analyser subtilement la sensibilité particulière. Parmi les traits qui la composent et qu'il a nettement déterminés, j'en note trois qui sont, à mon avis, de ceux qu'on peut le plus légitimement nous attribuer dès les temps les plus reculés. C'est d'abord l'énergie, ce doux entêtement celtique, cette dureté de vouloir avec résolution et méthode; c'est ensuite un amour emporté de la vie et de ses joies, et enfin, avec cet optimisme pratique, un invincible idéalisme et la tendance à le situer toujours dans les choses les plus ordinaires de l'existence, comme « pour y toucher notre rêve avec nos doigts ».

Jetons, en effet, un regard sur le passé. L'histoire de notre sol, depuis l'époque où les galères de César descendaient les fleuves germains jusqu'au XIVe siècle, cette lente conquête sur l'océan, cette patiente fécondation des limons, cette graduelle élaboration des conditions mêmes de la vie, cette organisation parmi les fondrières et les boues d'un milieu enfin sortable, quelle preuve d'énergie! Et, si on médite sur ce qu'a réalisé l'homme des marécages, puis celui des plaines peu à peu émergées des eaux, de ces plaines monotones et dénuées de toute richesse naturelle, s'étonnera-t-on encore de l'héroïsme qu'ils léguèrent à leur postérité de la période communale? Les fiers beffrois qui s'érigèrent à cette époque-là ne nous appa-

Digitized by Google

raîtront ils pas, dès lors, avec l'élan audacieux de leurs tours au-dessus de l'ampleur massive de leurs fondations, comme des attestations superbes de la puissante sève atavique qui bouillonnait dans les fils de ces indomptables constructeurs de leur propre terre, continuant, dirait-on, à défier toujours les éléments hostiles, la brume et les nuages, en même temps qu'ils luttaient contre le despotisme féodal?

Et n'est-il pas naturel, d'autre part, que, sous la poussée d'un sang enrichi par des siècles d'énergie militante, cette race soit devenue ardente à savourer les jouissances de la vie, et que cette face de sa sensibilité, l'art de ses peintres de la Renaissance, d'un Rubens, d'un Jordaens, l'ait en quelque sorte cristallisée en vertu d'une vigoureuse logique, en s'appliquant à traduire la sensualité contemporaine? Oui, cette exubérance et ce déchaînement artistiques étaient bien les marques de la puberté de notre race, comme le naïf réalisme ou le pieux mysticisme des Primitifs avaient rendu adéquatement notre âme enfantine, cette âme qui fait fléchir les genoux et joindre les mains dans les diptyques, les triptyques, les rétables, cette âme qui se raconte ingénument dans la multitude des minutieux détails, dans le pittoresque de l'accessoire, dans cette infinité de réalités plastiques, où, selon le mot de M. Mithouard, nos pères pouvaient littéralement « toucher leur rêve avec les doigts ».

Cependant, aux temps où, vers le XVe siècle, se décelaient ainsi chez nous les signes caractéristiques de la conscience de soi, celle-ci n'était qu'une des diverses expressions régionales de la civilisation européenne, encore une et exclusivement déterminée par le grand courant du sentiment chrétien et chevaleresque. Hélas! l'époque une fois venue qui vit se manifester le principe des nationalités et où nous aurions pu nous faire une culture particulière, nous ne tardâmes pas à être réduits pour plusieurs siècles au rang de province de l'Espagne, de l'Autriche, de la France, de la Hollande, désormais

Digitized by Google

privés de la direction nécessaire des élites qu'attirent uniquement les grands foyers de lumières intellectuelles. Aussi sous le régime de ces différents pays, notre sensibilité se disciplina et s'affina médiocrement. Même la littérature aristocratique du XVIIe siècle français, qui brillait si près de nous, n'eut pour ainsi dire point d'influence sur elle. Elle demeura populaire, un peu grosse, sans cette délicatesse ni cette acuité de l'âme gauloise dans sa fleur pleinement éclose, mais aussi, il faut l'ajouter, sans aucune tare de décadence, nos nerfs étant restés, semble-t-il, plus solides, plus vigoureux, et notre cœur battant tout près du cœur de nos morts.

Nous avons essayé d'esquisser l'évolution de notre mentalité jusqu'en 1830 (1). On l'a constaté, nous avions, dès notre enfance ethnique, rêvé, pour notre part, le rêve des hommes d'Occident, et nous l'avions vu réalisé dans des œuvres d'art d'une inspiration naïve, des œuvres frustes, manquant de toutes ces beautés et de toutes ces délicatesses que seule peut donner une longue culture. Car depuis bien longtemps nous n'avions plus eu d'autre souci que la conquête de la liberté, et nous n'avions guère perfectionné que notre inlassable énergie.

Notre énergie! « Votre pays, écrivait M. Ernest Lavisse aux étudiants belges, votre pays, des rivages de la mer du Nord aux Ardennes, est une terre d'énergie. » En effet, l'énergie est à peu près la seule parmi les composantes de notre âme qui depuis soixante-quinze ans se soit développée, surtout dans le domaine économique, avec une telle rapidité et en attestant une si grande vigueur, que l'histoire, un jour, s'en étonnera assurément. Car il faut rapporter sans doute à cette force interne, plus qu'à toute l'habilité diplomatique de notre roi, la supériorité par laquelle nous nous sommes placés au premier rang des sociétés industrielles et commerçantes, qui, dans

(1) M. Dumont-Wilden publiera prochainement sur *La sensibilité belge* une intéressante étude, dont il a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles. Nous y avons trouvé d'utiles indications.

Digitized by Google

tout l'Occident du moins, se substituent peu à peu aux anciens groupes agricoles et militaires. C'est que, de génération en génération, nos populations vigoureuses avaient été pliées par la difficulté même de vivre aux nécessités du labeur intense.

Je n'ai pas à célébrer ici la merveilleuse organisation du travail chez nous, ni le succès de nos entreprises au dedans et au dehors de nos frontières. Notre expansion industrielle et commerciale est un objet d'admiration pour le monde entier.

Certains esprits estimeront sans doute que les nations du type de la nôtre sont, dans la courbe présente de la civilisation, celles qui ont les chances les plus sérieuses de devenir grandes. Si l'on veut dire que celles-là seront prospères et riches par-dessus toutes, je le crois aussi. Mais véritablement grandes par là-même? Non. L'histoire est là pour en témoigner : c'est par l'effort de la pensée avant tout que brille un peuple. C'est par là que les Grecs anciens méritèrent d'occuper la première place au temple de la gloire. Et, dans les temps modernes, n'est-ce pas principalement par sa littérature et ses idées que la France a toujours été grande entre les nations? Je ne puis pour ma part m'empêcher de regretter que dans la fièvre de richesse que nous donne notre prospérité récente, nous n'ayons guère songé, du moins jusqu'à ces derniers temps, à exprimer le côté le plus noble de notre âme. Qu'était ce, en effet, jusqu'à bien près d'aujourd'hui, que la petite élite littéraire et artistique que nous possédions, en regard de la masse que mène, à peu près toute encore, le seul intérêt matériel, qui jamais ne fit d'autre rêve que d'être indépendante et opulente?

Je le sais, la prospérité grise, surtout quand elle vient après une longue suite de misères, et cette ivresse fait aisément oublier les choses de l'esprit. Et puis, il faut dire aussi que, depuis notre émancipation définitive, grâce à une situation privilégiée qui nous a laissés en dehors des grandes commotions de l'Europe, nous n'avons pas eu en

Digitized by Google

somme de ces heures tragiques où tous les cœurs d'un pays battent à l'unisson pour quelque belle cause, où, dans le tumulte du danger et dans l'exaltation du triomphe, l'âme d'une nation palpite, se connaît et se montre en ses profondeurs. Or, c'est dans ces heures-là principalement qu'éclate la noblesse de l'esprit national. Mais si, depuis soixante-quinze ans, la fortune nous a gâtés, il n'en a pas toujours été ainsi de nos pères. Eux ont eu leurs moments d'angoisse; ils ont lutté, ils ont souffert; beaucoup ont donné leur vie pour l'affranchissement du sol natal, pour sauvegarder les droits civils et politiques, la liberté de conscience de leurs frères. Retrempons notre patriotisme au souvenir de leur martyre, mais réjouissons-nous que le destin nous ait épargné leurs épreuves et souhaitons de n'avoir jamais à les affronter pour avoir l'occasion de nous connaître. A l'abri des secousses douloureuses, espérons que, seuls, la culture intellectuelle et l'art nous révèleront mieux à nous-mêmes par des infiltrations continues et mystérieuses, nous donneront d'autres enthousiasmes, un idéal plus élevé. Car voilà surtout ce qu'il faudrait éveiller dans le Belge : le culte ardent de l'idéal et de la beauté, sans pour cela émousser notre énergie native, source féconde de notre grandeur matérielle.

Comment l'enseignement pourra-t-il contribuer à cette œuvre de moralisation supérieure?

Après ce que je viens de dire, on ne s'étonnera pas, je pense, si je dénonce comme un danger national l'éducation positive et utilitaire, ou prétendue telle, qui, dans la mesure où elle se développe, doit inquiéter les esprits éclairés. Car dans une société sans traditions de haute intellectualité, comme la nôtre, elle est plus néfaste que partout ailleurs. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est préparer les forces de l'avenir, assurer la sélection des capacités en vue du progrès. Il faut donc élever tous les esprits, les élever au vrai sens du mot et, renonçant à la superstition du savoir qui n'est que savoir, porter les regards plus haut et plus loin.

Digitized by Google

Hélas! tant d'hommes aujourd'hui s'avancent les yeux baissés vers la terre, uniquement soucieux des matérialités de l'existence, raidis dans un froid égoïsme, indifférents à toute pensée généreuse, humanitaire ou même simplement patriotique! Combattants experts et redoutables, certes, dans la grande mêlée des intérêts, ils sont, à un point de vue social supérieur, des hommes amoindris et décadents. On ose à peine songer aux mœurs que ferait le règne absolu de l'industrie et du commerce, avec la concurrence toujours plus âpre entre les individualités libres pour la possession de l'or, sans plus aucun idéal de beauté morale. L'idéal, cette aspiration infinie au mieux, l'idéal, ce mirage d'une vie qui est au-dessus de nos occupations vulgaires et d'une société plus parfaite, l'idéal, ce souffle qui nous soulève plus haut que nous-mêmes et provoque en nos cœurs des élans magnanimes : c'est là ce qu'il convient d'infuser à l'âme belge un peu desséchée au vent du mercantilisme.

Cela sera l'œuvre de nos artistes, de nos littérateurs surtout, et tout autant de nos éducateurs. Le rôle de l'enseignement moyen peut être ici plus considérable qu'on ne le pense.

A l'enseignement moyen, en effet, il incombe, c'est certain, de donner l'instruction générale en ouvrant de larges horizons devant ceux qu'il a pour mission de préparer à la vie. Il y parvient en formant l'esprit scientifique des adolescents, en mettant constamment en activité les deux facultés fondamentales de cet esprit : la comparaison et la causalité, qui font la sûreté et l'indépendance du jugement. Il n'est pas besoin de démontrer qu'il nous faut aujourd'hui des esprits orientés dans le sens scientifique, c'est-à-dire qui aient le goût et le discernement de la vérité et qui aient appris à la rechercher méthodiquement. C'est, en effet, à ce prix que nous pourrons nous représenter exactement l'univers, la société et l'homme, selon la conception nouvelle que les sciences astronomiques, physiques, historiques et sociales en ont fournie.

Digitized by Google

D'ailleurs nous ne pouvons plus nous dispenser d'étudier les grandes lois qui nous régissent physiquement et moralement aussi, en fin de compte, si nous voulons nous faire une cérébralité claire et précise et une philosophie utile, j'entends utile non pas dans le sens exclusivement égoïste mais noblement altruiste.

Mais l'enseignement secondaire doit en outre, doit par-dessus tout former l'homme moral, en faisant prendre conscience aux jeunes gens des caractères essentiels de l'homme universel, en les faisant communier dans l'idéal humain le plus large.

La littérature étant l'expression la plus libre et la plus complète de l'esprit, on l'a considérée jusqu'ici comme la base de cette formation dont j'entends parler. Nous pensons qu'il n'est pas de discipline plus salutaire que la sienne pour donner aux cerveaux la façon dont ils ont besoin, si l'on a soin d'en faire, à sa manière, aussi bien que de la science, un instrument pour la recherche du vrai, et non uniquement un moyen de culture du sens esthétique.

Mais si l'on s'entend assez bien à reconnaître la valeur des études littéraires, il y a entre les gens éclairés de considérables divergences quand il s'agit d'établir l'objet de ces études.

Certes — du moins c'est notre humble avis —, pour façonner les intelligences rien n'égale le grec et le latin, où s'expriment deux grandes âmes selon une conception du beau littéraire toute de modération et de pondération, d'équilibre et de clarté. Mais est-il bien sage — je ne le crois pas pour ma part et cela en surprendra peut-être plus d'un — de prétendre conserver à la littérature de l'antiquité le monopole de l'éducation des esprits, comme si les Anciens possédaient seuls le dépôt des idées générales de l'humanité ! Il était naturel qu'on eût cette opinion au temps de la Renaissance, après les ténèbres du moyen âge. Mais à présent — et cela apparaissait clairement dès le XVIIIe siècle — les Grecs et les Romains ne peuvent

Digitized by Google

plus être considérés comme l'incarnation exclusive de l'humanité. Notre sensibilité s'est singulièrement accrue, nuancée, compliquée, et notre âme, certes, est bien neuve par divers côtés. Non, dans l'homme antique nous ne démêlons pas tout l'homme moderne. En outre, certains des éléments de notre âme hybride, nous les rencontrons bien plutôt dans les littératures germaniques, où palpitent quelques-unes des parcelles dont se constitue notre individualité. C'est donc à leur école aussi que nous nous mettrons pour comprendre plus complètement notre génie, et l'on a eu raison de leur donner une place importante dans le programme de l'enseignement moyen.

J'irai plus loin, et j'admettrais volontiers que les humanités anciennes, à cause de certain manque de souplesse — surtout si l'initiative individuelle des maîtres ne la corrige pas — ne peuvent plus encadrer la masse de la génération qui actuellement se prépare à la vie sociale. Bien des élèves ne se sentent aucune disposition pour les langues anciennes. D'autres, pressés d'entrer tôt dans le combat de la vie, et voulant être armés immédiatement dans ce but, sont forcés de renoncer à l'étude de ces langues. Aux uns et aux autres il faut bien, semble-t-il, accorder de s'orienter dans un sens différent des études grecques et latines. C'est, en effet, ce qu'on a fait chez nous : l'organisation de la section des humanités modernes répond à cette exigence. Les branches scientifiques y occupent une large place. Mais craignons l'écueil qui se rencontre ici : les faits et les réalités scientifiques, qu'on ne l'oublie pas, ne doivent pas être le dernier mot de l'enseignement. Par-dessus ces faits et ces réalités, inculquons aussi à l'élève ce qu'ils contiennent de notions d'humanité, capables d'assurer l'évolution morale du sujet en même temps que celle de la nation à laquelle il appartient. Il importe, en effet, de connaître l'âme humaine et la vie humaine, et comment nous sommes devenus ce que nous sommes. Il faut que les études moyennes conservent cette portée générale et que les hommes d'une

Digitized by Google

même époque aient toujours certaines idées en commun.

Ici, peut-être, on nous demandera : alors que l'éducation secondaire est organisée en Belgique, à même — on pourrait du moins le présumer — de remplir sa mission spéciale d'éclairer, polir et ennoblir les âmes, comment expliquez vous l'envahissement chez nous de cet esprit mercantile et bourgeois que vous ne cessez de dénoncer? — Cette accusation d'inefficacité à charge de l'enseignement moyen paraît fondée à première vue. En réalité pourtant elle ne l'est pas. Notons d'abord que cet enseignement n'a qu'une clientèle très restreinte; il ne peut former qu'une élite très peu nombreuse de citoyens d'une intellectualité supérieure, entre lesquels et les masses il n'y a pour ainsi dire jamais eu jusqu'ici aucune communion d'idées. En outre, les humanités anciennes constituèrent trop longtemps une culture purement formelle, exerçant l'esprit dans le vide, sans le nourrir, restant une méthode spéculative sans plus, éloignée de la vie au lieu d'en être le commentaire perpétuel. Or, les méthodes ne valent jamais que par leur application. Les humanités qui avaient fait un Rabelais, un Montaigne, avaient été, après l'effort hardi de la Renaissance, rapetissées successivement jusqu'à n'être plus qu'une forme élégante des esprits, un art de parler bien sans penser. Et longtemps on persévéra dans cette fausse voie, que nous avons bien de la peine à quitter définitivement. Ajoutons que l'organisme intellectuel que les humanités anciennes tendent à développer, est fort éloigné de la mentalité générale que nous créent notre tempérament, nos habitudes, notre passé, les langues que nous parlons et notre absence complète de traditions éducatives. Nous ne sommes pas, comme les Français, déjà latinisés par la langue même et par plusieurs siècles d'une littérature inspirée de l'antiquité. Nous n'avons pas, comme eux, un passé littéraire qui est en grande partie l'héritage de Rome et de la Grèce. Il faut oser le dire : à certains points de vue, nous sortons à peine de la barbarie.

Digitized by Google

Donc, si les progrès de notre culture nationale paraissent être lents, c'est que notre système d'éducation actuel, quand nous l'adoptâmes, ne constituait pas la continuité qui accumule et multiplie les progrès, mais bien, au lieu d'une évolution, une révolution. Or, une révolution ne peut changer du jour au lendemain l'esprit d'un peuple. La grande culture, dont nous fûmes si longtemps privés et à laquelle nous nous efforçons de nous rattacher pour parfaire notre civilisation, ne pénètre en nous que par ces infiltrations lentes et répétées dont nous parlions tantôt, comme le rayon de lumière avance en répétant sans cesse la même ondulation. Une conscience collective ne peut se former que graduellement par la mémoire du passé. Notre conscience est de fraîche date; ne désespérons pas!

Mais, dira-t-on encore, à vouloir discipliner un tempérament jeune et robuste, n'y a-t-il pas à craindre que nous ne gâtions ces qualités natives et primesautières, qui font son charme particulier? Je ne le crois pas.

Et d'abord, substituer une intellectualité et une moralité supérieures au matérialisme et à l'immoralisme naturels aux nations marchandes est une nécessité qui prime tout le reste. De plus, la particularité dans l'esprit national ne vaut qu'autant qu'elle ne contredit pas les grandes idées générales de la civilisation. Enfin, une particularité se défend toujours assez d'elle même dans ce qu'elle a de défendable. Pour avoir appris l'ordre, la mesure, l'eurythmie à l'école des littératures classiques, aurons-nous désappris notre énergie innée, perdu le sens du pittoresque et de la couleur, étouffé certaine mélancolie profonde qui représente en nous une parcelle de l'âme du Nord, dont la nôtre procède?

Non; nos frissons propres se reconnaitront toujours, et notre émotion se décèlera bien *elle-même* sous des formes parfaites et plus durables. Il suffira pour cela que nous soyons sincères dans nos créations, mais il n'est pas nécessaire, comme on l'a affirmé ou laissé croire, que nous restions grossiers et inélégants.

Digitized by Google

Comme garant de ce que j'avance, je rappellerai l'attention admirative accordée par l'Europe littéraire à un Camille Lemonnier ou à un Émile Verhaeren, par exemple, depuis qu'ils ont plié leur génie ardent et tumultueux aux nécessités d'un art plus sévère, plus savant, plus maître de lui-même. En apportent-ils moins aux lettres françaises l'appoint de leur sensibilité incontestablement belge? Et n'est-ce pas la saveur même de cette sensibilité particulière qu'on prise et qu'on aime en eux, tant il est vrai que la discipline ne l'a point altérée, mais au contraire l'a affinée davantage? Et plus elle s'est affinée, plus puissante s'est affirmée leur originalité, et plus intense s'est manifesté le parfum de terroir que fleurent leurs œuvres. Oui, ces artistes sont bien de chez nous; leur âme est un écho sonore et harmonieux de l'âme nationale. C'est en des écrivains de pareille trempe que nos jeunes gens pourront saisir celle-ci sur le vif. Et en les hantant ils apprendront le respect et l'estime de l'intelligence de leurs concitoyens, qui est la véritable noblesse d'une nation.

Rendre justice aux ouvriers intellectuels de son pays est un devoir qui doit être cher à tout patriote, mais qui nulle part peut-être n'a été plus oublié que chez nous. Les Belges ont la fâcheuse tendance à ne pas reconnaître le talent des leurs, bien plus à se méconnaître eux-mêmes. C'est qu'ils n'ont pas suffisamment confiance en leurs forces. Sans contredit, c'est un de leurs côtés faibles. Il ne s'agit pas d'être outrecuidant, mais de savoir ce qu'on vaut, d'avoir la foi en soi-même, puissant levier avec lequel on soulève les plus lourds fardeaux. « La défiance! — écrivait, hier encore, ce puissant artiste de lettres dont nous citions tantôt le nom, Camille Lemonnier — la défiance! Il semble que ce soit la psychologie du pays : la Belgique constamment mit la plus déroutante obstination à s'ignorer. Elle qui dévotieusement croit au reste du monde, elle ne crut pas en ses personnelles énergies... Son âme c'est elle-même qui la nia! C'est qu'il règne ici,

Digitized by Google

principalement dans les classes moyennes, un esprit funeste d'ironie singulière et de blague... »

Pourtant, en dépit de ce scepticisme sans perspicacité ni finesse, des hommes de talent, avec un superbe entêtement dans une tâche ingrate, sans public, sans encouragement de la part des pouvoirs, ont tenté de nous faire prendre conscience de notre vie intérieure. Honneur à eux! Leur labeur n'a pas été stérile. Déjà apparaissent des signes non équivoques d'un renouveau de vitalité chez nous. La conférence, les cours publics, les bibliothèques populaires, les expositions d'art peu à peu feront en sorte que le pays se connaisse enfin, lui et ses destinées.

Il appartient à ceux qui sont chargés de l'enseignement secondaire de contribuer pour leur part à ce réveil de notre génie, à la montée des cerveaux, d'allumer par une culture désintéressée au cœur des jeunes gens l'enthousiasme du beau et du bon. Donnons-leur la soif de cet au-delà d'eux-mêmes qui les gardera des déchéances et les moralisera. Apprenons-leur à mettre leur vie dans les idées, selon le mot de Fichte, c'est à-dire à inspirer toutes leurs actions d'un idéal. Excitons en eux l'admiration de tout ce qui est grand et généreux; l'admiration est féconde. Leur faire entretenir commerce avec les penseurs illustres de tous les temps et de tous les pays sera toujours, répétons-le, le moyen le plus sûr, d'arriver à ces fins-là. Faisons à nos enfants, oui, des esprits clairs, aiguisés et méthodiques, autant que largement ouverts; mais faisons leur aussi de belles âmes, des âmes harmonieuses, unissant l'amour du vrai au goût des nobles rêves, la réflexion à la spontanéité, la raison à la chaleur du cœur, des âmes auxquelles rien de ce qui touche à la grande famille humaine ne soit étranger, en même temps qu'imbues à fond du sentiment national et prêtes à tous les nobles dévouements qu'il inspire.

ARTHUR DAXHELET.

Digitized by Google

JACQUES DAMIENS

« Allons, avancez, Landier! — Messieurs, il faut rester alignés par trois. — Ne vous retournez pas, Carinval. — Debru, je crois que vous fumez?

— Moi, Monsieur?...

— Qu'avez-vous dans la main? Non, pas celle-là, l'autre?... C'est bien, vous ferez deux retenues dimanche. »

Tout le long du chemin, Jacques Damiens harcelait les trente galopins dont il avait la tâche de surveiller la promenade. Trois fois par semaine, le mardi, le jeudi, le dimanche, la bande bruyante s'en allait hors la ville.

Afin de ne pas encombrer les rues et pour que la discipline fût plus aisée à maintenir dans les rangs, les élèves de l'*Institution Bastin-Renard* étaient répartis en trois groupes. Chacun de ceux-ci partait de son côté, dirigé par un pion astreint à emprunter un immuable itinéraire.

Jacques Damiens et les « grands », une fois franchie la voûte au fronton de laquelle en reliefs d'or se détachaient l'enseigne et la firme de l'internat, tournaient à gauche, suivaient pendant cent mètres le trottoir de la rue des Chevaliers, traversaient la place Saint-Ambroise et, par le quai vieux, gagnaient le pont de pierre en dos d'âne. Ils parvenaient ainsi, en moins de vingt minutes, au pied de la montagne du Château.

C'est, à mi-côte, sur une esplanade damée par vingt ans d'ébats de vingt générations de pensionnaires que les trois groupes se réunissaient.

Celui des « petits », en sortant de l'*Institution Bastin-Renard*, avait, au contraire des précédents, tourné à droite. Abrégeant le trajet, ils avaient atteint le pont par la rue du

Digitized by Google

Prieurat et le tronçon étranglé de la petite rue aux Anges, cependant que la troisième division prenait le chemin des écoliers, faisait un long détour par les quartiers neufs : la rue Pierre-le-Grand, l'avenue de la Liberté, le nouveau pont et les quais.

Les quelque cent élèves, une fois réunis, libres de rompre les rangs et de s'ébattre à leur guise, organisaient des parties de paume, de *foot-ball*, de barres, ou bien, par deux ou trois plus solitaires et paisibles, allaient s'asseoir au sommet du talus gazonné. Ceux là regardaient le paysage, longtemps, sans rien dire. Ils cherchaient des yeux les routes qui, de la ville, s'échappaient pour gravir les montagnes, suivre quelque temps les crêtes que leurs arbres jalonnaient géométriquement, se perdaient enfin à l'horizon. Et ces gamins silencieux pensaient à leurs villages peut-être vers quoi menaient ces rubans infinis de terre grise. A quinze ans, ils étaient mélancoliques déjà et leur nostalgie s'isolait, loin des allégresses des condisciples tapageurs; leurs cœurs ingénus pleuraient en secret...

Jacques Damiens aussi venait souvent à l'écart regarder l'immense décor étalé au pied de la montagne, encadré de champs et de bois, traversé par le cours miroitant du fleuve. Jacques tâchait à démêler l'enchevêtrement des toits d'ardoises, cherchait à cheminer des yeux sur cette mer aux vagues figées. Les clochers repéraient son investigation : voici le dôme majestueux de Sainte-Paule, plus loin le campanile élégant des Frères mineurs et tout à côté la flèche simple et audacieusement effilée de Saint-Jean. C'est sur ce point de la ville que s'arrête le regard du jeune homme. Au pied de la tour, il reconnaît, entre tous les autres, un toit percé de deux tabatières; l'une de celles-ci s'ouvre sur un entablement qui supporte une cage de fils métalliques; l'œil distingue ce colombier familier... Et l'esprit vagabonde, le souvenir pénètre aussitôt dans la petite maison vieillote.

Par la pensée, Jacques voit le père Damiens — son père — devant la table où s'étalent les brochures, les paquets de feuilles mises en ordre, les cartons aussi, les ciseaux, les

Digitized by Google

papiers multicolores, les bandes de chagrin, la toile et les règles.

C'est dans cette maison d'ouvrier, en une rue de populace et presque de misère, que Jacques est né et qu'il a vécu pendant vingt ans. Ses premières classes finies, il a appris le métier, a aidé son père et était destiné à devenir relieur à son tour, humble artisan laborieux toute sa vie. Mais des jours passés à l'école, des enseignements élémentaires reçus avec les autres enfants pauvres du quartier, Jacques a conservé un souvenir curieux et avide de perfection. Après les journées de travail, au lieu d'aller flâner dans les rues en compagnie des copains joyeux épiant les sorties d'ateliers, suivant les fillettes, flânant jusqu'à l'heure du sommeil, le jeune homme a repris ses livres et s'en est procuré d'autres. Le dimanche, il est allé demander des conseils à ses anciens maîtres et, dans les volumes, dans les revues qu'il aidait son père à relier pour les clients, il a lu des nuits entières...

Jacques Damiens, à ce régime, est demeuré chétif. Et puis, guère adroit de ses mains, il n'a pas rendu de grands services à son père.

Celui-ci même s'est parfois fâché :

« Tu ne feras jamais rien de bon. Laisse tout çà là. Va-t'en plu'ôt voir si M. Bastin a préparé ses *Tour du monde* et tu me les apporteras. »

Chez M. Bastin-Renard Jacques était toujours heureux de se rendre. M. Bastin se montrait aimable envers lui. Connaissant son goût de l'étude et de la lecture, dont le jeune homme avait eu l'occasion de s'ouvrir un jour, le directeur de l'institution faisait entrer l'apprenti dans la bibliothèque-sanctuaire; le seul aspect de celle-ci l'émouvait délicieusement. Le brave homme donnait au gamin des paquets de livraisons à mettre en ordre, désignait des rayons à classer, des brochages délabrés à vérifier. Il laissait Jacques dans la grande pièce tapissée de livres, parfois même lui remettait un bouquin ou une revue :

« Tiens, lis ça. Tu me le rapporteras quand tu viendras encore. »

Digitized by Google

Mais Jacques entretemps avançait en âge. La conscription venait de l'épargner.

« Dommage, dit le père. Ça t'aurait dégourdi, et pour les services que tu me rends... »

Car c'était un thème de plus en plus fréquent et dont l'amertume augmentait chaque jour l'humiliation du jeune homme. L'ouvrier laborieux et adroit qu'était Damiens ne pouvait ni comprendre ni admettre l'inaptitude au métier de son garçon, et puis, à la longue, Damiens entrevoyait le moment où il aimerait de se reposer enfin et de jouir un peu à son tour d'une vieillesse paisible, partagée entre le soin attentif de son colombier et le sport jusqu'ici exclusivement dominical de la pêche à la ligne — ses deux passions.

« A vingt ans, je gagnais ma vie, moi, et celle de ton grand-père! »

Gagner sa vie!

Mais Jacques n'eût pas demandé mieux. Hélas! A quoi était-il bon? Inhabile, sans énergie physique, ayant uniquement assoupli en lui le ressort intellectuel et fortifié son esprit et sa mémoire au détriment de ses membres, aucun labeur manuel ne lui était possible. D'autre part, sans être ambitieux, Jacques concevait le désir — oh! si vif et de plus en plus impatient — de mettre à profit la science acquise presque en secret, et par son seul et propre effort en tout cas.

La mère Damiens, elle, s'alarmait souvent. Elle parlait avec inquiétude, le soir, au coin du feu, lorsque Jacques venait de gagner sa chambre.

« Tu sais qu'il ne dort pas? Sa lampe est allumée. Il lit ou bien il pense, comme toujours...

— Et ça a vingt ans, nom de nom! A vingt ans, moi!. .

— C'est vrai, ' pa. Mais t'étais autrement bâti que lui. Si on pouvait le mettre « sur un bureau »? »

C'était le suprême espoir, cela, le port entrevu de définitif secours. Voir entrer le garçon dans l'administration, aux postes, à l'enregistrement, aux contributions. Car enfin c'est du papier, ce sont des livres que l'on compulse derrière ces

Digitized by Google

guichets mystérieux! Lire, écrire, travailler de la tête, voilà ce qu'il fallait à leur Jacques!

« Ah! oui, objectait le père. Mais ce n'est qu'avec des protections qu'on peut entrer là-dedans. Et puis, les premiers temps, on ne gagne pas un sou. Or, voilà combien d'années qu'il ne nous a rien rapporté. Si nous devons continuer à le nourrir, à le vêtir? Car faut être habillé comme un monsieur pour griffonner toute la journée. »

La maman ne se laissait pas ébranler :

« Si t'en parlais pourtant à M. Bastin? »

M. Bastin-Renard avait toujours été très serviable pour eux. Maintes fois il leur avait procuré des clients; lui-même et ses pensionnaires étaient leur plus considérable pratique. Un jour, grâce à ses conseils et son entremise, ils avaient pu recouvrer une forte créance dont ils menaçaient d'être frustrés et la rentrée avait pu se faire sans y mêler les huissiers, les juges et autres doigts crochus ruineux.

Un dimanche, le père Damiens fut infidèle aux hameçons et aux amorces. Il alla trouver M. Bastin-Renard.

La conversation ne fut pas longue. Ils tombèrent d'accord sur ceci : à savoir que Jacques n'avait rien de ce qu'il fallait pour faire un surnuméraire de trente-sixième classe ou un aspirant-candidat-commis. L'entretien se termina sans résultat. Cependant M. Bastin dit, au moment de se séparer du brave relieur, apparemment très ennuyé :

« Envoyez-moi un peu votre Jacques aujourd'hui soir. Je ne bouge pas d'ici, après 7 heures. »

Et le père Damiens n'osa pas interroger, mais il devina bien que M. Bastin avait une idée et que celle-ci ne serait pas pour déplaire ni à lui, ni au garçon, ni à la mère.

L'entrevue de Jacques et du directeur fut longue. Sans qu'il s'en doutât, Jacques Damiens passa un véritable examen. Ce qu'il savait, ce qu'il était apte à apprendre encore, son caractère, ses dispositions, ses moyens furent analysés adroitement et jaugés par le brave homme qu'avaient touché l'attitude et les paroles à la fois inquiètes et découragées du père.

Après une courte réflexion, M. Bastin, se faisant plus grave

Digitized by Google

que d'habitude, demanda, semblant peser ses mots pour en marquer l'importance à son interlocuteur :

« Voulez-vous entrer chez moi comme surveillant d'études? »

Il abandonnait le tutoiement familier dont il ne s'était pas déshabitué, depuis dix ans qu'il voyait le gamin, puis le jeune homme, venir chez lui.

Avant de recevoir une réponse, il continua :

« Vous serez logé, blanchi, nourri; je vous donnerai soixante francs par mois pour vos débuts et, un dimanche sur deux, vous serez libre de deux à huit heures. »

Jacques allait ouvrir la bouche pour proférer des mots émus d'acquiescement et de reconnaissance. M. Bastin-Renard ne lui en laissa pas le temps :

« Vous continuerez à étudier, mais avec méthode à présent. Vous pourrez consulter les professeurs de l'institution et vos collègues; ils se mettront à votre disposition. Je veux que vous soyez à même, dans un an ou deux, de faire un cours si j'ai besoin de faire appel à vous dans ce but. »

Jacques Damiens éprouva la sensation d'hébêtement qui doit suivre l'annonce d'un immense bonheur inattendu. Les quelques paroles qu'il tenta de prononcer furent ridicules. M. Bastin sourit, congédia son nouvel employé :

« Allez annoncer la nouvelle chez vous. Je vous laisse une semaine de liberté. Lundi prochain, au matin, je vous attends. »

Cette scène s'était pssée, voilà plus de deux ans, par un soir d'hiver qui avait paru, au retour de Jacques chez ses parents, tout lumineux et bruissant de gaîté, tant les clartés et l'allégresse des désirs réalisés avaient envahi son cœur.

Et aujourd'hui, par cette après-midi d'été, en cherchant dans les innombrables pans d'ardoises écroulés, enchevêtrés devant lui, le petit toit qui abrite ses vieux parents heureux, il se souvient une fois de plus. Il devine la maman trottinant par la chambre, toujours alerte. Il se demande si, tout là-bas, au loin, sur les berges, parmi les points noirs que font les pêcheurs, l'un d'eux n'est pas son père? Et Jacques est satisfait et très fier de penser que ces deux vieux paisibles se

Digitized by Google

reposent grâce à lui et à son travail et ne connaissent plus d'autre souci que celui de son propre bonheur...

« Eh! bien, Damiens, que regardez-vous ainsi? »

C'est Lanternier, le surveillant des « petits », qui vient d'arriver sur l'esplanade et, ayant lâché sa bande d'espiègles, vient retrouver son collègue.

« Moi? Rien, dit Damiens. Je regarde, tout simplement. Et je trouve que c'est beau. Mais Clerget n'arrive pas? Il y a bien vingt minutes...

— Vous ne savez donc pas?

— Quoi?

— C'est vrai, vous êtes sortis les premiers, vous autres. Mais au moment où Clerget faisait l'appel des « moyens », dans la cour, le patron est arrivé tout hors de lui. Il y a encore eu un vol à l'étude.

— Encore?

— Oui, c'est bien le sixième depuis quinze jours.

— Qu'a-t-on pris?

— La montre et la chaîne en or de Pautiel. Son pupitre était cependant fermé à clef; la serrure était intacte. On a dû employer une fausse clef. Ce ne peut être qu'un domestique.

— Et qu'a fait M. Bastin?

— Le patron? Très embêté, vous pensez. On a visité les coffres, tous les pupitres, les poches même et on a tâté jusqu'aux matelas et aux traversins. Rien! Cela a pris du temps. Tous les « moyens » y ont passé.

— Ah! c'est pour cela qu'ils sont en retard. »

Lorsque Clerget et ses élèves arrivèrent, la conversation entre les trois pions roula naturellement sur le larcin nouveau, sur la fréquence de ces vols dans les salles d'études, sur l'incompréhensible de leur répétition malgré toutes les précautions et les surveillances.

L'heure de récréation se passa de la façon bruyante habituelle. Quand le moment fut venu du départ, chacun réunit son groupe, en fit l'appel, le mit en ordre et, après une poignée de mains, Damiens, Lanternier et Clerget reconduisirent

Digitized by Google

par les trois chemins différents empruntés déjà pour l'arrivée leurs trois petits troupeaux bavards.

Ceux de Lanternier riaient, se faisaient des niches tout en marchant, exaspéraient le pauvre garçon toujours en colère par leur impossibilité à garder l'alignement. Ceux de Clerget, les « moyens », étaient plus calmes déjà, attentifs surtout à l'occasion d'esquiver la surveillance afin d'allumer une cigarette à la dérobée ou de s'attarder au détour d'une rue, pénétrer vivement chez un marchaud de friandises et regagner en tapinois, en longeant les murs, la colonne distancée. Mais c'était Damiens de qui la tâche était la plus aisée. Les « grands » affectaient déjà, en rue, des airs sérieux et détachés. Et leur principale préoccupation était d'épier, derrière les vitres des fenêtres, les visages de femmes, de dévisager avec audace et en souriant les fillettes rencontrées. Plus d'un avait ainsi noué une muette et platonique intrigue avec l'une ou l'autre devant la demeure de qui, trois fois par semaine, il passait et repassait, sans, hélas! le loisir ou la possibilité d'un arrêt...

Romans exquis d'amour, d'amour illusoire entre un rhétoricien éperdu, mais encagé, et quelque blonde ou noire et rieuse enfant plus jamais revue, à qui jamais il n'a parlé, de qui jamais il ne saura même le nom!... Romans dont on rêve, la nuit, dans les dortoirs peuplés de cent illusions semblables; romans qui font oublier les livres, le tableau noir, les pensums, au cours, à l'étude; romans d'idylles vaines, de platonisme naïf dont on se confie en secret les péripéties ingénues pendant les récréations toujours trop brèves!...

. . . . . .

Jacques Damiens marche en tête de sa petite troupe. Parvenu à l'angle de la rue des Chevaliers, après avoir traversé la place Saint-Ambroise, il s'arrête, laisse défiler les rangs d'élèves, puis ferme la marche, et le chemin s'achève.

Depuis deux ans qu'il fait, plus de cent fois par année, la même promenade, Damiens, inconsciemment, a stéréotypé quelques gestes et des habitudes sont devenues immuables et machinales. Cette courte halte au bout de la place, à l'entrée

Digitized by Google

de la rue des Chevaliers, en est une, comme celle de lever chaque jour la tête en passant devant le *Comptoir suisse*, à la devanture duquel un énorme cadran marque immanquablement deux heures dix à l'aller des élèves et quatre heures cinquante au retour.

Mais, depuis quelques semaines, Jacques Damiens éprouve un trouble indéfinissable. Les promenades n'ont plus pour lui la banalité, la monotonie d'autrefois. Il se surprend, distrait, à rêver pendant l'étude, lui qui n'accordait jusque-là jamais une heure à la pretentaine ou à la nonchalance de ses pensées... Jacques, entre deux sorties, est impatient de celle qui va venir. Et il lui arrive de tomber des nues quand un élève ou un professeur s'adresse à lui pour une question, pour un avis.

Enfin, lors de son dernier dimanche de liberté, au lieu de prendre le plus court pour gagner bien vite la maison où le père et la mère l'attendaient avec un petit festin joyeux, Jacques a fait le détour par la place Saint-Ambroise, passant là où l'obligent à passer les promenades régulières.

Et, au coin de la place et de la rue des Chevaliers, Jacques, oubliant manifestement papa et maman Damiens et le fricot croustillant, et la tarte juteuse et le petit verre de « cerises », Jacques s'est arrêté. Presque honteux, comme inquiet, il a dépassé les deux vitrines où s'étagent des bottines noires et fauves, des souliers aux boucles d'argent, où s'alignent des escarpins vernis et des bottes miroitantes, d'élégantes et fines chaussures destinées à des fées sans nul doute et dont le haut talon joliment cambré s'appuie sur un support de cristal, vitrines où des pancartes montrent un singe se riant dans le miroir d'une tige admirablement cirée, des diablotins qui s'acharnent en vain à rompre d'incassables lacets, des gnomes qui clouent sans répit d'inusables semelles.

Mais Jacques n'a rien aperçu de tout cela, aucune de ces réclames alléchantes n'a frappé ses yeux. C'est au delà des rideaux de toile bise qui ferment l'étalage qu'a plongé le regard du jeune homme. C'est avec une véritable angoisse qu'il a vu que les anneaux n'ont pas glissé sur les tringles de cuivre et que nul visage n'est apparu entre les deux lais d'étoffe.

Digitized by Google

Et Jacques alors, triste, sans hâte malgré les bonnes vieilles gens impatientes, déjà presque inquiètes, s'en est allé. Il n'aura de gaîté que le soir, à l'heure du retour, et peut-être rentrera-t-il moins mélancolique dans sa chambrette, ouverte sur le dortoir qu'il surveille, si derrière les rayons garnis de bottines, de souliers et de flacons, il a aperçu les frisons de blé mûr, le sourire rose et les yeux clairs d'une fillette...

Car Jacques Damiens est épris immensément, follement d'une inconnue à qui jamais il n'a parlé, à qui pas encore il n'a osé sourire, à qui Dieu sait s'il pourra adresser un jour la parole et tendre la main... Jacques est amoureux tout comme un des collégiens blagueurs et espiègles qu'il mène à la promenade. Mais Jacques, lui, ne rit pas de son amour. Il n'en parle à personne. Au contraire, il en souffre et il en est honteux — ou bien très fier, il ne sait pas au juste. Mais en tout cas, de ce mal et de ce secret il se trouve heureux, ingénûment, adorablement heureux...

Or, cela dure depuis deux mois bientôt.

Chaque fois qu'il passe devant le magasin, Jacques est pris d'une émotion indicible. Il se doute de la rougeur qui doit envahir ses joues maigres et il comprend qu'il doit être plus gauche encore que d'habitude dans sa redingote courte et flottante; le manche d'os de sa canne de merisier se tourne et se retourne dans sa main. Cependant Jacques se risque, presque inconsciemment, à de naïves coquetteries. Il a acheté un chapeau neuf, un « boule » de feutre encore miroitant qui remplace le « mou » verdi, déformé par trois saisons d'usage; à chaque sortie il arbore un col frais, bien blanc, bien raide d'empois; il noue avec moins de négligence l'étroit nœud noir de sa cravate; un angle de mouchoir met une joyeuse note claire sur le drap sombre de l'habit, là, à gauche, juste à la place du cœur...

La fillette, régulièrement, est postée derrière la vitre chaque fois que Jacques tourne le coin de la place. Même il est arrivé, une ou deux fois seulement, qu'elle se trouva sur le seuil de la porte ouverte et ce fut un éblouissement!

Jacques Damiens ne connaissait d'elle qu'un regard bleu, un

Digitized by Google

sourire, une auréole de cheveux blonds. Il put emplir enfin ses yeux de la vision totale et ravissante de la silhouette bien-aimée : pas grande, mais gracieuse, l'air tout jeune et très bon, joyeux, la taille prise en un corsage de drap sombre, les mains cachées dans deux mignonnes poches d'un tablier franfreluché de broderies : devaient-elles être menues ces menottes pour tenir en ces deux pochettes minuscules!...

Jacques Damiens perdait décidément la tête.

Et, contre son gré tout impatient, l'aventure s'éternisait. Pensez donc : deux mois de contemplations, de soupirs, de rêves, d'affolement!

Ces humbles et surtout ces timides, touchés pour la première fois du coup d'aile d'un violent désir, pris d'une volonté subite ou d'une colère ou d'un amour inattendus, éprouvent d'impérieuses fièvres et leurs énergies ou leurs audaces déconcertent.

Jacques décida qu'il fallait agir. Il connaîtrait enfin le nom de l'adorable fillette. Il lui parlerait. Il lui ferait l'aveu troublant. Elle lui dirait, de son côté....

Car c'était évident, n'est-ce pas? Il plaisait à cette souriante enfant; elle attendait son passage avec la même allégresse qu'il guettait lui-même sa présence... Elle devait avoir un père, une mère. Il les verrait. Sa position à lui, somme toute, n'était plus si dérisoire. M. Bastin-Renard était content de son zèle et applaudissait à ses progrès. Le jour n'était pas loin où Ravaison prendrait sa retraite — Ravaison, le vieux professeur de septième. Et alors, lui, Damiens, pourrait espérer.... Ah! le bel avenir tout séduisant! Le bel amour surtout!

Et que diraient les bons vieux, si heureux à présent déjà dans la maisonnette voisine de la flèche élancée de Saint-Jean?... Une seconde enfant, de petits enfantelets surtout à choyer, à faire sauter sur leurs genoux, à conduire promener en les tenant par leurs petites mains soyeuses et roses! Ah! maman Damiens, tous les beaux jours que voilà pour vos dernières années! Et vous, papa Damiens, vous révélerez au gamin — car l'aîné sera un garçon, naturellement, — vous lui révélerez dans quelques années — oh! cela viendra très vite, allez — les secrets de la pêche à la mouche, le mystère des

Digitized by Google

amorçages et aussi l'art du bon colombophile et du pinsonnier adroit!...

Jacques, toutefois, éprouve un ennui et aussi une crainte. Il ne faudrait pas que ses élèves — ce sont les « grands » justement, les plus avisés, les plus malicieux, — aperçussent le manège et découvrissent l'intrigue. Ce danger l'oblige à une circonspection dont, plus d'une fois, il a douloureusement souffert.

La fillette est là, entre les deux rideaux entr'ouverts; il le sait; il la devine; il lui semble que le fluide de son regard l'enveloppe d'une douce et pénétrante caresse... Mais Jacques *n'ose pas* tourner ses yeux vers elle : il sent peser sur lui les trente regards de ses élèves. Il a beau laisser défiler, au tournant de la rue, le troupeau nonchalant. Comme à plaisir (est-ce qu'ils se douteraient? se demande avec angoisse le malheureux), l'un ou l'autre trouve un prétexte pour lui parler à ce moment, poser une question, l'obliger enfin à distraire son attention, à poursuivre son chemin sans avoir tourné un instant les yeux, sans avoir pu s'éblouir au spectacle du cher sourire, sans avoir pu répondre à l'aveu muet....

La promenade, ces jours-là, s'achève pour Damiens en une morne souffrance et sa nuit est agitée de songes navrés.

Mais l'époque des vacances approche. Jacques aspire à ces semaines de liberté avec l'espoir impatient d'aboutir au couronnement bienheureux de son idylle. Maître de ses loisirs, autorisé à passer et repasser seul et à toute heure où bon lui semblerait, l'issue de son exquise aventure n'était désormais ni lointaine, ni douteuse.

Or, voici qu'un mardi la classe s'en va vers le Château, surveillée par Jacques, comme à l'ordinaire. C'est un jour d'été sans grand soleil, mais tiède et très calme. Par ce début d'après-midi, les rues sont désertes, les maisons silencieuses. Les internes vont, lents, paisibles, vers leurs jeux coutumiers. Le pion marche en tête de la colonne. Ils arrivent à l'extrémité de la rue des Chevaliers. Jacques a vite fait d'apercevoir son amie debout sur le seuil de la porte qui ouvre sur la place

Digitized by Google

Saint-Ambroise. Un grand coup le frappe au cœur. Il s'arrête, regarde venir les dernières files, les laisse s'écouler devant lui. La bande l'ayant dépassé, il se retourne, va reprendre sa marche, avançant seul derrière les derniers élèves. Sûr ainsi de n'être pas vu, il pourra un instant contempler la chère aimée; il osera lui dire par toute la puissance d'un long regard, par un pli de ses lèvres éperdues, par tout l'émoi — il le sait bien — dont s'emplira son visage, il osera lui affirmer son immense amour... Et elle comprendra .. Jamais encore l'occasion ne s'est offerte aussi favorable!

Jacques se retourne donc. Ses yeux se portent immédiatement sur la fillette et il l'aperçoit à trois mètres devant lui, à la seconde précise où elle glisse un papier, un petit papier blanc, une feuille pliée en étroit carré, dans la main tendue d'un élève...

Jacques instantanément voit tourner tout autour de lui : la cathédrale, les maisons de la place, les vitrines et leurs échafaudages de chaussures, les élèves, son amie, le ciel et tout, tout, tout tourne, s'anéantit un moment...

Puis, c'est fini. La bande a passé. Jacques s'étonne de les avoir suivis, d'être loin déjà de la fillette. Il s'étonne surtout d'exister encore...

Toute sa vie, Jacques Damiens se souviendra de l'angoisse de cette après-midi d'été, des deux heures passées sur l'esplanade devant la mer immobile et bleue des toits, parmi les cris joyeux des gamins, inattentif aux insipides et banales paroles de Lanternier et de Clerget.

Une souffrance le ronge. Il voudrait tant pleurer!

Et cependant?

Tout à coup une idée a germé dans son esprit. N'a-t-il pas tort de s'affoler? Et n'est-ce pas une erreur de pleurer la fin d'un rêve dont, au contraire, l'événement d'aujourd'hui n'est peut-être que l'aube lumineuse et bien chère?

C'est à Valière qu'ELLE a remis le billet. Valière, un rhétoricien, bon garçon, très studieux, de qui les parents sont riches puisque le jeune homme est toujours élégamment vêtu, copieusement pourvu d'argent. Valière est du reste avenant,

Digitized by Google

élancé; la lèvre ombrée déjà de noir, les yeux sombres et profonds, le teint bis et mat lui prêtent un air de distinction et de charme à la fois.

Valière... Jacques l'aime bien. C'est un élève attentif; sa conduite est sans reproches et souvent Jacques et lui ont bavardé plutôt en camarades qu'en disciple et maître.

Jacques à présent le cherche parmi les autres, l'observe. Rien ne trahit une impression inaccoutumée sur le visage de l'interne. Il va, vient, indifférent, ne s'écarte d'aucun groupe, ne semble conter son secret à personne, ne prend nul air de mystère, aucun aspect de conquête fanfaronne, n'est en confidence avec aucun copain. Et surtout Jacques ne le voit pas une seule fois tirer l'énigmatique billet de sa poche. Ne l'aurait-il pas encore lu? Pourquoi ne le lit-il pas?

« Si c'était moi, pense à part soi et amèrement le pauvre garçon aux abois, si c'était moi, je le saurais par cœur déjà, mes yeux n'auraient pu s'en détacher... »

Damiens se prend à douter, à espérer... La crainte d'un danger, l'espoir d'un bonheur nous rendent si confiants!

Et puis, enfin, Damiens est pris d'un désir effréné de savoir. Il se décide à une lâcheté presque. Il se rapproche du rhétoricien insouciant :

« Valière!

— M'sieu Damiens?

— Avez-vous du feu, s'il vous plaît?

— Voici, m'sieu. »

Damiens s'attarde à allumer son cigare.

« Il ne tire pas. N'auriez-vous pas un canif?

— Certainement.

— Merci. »

Damiens voudrait une à une vider les poches de Valière. Il espère — que sait-on? — qu'une distraction fera tomber de la main qui plonge dans le gousset à la recherche du canif, le petit carré de papier affolant...

Et alors, lui, Damiens, lui, *le Maître*, n'hésiterait pas; il questionnerait l'élève, il tâcherait de savoir, il ferait acte d'autorité s'il le fallait. En somme, c'est son droit et c'est son devoir

Digitized by Google

même de surveiller ces jeunes gens. Damiens irait à la rigueur jusqu'à la violence pour s'approprier le torturant billet!

Mais rien ne tombe de la poche de Valière, rien ne transpire du grand secret, ni en lui, ni sur lui...

Damiens est prêt à rompre enfin les chiens, à poser brutalement la question. En définitive, *il a vu* et son rôle est de *surveiller*...

Mais ils ne sont pas seuls. D'autres élèves vont et viennent autour d'eux incessamment. Lanternier, Clerget se rapprochent. Et si ce billet...

Ah! oui, voilà l'énervante énigme! A qui était destiné ce billet?

Si cependant la fillette, dans son trouble, dans sa hâte, dans son incertitude, avait glissé le tendre message dans les mains du premier élève venu, pour qu'il le remît au véritable destinataire? Et Valière tout à l'heure, quand ils pourraient être bien seuls, Damiens et lui...

Naïveté d'amoureux! Espoir ingénu, désir de douter jusqu'au moment de l'irréparable certitude! Damiens ne perd pas sa foi; il veut croire encore; il veut encore aimer; il veut ne plus souffrir...

. . . . . .

Ils revinrent du Château. Ils passèrent devant la boutique. La fillette était à sa place coutumière, entre les rideaux. Elle sourit. Elle sourit à Damiens. Il lui renvoya ce baiser des yeux, cette muette caresse. Ah! certes oui, le billet lui était bien destiné...

Valière ne parla pas encore ce soir-là. Damiens n'osa pas l'interroger. Il n'eut du reste pas l'occasion de l'appeler auprès de lui, seul. M. Bastin-Renard le convoqua dans son cabinet, lui annonça la retraite définitive de M. Ravaison et la nomination de son successeur — Damiens lui-même — à la rentrée d'octobre.

Est-il possible qu'une catastrophe vous frappe le jour où vous échoit un pareil bonheur? Non, n'est-ce pas? Et Valière parlera demain, il remettra enfin la lettre.

La nuit de Damiens fut longue; son insommie, tour à tour

Digitized by Google

peuplée d'espérances, de joies, harcelée d'inquiétudes affolantes le trouva, au lever, anéanti de fièvre et courbaturé de lassitude.

La journée du mercredi, interminable, se passa. Valière ne dit rien. Damiens ne le quitta pas des yeux tant qu'il fut en sa présence, à l'étude, au réfectoire, aux récréations. Il lui parla à fréquentes reprises, l'attira à l'écart, imagina vingt projets, prit vingt décisions toujours vaines et plus folles les unes que les autres. Mais Valière ne souffla mot.

Cette deuxième nuit fut un supplice plus torturant encore. Le silence, l'ombre, la mort des choses autour de lui rendaient plus aiguë la souffrance de Jacques et plus angoissante sa pensée. Il eut des visions atroces, partagé entre la colère d'être dupe, l'incertitude d'ignorer, l'illusion encore vivace par instants...

Les heures scandaient la durée de ces cauchemars. Valière, la blonde enfant souriante, M. Bastin-Renard, si bon, le vieux Ravaison, papa et maman Damiens, les élèves, tout cela sarabandait dans le cerveau désemparé du pauvre garçon. Lorsque minuit eut tinté lentement, longuement, il ne résista plus et se leva. A demi habillé il pénétra dans le dortoir obscur et silencieux. A tâtons il gagna la couchette de Valière. Jacques respirait à peine, tant son trouble et sa peur étaient immenses. Mais sa volonté égarée le menait, seule, en cet instant et il *devait* arriver à savoir.

Tel un voleur, il se glissa dans le petit enclos des rideaux; ses mains fureteuses s'enfoncèrent dans les poches des vêtements de l'élève suspendus aux broches du mur. Un étui, un mouchoir, quelques pièces de monnaie, un crayon, un carnet, un journal, des dés à jouer, un trousseau de clés...

La lettre n'est plus là.

Mais en sentant le froid poli des clés, Jacques a pensé à une autre épreuve. Il n'hésite pas d'ailleurs une seconde. Jacques n'est-il pas fou en cette minute?

Il emporte le trousseau, regagne sa chambrette, y cherche un bout de bougie et, par l'escalier dont les marches craquent sinistrement, il descend, traverse des corridors lugubrement noirs, arrive à la porte familière de la salle d'études.

Digitized by Google

Tout cela, dans l'ombre dense et tragique. Les clés de Valière ouvrent son pupitre. Méthodique, étonné lui-même de son calme en un pareil instant, en une telle besogne, Damiens feuillette les livres, les atlas, un à un. Entre deux cahiers, la lettre est là, dépliée. La bougie, de sa petite lueur que masque le couvercle dressé du pupitre, éclaire à peine les pattes de mouche. Le visage du pion doit être affreux d'angoisse dans la pâleur de cette lumière qui provoque des ombres longues et vascillantes.

Jacques a vite fait de lire.

Le billet n'était pas pour lui Cela commençait par : *Chéri*, et l'on y parlait du « pion » dont il fallait se méfier...

Jacques a fini. Il a lu la signature : *Mathilde*. (Il ne savait pas qu'elle s'appelait Mathilde...) Mais il reste là. Le billet est dans sa main. La flamme de la bougie tremblote toujours.

La porte de la salle d'études s'ouvre. Un fanal envoie un rai blanc de clarté dans lequel apparaît le surveillant, soudain anéanti. M. Bastin-Renard, accompagné d'un domestique, fait lui-même une ronde. Il s'approche, rapide :

« Oh! Monsieur Damiens! Vous? Je n'aurais jamais cru cela. Écoutez, nous ne ferons pas de scandale : il y a plusieurs mois que ces vols sont commis dans les salles d'études. Vous partirez demain. Ah! vous m'avez bien trompé. Donnez-moi ces clés. Rentrez dans votre chambre. »

Jacques aurait voulu pleurer, parler. Il ne trouva ni un mot, ni une larme. Il sortit. Il remonta les escaliers qui grincèrent encore, mais sous le poids de sa honte bien plus que sous celui de son corps chétif. Il resta, jusqu'à l'aube, assis sur son coffre, ne pensant plus, stupide...

C'est Clerget qui a remplacé M. Ravaison.

Quant au papa Damiens, il est mort à l'automne. On a dit que c'était d'une mauvaise toux attrapée au bord de l'eau.

Son fils Jacques, qui était à l'étranger, très loin, n'a pas suivi le misérable cercueil...

PAUL ANDRÉ.

Digitized by Google

LE MÉCANISME DE L'ESPRIT

Il n'est plus admis d'envisager le cerveau comme un organe isolé. Il est, au moyen des nerfs, en liaison étroite avec le corps et, par les organes des sens, en rapport avec le monde dont il perçoit les images diverses.

Par la voie des nerfs, notre vie physique a, sur notre esprit, d'incessants retentissements. On a appelé du nom de cénesthésie ce sentiment confus, ce sentiment corporel, qui peut être de l'aise ou du malaise, et qui résulte de l'état général de notre organisme. Le degré d'énergie des échanges nutritifs, l'état viscéral, l'activité secrétoire des glandes, le fonctionnement des organes d'élimination jouent dans la cénesthésie un rôle capital. Ainsi toutes les modalités de notre vie organique ont pour pendant des modalités mentales.

Il est vrai de dire aussi que les modalités mentales ont pour pendant des modalités de notre vie organique (1). Dans cette phrase gît le mécanisme des émotions. Dans la peur, l'angoisse, la colère, la honte, la joie, différentes parties de notre corps, surtout le cœur, les organes respiratoires et digestifs, le système artériel sont affectés, chaque fois, d'une façon spéciale. L'angoisse s'accom-

(1) DESCARTES, *Traité des passions*, art. XCVIII à CXXXV; RIBOT, *Psychologie des sentiments*. James, cité par Ribot, définit l'émotion : « Les changements corporels qui suivent immédiatement une perception et notre conscience de ces changements. »

Digitized by Google

pagne de gêne respiratoire ; mais, en retour, dans l'asthme, la gêne respiratoire suscite dans l'appareil mental un sentiment d'anxiété ; et il en est de même pour chaque émotion. Le mécanisme de cette réciprocité est un mystère encore. Pourquoi la joie entraîne t-elle une dilatation vasculaire, et pourquoi, dans certains états pathologiques, la dilatation vasculaire s'accompagne-t-elle de joie?

Notre sentiment corporel est changeant. Tant d'éléments y concourent et des activités si subtiles qu'il n'est pas deux jours se suivant où il soit identique. Pourtant, parmi ces facteurs, il en est de stables. Ceux-ci forment l'assise du tempérament, lequel est une manière d'être, d'agir et de réagir qui, chez chacun, demeure sensiblement ressemblante à elle-même.

Sur le tempérament est bâtie la personnalité. Il est la continuité de l'état organique ; elle représente la continuité et l'identité de l'état mental. Mais, de même que notre sentiment corporel est inconstant, de même aussi notre personnalité peut l'être au point parfois que disparaisse la notion de l'identité.

Tels sont les principaux phénomènes de la psychologie en tant que le cerveau est en liaison avec le corps.

* * *

Les sens mettent en contact avec les choses extérieures le cerveau qui se trouve affecté par leurs images.

Parmi les sens, se discernent d'une part le goût, le tact et l'odorat, de l'autre l'ouïe et la vue. Les premiers ne renseignent que rudimentairement sur le monde et seulement sur ces objets qu'ils ont à portée ; tandis que les seconds ont un champ vaste, lointain et une même sensation peut se présenter à eux dans des modalités diverses. Ainsi chaque couleur comporte quantité de nuances et de tons ; chaque son peut varier en timbre, en ton, en hauteur. Les sons et les couleurs sont innombrables, et d'emblée se constate combien est étendu le domaine de ces deux sens.

Digitized by Google

Ceci dit, nous abordons encore un point obscur : les images de la vue, les sensations de l'ouïe se trouvent en corrélation avec des états émotifs, c'est-à-dire des états provenant du retentissement des fonctions organiques sur le cerveau. Cette corrélation n'est point individuelle ou fortuite, comme ce peut être le cas pour les sensations du goût et de l'odorat, mais elle est générale, universelle.

Si, chez l'homme, certaines sensations de la vue et de l'ouïe ont une même qualité emblématique, il sera permis de les combiner de manière à leur donner une valeur expressive, de sorte que toutes les émotions, tous les sentiments de l'âme trouvent dans les couleurs et les lignes, dans les sons et les rythmes, un langage où ces sentiments se peignent et s'expriment. La peinture et la musique sont ces langages.

Si, pour M. Ribot, le goût et l'odorat sont inférieurs, c'est que leurs sensations n'ont ni le pouvoir de revivre ni de s'associer. Nous ne sommes pas tellement de cet avis. Si ces sensations ne sauraient servir à un langage d'art, c'est qu'elles n'ont ni tons ni gammes, ni la variété ni la souplesse qui leur eussent permis de servir de signes aux idées, et surtout que leur symbolisme est purement individuel. Les couleurs sombres, les tons mineurs, les lignes penchantes, un rythme lent suscitent chez tous les hommes et même chez les bêtes un état de mélancolie. Un amant respirant le parfum qu'émane un gant de sa maîtresse verra surgir tout un monde de souvenirs tendres et voluptueux : mais ce parfum laissera autrui indifférent. Ce parfum, moyen évocatoire purement individuel, n'a pas les vertus qu'il faut pour un langage commun.

Guyau s'abusa en croyant que les sensations du goût et de l'odorat pouvaient prêter à une éducation esthétique. L'exemple d'un verre de lait bu dans une course de montagne dans les Pyrénées et qui lui procura les émotions de la *Symphonie pastorale* de Beethoven est un cas accidentel. Une autre personne buvant ce verre dans les mêmes circonstances ne fût nullement venue sous le même empire;

Digitized by Google

mais un poème constitue un ensemble d'images logiquement coordonnées dont les éléments ont des valeurs précisément définies, et quiconque le lit reçoit une impression identique qui ne laisse de marge qu'à des nuances d'interprétation.

Les hommes n'ont pas des sens également exercés. Il en est qui naissent aveugles aux couleurs et d'autres ne sont en état de distinguer deux sons éloignés l'un de l'autre d'une octave. Naturellement les premiers ne verront rien dans la peinture et les seconds n'entendront rien à la musique. A G. Séailles, nous empruntons la page (1) qui suit en guise d'exemple et d'elle ressort aussi combien est légitime le mot de langage dont nous avons usé :

« Un vieil ami de la famille, dit Séailles, raconte qu'il (Mozart) n'avait de conscience que pour la musique, que ses autres sens étaient comme morts, et que, pour le faire passer d'une chambre à l'autre, il fallait lui chanter ou lui siffler une marche. Quiconque a causé avec un peintre de race a retrouvé dans son langage, dans son impatience de parler avec les doigts, des touches vives, des gestes qui voulaient peindre, esquissaient l'idée d'un trait rapide. »

« Je ne comprenais rien par les livres, écrit Th. Couture; il n'y a qu'un langage compréhensible pour moi, celui des images... J'étais stupide, j'avais dix ans, je savais à peine lire, mais j'écrivais d'une façon merveilleuse; l'écriture était du dessin pour moi; les mots n'avaient pas de signification : c'étaient simplement des broderies plus ou moins enchevêtrées. »

« Qu'on le mène au Louvre, du premier coup, il entend le langage pittoresque, celui de Véronèse comme celui de Rembrandt, et, sans catalogue, il démêle l'énigme des sujets de tableaux. »

Mais des types aussi nets sont rares. Cependant tout homme, à quelque degré, se range parmi les visuels, les auditifs ou les moteurs, ces derniers étant ceux à qui la

(1) *Le génie dans l'art*, p. 195.

Digitized by Google

parole et l'écriture servent d'expression à leur personnalité. Mais il n'y a de raison pour ne pas faire rentrer cette dernière catégorie dans les deux premières; c'est un type mixte et, en dernière analyse, un orateur ou un écrivain peut toujours s'inscrire parmi les visuels ou les auditifs, selon le genre d'images qui, dans son style, prédomine.

Toutes les sensations, à mesure, se marquent dans l'esprit, d'où la mémoire. On discute fort de quelle nature peut être la trace que gardent les cellules cérébrales des excitations qu'elles ont subies et si même une trace est admissible. La mémoire ne devrait être que la renaissance des images dans l'ordre strict où elles se sont offertes dans le passé. Cette mémoire existe. C'est la mémoire brute ou fondamentale; elle se constate seulement dans le sommeil provoqué et dans l'idiotie : c'est-à-dire chez des personnes où manque toute activité affective, laquelle a pour effet de graver plus profondément certaines images au détriment des autres et de grouper des images, souvent fort éloignées, ayant en commun d'avoir été perçues dans un même état de sentiment. Cette loi de l'intérêt préside à la conservation et à la liaison des images. Dès que nous éprouvons une sensation, nous la rangeons d'après une échelle de valeur qui dépend du degré dans lequel cette sensation intéresse notre personnalité. De là que les sensations indifférentes disparaissent aussitôt, tandis que les autres subsistent longuement, prêtes à revivre dès le premier appel, surtout quand intervient le ton émotionnel ou affectif qui aida à leur fixation.

Sans vouloir attribuer à l'image une « volonté de vivre », on peut affirmer qu'ayant d'autant plus de chance de durée qu'elle est en liaison avec un plus grand nombre d'autres, elle a un penchant à s'associer avec elles pour former des groupes, lesquels tendent à s'intégrer dans des groupes plus vastes et, dans les grands caractères et les intelligences puissantes, elles s'unissent toutes dans une synthèse unique.

Le *moi* est donc un ton affectif prédominant dépendant

Digitized by Google

du sentiment corporel qui tient assemblées une quantité de sensations, d'images et d'idées (1).

La vie implique en elle le changement. Aussi le *moi* varie-t-il sans cesse, malgré qu'il ait pour principe de demeurer semblable. Nous le comparerions volontiers, dans son développement, à un pas de vis dont chaque plan de section représente l'aspect d'une ellipse; deux plans successifs ne sont jamais superposables; pourtant toutes ces ellipses ont un centre identique et en commun un cercle formé autour de ce centre par le plus petit diamètre.

Un *moi* passé ne peut revivre que si, en même temps, se réveille le ton affectif qui lui a servi de base. Ce réveil n'a été que tout récemment l'objet d'études de la part de M. Ribot sous le nom de Mémoire affective (2). Mais il est intéressant de rappeler que Berlioz avait déjà décrit ce phénomène aux dernières pages de ses *Mémoires,* lorsqu'il nous conte son retour à Grenoble (3).

La sensation, nous l'avons vu, a pour corollaire une émotion et les deux font corps. Or, qui dit émotion dit mouvement, lequel peut être doué d'un degré plus ou

(1) Ceci est le résumé de la théorie psychologique de M. Paulhan, qu'il a exprimée dans l' « Associationnisme et la synthèse psychique » (*Rev. Philos.*, t. XXV, p. 321, et appliquee dans ses ouvrages.

(2) RIBOT, « Recherches sur la mémoire affective » (*Rev. Philos.*, t. XXIX, p. 376).

(3) « Je voulus (singulière soif de douleur) sa'uer le théâtre de mes premières agitations passionnées : je voulus enfin embrasser mon passé tout entier, m'enivrer de souvenirs quelque dût en être la navrante tristesse... Je sens bondir mes artères à l'idée de raconter cette excursion. Je veux le faire cependant, ne fût-ce que pour constater la persistance de certains sentiments anciens, inconciliables en apparence avec des sentiments nouveaux, et la réalité de leur coexistence dans un cœur qui ne sait rien oublier. Cette inexorable action de la mémoire est si puissante chez moi, que je ne puis aujourd'hui voir sans peine le portrait de mon fils à l'âge de 10 ans. Son aspect me fait souffrir comme si, ayant eu deux fils, il me restait seulement le grand jeune homme, la mort m'ayant enlevé le gracieux enfant... Trente-trois ans se sont écoulés depuis que je l'ai visitée (la montagne) pour la dernière fois. Je suis comme un homme mort depuis ce temps, et qui ressuscite. Et je me retrouve en ressuscitant tous les sentiments de ma vie antérieure, aussi jeunes, aussi brûlants. »

Digitized by Google

moins grand d'énergie, dépendante elle-même du tempérament, au point qu'elle a pu servir à le caractériser. Ce mouvement aura pour tendance de réaliser l'image. Mais, entre elle et l'acte, il y a de la marge. Elle peut aussi se dépouiller des éléments moteurs qui étaient contenus en elle et même s'annuler par l'éveil dans l'esprit d'autres images contrastantes. Ce dernier cas est celui d'Hamlet. Don Quichotte, lui, ajoutait foi entière aux images. Don Quichotte et Hamlet sont deux extrêmes de la mentalité humaine.

L'image a nécessairement une forme qui sera plus ou moins semblable à l'objet dont elle est la représentation. On a donné le nom de raison à cette identité. Une personne dont l'équilibre affectif est rompu ne reçoit plus du monde des idées conformes. Un malade de l'esprit pervertit les rapports de son être aux choses.

A la raison s'oppose souvent l'imagination comme son contraire. Entre celle-ci et la mémoire, que nous connaissons déjà, il n'existe point de limite rigoureuse. Si nous avons affaire à un homme rassis, son moi aura groupé ses idées en un faisceau incessamment identique et exclura toute idée n'ayant pas avec les autres un rapport de convenance. Ce moi ne fera qu'un seul tout solidement agencé. Mais s'il s'agit, à quelque degré, d'un « circulaire », chez qui alternent la joie et la tristesse, d'un versatile ou d'un passionné qui, dans un entraînement passager ou avec une énergie aveugle, changent de pôle fréquemment dans un espace relativement court, alors nous obtiendrons des synthèses d'images brusquement surgies et brusquement disparaissantes. Ces synthèses ne sont pas, dans leur ordonnance, conformes à la réalité, quoique chaque sensation puisse et doive être adéquate au fait correspondant. Elles forment des groupements au plan jusqu'à un certain point arbitraire. Ainsi l'imagination est une façon de mémoire particulière aux tempéraments instables. Elle n'invente pas, n'inventa jamais et ne fait que ranger des sensations en séries nouvelles.

Digitized by Google

La volonté, nous l'avons vu, est l'énergie dont est mue l'image; la raison est sa conformité avec la réalité, la mémoire sa durée. De ce qu'il est impossible de dissoudre cette trinité : force, forme, identité, en ce sens qu'une forme sans force serait un néant, qu'une force sans forme serait une inexistence, enfin qu'une image dont les éléments n'auraient aucune identité avec le monde serait fausse et irréalisable, il résulte que la volonté, la raison et la mémoire doivent avoir les mêmes lois. L'isolement de ces facultés n'est qu'un procédé de la psychologie analytique, non l'affirmation d'une existence particulière. A l'appui d'ailleurs s'offre ce fait que, jamais, maladie mentale n'affecte une seule faculté. Chez certains hommes, la volonté paraîtra avoir le premier pas; mais ne faudra-t-il pas que les représentations soient conformes aux réalités, au risque que les volontés aillent au devant d'un échec? Ces hommes ne devront ils pas non plus être doués d'imagination, sans quoi leurs représentations étant strictement adéquates à la réalité, il n'importerait plus qu'elles fussent accomplies? A son tour, l'imaginatif chez qui l'élément des synthèses serait agencé contrairement à la logique, ne serait qu'un esprit chimérique et, privé de volonté, l'imaginatif devient un impuissant.

Nous avions les types organiques ou tempéraments, les types sensoriels, voici les types mentaux : le volontaire, l'imaginatif, le logicien. Comment, dans une trinité indissoluble, une des faces d'un même phénomène peut-elle dominer les deux autres et se les subordonner ? Ceci est un point obscur qu'il ne servirait à rien de trancher par quelque hypothèse.

La distinction entre ces types mentaux importe beaucoup, chacun ayant un genre d'entendement qui lui est propre. « Ma tête pour concevoir et retenir les idées positives, dit Vigny dans son *Journal*, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination et j'ai un tel besoin de créer qu'il me faut dire en allant pas à pas : si telle science ou théorie politique n'existait pas, comment la formerais-

Digitized by Google

je ? Alors le but, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours. » Ainsi, pour chacun, comprendre c'est transposer selon ses propres modes de penser. Personne ne comprend ni ne se laisse persuader que si on lui offre les choses sous l'aspect où son esprit lui-même est accoutumé de se les représenter. Le volontaire ne comprend que ce qui peut servir d'adjuvant à ses volontés; l'imaginatif, seulement ce qui apparaît comme un sentier fleuri où puisse s'ébattre sa fantaisie; pour le logicien, une idée claire est celle qui peut se réduire en formule. En somme, si dans le domaine affectif il existe une loi de l'intérêt qui préside à la fixation et à la liaison des idées, c'est une loi de l'intérêt tout aussi variable qui est à la base de l'entendement. Nous ne nous donnons la peine de comprendre, c'est-à-dire de soumettre à notre analyse, que ces idées-là dont les éléments une fois désagrégés, assimilés par nous, servent à notre enrichissement mental.

* * *

Nous venons de constater un grand nombre de phénomènes ayant pour caractère commun d'être spontanés et naturels. Or, tout acte, quel qu'il puisse être, du moment qu'il a trouvé son aboutissement dans le champ de la conscience est susceptible d'être systématisé, et ainsi se constituent les facultés qu'on nomme communément supérieures.

Le mot de systématisation n'a pas sans doute ici toute la clarté désirable; nous en eussions fort souhaité un autre. Il faut distinguer l'acception dans laquelle nous prenons ici ce mot de celle que lui a prêtée M. Paulhan pour désigner la tendance qu'ont les images à se grouper en synthèses. Quoique le fait de la systématisation ait été constaté et étudié, nous croyons que l'on n'a pas attribué à son rôle l'importance qu'il convient. La systématisation consiste à changer le processus spontané en un récessus conscient, c'est-à-dire à prendre pour point de départ ce

Digitized by Google

qui eût été, dans le cours naturel, le point de terminaison.

Wundt considérait les actes conscients et les actes spontanés de l'esprit comme ressortissant de deux méthodes d'étude. Nous sommes persuadés au contraire que ces deux actes ont un contenu identique et que la différence réside seulement dans l'ordre interverti du phénomène.

Donnons ici comme exemple l'acte mental le plus complet, celui auquel participent toutes les énergies de l'esprit : la création littéraire.

Un romancier écrit, mais surtout pour amuser sa verve et suit, selon l'humeur de l'instant, sa fantaisie tantôt joyeuse tantôt mélancolique ; puis, après maint méandre, il arrive, au bout de ses trois cents pages, à un dénouement quelquefois arbitraire.

Mais un second écrivain s'y prend de façon tout autre. Après des tâtonnements, des scénarios et des ébauches, il « tient » enfin son dénouement ; ensuite, avant de se mettre à écrire, il refait son sujet à rebours et dispose les événements de sorte que le dénouement apparaisse comme une résultante nécessaire, et il ne se permet ni un écart ni une digression.

Chez le premier le travail de la conception était spontané, chez le second systématique.

Edgard Poë en prônant la dernière manière dans son essai : *The Philosophy of Creation*, et en présentant comme exemple le procédé dont il usa pour composer le *Corbeau*, a donné en même temps la plus belle théorie qu'il y ait de la systématisation, dans un temps où les psychologues se préoccupaient encore bien peu de son existence.

Il y a deux sortes de systématisations, dont voici, pour l'entière clarté, des exemples.

Poë, à la mort de Lenore, éprouve un désespoir profond. Il est poète ; il veut faire partager au monde sa douleur. Ce désir est une fin en vue de laquelle il va ordonner toutes ses pensées, et éprouver à nouveau ses sentiments en se préoccupant surtout des moyens de les

Digitized by Google

faire ressentir à autrui. Chez Poë, le contenu de l'acte systématique sera identique à celui de l'acte spontané; même Poë s'efforcera de mettre dans son poème toute et toute sa souffrance.

Sardou, rapprochement sacrilège, se propose d'écrire un drame. Il se demande : Quel est le sacrifice le plus grand dont un homme soit capable? C'est de se sentir obligé de pardonner, se répond Sardou, à l'amant de sa femme. Voilà le point de départ de *Patrie*. Mais Sardou a-t-il accompli un tel sacrifice, va-t-il mettre, comme le fit Poë, dans son œuvre des sentiments éprouvés? Non, voilà donc une systématisation artificielle, une contrefaçon qui littérairement ne pourra avoir pour résultat qu'une œuvre sans vie, incapable d'émouvoir sinon par surprise. M. Paulhan, dans son ouvrage sur l'invention (1), a confondu les deux procédés qui, même au point de vue psychologique, sont, malgré leur ressemblance apparente, fort dissemblables.

La systématisation proprement dite n'est donc, *après coup*, qu'une ordonnance nouvelle et rigoureuse des éléments de l'esprit en vue d'une fin déjà spontanément poursuivie et entrevue.

Le procédé de création de Sardou est purement artificiel. Artificiels aussi les actes suggérés. Devant un être sans énergie, nous pouvons faire miroiter un but; nous pouvons exciter ses efforts, émouvoir son amour-propre; mais sa volonté ne sera pas efficace et disparaîtra dès que cesse d'agir l'aiguillon étranger.

Dans un article du *Temps*, après la mort de Zola, le docteur Toulouse, le plus qualifié pour traiter d'une telle matière, admirait que Zola eût atteint dans son esprit le degré le plus complet de systématisation. Hélas! la systématisation n'est peut-être, à l'état extrême, que cette tendance des activités mentales signalée par Maudsley à s'imiter elles-mêmes. En art, s'imiter soi-même et imiter

(1) *Psychologie de l'invention*, p. 79 (Invention par évolution).

Digitized by Google

autrui sont également déplorables. La systématisation est un signe d'abord de progrès, mais bientôt devient un signe de déchéance dès que diminuent et s'effacent les dons d'émotion (1). Cette déchéance se constate surtout aisément chez les écrivains. Il arrive un âge où leur spontanéité s'est tarie. Pourtant ils continuent à produire. Ils ont encore des idées ; on a d'ailleurs toujours des idées : c'est une denrée qui s'emprunte. Mais, dans leurs œuvres, ils ne sont plus capables de revêtir ces idées du charme émouvant qui fait qu'elles touchent et persuadent. Ces écrivains, dans leur jeunesse, ne concevaient que sous l'empire des sentiments que la vie, encore ardente dans leur cœur, inspirait; leur labeur était lent, leur production espacée. Plus tard, l'âge les a doués d'une facilité regrettable ; leur cœur s'est assagi, et les œuvres qu'ils publient, si elle sont nombreuses, sont aussi vaines et décevantes.

L'homme volontaire est celui qui fait servir les énergies aveugles de son tempérament à des fins longuement mûries. Tandis qu'il y a des personnes sensibles qui, pour un rien, pleurent, d'autres qui rêvassent, le poète, lui, est l'homme qui a su dompter les puissances des larmes et des rêves pour les assujettir à des fins littéraires (2).

(1) C'est ce que Victor Hugo a décrit dans les *Feuilles d'automne* :

C'en est fait, son génie est plus mûr désormais,
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets,
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume,
Son astre haut monté soulève moins de brume,
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos;
Mais il n'a plus, pour l'épandre à grands flots,
Dans des œuvres de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années.

(2) Voir les *Mémoires* de Gœthe, p. 325, trad. Porchat : « Au reste, ce n'est pas seulement contre les impressions sensibles mais aussi contre les assauts de l'imagination que je cherchai à me fortifier. Les impressions effroyables et mystérieuses des ténèbres, des cimetières, des solitudes, des églises et des chapelles pendant la nuit, et tous les objets de ce genre, je sus également me les rendre indifférents. »

Voir aussi *passim* la *Correspondance* de Flaubert, dont ces deux passages sont particulièrement intéressants :

« C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant

Digitized by Google

Donner un aperçu de la systématisation, ce serait reprendre à rebours tous les phénomènes spontanés et cela serait un travail sans issue.

Toute activité possible est susceptible de systématisation; et s'il était permis d'étudier chaque caractère humain, on verrait peut-être les phénomènes de l'esprit, dont nous avons tenté de relever les lois fondamentales, se montrer chez chaque homme (1), dans des combinaisons et sous des aspects nouveaux et différents.

LÉON PASCHAL.

dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. » (*Correspondance*, t. I, p. 94.)

« Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant, je voulais faire une colonne toute nue pour y poser, tout en haut, je ne sais quelle flamme céleste... » (*Correspondance*, t. III, p. 109.)

(1) Lire, dans *Cosmopolis* de Bourget, les pages où Bourget s'analyse et se décrit longuement lui-même, en tant qu'écrivain, sous le nom de Dorsenne. On y voit une systématisation de l'entendement à l'effet de tout comprendre et de tout éprouver de la vie.

Digitized by Google

L'INFLUENCE SOCIALE DU CULTE [1]

Passons maintenant à la statistique des divorces Voici le relevé de mon pays en 1896 :

		MARIÉS.	DIVORCÉS.	MOYENNE PAR MILLE.
Provinces catholiques.	Nord-Brabant . .	3,609	2	0 55
	Limbourg . . .	1.792	1	0.56
Provinces protestantes.	Utrecht	1,642	11	6.31
	Frise	2,544	18	7.08
	Gueldre	4,007	29	7.24
	Zélande	1,586	12	7.57
	Groningue . . .	2.171	21	9.58
	Drenthe	1,115	11	9.87
	Nord-Hollande .	7.173	155	21.61
	Sud-Hollande . .	8.217	186	22.64
		36,490	.463	12.69

Voici, d'après Conrad (*Grundriss zum Studium der polit. Oekonomie*, t. IV, 1900), par 100,000 habitants les divorces et les séparations de corps en Europe :

	1871-1875.	1876-1880.	1881-1885.	1886-1890.
Autriche.	"	"	19 4	19.7
Dont : séparations de corps.	"	"	16.5	17.2
Hongrie	"	31.6	30.4	30 5
Roumanie	32.7	37.3	52.3	73.1
Italie.	13.0	11.8	11 3	10.6
Suisse	"	257.1	225.3	208.8
Dont : séparations de corps.	"	36.0	24.7	19.9
France	27.0	33.9	75.9	80.9
Dont : séparations de corps.	27.0	33 9	36.3	23.9

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juin.

Digitized by Google

	1871-1875.	1876-1880.	1881-1885.	1886-1890.
Angleterre et Pays de Galles.	4.4	6.5	7.4	7.0
Écosse	6 9	12.3	13.0	16.7
Irlande	0.3	0.6	0.4	1.1
Belgique	19.3	25.5	31.9	43.0
Dont : séparations de corps.	6.5	8.0	7.9	7.3
Hollande	25.3	32.0	41 2	64.7
Dont : séparations de corps.	4 2	8.5	12.5	15.4
Danemark	158.9	184.0	"	"
Dont : séparations de corps.	55.9	58.1	"	"
Norwège	11.2	13 9	12.1	19.3
Dont : séparations de corps.	9.0	11.3	9.3	15.8
Suède	25.0	28.5	28.6	36 1
Prusse	"	"	67.6	80.5
			(1891-1895	86.8)
Bavière	"	"	25.7	27.1
Saxe	"	"	153 5	158.3
Wurtemberg	"	"	38.9	45.3
Bade (duché de Bade). . .	"	"	34.0	45.6
Villes hanséatiques . . .	"	"	192.5	254 0
Berlin	315.2	284.2	337.0	302.4
			(1891-1894	333 0)

On trouve dans l'ouvrage de Levasseur : *La population française* (t. II, p. 89), les chiffres suivants pour la France.

Nombre par année des divorces et des séparations de corps avant qu'il y eut une statistique officielle :

1801-1809	571	2 8	1820-1829	273	1.1
1810-1819	181	0.7	1830-1836	400	1.5

Depuis la statistique officielle, mais avant la loi sur le divorce :

1857-1840	565	2.2
1841-1845	759	2.7
1846-1850	778	2.8

Après l'introduction de la loi sur le divorce :

1851-1854	1,127	4.0	1875-1880 . . .	2,559	9 0
1856-1860	1,440	4.9	1880-1885 . . .	3.883	13.6
1861-1865	1,811	6.0	1886-1890 . . .	4,307	15.5
1866-1870	2,166	7.6	1891-1895 . . .	6,167	21,5
1870-1875	2,004	6.5	1896	7,051	24.2

Digitized by Google

Aux États-Unis, les divorces sont nombreux. De 1880 à 1885, on note 235 divorces sur 6.000 mariages; il faut doubler la proportion dans les États de l'ouest. Parmi les pays énumérés plus haut, c'est la Suisse (208) et la Saxe (158) qui tiennent la corde; en revanche, l'Irlande a le plus bas chiffre. Dans la protestante Angleterre, les divorces sont peu nombreux (7.8); ils le sont davantage en Norvège et en Autriche (19). La Prusse occupe un rang très défavorable; c'est à peu près celui de la France. Dans d'autres régions de l'Allemagne, les chiffres sont inférieurs : 27 en Bavière, 45 dans le Wurtemberg et le duché de Bade. Dans la plupart des États, le nombre des divorces augmente. A cet égard, la Belgique mérite une attention particulière : en quarante ans, le nombre des divorces y a quadruplé. En Suède, d'après Wernicke, de 1836 à 1840, le nombre a doublé.

Dans mon pays et dans la plupart des autres, les statistiques du divorce sont décidément plus favorables aux catholiques qu'aux protestants. C'est un fait qu'il faut attribuer à l'action de l'Église catholique, qui défend le divorce. Néanmoins, il faut faire une distinction. Ce qui importe en premier lieu, ce n'est pas le nombre de divorces que nous connaissons, mais le nombre de gens mariés ayant des motifs de divorce, nombre que nous ne connaissons pas. Veut-on un exemple qui fera mieux saisir l'observation. Supposons que, sur 100 protestants mariés, nous en trouvions 20 ayant des motifs de divorce; sur 100 catholiques mariés, 25; des premiers, 15 dénouent le lien légal; des deuxièmes, il n'y en aura que 2. Il est bien évident que dans le premier cas ce n'est pas le divorce lui-même qui constitue l'élément immoral, bien qu'il y ait lieu d'en tenir compte, mais bien le fait qu'il y a des raisons de divorcer.

Le bureau impérial de statistique de Berlin a publié récemment de nouveaux chiffres pour l'Allemagne, les voici :

				PAR 10,000 MÉNAGES.		
PAR PROVINCES.	1895-1899. (Moyenne.)	1892.	1903.	1895-1899. (Moyenne.)	1902.	1903.
Prusse orientale . .	348	242	267	10.1	7.1	7.3
— occidentale .	235	188	213	9.2	7.0	7.8

Digitized by Google

PAR PROVINCES.	1895-1899 (Moyenne).	1902.	1903.	PAR 10,00 MÉNAGES. 1895-1899 (Moyenne.)	1902.	1903.
Berlin	1,471	1,090	1,255	45.9	29.4	32.8
Brandebourg . . .	709	626	746	12.9	10.1	11.8
Poméranie	288	273	268	19.3	9.2	8.9
Posen	169	113	104	5.5	3.5	3.2
Silésie	660	573	587	5.4	6.8	6.9
Saxe	572	509	564	11 3	9.4	10.3
Sleswig-Holstein . .	238	351	332	10.1	13.6	12.7
Hanovre . . .	218	148	292	5.0	3.3	6.1
Westphalie . . .	187	261	277	4.1	4.7	4.8
Hesse-Nassau . . .	185	200	284	6.1	5.9	8.2
Province rhénane .	417	603	790	4.9	6.1	7.8
Hohenzollern.. . .	2	1	2	1 6	0.9	1.8
Prusse. . .	5,699	5,278	5,981	19.1	8.5	9.4

Le recul observé en général lorsqu'on compare les chiffres de 1895 et de 1899 avec ceux de 1901 et de 1903, doit être principalement attribué aux faits que le nouveau code civil allemand entré en vigueur le 1er janvier 1900 ne fait plus aucune distinction des cas où il y a consentement mutuel ou de ceux où l'on se fonde sur l'incompatibilité d'humeur. En revanche, l'accroissement constaté dans quelques provinces est dû à l'article 1568 du code précité. Il faut cependant noter la forte augmentation qui s'est produite dans les provinces de Westphalie et du Rhin, où le catholicisme prédomine.

Ce n'est pas toutes les statistiques qu'on pourrait invoquer; mais elles n'ont pas une grande valeur démonstrative. Quel argument peut-on tirer, par exemple, de celles donnant le chiffre *supposé* des prostituées?

Dans un écrit d'inspiration catholique (1), nous trouvons un exemple frappant des libertés qu'on prend avec les chiffres. L'auteur parle de l'immoralité à Berlin, et il écrit : « Le « nombre total des personnes de mauvaise vie à Berlin, y « compris les souteneurs, entremetteurs, entremetteuses, est

(1) H. A. KROSE S. J., *Der Einfluss der Konfession auf die Sittlichkeit*, p. 21. Travail estimable, mais non exempt de parti pris.

Digitized by Google

« estimé par le pasteur Neumann non inférieur à 100,000 « Si l'on se base là-dessus pour fixer le chiffre correspondant « d'hommes capables d'entretenir une pareille armée, on peut « se faire une idée du relâchement des mœurs à Berlin. » En note, l'écrivain ajoute ceci : « Wagner pense qu'on doit « compter par prostituée quatre ou cinq hommes dissolus, « c'est-à-dire, pour Berlin, 200,000 hommes adonnés au vice. » C'est là une conclusion nullement motivée; mais elle prouve du moins l'insécurité de pareilles données. Admettons même que le nombre des prostituées soit exact, ce qui n'est pas démontré, n'est-il pas risible de déterminer un chiffre fixe d'hommes fréquentant chaque prostituée? C'est pourtant le point délicat. Puis, où sont les chiffres établissant la participation des hommes mariés à ce honteux trafic?

Résumons : derrière de tels chiffres s'entend à perte de vue un océan de données vagues qui, si elles se précisaient, modifieraient l'essentiel de notre jugement. En outre, le caractère cosmopolite de villes mondiales comme Londres, Paris et Berlin nous condamne à une grande prudence : accuser le peuple français d'immoralité, en se basant sur le seul fait qu'il y a beaucoup de relâchement moral à Paris, cela ne peut se soutenir.

Ce qui est très vraisemblable, c'est que toutes les confessions religieuses comptent dans leur sein un nombre respectable de prostituées; mais ici la statistique fait défaut et elle ne peut s'établir en raison de la prostitution clandestine si répandue. Nous possédons toutefois des témoignages peu suspects qui nous permettent d'attribuer aux catholiques des proportions défavorables. Récemment encore, *un rédacteur* du *Journal de Bruxelles*, dont les opinions ne sont pas douteuses, M. René Henry, reconnaissait dans l'*Idée libre* que « les statistiques « françaises au sujet de la prostitution établissent que le plus « grand nombre des femmes de mauvaise vie sont d'an- « ciennes élèves des religieuses. » Naturellement, ce publiciste n'attribue pas la chose à l'enseignement lui-même, mais bien à une méthode éducative assez générale dans les couvents, et qui n'arme point les jeunes filles pour la vie du monde.

Digitized by Google

J'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis adressé à un homme qui, dans mon pays, a occupé pendant de longues années un poste dans le service de surveillance nocturne; c'était le meilleur moyen de donner de l'autorité à mes données statistiques, puisque je les empruntais à une personne compétente et digne de confiance. M. J. N. v. M. m'a déclaré que la confession religieuse à laquelle appartiennent les prostituées ne peut toujours être établie. Je note ses déclarations écrites :

« On connaît le nom, la date de naissance, l'origine, etc., de ces femmes; mais on ne s'informe jamais de leurs opinions religieuses...; tout ce que je puis vous dire à cet égard est donc officieux. Dans quatre maisons de tolérance, connues publiquement avant l'interdiction légale, j'ai constaté que les patrons étaient catholiques et que, sur vingt-cinq femmes, il y en avaient dix-sept appartenant à cette religion, six au culte néerlandais réformé et deux au culte luthérien. Pour le moment, il existe dix établissements pourvus de serveuses; huit des tenanciers sont catholiques, deux sont des réformés; sur dix-huit femmes, il y a douze catholiques. En fait, je puis bien vous dire que dans les vingt villes de Hollande où j'ai exercé mon office, ce qui m'a frappé chaque fois, c'est que la plupart des tenanciers et des prostituées appartenaient à la religion catholique. Je n'exagère pas en affirmant que cette religion est celle de la grande majorité de cette espèce de gens. Mon expérience porte sur douze années et demie d'exercice. »

Ces données sont naturellement trop peu sûres pour qu'on puisse en tirer une conclusion ferme. Je crois pourtant qu'on peut attribuer quelque valeur à un tel témoignage. Il me semble qu'on ne peut nier ici une certaine légèreté de mœurs de la part des catholiques et en opposition avec les protestants; cette constatation a déjà été faite par le Dr Ariëns à propos du métier de cabaretier, adopté si facilement par les catholiques.

***

Un autre élément statistique dans cette question de moralité publique nous est fourni par le mouvement de population

Digitized by Google

dans les pays catholiques et dans les pays protestants. Sur 1,000 habitants, voici les chiffres annuels de naissance (CONRAD, *Statistik*, f° 106, p. 42) :

ÉTATS.	1841-1850.	1851-1860.	1861-1870.	1871-1875.	1876-1889.	1881-1885.	1886-1890.	1891-1895.
Allemagne. . .	36.1	35.3	37.2	39.0	39.3	37.0	36.5	36.3
Prusse	37.8	37.6	38.3	38.8	39.2	37.4	37 5	37.2
Bavière. . . .	34.2	33.3	36.9	40.1	40.6	37.6	36.0	36.2
Saxe.	39.4	39.2	40.4	42.3	43.3	41.9	42.1	39.9
Wurtemberg . .	40.8	35.9	40.8	43.7	42.5	37.4	34.2	34.1
Duché de Bade .	37.9	33.0	37.0	39.1	37 9	33 9	32.4	32.7
Autriche . . .	38.7	38.2	38.5	39.5	38.9	38.3	37.7	37.5
Hongrie . . .	»	42.0	43.5	42.7	44.1	44.4	43.5	41.6
Italie	»	»	37.5	36.8	36.8	37.9	37.6	36.3
Suisse	»	»	»	30.3	31.5	28.9	27.7	28.2
France	27.3	26 1	26.3	25.5	25.3	24.7	23.1	22.6
Grande-Bretagne et Irlande . .	»	»	»	34.1	33.8	32.1	30.3	29 6
Angleterre et Pays de Galles	32.6	34.1	35.2	35 5	35.4	33.5	31.4	30.5
Écosse	»	33.9	35 0	35.0	34.7	33.3	31.4	30.7
Irlande	»	»	26.2	27.1	25.5	23.9	22.8	22.9
Belgique . . .	30.5	30.4	31.6	32.2	31.9	30.9	29.3	29.2
Pays-Bas . . .	33.0	33.3	35 3	36.1	36.4	34.8	33.6	33.0
Danemark. . .	30.5	32.5	31.0	30.8	32.0	32.5	31.6	30.3
Norwège . . .	30.7	33.0	30.9	30.1	31.0	30.8	30.5	30.3
Suède	31.1	32.8	31.4	30.7	30 3	29.4	28.8	27.5
Russie d'Europe .	»	»	50.0	50.8	47.8	48.5	48.5	46.5

A ces données statistiques on me permettra d'en ajouter d'autres relatives au néo-malthusianisme et que j'emprunte à trois articles du journal catholique *De Tijd*; il en ressort que la pratique de cette doctrine est peu répandue dans l'Église catholique romaine. Sur 1,000 personnes de cette religion, à Amsterdam, on a relevé, en 1900, 33.3 naissances, tandis que le chiffre était de 32.1 chez les protestants, de 29.8 chez les juifs et de 18.7 chez les habitants de culte non déclaré.

Ces chiffres ont été publiés par l'Association du néo-malthusianisme. Le journal précité nous apporte encore la statistique

Digitized by Google

suivante, qui démontre un léger affaiblissement de la natalité parmi les catholiques :

PROVINCES.	Nombre de naissances par mille. 1875-1879.	1895-1899.	Nombre de naissances en moins.
Nord-Hollande	38.4	30.9	7.5
Sud-Hollande	42 3	35 0	7.3
Frise	34.6	28.1	6.5
Zélande	39.6	33.6	6.7
Groningue	36 4	30.8	5.6
Utrecht	37.5	34.1	3.4
Gueldre	33.3	32 2	1.1
Limbourg	33.1	32.0	1.1
Nord-Brabant	33.7	33.1	0.6
Overijssel	33.6	33.3	0 3
Drenthe	34.1	34.0	0.1

Mais je ne puis me borner aux Pays-Bas, et c'est pourquoi, à titre comparatif, je donne encore les chiffres suivants sur l'accroissement de la population.

	Par 1,000 femmes mariées de 15 à 50 ans, nombre annuel d'enfants nés viables.	Par 1,000 femmes non mariées de 15 à 50 ans, nombre annuel d'enfants naturels nés viables.
Allemagne	270	26.5
Écosse	269	19.9
Belgique	265	19.8
Italie	251	24 6
Angleterre et Pays de Galles	250	12.1
Autriche	250	44.4
Suède	240	»
Irlande	240	4.1
Suisse (1874-1889)	236	10.2
France	163	16.7

Sur 1,000 naissances, légitimes ou illégitimes, nombre de mort-nés :

	LÉGITIMES.	ILLÉGITIMES.
Norwège	35	57
Danemark	33	45
Italie	28	37

Digitized by Google

	LÉGITIMES.	ILLÉGITIMES.
France.	42	79
Prusse.	40	55
Bavière	34	38

Suivant M. Neef (1), sur 100 naissances nous avons le chiffre suivant de mort-nés :

CULTE.	PRUSSE. 1849-1855.		BADE. 1858-1863.		BERLIN. 1867-1868 et 1870-1871.	
	Légitimes.	Illégitimes.	Légitimes.	Illégitimes.	Légitimes.	Illégitimes.
Evangélistes.	4.16	5.76	4.07	5.26	3.86	8.13
Catholiques .	3.34	5.13	3.01	3 76	3.17	7.83
Israélites . .	1.30	2.80	4.21	4.17	0.83	5.88

Si l'on compare les statistiques publiées par le journal *De Tijd* avec les chiffres des autres pays on est tout au plus en droit d'affirmer que la pratique du néo-malthusianisme est moins en usage chez les catholiques néerlandais. C'est là un fait que j'admettrais, mais sans chiffre, car un long séjour dans des régions nettement catholiques m'a permis de faire une comparaison très avantageuse en faveur de mes compatriotes qui pratiquent ce culte.

De ce que la statistique morale ne donne aucun résultat positif, résulte-t-il qu'elle est tout à fait inutile? Non certes. En premier lieu, cette source d'information en temps qu'elle fait partie de l'étude des mœurs en général peut jusqu'à un certain point nous permettre d'évaluer l'état moral dans son ensemble, car je ne vois pas de bons motifs pour admettre l'intervention d'autres facteurs lorsqu'il s'agit d'immoralité qui n'est pas connue et lorsqu'il s'agit d'immoralité qn'on peut contrôler.

En second lieu, la statistique morale, lorsqu'elle est associée à notre propre expérience ou à l'expérience d'autrui, fortifie ou affaiblit notre conviction. Par exemple, nous constatons nous-mêmes et nous savons par l'expérience d'autrui qu'il y a

(1) *Die preussische Statistik*, XLVIII A., p. 40-41. *Bewegung der Bevölkerung*, par le baron von Trichs.

Digitized by Google

plus d'immoralité dans les régions protestantes que dans les régions catholiques : et voici que cette conviction, reposant sur une double expérience est combattue par la statistique criminelle qui se prononce en faveur des protestants! Supposons au contraire que notre expérience et celle d'autrui soient favorables au protestantisme, notre jugement sera singulièrement fortifié, si nous pouvons tirer un nouvel argument de la statistique morale, en temps qu'elle est défavorable au catholicisme.

En voilà assez sur ce point, il me reste à étudier un autre facteur, c'est-à-dire la comparaison des divers peuples au point de vue de ce qu'on peut appeler le niveau moral.

(La fin à un prochain numéro.) S.-J. VISSER.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Fêtes des arbres.

Les fêtes des arbres, dont nous avons dit les origines dans notre numéro de juin, se multiplient en Belgique. Après Esneux, Liége, Waremme, Genval a eu la sienne, le 15 août. Elle était organisée par l'Œuvre du grand air pour les petits et réunissait, avec les garçons de la colonie de Genval même, les fillettes de la colonie voisine de La Hulpe et tous les écoliers de la commune, les mères des colons, auxquelles S. A. R. Mme la Princesse Clémentine avait offert le voyage pour aller visiter leurs enfants. C'est à cette occasion que l'excellent poète Valère Gille a dit les vers que nous sommes heureux de publier aujourd'hui.

Enfants, fuyant tout' une semaine
Bruxelles dont l'air est de feu,
Vous avez eu comme domaine
Les verts bouquets et le ciel bleu,

Et dans cette douce vallée,
Par les sentiers, sur les coteaux,
Vous avez pris votre volée
Comme une troupe de moineaux.

Le matin, quittant le village
Au son des clairs cocoricos,
Vous alliez tous mettre au pillage
Les champs de coquelicots.

Vous rassembliez les graminées
En bouquets, en bouquets encor
Dont les aigrettes enflammées
Vous couvraient de paillettes d'or ;

Digitized by Google

Puis, gambadant dans les prairies
Où l'abeille puise son miel,
Vous meniez vos rondes fleuries
Sous le grand sourire du ciel.

Au hasard de vos folles courses,
A vos lèvres une chanson,
Vous avez, aux bords frais des sources
Cueilli la menthe et le cresson,

Au pied du chêne qui murmure,
Fait joyeusement, n'est-ce pas?
De myrtil, de fraise et de mure
D'extraordinaires repas;

Et chantant, tandis que les flûtes
Des merles sifflaient dans les bois,
Tout' une semaine, vous fûtes
Heureux comme des petits rois.

***

C'est pourquoi, pour rendre vivace
Ce bonheur déjà regretté,
Vous voulûtes, sur cette place
Qu'un arbre en ce jour fût planté.

Mais ce fut aussi comme gage
De votre amour reconnaissant
Envers les arbres dont l'ombrage
Vous fut si souvent bienfaisant.

Oui, les arbres aux feuilles claires
Vous avez appris en ces lieux
A les aimer comme des frères,
Comme compagnons de vos jeux :

Ils vous protégeaient de leur ombre
Lorsque brûlait l'ardent midi,
Et si le ciel devenait sombre,
Près d'eux vous cherchiez un abri.

Près d'eux après vos courses folles
Vous vous étendiez tous en rond
Dans la mousse et les herbes molles
Qui croissent autour de leur tronc;

Digitized by Google

Et cachés parmi le feuillage
Le chœur pétulant des oiseaux
Mêlait son frivole ramage
Aux murmures de leurs rameaux.

Quand vous alliez à l'aventure
Par delà l'horizon, de loin
Leur grand panache de verdure
Vous indiquait le bon chemin :

C'était un vieux chêne qui tremble
Lourd de vos souvenirs anciens
Et qui parmi les taillis semble
Un grand-père au milieu des siens;

Ou bien au centre du village
Quelque vénérable tilleul
Tout cassé, tout courbé par l'âge,
Comme sur sa porte un aïeul.

Tous ces arbres qui palpitent
Comme des êtres animés,
Qui bruissent et vous invitent,
Oui, j'en réponds, vous les aimez,

Depuis le hêtre centenaire
Jusqu'au moindre des arbrisseaux,
Comme la terre les vénère,
Comme les aiment les oiseaux.

Mais qu'à votre ardente jeunesse
Le plus cher de tous soit celui
Qui, sur cette place, se dresse
Au milieu de vous aujourd'hui !

Que votre cœur jamais n'oublie
Le jour sacré qu'il fut planté :
Ce fut l'année où la Patrie
A célébré sa liberté.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE MAI

Pages.

Émile Gérard. Un fils de Bussy-Rabutin 5
L. Van Keymeulen. Morts parallèles 31
Léandre Vaillat. Trissotin 47
Émile Greyson. Le problème de l'éducation publique 55
S.-J. Visser. L'influence sociale du culte 78
Paul Grosfils. Chronique musicale 88
Petite chronique 96

LIVRAISON DE JUIN

Édouard Champion et **Louis Thomas.** Une correspondance intime de Lamennais (1846-1847) 101
Charles Didier. La fête des arbres 128
S.-J. Visser. L'influence sociale du culte. (*Suite.*) 135
Émile Gérard. Un fils de Bussy-Rabutin. (*Suite.*) 148
Georges Rency. Lycées et athénées 162
J. Lhoneux. Henri Borel. (*Suite.*) 171
H. Borel. Histoire d'un petit garçon 187
Petite chronique 192

Digitized by Google

LIVRAISON DE JUILLET

Pages.

Marcel Hébert. Le sentiment du divin dans les œuvres de Tolstoï. . 197
V. Mirguet. L'école de Yasnaïa-Poliana et la pédagogie de Tolstoï. . 210
Christian Beck. Une heure avec Tolstoï. 231
Émile Boisacq. Comment vivait la femme dans l'antiquité grecque. . 249
H. Borel. Histoire d'un petit garçon. (*Suite.*) 267
Émile Gérard. Un fils de Bussy-Rabutin. (*Fin.*) 278
Petite chronique 295

LIVRAISON D'AOUT

Louis Thomas. Lettres de vieillesse de Beaumarchais (1797-1798). *(Première partie.)* 301
C. Vanlair. Le soin des eaux 317
Arthur Daxhelet. L'âme nationale et l'éducation publique 542
Paul André. Jacques Damiens. 357
Léon Paschal. Le mécanisme de l'esprit 373
S.-J. Visser. L'influence sociale du culte. (*Suite*) 386
Petite chronique. — La fête des arbres à Genval. 396

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 064249681

Digitized by Google

This Book is Due

Digitized by Google

Digitized by Google